PERKINS LIBRARY

Duke University

Rare Books

La noblesse est le vernis des maîtres.
Vauvenargues

L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE,

RÊVE S'IL EN FUT JAMAIS.

Le Tems préſent eſt gros de l'Avenir. . .

LEIBNITZ.

A LONDRES.

MDCCLXXII.

NBR
M555
2 MO

EPITRE
DEDICATOIRE
A L'ANNÉE
DEUX MILLE
QUATRE CENT QUARANTE.

AUGUSTE et reſpectable Année, qui dois amener la Félicité ſur la Terre; toi, hélas! que je n'ai vue qu'en ſonge, quand tu viendras à jaillir du ſein de l'Eternité, ceux qui verront ton ſoleil, fouleront aux pieds mes cendres et celles de trente Générations, ſucceſſivement éteintes et diſparues dans le profond abîme de la

MRS. OLIVER S. WRIGHT

mort. Les Rois qui ſont aujourd'hui aſſis ſur des Trônes, ne ſeront plus; leur poſtérité ne ſera plus : et toi, tu jugeras et ces Monarques décédés et les Ecrivains qui vivoient ſoumis à leur puiſſance. Les noms des Amis, des Défenſeurs de l'Humanité brilleront, honorés : leur gloire ſera pure et radieuſe. Mais cette vile populace de Rois qui auront, en tout ſens, tourmenté l'Eſpece Humaine, plus enfoncés encore dans l'oubli que dans la région des morts, ne s'échapperont de l'oppobre qu'à la faveur du néant.

La

La penſée ſurvit à l'homme, et voilà ſon plus glorieux appanage! La penſée s'éleve de ſon tombeau, prend un corps durable, immortel; et tandis que les tonnerres du Deſpotiſme tombent et s'éteignent, la plume d'un Ecrivain franchit l'intervalle des Tems, abſout, ou punit les Maîtres de l'Univers.

J'ai uſé de l'empire que j'ai reçu en naiſſant: j'ai cité devant ma raiſon ſolitaire les loix, les abus, les coutumes du pays où je vivois inconnu et obſcur. J'ai connu cette haine vertueuſe que l'Etre ſenſible doit à l'Op-

preſſeur : j'ai déteſté la Tyrannie, je l'ai flétrie, je l'ai combattue avec les forces qui étoient en mon pouvoir. Mais, Auguſte et Reſpectable Année, j'ai eu beau, en te contemplant, élever, enflammer mes idées, elles ne ſeront peut-être à tes yeux que des idées de ſervitude. Pardonne ! le génie de mon ſiecle me preſſe et m'environne : la ſtupeur regne : le calme de ma Patrie reſſemble à celui des Tombeaux. Autour de moi, que de cadavres colorés qui parlent, qui marchent, et chez qui le principe actif de la vie n'a jamais pouſſé le moin-

moindre rejetton ! Déjà même la voix de la Philoſophie, laſſe et decouragée, a perdu de ſa force ; elle crie au milieu des hommes comme au ſein d'un immenſe déſert.

Oh, ſi je pouvois partager le tems de mon exiſtence en deux portions, comme je deſcendrois à l'inſtant même au cercueil ! comme je perdrois avec joie l'aſpect de mes triſtes, de mes malheureux contemporains, pour aller me réveiller au milieu de ces jours purs que tu dois faire éclorre, ſous ce ciel fortuné, où l'homme aura repris ſon courage, ſa liberté, ſon

indépendance et ſes vertus. Que ne puis-je te voir autrement qu'en ſonge, Année ſi deſirée et que mes voeux appellent! Hâte-toi! Mais, que dis-je? délivré des preſtiges d'un ſommeil favorable, je crains, hélas! je crains plutôt que ton ſoleil ne vienne un jour à luire triſtement ſur un informe amas de cendres et de ruines.

TA-

TABLE

DES

CHAPITRES

CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

Avant - Propos - - Page 1

Chapitre I. Paris entre les mains d'un vieil Anglois - 3

— II. J'ai Sept Cent Ans 12

— III. Je m'habille à la Fripperie 17

— IV. Les Porte-faix - 21

— V. Les Voitures - 24

— VI. Les Chapeaux Brodés 28

— VII. Le Pont Débaptisé 32

— VIII. Le Nouveau Paris - 34

— IX. Les Placets - 49

— X. L'Homme au Masque 52

— XI. Les Nouveaux Testamens 57

Chap. XII. Le College des Quatre-Nations - Page 61
— XIII. Où eſt la Sorbonne? 71
— XIV. L'Hôtel de l'Inoculation 77
— XV. Théologie et Iuriſprudence 80
— XIV. Exécution d'un Criminel 89
— XVII. Pas ſi éloigné que l'on penſe - 107
— XVIII. Les Miniſtres de Paix 114
— XIX. Le Temple - 121
— XX. Le Prélat - 138
— XXI. Communion des deux Infinis - 140
— XXII. Singulier Monument 154
— XXIII. Le Pain, le Vin, etc. 160
— XXIV. Le Prince Aubergiſte 175
— XXV. Salle de Spectacle - 180
— XXVI. Les Lanternes - 192

Chap.

Chap. XXVII. Le Convoi - Page 197

L'ECLIPSE DE LUNE. C'eſt un ſolitaire qui parle - 203

— XXVIII. La Bibliotheque du Roi 210

— XXIX. Les Gens de Lettres 244

— XXX. L'Académie Françoiſe 252

— XXXI. Le Cabinet du Roi 271

— XXXII. Le Sallon - 297

— XXXIII. Tableaux Emblématiques 305

— XXXIV. Sculpture et Gravure 312

— XXXV. Salle du Trône 319

— XXXVI. Forme du Gouvernement - 325

— XXXVII. De l'Héritier du Trône - 345

— XXXVIII. Des femmes - 360

— XXXIX. Les Impôts - 378

— XL. Du Commerce - 394

Chap.

Chap. XLI. L'Avant-Soupé - Page 402
— XLII. Les Gazettes - 417
— XLIII. Oraiſon Funebre d'un Payſan - 451
— XLIV. Verſailles - 456

L'AN

L'AN
DEUX MILLE
QUATRE CENT QUARANTE.

Rêve s'il en fut jamais.

AVANT-PROPOS.

Deſirer que tout ſoit bien, eſt le voeu du Philoſophe. J'entends par ce mot, dont on a ſans doute abuſé, l'être vertueux et ſenſible, qui veut le bonheur général, parce qu'il a des idées préciſes d'ordre et d'harmonie. Le mal fatigue les regards du Sage, il s'en plaint; on ſoupçonne qu'il a de l'humeur; on a tort. Le ſage ſait que le mal abonde ſur la terre; mais en même tems il a toujours préſente à l'eſprit cette perfection ſi belle et ſi touchante, qui peut et qui doit même être l'ouvrage de l'homme raiſonnable.

En effet, pourquoi nous ſeroit-il defendu d'eſpérer qu'après avoir décrit ce cercle extravagant de ſottiſes autour duquel l'égarent ſes paſſions, l'homme ennuyé reviendra à la lumiere pure de l'entendement? Pourquoi le genre humain ne ſeroit-il pas ſemblable à l'individu? Emporté, violent, étourdi

dans ſon jeune âge; ſage, doux, modéré dans ſa vieilleſſe [1]) L'homme qui penſe ainſi, s'impoſe à lui-même le devoir d'être juſte.

Mais ſavons-nous ce que c'eſt que perfection? Peut-elle être le partage d'un être foible et borné? Ce grand ſecret n'eſt-il pas caché ſous celui de la vie? et ne faudra t il pas dépouiller notre vêtement mortel pour percer cette ſublime énigme?

En attendant tâchons de rendre les choſes paſſables, ou, ſi c'eſt encore trop, rêvons du moins qu'elles le ſont. Pour moi, concentré avec Platon, je rêve comme lui. O mes chers concitoyens! vous que j'ai vu gémir ſi fréquemment ſur cette foule d'abus dont on eſt las de ſe plaindre, quand verrons-nous nos grands projets, quand verrons-nous nos ſonges ſe réaliſer! Dormir, voilà donc notre félicité.

CHA.

---

1) Le monde n'auroit-il été fait qu'en faveur d'un ſi petit nombre d'hommes qui couvrent actuellement la face de la terre? Que ſont tous les êtres qui ont exiſté en comparaiſon de tous ceux que Dieu peut créer? D'autres générations viendront occuper la place que nous occupons; elles paroîtront ſur le même théâtre; elles verront le même ſoleil, et nous pouſſeront ſi avant dans l'antiquité qu'il ne reſtera de nous ni trace, ni veſtige, ni mémoire.

CHAPITRE PREMIER.

Paris entre les mains d'un vieil Anglois.

Facheux ami, pourquoi m'éveilles-tu? Ah, quel tort tu viens de me faire! Tu m'ôtes un ſonge dont je préférois la douce illuſion au jour importun de la vérité. Que mon erreur étoit délicieuſe, et que ne puis-je y demeurer plongé le reſte de ma vie! Mais non, me voilà retombé dans le cahos affreux dont je me croyois dégagé. Aſſieds-toi et m'écoutes, tandis que mon eſprit eſt encore plein des objets qui l'ont frappé. Je converſai hier fort tard avec ce vieil Anglois dont l'ame eſt ſi franche. Tu ſais que j'aime l'homme vraiment anglois. On ne trouve nulle part de meilleurs amis, on ne rencontre chez aucun autre peuple des hommes d'un caractere auſſi ferme et auſſi généreux. Cet eſprit de liberté qui les anime, leur donne un degré de force et de conſiſtance bien rare chez les autres peuples.

Votre nation, me diſoit-il, eſt remplie d'abus auſſi étranges que multipliés: on ne peut ni les concevoir ni les nombrer, et l'eſprit s'y perd. Rien ne me confond ſur tout, comme ce repos, ce calme apparent qui couve les débats affreux de tant de guer-

res inteſtines. Votre capitale eſt un compoſé incroyable. [2]) Ce monſtre difforme eſt le réceptacle de l'extrême opulence et de l'exceſſive miſere: leur lutte eſt éternelle. Quel prodige! que ce corps dévorant qui ſe conſume dans chaque partie, puiſſe ſubſiſter dans ſon épouvantable inégalité [3]).

On fait tout dans votre Royaume pour cette capitale: on lui ſacrifie des villes, des provinces entieres. Eh, qu'eſt-elle autre choſe qu'un diamant entouré de fumier! Quel mêlange inoui d'eſprit et de bêtiſe, de génie et d'extravagance, de grandeur et de baſſeſſe! Je quitte l'Angleterre, je me preſſe, j'accours, je crois arriver dans un centre éclairé, où les hommes, en uniſſant leurs talens mutuels, auroient dû faire regner

2) Tout le Royaume eſt dans Paris. Le Royaume reſſemble à un enfant rhachitique. Tous les ſucs montent à ſa tête et la groſſiſſent. Ces ſortes d'enfans ont plus d'eſprit que les autres, mais le reſte du corps eſt diaphane et exténué. L'enfant ſpirituel ne vit pas longtems.

3) Quelque choſe de plus étonnant encore, c'eſt la maniere dont il ſubſiſte. Il n'eſt pas rare de voir un homme qui ne ſauroit vivre avec cent mille livres de rente, emprunter de l'argent à un autre qui eſt à ſon aiſe avec cent piſtoles.

gner tous les plaisirs ensemble, et cette aisance, cette commodité, qui ajoutent à leur charme, Mais, dieu! que mon espérance est cruellement deçue! Sur ce point où tout abonde, je vois des malheureux qui souffrent la faim. Au milieu de tant de loix sages, on commet mille crimes. Parmi tant de reglemens de police, tout est en desordre. Ce ne sont partout qu'entraves, qu'embarras, qu'usages contraires au bien public.

La foule risque à chaque instant d'être écrasée par cette innombrable profusion de voitures, où sont portés tout à leur aise des gens qui valent infiniment moins que ceux qu'ils éclaboussent et qu'ils menacent d'écraser. Je frissonne dès que j'entends les pas précipités d'une paire de chevaux qui avancent à toutes jambes dans une ville peuplée de femmes grosses, de vieillards et d'enfans. En vérité, rien n'est plus insultant à la nature humaine, que cette indifference cruelle sur des dangers qui renaissent à chaque minute. 4)

4) Premiers habitans de la terre, auriez-vous jamais pensé qu'il existeroit un jour une ville où l'on marcheroit impitoyablement sur les infortunés pietons, à tant par jambes et par bras?

Vos affaires vous appellent malgré vous dans tel quartier, et il s'en exhale une odeur fétide qui tue. Des milliers d'hommes reſpirent forcement cet air empoiſonné [5]).

Vos Temples ſcandaliſent plus qu'ils n'edifient. On en fait des lieux de paſſage et quelquefois pis. On ne s'y aſſied que pour de l'argent: indécent monopole dans un lieu ſaint où tous les hommes devant l'Etre ſuprême doivent ſe regarder, au moins, comme égaux entre eux.

Si vous copiez d'après les Grecs et les Romains, vous n'avez pas ſeulement l'eſprit de vous tenir dans leur genre; vous gâtez leur maniere qui eſt ſimple et noble; vous la gâtez, dis-je, vous la defigurez par la petiteſſe de vos vues et par cette fureur

5) Les Innocens ſervent de cimetiere à 22 paroiſſes de Paris. On y enterre des morts depuis mille ans. On auroit dû les placer bien loin hors des murs. Qu'a-t-on fait? On les a mis au centre de la ville, et dans la crainte apparemment qu'ils ne fuſſent pas aſſez fréquentés, on les a entouré de boutiques et de marchands. C'eſt un tombeau toujours ouvert toujours rempli, toujours vuide. Nos petites-maitreſſes vont prendre ſur les oſſemens pourris d'un milliard de morts la meſure de leurs pompons et de leurs autres colifichets.

reur puérile que vous avez tous pour le joli. Vous avez quelques pieces de Théatre qui ſont des chef d'oeuvres. Si ſur leur lecture il me prend envie de les aller voir repréſenter, je ne les reconnois plus.

Vous avez trois petits Théâtres ſombres et meſquins. Dans le premier on chante à grands fraix; on vous étourdit magnifiquement, et le ridicule machiniſte prodigue des miracles au milieu desquels vous bâillez. Dans le ſecond on vous fait rire, quand on devroit vous faire pleurer. Le coſtume eſt toujours manqué; et outre vos pitoyables acteurs tragiques que l'on ne ſe donne pas même la peine de critiquer, vous avez telle confidente dont le nez plat ou gigantesque ſuffiroit ſeul pour faire évanouir la plus parfaite illuſion. Quant au troiſieme, ce ſont des farceurs qui tantôt ſecouent le grelot de Momus, et tantôt glapiſſent de fades ariettes. Je les préfere cependant à vos fades Comédiens François, parce qu'ils ont plus de naturel, et par conſequent plus de graces, parce qu'ils ſervent un peu mieux le public [6]); mais j'avoue en même tems

6) Il y a une difference eſſentielle entre les Comédiens François, et les Comédiens Italiens.

qu'il faut être excédé de loisir pour s'amuser des frivolités qu'ils debitent.

Ce qui me fait sourire de pitié, c'est que de pareilles gens, auxquels chaque particulier fait en quelque sorte l'aumône, entassent impertinemment leurs juges dans un parterre étroit, où debout et serrés les uns contre les autres, ils souffrent mille tortures, et où il ne leur est pas seulement permis de crier qu'ils étouffent quand ils vont rendre l'ame. Un peuple qui jusque dans ses plaisirs endure une servitude aussi gênante, prouve jusqu'à quel point on peut le réduire en esclavage. Ainsi tous ces plaisirs vantés de loin, de près sont troublés, corrompus, et il faut marcher sur la tête de la multitude si l'on veut respirer à son aise.

Comme je ne me sens pas ce barbare courage, adieu, je me retire. Soyez fiers de tous vos beaux monumens qui tombent en ruine: montrez avec admiration votre Louvre

---

liens. Les premiers se croient de la meilleure foi du monde des gens de mérite; et ils sont insolens. Les seconds sont intéressés et ne visent qu'à l'argent. Les uns par amour propre veulent maîtriser le goût du public; les autres tâchent de s'y conformer par avarice.

vre dont l'aſpect vous fait plus de honte que d'honneur, ſur tout lorsque l'on apperçoit de tout côté tant de colifichets brillans qui vous coûtent plus à entretenir que vos monumens publics ne vous coûteroient à achever.

Mais tout cela n'eſt encore rien. Si je m' étendois ſur l'horrible diſproportion des fortunes; ſi j'étalois au grand jour les raiſons ſecrettes qui la cauſent; ſi je parlois de vos moeurs dures et ſuperbes ſous des dehors faciles et polis [7]) ſi je retraçois l'indigence du miſérable et l'impoſſibilité où il eſt d'en ſortir en conſervant ſa probité; ſi je comptois les rentes qu'un malhonnête homme acquiert, et les degrés de conſideration dont il jouit à meſure qu'il devient plus frippon: [8]) tout cela me meneroit

7) Si vous exceptez les financiers qui ſont durs et impolis tout enſemble, le reſte des riches n'a que l'un de ces deux défauts; ou ils vous laiſſent mourir de faim poliment, ou ils vous donnent brusquement quelque ſecours.

8) Autrefois on n'aidoit point l'homme vertueux, mais on l'eſtimoit au moins. Aujourd'hui ce n'eſt plus cela. Je me rappelle la réponſe d'une Princeſſe à ſon Intendant. Elle lui donnoit ſix cent livres de gages, et il ſe plaignoit de n'être point aſſez payé. Comment faiſoit donc

trop loin: bon ſoir. Je pars demain; je pars demain, vous dis je: je ne puis être plus longtems dans une ville ſi malheureuſe, avec tant de moyens de ne l'être pas.

Je ſuis dégoûté de Paris comme de Londres Toutes les grandes villes ſi reſſemblent; Rouſſeau l'a fort bien dit. Il ſemble que plus les hommes font de loix pour être heureux en ſe réuniſſant en corps, plus ils ſe dépravent, et plus ils augmentent la ſomme de leurs maux. On pouvoit cependant raiſonnablement penſer qu'il devoit en arriver le contraire; mais trop de gens ſont intéreſſés à s'oppoſer au bien général. Je vais chercher quelque village où dans un air pur et des plaiſirs tranquilles, je puiſſe déplorer le ſort des triſtes habitans de ces faſtueuſes priſons que l on nomme villes 9).

J'eus

---

donc votre prédéceſſeur, lui dit-elle? Il n'eſt demeuré que dix ans à mon ſervice, et il s'eſt retiré avec vingt mille livres de rente. Madame, il vous voloit, répondit l'Intendant: Eh bien, Monſieur, repliqua la Princeſſe, volez moi.

9) Dans ce torrent de modes, de fantaiſies, d'amuſemens, dont aucun ne dure, et dont l'un détruit l'autre, l'ame des grands perd jusqu'a la force de jouir, et devient auſſi incapable de ſentir le grand et le beau que de la produire.

J'eus beau lui répéter le proverbe vulgaire, que *Paris n'avoit pû ſe faire en un jour*, que tout étoit déja perfectionné en comparaiſon des ſiecles précédens. Encore quelques années, lui diſois-je, et peut-être n'aurez-vous, plus rien à déſirer; s'il eſt poſſible toutefois de remplir dans toute leur étendue les differens projets qui ont été conçus. . . . Ah! me repliqua-t-il, voilà bien le tic de votre nation. Toujours des projets! et vous y croyez! Vous êtes françois, mon ami, avec tout votre bon ſens le goût du terroir vous à gagné. Mais, ſoit: je reviendrai vous voir quand tous ces projets auront été mis a exécution. D'ici là j'irai vivre ailleurs. Je n'aime point habiter parmi tant de mécontens, tant de malheureux, dont le regard ſouffrant dechire mon coeur [10]).

Je vois qu'il ſeroit aiſé de remédier aux maux les plus preſſans; mais croyez-moi, l'on n'y remédiera pas: les moyens ſont trop ſimples pour que l'on y ait recours; on ſ'en éloignera, je le parierois. Je ferois un autre pari encore, c'eſt que l'on ne repe-

10) Il n'eſt aucun établiſſement en France qui ne tende au détriment de la nation.

repete parmi vous avec tant d'affectation le mot sacré d'humanité, que pour s'exempter de remplir les devoirs qu'il renferme [11]). Il y a longtems que vous ne péchez plus par ignorance, ainsi vous ne vous corrigerez jamais. Adieu.

CHAPITRE II.

J'ai sept cent ans.

Il étoit minuit quand mon vieil anglois se retira. J'etois un peu las: je fermai ma porte et me couchai. Dès que le sommeil se fut etendu sur mes paupieres, je rêvai qu'il y avoit des siecles que j'etois endor-

---

11) Malheur à l'écrivain qui flatte son siecle et acheve de l'assoupir, qui le berce de l'histoire de ses héros antiques et des vertus qu'il n'a plus, pallie le mal qui le mine et le devore, et tel qu'un charlatan adroit et courtisan lui insinue qu'il porte un front rayonnant de santé, tandis que la gangrene va opérer la dissolution de ses membres. L'ecrivain courageux ne profere point ce dangereux mensonge; il s'ecrie: ô mes concitoyens! non, vous ne ressemblez pas à vos peres: vous êtes polis et cruels, vous n'avez que les apparences de l'humanité; laches et fourbes, vous n'avez pas même le courage des grands forfaits, vos crimes sont petits, comme vous.

endormi, et que je m' éveillois [1]). Je me levai, et je me trouvai d'une peſanteur à laquelle je n' etois pas accoutumé. Mes mains étoient tremblantes, mes pieds chancellans. En me regardant dans mon miroir, j'eus peine à reconnoître mon viſage. Je m'étois couché avec des cheveux blonds, un teint blanc et des joues colorées. Quand je me levai, mon front étoit ſillonné de rides, mes cheveux étoient blanchis, j'avois deux os ſaillans au deſſous des yeux, un long nez, et une couleur pâle et blême étoit répandue ſur toute ma figure. Dés que je voulus marcher, j'appuyai machinalement mon corps ſur une canne; mais du moins je n'avois point hérité de la mauvaiſe humeur trop ordinaire aux vieillards.

En ſortant de chez moi je vis une place publique qui m'étoit inconnue. On venoit d'y dreſſer une colonne pyramidale qui attiroit les regards des curieux. J'avance, et je lis très-diſtinctement: L'an de grace

1) Il n'eſt que d'avoir l'imagination fortement frappée d'un objet, pour ſe le retracer pendant la nuit. Il y a des choſes étonnantes dans les rêves. Celui-ci, comme on le verra par la ſuite, eſt aſſez bien conditionné.

grace MMIVCXL. Ces caracteres étoient gravés sur le marbre en lettres d'or.

D'abord je m'imaginai que c'étoit une erreur de mes yeux, ou plutôt une faute de l'artiste, et je m'apprêtois à en faire la remarque, lorsque ma surprise devint plus grande en jettant la vue sur deux ou trois edits du Souverain attachés aux murailles. J'ai toujours été curieux lecteur des affiches de Paris. Je vis la même date MMIVCXL fidelement empreinte sur tous les papiers publics. Eh, quoi! dis je en moi-même, je suis donc devenu bien vieux sans m'en appercevoir: quoi, j'ai dormi six cent soixante-douze années [2])!

Tout étoit changé. Tous ces quartiers qui m'étoient si connus, se présentoient à moi sous une forme différente et récemment embellie. Je me perdois dans de grandes et belles rues proprement allignées. J'entrois dans des carrefours spacieux où regnoit un si bon ordre que je n'y appercevois pas le plus léger embarras. Je n'entendois aucun de ces cris confusement bizar-

2) Cet ouvrage a été commencé en 1764.

bizarres qui déchiroient jadis mon oreille [3]). Je ne rencontrois point de voitures prêtes à m écrafer. Un gouteux auroit pû fe promener commodement. La ville avoit un air animé, mais fans trouble et fans confufion

J'etois fi émerveillé que je ne voyois pas les paffans s'arrêter, et me confidérer des pieds à la tête avec le plus grand étonnement. Ils hauffoient les épaules et fourioient, comme nous fourions nous-mêmes lorsque nous rencontrons un mafque. En effet mon habillement devoit leur paroître original et grotefque, tant il étoit différent du leur.

Un citoyen (que je reconnus dans la fuite pour un favant) f'approcha de moi, et me dit poliment, mais avec une gravité ferme: Bon vieillard, à quoi fert ce déguifement? Votre projet eft il de nous retracer les ridicules ufages d'un fiecle bizarre? Nous n'avons aucune envie de les imiter. Laiffez-là ce vain badinage.

Comment? lui répondis-je, je ne fuis point déguifé; je porte les mêmes habits

que

3) Les cris de Paris forment un langage particulier dont il faut avoir la grammaire.

que je portois hier: ce ſont vos colonnes, vos affiches qui mentent. Vous ſemblez reconnoître un autre Souverain que Louis XV. Je ne ſais quelle peut être votre idée, mais je la crois dangereuſe, je vous en avertis; on ne joue point de pareilles maſcarades; on n'eſt point fou de cette force-la: en tout cas vous êtes des impoſteurs bien gratuits, car vous ne pouvez pas ignorer que rien ne prévaut contre l'evidence de ſa propre exiſtence.

Soit que cet homme ſe perſuadât que j'extravaguois, ſoit qu'il penſât que le grand âge que je paroiſſois avoir me faiſoit radoter, ſoit qu'il eût quelqu'autre ſoupçon, il me demanda en quelle année j'étois né? En 1740. lui répondis-je. — Eh bien, à ce compte, vous avez au juſte ſept cent ans. Il ne faut s'etonner de rien, dit-il à la multitude qui m'environnoit: Enoch, Elie ne ſont point morts; Mathuſalem et quelques autres ont vécu 900 ans; Nicolas Flamel court le monde comme le juif errant, et Monſieur, peut-être, à trouvé l'élixir immortel ou la pierre philoſophale.

En prononçant ces mots il ſourioit, et chacun ſe preſſoit autour de moi avec une complaiſance et un reſpect tout particulier.

Ils

Ils brûloient tous de m'interroger, mais la diſcrétion enchaînoit leur langue; ils ſe contentoient de ſe dire tout bas: un homme du ſiecle de Louis XV! oh, que cela eſt curieux!

CHAPITRE III.

Je m'habille à la Fripperie.

J'etois fort embarraſſé de ma perſonne. Mon ſavant me dit: étonnant vieillard, je m'offre volontiers à vous ſervir de guide; mais commençons, je vous prie, par entrer chez le premier frippier que nous allons trouver, car (ajouta-t-il avec franchiſe) je ne pourrois pas vous accompagner ſi vous n'etiez pas vêtu décemment.

Vous m'avouerez, par exemple, que dans une ville bien policée, où le gouvernement défend tout combat et répond de la vie de chaque particulier, il eſt inutile, pour ne pas dire indécent, de s'embarraſſer les jambes d'une arme meurtriere, et de mettre une épée à ſon côté pour aller parler à Dieu, aux femmes & à ſes amis: c'eſt tout ce que pourroit faire le ſoldat dans une ville aſſiégée. Dans votre ſiecle on tenoit encore au vieux préjugé de la gothique

chevalerie: c'étoit une marque d'honneur de trainer toujours une arme offenfive; et j'ai lu dans un des ouvrages de votre tems, que le foible vieillard faiſoit encore parade d'un fer inutile.

Que votre habillement eſt gênant et malſain! Vos épaules et vos bras ſont empriſonnés, votre corps eſt comprimé, votre poitrine eſt ſerrée; Vous ne reſpirez pas. Et pourquoi, s'il vous plâit, expoſer vos cuiſſes et vos jambes à l'intempérie des ſaiſons?

Chaque tems amene de nouvelles modes; mais ou je ſuis bien trompé ou la nôtre eſt auſſi agréable que ſalutaire; voyez. En effet la maniere dont il étoit habillé, quoique nouvelle pour moi, n'avoit rien qui me déplût. Son chapeau n'avoit plus cette couleur triſte et lugubre, ni ces cornes embarraſſantes [1]): il n'en reſtoit que la

1) Si j'ecrivois l'hiſtoire de France, je m'étendrois avec une complaiſance marquée ſur le chapitre des chapeaux. Ce morceau traité avec ſoin ſeroit curieux et intereſſant. J'y ferois contraſter l'Angleterre et la France: l'une prendroit un petit chapeau, quand l'autre en prendroit un grand; et celle-ci en quitteroit un grand, quand celle-là en quitteroit un petit.

la calotte, qui étoit assez profonde pour tenir dans la tête, et qui d'ailleurs étoit entourée d'un bourrelet. Ce bourrelet roulé avec grace demeuroit plié sur lui même lorsqu'il étoit inutile; et pouvoit se rabattre et s'avancer au gré de celui qui le portoit, pour garantir du soleil ou du mauvais tems.

Ses cheveux proprement treſſés formoient un noeud derriere la tête, [2]) et un léger soupçon de poudre leur laissoit leur couleur naturelle Ce simple accommodage ne présentoit point une pyramide platrée de pommade et d'orgueil, ni ces aîles maussades qui donnent un air effaré, ni ces boucles immobiles qui, loin de retracer une chevelure flottante, n'ont d'autre mérite que celui d'une roideur sans expression comme sans grace.

2) S'il me prenoit fantaisie de donner un traité sur l'art de la frisure, dans quel etonnement je jetterois les lecteurs en leur prouvant qu'il y a trois ou quatre cent manieres de tordre les cheveux d'un honnête homme. Oh! que les arts ont de profondeur, et qui peut se vanter de les parcourir en détail!

Son cou n'étoit plus étranglé par une bande étroite de mouſſeline [16]): il étoit entouré d'une cravate plus ou moins chaude, ſuivant la ſaiſon. Ses bras jouiſſoient de toute leur liberté dans des manches mediocrement larges; et ſon corps leſtement vêtu d'une eſpece de ſoubreveſte, étoit couvert d'un manteau en forme de robe, dont l'uſage étoit ſalutaire dans les tems de pluie ou dans les froids.

Une longue echarpe ceignoit noblement ſes reins, et procuroit une chaleur égale. Il n'avoit point de ces jarretieres qui coupent les jarrets et gênent la circulation. Un long bas lui prenoit des pieds juſqu'à la ceinture; et un ſoulier commode entouroit ſon pied en forme de brodequin.

Il me fit entrer dans une boutique où l'on me propoſa de changer de vêtement. Le ſiege ſur lequel je me repoſai, n'étoit point de ces chaiſes chargées d étoffes, qui fati-

16) Je n'aime point que l'on crie contre nos cols; ils nous ſervent plus qu'on ne l'imagine. Les veilles, la bonne chere et quelques autres excés nous rendent pâles. Nos cols, en nous étranglant un peu, réparent ce défaut, et nous redonnent des couleurs.

fatiguent au lieu de délaſſer. C'étoit une eſpece de canapé court, revêtu de matte, fait en pente, et qui ſe prêtoit ſur un pivot au mouvement du corps; je ne pouvois me croire chez un frippier, car il ne parloit point d'honneur et de conſcience, et ſon magazin étoit fort clair.

CHAPITRE IV.

Les Porte-Faix.

Mon guide ſe rendoit chaque inſtant plus affable. Il paya la dépenſe que j'avois faite chez le frippier. Elle ſe montoit à un Louis de notre monnoie que je tirai de ma poche. Le marchand ſe promit de le garder comme une piece antique On payoit comptant dans chaque boutique, et ce peuple ami d'une probité ſcrupuleuſe, ne connoiſſoit point ce mot *crédit*, qui d'un côté ou de l'autre ſervoit de voile à une induſtrieuſe friponnerie. L'art de faire des dettes et de ne les point payer n'etoit plus la ſcience des gens du beau monde [1]).

1) Charles VII. Roi de France, ſe trouvant à Bourges ſe fit faire une paire de bottes; mais

En sortant la foule m'environnoit encore, mais les regards de la multitude n'avoient rien de railleur, rien d'insultant; seulement on bourdonnoit de tout côté à mes oreilles: Voilà l'homme qui a sept cent ans

---

mais comme on les lui essayoit, l'intendant entra et dit au Bottier: remportez votre marchandise, nous ne pourrions vous payer ces bottes de quelque tems; sa Majesté peut encore aller un mois avec les vieilles. Le Roi approuva l'intendant, et il méritoit d'avoir un pareil homme à son service. Que pensera en lisant ceci le jeune drôle qui se laisse chausser, riant en lui-même d'avoir encore trouvé un pauvre ouvrier à tromper; il méprise l'homme qui lui met des souliers aux pieds et qu'il ne paye point, et court prodiguer l'or dans les asiles de la debauche et du crime. Que la bassesse de son ame n'est-elle gravée sur son front, sur ce front qui ne rougit pas de se détourner a chaque coin de rue pour éviter l'oeil d'un creancier. Si tous ceux auxquels il doit le vêtemens qu'il porte, l'arrêtoient dans un carrefour, et reprenoient ce qui leur appartient, que lui resteroit-il pour se couvrir? je voudrois que sur le pavé de Paris chaque homme vêtu d'un habit au-dessus de son état, fût forcé, sous de peines séveres, de porter dans sa poche la quittance de son tailleur.

ans. Qu'il a dû être malheureux pendant les premieres années de ſa vie [2])!

J'étois étonné de trouver tant de propreté et ſi peu d'embarras dans les rues: On eut dit de la Féte-Dieu La ville paroiſſoit cependant extraordinairement peuplée.

Il y avoit dans chaque rue un garde, qui veilloit à l'ordre public; il dirigeoit la marche des voitures et celle des hommes chargés; il ouvroit ſurtout un libre paſſage à ces derniers, dont le fardeau étoit toujours proportionné à leurs forces. On ne voyoit point un malheureux haletant, tout en ſueur, l'oeil rouge et la tête comprimée, gémir ſous un poids qui n'etoit fait que pour une bête de ſomme chez un peuple humain: le riche ne ſe jouoit point de l'humanité moyennant quelques pieces de monnoye. On voyoit encore moins un ſexe délicat et foible, né pour remplir des devoirs plus doux et plus heureux, attriſter les regards des paſſans en ſe métamorphoſant

2) Celui qui a en main la milice d'un Etat, celui qui a en main les finances, eſt deſpote dans toute la force du terme, et s'il n'acheve pas de tout courber, c'eſt qu'il ne convient pas tojours à ſes intérêts d'uſer de ſa toute-puiſſance.

en porte-faix: On ne le voyoit point dans les marchés publics forcer à chaque pas la nature, et accuſer la barbare inſenſibilité des hommes, tranquilles ſpectateurs de leurs travaux. Rendues aux devoirs de leur état, les Femmes rempliſſoient l'unique ſoin que leur impoſa le Créateur, celui de faire des enfans, et de conſoler ceux qui les environnent des peines de la vie.

CHAPITRE V.

Les Voitures.

Je remarquai que tous les allans prenoient la droite, et que les venans prenoient la gauche [1]). Ce moyen ſi ſimple de n'être point écraſé venoit d'être imaginé tout-à-l'heure, tant il eſt vrai que ce n'eſt qu'avec le tems que ſe font les découvertes utiles. On évitoit par-là les rencontres fâcheuſes. Toutes les iſſues étoient ſûres et faciles: et dans les cérémonies publiques où ſe trou-

1) L'etranger ne conçoit gueres ce qui occaſionne en France ce mouvement perpétuel des hommes, qui du matin au ſoir ſont hors de leurs maiſons, ſouvent ſans afaires et dans une agitation incomprehenſible.

trouvoit l'affluence de la multitude, elle jouiſſoit d'un ſpectacle qu'elle aime naturellement, et qu'il auroit été injuſte de lui refuſer. Chacun s'en retournoit paiſiblement chez ſoi, ſans être ou froiſſé ou mort. Je ne voyois plus le coup-d'oeil riſible et revoltant de mille caroſſes mutuellement accrochés demeurer immobiles pendant trois heures, tandis que l'homme doré, l'homme imbécille qui ſe faiſoit traîner, oubliant qu'il avoit des jambes, crioit à la portiere et ſe lamentoit de ne pouvoir avancer [2].

Le plus grand peuple formoit une circulation libre, aiſée et pleine d'ordre. Je rencontrai cent charettes chargées de denrées ou de meubles, pour un ſeul carroſſe, encore ce carroſſe traînoit-il un homme qui me parut infirme. Que ſont devenues, dis-je, ces brillantes voitures élégamment dorées, peintes, verniſſées, qui de mon tems rempliſſoient les rues de Paris? Vous

 n'avez

2) Rien de plus comique que de voir ſur un pont une file de caroſſes qui s'embarraſſent les uns dans les autres. Les maîtres regardent et s'impatientent. Les cochers ſe levent ſur leurs ſieges et jurent. Ce coup d'oeil venge un peu les malheureux piétons.

n'avez donc ici ni traitans, ni courtisannes, [3]) ni petits-maîtres? Jadis ces trois misérables especes insultoient au public, et sembloient jouer à l'envi l'une de l'autre à qui auroit l'avantage d'épouvanter l'honnête bourgeois qui fuyoit à grands pas de peur d'expirer sous la roue de leur char. Nos seigneurs prenoient le pavé de Paris pour la lice des jeux Olympiques, et mettoient leur gloire a crever des chevaux Alors se sauvoit qui pouvoit. Il n'est plus permis, me répondit-on, de faire de pareilles courses. De bonnes loix somptuaires ont réprimé ce luxe barbare, qui engraissoit un peuple de laquais et de chevaux [4]). Les favoris de la fortune ne connoissent plus cette molleſſe coupable qui revoltoit l'oeil du pauvre. Nos seigneurs font usage aujourd'hui de leurs jambes; ils ont de l'argent

3) On a vu six chevaux magnifiquement enharnachés; ils étoient attelés à un carrosse superbe: On se rangeoit en deux hayes pour le voir passer. Les artisans ôtoient leur bonnet, et c'étoit une catin qu'ils avoient saluée.

4) On a comparé avec raison les sots opulens qui entretiennent une foule de valets, à des cloportes; ils ont beaucoup de pieds, et leur marche est fort lente.

gent de plus et la goutte de moins. Vous voyez pourtant quelques voitures; elles appartiennent à d'anciens magiſtrats, ou à des hommes diſtingués par leurs ſervices et courbés ſous le poids de l'âge. C'eſt à eux ſeuls qu'il eſt permis de rouler lentement ſur ce pavé où le moindre citoyen eſt reſpecté: S'ils avoient le malheur d'eſtropier un homme, ils deſcendroient à l'inſtant même de leur caroſſe pour l'y faire monter, et lui entretiendroient une Voiture pour toute ſa vie à leurs dépens. Ce malheur n'arrive jamais. Les riches titrés ſont des hommes eſtimables, qui ne croient point ſe déshonorer en ſouffrant que leurs chevaux cedent le pas au citoyen. Notre Souverain lui-même ſe promene ſouvent à pié parmi nous, quelquefois même il honore nos maiſons de ſa preſence, et preſque toujours quand il eſt las d'avoir marché, il choiſit pour ſe repoſer la boutique d'un artiſan. Il aime a retracer l'égalité naturelle qui doit regner parmi les hommes: auſſi ne voit-il dans nos yeux qu'amour et reconnoiſſance; nos acclamations partent du coeur et ſon coeur les entend et s'y complaît. C'eſt un ſecond Henri IV. Il a ſa grandeur d'ame, ſes entrailles, ſon

auguſte

anguſte ſimplicité; mais il eſt plus fortuné. La voie publique reçoit ſous ſes pas comme une empreinte ſacrée que chacun revere: on n'oſe s'y quereller; on rougiroit d'y commettre le moindre déſordre: *Si le Roi paſſoit*, dit on; cette réflexion ſeule arrêteroit, je crois, une guerre civile. Que l'exemple devient puiſſant, lorsqu'il eſt donné par la premiere tête. Comme il frappe: comme il devient une loi inviolable! comme il commande à tous les hommes!

CHAPITRE VI.

Les Chapeaux Brodés.

Les choſes me paroiſſent un peu changées, dis-je à mon guide; je vois que tout le monde eſt vêtu d'une maniere ſimple et modeſte, et depuis que nous marchons je n'ai pas encore recontré ſur mon chemin un ſeul habit doré: je n'ai diſtingué ni galons, ni manchettes à dentelle. De mon tems un luxe pueril et ruineux avoit dérangé toutes les cervelles; un corps ſans ame étoit ſurchargé de dorure, et l'automate alors reſſembloit à un homme. — C'eſt juſtement ce qui nous a porté à mépriſer cette ancienne livrée de l'orgueil. Notre œil ne s'arrête point à la ſurface. Lorsqu'un homme

homme s'eſt fait connoître pour avoir excellé dans ſon art, il n'a pas beſoin d'un habit magnifique ni d'un riche ameublement pour faire paſſer ſon mérite; il n'a beſoin ni d'admirateurs qui le prônent, ni de protecteurs qui l'étayent: ſes actions parlent et chaque citoyen s'intéreſſe à demander pour lui la recompenſe qu'elles méritent. Ceux qui courent la même carriere que lui, ſont les premiers à ſolliciter en ſa faveur. Chacun dreſſe un placet, ou ſont peints dans tout leur jour les ſervices qu'il a rendus à l'Etat.

Le Monarque ne manque point d'inviter à ſa cour cet homme cher au peuple. Il converſe avec lui pour s'inſtruire; car il ne penſe pas que l'eſprit de ſageſſe ſoit inné en lui. Il met à profit les leçons lumineuſes de celui qui a pris quelque grand objet pour but principal de ſes meditations. Il lui fait préſent d'un chapeau où ſon nom eſt brodé; et cette deſtinction vaut bien celle des rubans bleus, rouges et jaunes; qui chamaroient jadis des hommes abſolument inconnus à la patrie [1]).

Vous

1) Chez les anciens la vanité des hommes conſiſtoit à tirer leur origine des Dieux; on faiſoit tous ſes efforts pour être neveu de Neptune

Vous penſez bien qu'un nom infame n'oſeroit ſe montrer devant un public dont le regard le démentiroit. Quiconque porte un de ces chapeaux honorables, peut paſſer par-tout; en tout tems il a un libre accès au pied du Trône, et c'eſt une loi fondamentale. Ainſi, lorsqu'un prince ou un duc n'ont rien fait pour faire broder leur nom ils jouiſſent de leurs richeſſes, mais ils n'ont aucune marque d'honneur; on les voit paſſer du même oeil que le citoyen obſcur qui ſe mêle et ſe perd dans la foule.

La politique et la raiſon autoriſent à la fois cette diſtinction: elle n'eſt injurieuſe que pour ceux qui ſe ſentent incapables de jamais s'élever. L'homme n'eſt pas aſſez parfait pour faire le bien, pour le ſeul honneur d'avoir bien fait. Mais cette nobleſſe, comme vous le penſez bien, eſt perſonnelle, et non héréditaire ou vénale. A vingt-un ans le fils d'un homme illuſtre ſe préſente, et un tribunal decide s'il jouira des préro-

---

ptune, petit-fils de Vénus, couſin germain de Mars, d'autres, plus modeſtes, ſe contentoient de deſcendre d'un fleuve, d'une nymphe, d'une nayade. Nos fous modernes ont une extravagance plus triſte; ils cherchent à deſcendre, d'ayeux célebres, mais bien anciennement obſcurs.

prérogatives de ſon pere. Sur a conduite paſſée et quelquefois ſur les eſpérances qu'il donne on lui confirme l'honneur d'appartenir à un citoyen cher à ſa patrie. Mais ſi le fils d'un Achille eſt un lâche Therſite, nous detournons les yeux, nous lui epargnons la honte de rougir à notre vue: il deſcend dans l'oubli à meſure que le nom de ſon pere devient plus glorieux.

De votre tems on ſavoit punir le crime et l'on n'accordoit aucune récompenſe à la vertu; c'etoit une legislation bien imparfaite. Parmi nous, l'homme courageux qui a ſauvé la vie à un citoyen dans quelque danger [2]), qui a prévenu quelque malheur public, qui a fait quelque choſe de grand et d'utile porte le chapeau brodé et ſon nom reſpectable expoſé aux yeux de tous, marche avant celui qui poſſede la plus belle fortune, fut-il Midas ou Plutus [3]). Cela

2) Il eſt étonnant qne l'on n'accorde aucune récompenſe à l'homme, qui ſauve la vie à un citoyen. Une ordonance de police donne dix ecus au batelier qui retire un noyé de la riviere, mais le bâtelier, qui ſauve la vie à un homme en danger n'a rien.

3) Quand l'extrême cupidité remue tous les coeurs, l'enthouſiaſme de la vertu diſparôit, et

Cela eſt fort bien imaginé. De mon tems on donnoit des chapeaux, mais ils etoient rouges: on alloit les chercher au-de là des mers: ils ne ſignifioient rien; on les ambitionnoit ſinguliérement, et je ne ſais trop à quel titre on les recevoit.

CHAPITRE VII.

Le Pont Débaptiſé.

Lorsqu'on cauſe avec intérêt, on fait du chemin ſans s'en appercevoir. Je ne ſentois plus le poids de la vieilleſſe, tout rajeuni que j'étois par l'aſpect de tant d'objets nouveaux. Mais qu'apperçois-je! ô Ciel: quel coup d'oeil! Je me trouve ſur les bords de la Seine. Ma vue enchantée ſe promene, s'etend ſur les plus beaux monumens. Le Louvre aſt achevé! L'eſpace qui regne entre le château des Thuilleries et le Louvre, donne une place immenſe où ſe célebrent les fêtes publiques. Une galerie nouvel-

---

et le gouvernement ne peut plus récompenſer que par des ſommes immenſes ceux qu'il recompenſoit par de légeres marques d'honneur. Leçon a tous les Monarques de créer une monnoie qui illuſtre. Mais elle n'aura cours que lorsque les ames ſentiront vivement ce noble aiguillon.

nouvelle répond à l'ancienne, où l'on admiroit encore la main de Perrault. Ces deux auguſtes monumens ainſi réunis, formoient le plus magnifique palais qui fut dans l'univers. Tous les artiſtes diſtingués habitoient ce palais. C'étoit-là le plus digne cortege de la majeſté ſouveraine. Elle ne s'enorgueilliſſoit que des arts qui faiſoient la gloire et le bonheur de l'Empire. Je vis une ſuperbe place de ville qui pouvoit contenir la foule des citoyens. Un temple lui faiſoit face; ce temple étoit celui de la Juſtice. L'architécture de ſes murailles répondoit à la dignité de ſon objet.

Eſt-ce bien là le Pont-Neuf, m'écriai-je? Comme il eſt décoré! — Qu'appellez vous le Pont-Neuf? Nous lui avons donné un un autre nom. Nous en avons changé beaucoup d'autres pour leur en ſubſtituer de plus ſignificatifs ou de plus convenables; car rien n'influe plus ſur l'eſprit du peuple que lorsque les choſes ont leurs termes propres et réels. Voilà le Pont de Henri IV. entendés-vous? formant la communication des deux parties de la ville: il ne pouvoit porter un titre plus reſpecté. Dans chacune des demi-lunes nous avons placé l'effigie des grands hommes qui, com-

me lui. ont aimé les hommes, et qui n'ont voulu que le bien de la patrie. Nous n'avons pas héſité de mettre à ſes côtés le Chancelier l'Hôpital, Sully Jannin, Colbert. Quel livre de morale! Quelle leçon publique eſt auſſi forte, auſſi éloquente que cette file de héros, dont le front muet, mais impoſant, crie à tous qu'il eſt utile et grand d'obtenir l'eſtime publique! Votre ſiecle n'a point eu la gloire de faire pareille choſe. — Oh! mon ſiecle éprouvoit les plus grandes difficultés à la moindre entrepriſe. On faiſoit les plus rares préparatifs pour annoncer avec pompe un avortement. Un grain de ſable arrêtoit le mouvement des reſſorts les plus orgueilleux. On bâtiſſoit les plus belles choſes en ſpeculation: et la langue ou la plume ſembloient l'inſtrument univerſel. Tout a ſon tems. Le nôtre étoit celui des innombrables projets; le vôtre eſt celui de l'éxecution. Je vous en felicite. Que je me ſais bon gré d'avoir vécu ſi longtems!

CHAPITRE VIII.

Le Nouveau Paris.

En me tournant du côté du pont que je nommois jadis le pont au change, je vis qu'il

qu'il n'etoit plus écrasé de vilaines petites maisons [1]). Ma vue se plongeoit avec plaisir dans tout le vaste cours de la Seine; et ce coup d'oeil vraiment unique m'etoit toujours nouveau.

En verité, voilà des changemens admirables! — Il est vrai: c'est dommage qu'ils nous rappellent un événement funeste, causé par votre extreme négligence. — Nous! comment, s'il vous plait? — L'histoire rapporte que vous parliez toujours d'abattre ces vilaines maisons, et que vous ne les abattiez point. Un jour donc que vos échevins faisoient précéder un somptueux

1) Des milliers d'hommes qui viennent se réunir sur le même point, qui habitent des maisons à sept étages, qui s'entassent dans des rues étroites, qui rongent, qui dessechent un sol déja epuisé, tandis que la nature leur ouvroit de tout côté ses vastes et riantes campagnes, présentent un spectacle bien etonnant à l'oeil du Philophe. Les riches s'y rendent pour multiplier leur puissance, et défendre l'abus de leur puissance par leur puissance même. Les petits fourbent; flattent et se vendent. On pend ceux qui échouent, les autres deviennent des importans. On sent que dans ce conflit perpétuel et barbare d'intérêt, on ne doit plus guere connoitre les devoirs de l'homme et du citoyen.

repas d'un maigre feu d'artifice, (le tout pour célébrer l'anniverſaire d'un ſaint à qui, ſans doute, les François ont la plus grande obligation) le bruit des canons des boëtes et des pétards ſuffit à renverſer les vieilles maſures dreſſées ſur ces vieux ponts; ils tremblerent et s'écroulerent ſur leurs habitans. Le bouleverſement de l'un entraîna la ruine de l'autre. Mille citoyens périrent: et les échevins a qui appartenoit le revenu des maiſons, maudirent le feu d'artifice et jusqu'au repas.

Les années ſuivantes on ne fit plus tant de bruit à propos de rien. L'argent qui ſautoit en l'air, ou qui cauſoit de graves indigeſtions, fut employé a faire ſomme pour la reſtauration et l'entretien des ponts. On regretta de n'avoir point ſuivi cette idée les années précédentes; mais c'étoit le lot de votre de ſiecle de ne vouloir réconnoitre ſes énormes ſottiſes que lorsqu'elles étoient comp éteinent achevées.

Venez vous promener un peu de ce côté; vous verrez quelques démolitions que nous avons faites, je crois fort à propos. Ces deux aîles des Quatre Nations ne gâtent plus un des plus beaux quais, en laiſſant ſubſiſter. des marques d'une Vindication

cation Cardinale. Nous avons placé l'Hotel-de-Ville en face du Louvre; et lorsque nous donnons quelque réjouissances publiques, nous pensons bonnement qu'elles sont faites pour le peuple. La place est spacieuse: personne n'est estropié par les feux d'artifice ou par les coups de bourrade de la soldatesque qui, de votre tems, (ô chose incroyable!) blessoit quelquefois le spectateur, et le blesoit inpunément [2]).

Voyez comme nous avons mis chaque statue équestre des Rois qui ont succédé au vôtre au milieu de chaque pont. Cette file de Rois élevés sans pompe au sein de la ville, présente un coup d'oeil intéressant. Dominant sur le fleuve qui arrose et féconde la cité, ils en paroissent les dieux Tutélaires. Placés tous comme le bon Henri IV. ils ont un air plus populaire, que s'ils étoient renfermés dans des places [3]) où

 l'oeil

---

2) C'est ce que j'ai vu, c'est ce que je défere publiquement aux Magistrats, qui doivent plus veiller à la conservation d'un homme qu'aux apprêts, de vingt fêtes publiques.

3) Les maisons des traitans ceignent pour la plupart les statues de nos Rois. Ils ne peuvent même après leur mort éviter le cercle des frippons!

l'oeil eſt borné. Celles ci, vaſtes et naturelles, n'ont pas jetté dans de grands fraix. Nos Rois après leur mort ne levent pas ce dernier tribut qui, dans votre ſiecle, fatiguoit le citoyen déja épuiſé.

Je vis avec beaucoup de ſatisfaction qu'on avoit ôté ces eſclaves (enchaînés 4) aux pieds des ſtatues de nos Rois; qu'on avoit affacé toute inſcription faſtueuſe, et quoique cette groſſiere flatterie ſoit la moins dangereuſe de toutes, on avoit écarté ſoigneuſement la moindre apparence de menſonge et d'orgueil.

On me dit que la Baſtille avoit été renverſée de fond en comble, par un Prince qui ne ſe croyoit pas le dieu des hommes, et qui craignoit le Juge des Rois; que ſur les débris de cet affreux château, ſi bien appellé le palais de la vengeance, (et d'une vengeance royale) on avoit élevé un temple à la Clémence: qu'aucun citoyen ne diſparoiſſoit de la ſociété ſans que ſon procès ne lui fût fait publiquement; et que les lettres de cachet étoient un nom inconnu au peuple:

4) Louis XIV. diſoit que de tous les gouvernemens du monde celui du grand Turc lui plaiſoit davantage. On ne pouvoit etre à la fois, plus orgueilleux et plus ignorant.

peuple: que ce nom n'exerçoit plus que l'infatigable érudition de ceux qui perçoient dans la nuit des tems barbares; on avoit compolé même un livre intitulé: *Parallele des lettres de cachet et du cordeau aſiatique.*

Inſenſiblement nous traverſâmes les Thuilleries, où tout le monde entroit: elles ne m'en parurent que plus belles [5]). On ne me demanda rien pour m'aſſeoir dans ce jardin royal. Nous nous trouvâmes à la place de Louis XV. Mon guide me prenant par la main me dit en ſouriant: vous avez dû voir l'inauguration de cette ſtatue équeſtre. — Oui, j'etois jeune alors, et tout auſſi curieux qu'à préſent. — Mais ſavez-vous bien, que voilà un chef-d'oeuvre digne de notre ſiecle; nous l'admirons encore tous les jours, et lorsque nous voulons en contempler la perſpective du château, elle nous paroît ſur-tout au ſoleil couchant, couronnée des plus beaux rayons. Ces magnifiques allées forment un ceintre heureux, et celui qui a donné ce plan ne manquoit point de goût; il a eu le merite de preſſentir le grand effet

5) Refuſer l'entrée de ce jardin au petit peuple me ſemble une inſulte gratuite, et d'autant plus grande qu'il ne la ſent pas.

que cela devoit faire un jour. J'ai lu cependant que de votre tems des hommes auſſi jaloux qu'ignorans exerçoient leur cenſure ſur cette ſtatue et ſur cette place, qu'ils n'auroient dû qu'admirer 6) S'il ſe trouvoit aujourd'hui un homme capable de dire une telle ſottiſe dès qu'il ouvriroit la bouche, nous lui tournerions le dos.

Je continuai ma curieuſe promenade; mais le détail en ſeroit trop long. D'ailleurs on perd toujours en ſe rappellant un ſonge. Chaque coin de rue m'offroit une belle fontaine, qui laiſſoit couler une eau pure et tranſparente: elle retomboit d'une coquille en nappe d'argent, et ſon cryſtal donnoit envie d'y boire. Cette coquille préſentoit à chaque paſſant une taſſe ſalutaire. Cette eau couloit dans le ruiſſeau toujours limpide, et lavoit abondamment le pavé.

Voilà le projet de votre M. Desparcieux, Academicien de l'Academie des ſciences, accom-

6) Il n'y a qu'en France où l'art de ſe taire n'eſt point un mérite. Vous reconnôitrez moins un François à ſon viſage et à ſon accent qu'à la légéreté qu'il a de parler et de prononcer ſur tout; jamais il n'a ſcu dire: *Je ne me connois point à cela.*

accompli et perfectionné. Voyez comme toutes ces maisons sont fournies de la chose la plus nécessaire et la plus utile à la vié. Quelle propreté! quelle fraîcheur en résulte dans l'air! Regardez ces bâtimens commodes, élégans. On ne construit plus de ces cheminées funestes, dont la ruine menaçoit chaque passant. Les toîts n'ont plus cette pente gothique qui, au moindre vent, faisoit glisser les tuiles dans les rues les plus fréquentées.

Nous montâmes au haut d'une maison par un escalier ou l'où voyoit clair. Quel plaisir ce fut pour moi qui aime la vue et le bon air, de rencontrer une terrasse ornée de pots de fleurs et converte d'une treille parfumée. Le sommet de chaque maison offroit une pareille terrasse; de sorte que les toîts, tous d'une égale hauteur, formoient ensemble comme un vaste jardin: et la ville apperçue du haut d'une tour étoit couronnée de fleurs, de fruits et de verdure.

Je n'ai pas besoin de dire que l'Hôtel-Dieu n'etoit plus enfermé au centre de la cité. Si quelque étranger ou quelque citoyen, me dit-on, tombe malade hors de sa patrie ou de sa famille, nous ne l'empisonnons pas, comme de votre tems, dans

un lit dégoûtant entre un cadavre et un agoniſant, pour y reſpirer l'haleine empoiſonnée du trépas, et convertir une ſimple incommodité en une cruelle maladie.

Nous avons partagé cet Hôtel-Dieu en vingt maiſons particulieres, ſituées aux différentes extrêmités de la ville Par-là le mauvais air que ce gouffre d'horreur 7) exhaloit, ſe trouve diſperſé et n'eſt plus dangereux à la capitale. D'ailleurs les malades ne ſont pas conduits dans ces hôpitaux par l'extrême indigence: ils n'arrivent point déja frappés de l'idée de mort, et pour s'aſſurer uniquement de leur ſépulture;

7) Six mille malheureux ſont entaſſés dans les ſalles de l'Hôtel-Dieu, où l'air ne circule point. Le bras de la riviere qui coule auprés, reçoit toutes les immondices, et cette eau qui contient tous les germes de la corruption, abreuve la moitié de la ville. Dans le bras de la riviere qui baigne le quai Pelletier, et entre les deux ponts, nombre de teinturiers repandent leur teinture trois fois par ſemaine. J'ai vu l'eau en conſerver une couleur noire pendant plus de ſix heures. L'arche qui compoſe le quai de Gêvres eſt un foyer peſtilentiel. Toute cette partie de la ville boit une eau infecte, et reſpire un air empoiſonné. L'argent qu'on prodigue en fuſées volantes, ſuffiroit à la ceſſation d'un tel fléau.

re; ils viennent, parce que les secours y sont plus prompts, plus multipliés que dans leurs propres foyers. Ou ne voit plus ce mêlange horrible, cette confusion revoltante, qui annonçoit plutôt un séjour de vengeance qu'un sejour de charité. Chaque malade a son lit, et peut expirer sans accuser la nature humaine. On a revisé les comptes des directeurs. O honte! ô douleur! o forfait incroyable sous la voute du ciel! des hommes dénaturés s'engraissoient de la substance des pauvres; ils etoient heureux des douleurs de leurs semblables; ils avoient conclu un marché avantageux avec la mort ---- Je m'arrête: le tems de ces iniquités est écoulé: l'asyle des malheureux est respecté comme le temple où les regards de la divinité s'arrêtent avec le plus de complaisance: les abus énormes sont corrigés, et les pauvres malades n'ont plus à combattre que les maux que leur imposa la nature. Quand on n'a à souffrir que d'elle, on souffre en silence [8]).

Des

§ Un jour je me suis promené seul et à pas lents dans les salles de l'Hôtel-Dieu de Paris. Quel lieu plus prope à méditer sur l'homme! J'ai vu l'avarice inhumaine décorée du nom de

Des Médicins ſavans et charitables ne dictent point des ſentences de mort, en prononçant au hazard des preceptes généraux: ils ſe donnent la peine d'examiner chaque malade en particulier; et la ſanté ne tarde point à refleurir ſous leur oeil attentif et prudent. Ces médecins ſont au rang des citoyens les plus conſidérés. Et quel

---

de charité publique. J'ai vu des moribonds plus preſſés qu'ils ne devoient l'être dans le tombeau, confondre leur haleine, et precipiter le trépas des triſtes compagnons de leur miſere. J'ai vu la douleur et les larmes n'attendrir perſonne, le glaive de la mort frapper à droite et à gauche ſans élever aucun gémiſſement: on eut dit qu'il abattoit de vils animaux dans un ſéjour de carnage. J'ai vu des hommes endurcis à ce ſpectacle, s'etonner que l'on pût y être ſenſible. Deux jours après je me ſuis trouvé à la ſalle de l'opéra. Quel ſpectacle diſpendieux! Décorations, acteurs, muſiciens, on n'avoit rien épargné pour rendre le coup d'oeil magnifique. Mais que dira la poſtéreiité, lorsqu'elle ſaura que la même ville enfermoit deux endroits auſſi différens. Hélas! comment peuvent-ils repoſer ſur le même ſol! L'un n'exclud-il pas néceſſairement l'autre? Depuis ce jour l'Academie Royale de Muſique contriſte mon ame; au premier coup d'archet j'ai ſous les yeux le lit dégôutant des pauvres malades.

quel ouvrage plus beau, plus auguſte, plus digne d'un être vertueux et ſenſible, que celui de renouer le fil délicat des jours de l'homme, de ces jours fragiles, paſſagers, mais dont un art conſervateur, accroît la force et augmente la durée! — Et l'hôpital général, où eſt-il ſitué? — Nous n'avons plus d'hôpital général, plus de Bicêtre 9), de maiſons de force, où plutôt de rage.

---

9) Il y a à Bicêtre une ſalle qu'on nomme la ſalle de force; c'eſt une image de l'enfer. Six cent malheureux, preſſés les uns ſur les autres, opprimés de leur miſere, de leur infortune, de leur haleine mutuelle, de la vermine qui les ronge, de leur deſeſpoir, et d'un ennui plus cruel encore, vivent dans la fermentation d'une rage étouffée. C'eſt le ſupplice de Mezence mille fois multiplié. Les magiſtrats ſont ſourds aux reclamations de ces infortunés. On en a vu qui ont commis des homicides ſur les geoliers, les chirurgiens, ou les prêtres qui les viſitoient, dans la ſeule vue de ſortir de ce lieu d'horreur; et de repoſer plus librement ſur la roue de l'echaffaud. On a raiſon d'avancer que la mort ſeroit une moindre barbarie que celle que l'on exerce contre eux. O cruels magiſtrats, hommes de fer, hommes indignes de ce nom, vous outragez l'humanité plus qu'ils ne l'ont outragée eux-mêmes! Jamais les brigands dans leur férocité

rage. Un corps ſain n'a pas beſoin de cautere. Le luxe, comme un cauſtique brûlant, avoit gangrené chez nous les parties les plus ſaines de l'Etat, et votre corps politique etoit tout couvert d'ulceres. Au lieu de fermer doucement ces playes honteuſes, vous les envenimiez encore. Vous comptiez etouffer le crime ſous les poids de la cruauté. Vous étiez inhumains, parce que vous n'aviez pas ſçu faire de bonnes loix. [10])

Il

---

férocité n'ont égalé la vôtre. Oſez être plus inhumains, avec une juſtice moins lente: Faites brûler vif ce troupeau malheureux; vous vous épargnerez la peine d'étendre votre vigilance ſur leur horrible eſclavage. Vous ne paroiſſez que pour le redoubler. Quoi! on pourroit leur mettre un boulet de cent livres au pied, et les faire travailler en plein champ. Mais, non; il eſt des victimes d'un deſpotiſme arbitraire qu'on veut dérober à tous les regards .... J'entends.

10) Eh! oui, magiſtrats, c'eſt votre ignorance, c'eſt votre pareſſe, c'eſt votre précipitation qui cauſe le déſeſpoir du pauvre. Vous l'empriſonnez pour une vétille, vous le couchez à côté d'un ſcelerat, vous aigriſſez, vous empoiſonnez ſon ame, vous l'oubliez dans la foule des malheureux; mais lui ſe ſouvient de votre

Il vous étoit plus facile de tourmenter le coupable et le malheureux, que de prévenir le déſordre et la miſere. Votre violence barbare n'a fait qu'endurcir les coeurs criminels; vous y avez fait entrer le déſeſpoir. Et qu'avez-vous recueilli? des larmes, des cris de rage, et des malédictions. Vous ſembliez avoir modelé vos maiſons de force ſur cet horrible ſéjour que vous nommiez l'enfer, où des miniſtres de douleur accumuloient les tortures pour le plaiſir affreux d'imprimer un long ſupplice à des êtres ſenſibles et plaintifs.

Enfin, pour abréger (car je ferois trop long) on ne ſavoit pas même de votre tems faire travailler les mendians; toute la ſcience de votre gouvernement conſiſtoit à les enfermer et à les faire mourir de faim. Ces malheureux expirans d'une mort lente dans un coin du Royaume, ont cependant fait parvenir jusqu'à nous leurs gémiſſemens: nous n'avons point dédaigné leurs obſcures clameurs; elles ont percé l'intervalle de ſept ſiecles: et cette baſſe tyrannie ſuffit à en révéler mille autres.

Je

votre injuſtice: comme vous n'avez point mis de proportion entre le délit et la punition, il vous imitera, et tout lui deviendra égal.

Je baiſſois les yeux et n'oſois répondre; car j'avois été temoin de ces turpitudes, et je n'avois pu que gémir, ne pouvant faire mieux [11]). Je gardai le ſilence quelque tems, et je repris en lui diſant: Ah! ne rénouvellez pas les bleſſures de mon coeur. Dieu a réparé les maux que leur ont fait les humains, il a puni ces coeurs durs; vous ſavez. . . Mais allons en avant. Vous avez, je crois, laiſſé ſubſiſter un de nos vices politiques. Paris me paroit auſſi peuplé que de mon tems; il étoit prouvé que la tête étoit trois fois trop groſſe pour le corps. Je ſuis bien aiſe de vous annoncer, reprit mon guide, que le nombre des habitans du Royaume eſt augmenté de moité; que toutes les terres ſont cultivées, et que par conſéquent le chef ſe trouve aujoud'hui dans une juſte proportion avec ſes membres.

Cette belle ville produit toujours autant de grands perſonnages, de ſavans, d'hommes utilement induſtrieux, de beaux génies; que toutes les autres villes de France réunies enſemble. — Mais encore un petit

11) J'aurai ſatisfait mon coeur et la juſtice en dénonçant cet attentat contre l'humanité, attentat horrible qu'on aura peine à croire; mais, hélas, il ſubſiſte encore.

petit mot assez important à recueillir. Placez-vous le magazin des poudres presque au centre de votre ville? — Nous ne sommes pas imprudens de cette force-là: c'est assez des vulcans qu'allume la main de la nature, sans en former d'artificiels qui sont cent fois plus dangereux [12]).

CHAPITR IX.

Les Placets.

Je remarquai plusieurs officiers revêtus des marques de leur dignité, qui venoient recevoir publiquement les plaintes du peuple, et qui en faisoient un fidele rapport aux premiers magistrats. Tous les objets qui regardent l'administration de la police, étoient traités avec la plus grande célérité: on

12) Presque toutes les villes renferment dans leur sein des magazins à poudre. Le tonnerre et mille autres accidens imprévus, inconnus même, peuvent y mettre le feu. Mille exemples terribles (chose incroyable!) n'ont pû corriger jusqu'ici l'espece humaine. Deux mille cinq cent hommes ensevelis récemment sous des ruines dans la ville de Brescia, rendront peut-être les gouvernemens attentifs à un fléau, ouvrage de leurs mains, et qu'il leur seroit si facile de nous éviter.

on rendoit justice aux foibles [1]), et tous béniſſoient le Gouvernement. Je me répandis en louanges ſur cette inſtitution ſage et ſalutaire. — Meſſieurs, vous n'avez pas toute la gloire de cette découverte. De mon tems la ville commençoit à être bien gouvernée. Une police vigilante embraſſoit tous les rangs et tous les faits. Un de ceux qui l'a maintenue avec le plus d'ordre, doit être nommé encore avec éloge parmi vous: on lit parmi ſes belles ordonnances celle d'avoir défendu ces extravagantes et lourdes enſeignes, qui défiguroient la ville et menaçoient les paſſans; d'avoir perfectionné, pour ne pas dire crée, le luminaire; d'avoir mis un plan admirable dans le ſecours prompt des pompes, et d'avoir préſervé par ce moyen les citoyens de pluſieurs incendies, autrefois ſi fréquens.

Oui, me répondit-on, ce magiſtrat étoit un homme infatigable, habile à remplir ſes

1) Quand un miniſtre d'Edat malverſe ou met la Monarchie en danger, lorsqu'un général d'Armée verſe le ſang des ſujets mal-à-propos et perd honteuſement une bataille; ſon châtiment eſt tout prêt, on lui défend de revoir le viſage du Monarque. Ainſi des délits qui perdent une Nation entiere, ſont punis comme des bagatelles.

ſes devoirs, tout étendus qu'ils étoient, mais la police n'avoit pas encore reçu toute ſa perfection. L'eſpionnage étoit la principale reſſource d'un gouvernement foible, inquiet, minutieux. Il y entroit le plus ſouvent une curioſité méchante, plutôt qu'un but bien déterminé d'utilité publique. Tous ces ſecrets adroitement volés portoient ſouvent une lumiere fauſſe qui égaroit le magiſtrat. D'ailleurs, cette armée de délateurs qu'on avoit ſéduits à prix d'argent, formoit une maſſe corrompue qui infectoit la ſociété [2]). Adieu toutes ſes douceurs. Il n'étoit plus d'épanchement de coeur: on étoit réduit à la cruelle alternative d'être imprudent ou hypocrite. Envain l'ame s'élançoit vers des idées patriotiques: elle ne pouvoit ſe livrer à ſa ſenſibilité; elle appercevoit le piege et retomboit triſtement ſur elle-même, ſolitaire et froide. Enfin il falloit déguiſer ſans ceſſe ſon front, ſon geſte, ſa voix. Eh!

2) Tont cet amas de réglemens frivoles, bizarres; toute cette police ſi recherchée n'eſt propre à en impoſer qu'a ceux qui n'ont jamais médité ſur le coeur de l'homme. Cette ſévérité déplacée produit une ſubordination odieuſe, dont les liens ſont mal aſſurés.

quel tourment n'etoit-ce pas pour l'homme généreux qui voyoit les monstres de la patrie sourire en egorgeant qui les voyoit et n'osoit les nommer [3]).

CHAPITRE X.

L'Homme au Masque.

Mais, quel est, s'il vous plaît, cet homme que je vois passer un masque sur le visage? Comme il marche précipitamment; il semble fuir. — C'est un auteur qui a écrit un mauvais livre. Quand je dis mauvais, je ne parle pas des défauts de style ou d'esprit: on peut faire un excellent ouvrage

3) Nous n'avons pas encore eu un Juvenal. Eh! quel siecle l'a mieux mérité? Juvenal n'étoit pas un satyrique égoïste, comme ce flatteur d'Horace et ce plat Boileau. C'etoit une ame forte, profondement indignée du vice, lui livrant la guerre, le poursuivant sous la pourpre. Qui osera se saisir de cet emploi sublime et généreux? Qui sera assez courageux pour rendre l'ame avec la vérité, et dire à son siecle: *Je te laisse le testament que m'a dicté la vertu; lis et rougis; c'est ainsi que je te fais mes adieux.*

vrage avec un gros bon ſens [1]). Nous diſons ſeulement qu'il a mis au jour des principes dangereux, oppoſés à la ſaine morale, a cette morale univerſelle qui parle à tous les coeurs. Pour réparation il porte un maſque, afin de cacher ſa honte jusqu'à ce qu'il l'ait effacée en ecrivant des choſes plus raiſonnées et plus ſages.

Chaque jour deux citoyens vertueux vont lui rendre viſite, combattre ſes opinions erronées avec les armes de la douceur et de l'éloquence, écouter ſes objections, y repondre, et l'engager à ſe retracter dès qu'il ſera convaincu. Alors il ſera rehabilité; il tirera de l'aveu même de ſa faute une plus grande gloire: car qu'y a-t-il de plus beau que d'abjurer ſes erreurs [2]), et d'embraſſer une lumiere nouvelle avec une noble ſincérité! — Mais ſon livre auroit-il été approuvé? — Quel eſt l'homme, je vous prie, qui oſeroit juger un livre avant le public? Qui peut devi-

 ner

1) Rien n'eſt plus vrai, et tel prône d'un curé de campagne eſt plus ſolidement utile que tel livre ingénieux rempli de vérités et de ſophiſmes.

2) Tout eſt demonſtratif dans la théorie; l'erreur elle-même a ſa géométrie.

ner l'influence de telle penſée dans telle circonſtance? Chaque écrivain repond en perſonne de ce qu'il écrit, et ne déguiſe jamais ſon nom C'eſt le public qui le frappe d'opprobre, s'il contredit les principes ſacrés qui ſervent de baſe à la conduite et à la probité des hommes; mais c'eſt lui en même tems qui le ſoutient s'il a avancé quelque vérité neuve, propre à réprimer certains abus: enfin la voix publique eſt ſeule juge dans ces ſortes de cas, et c'eſt elle qu'on écoute. Tout auteur, qui eſt un homme public, eſt jugé par cette voix générale, et non par les caprices d'un homme, qui rarement aura le coup d'oeil aſſez juſte, aſſez étendu pour decouvrir ce qui devant la nation ſera véritablement digne de louange ou de blâme.

On l'a tant de fois prouvé: la liberté de la preſſe eſt la vraie meſure de la liberté civile [3]). On ne peut donner atteinte à l'une ſans détruire l'autre. La penſée doit avoir ſon plein effet. Y mettre un frein, vouloir l'étouffer dans ſon ſanctuaire, c'eſt un crime de leze - humanité. Et qui m'appar-

3) Ceci équivaut à une demonſtration géométrique.

partiendra donc, si ma pensée n'est pas à moi?

Mais, repris-je, de mon tems les hommes en place ne redoutoient rien tant que la plume des bons écrivains. Leur ame orgueilleuse et coupable frémissoit dans ses derniers replis, dès que l'équité osoit dévoiler ce qu'ils n'avoient pas rougi de commettre [4]). Au lieu de protéger cette censure publique, qui bien administrée auroit été le frein le plus puissant du crime et du vice, on condamna tous les écrits à passer par un crible; mais le crible étoit si étroit, si serré, que souvent les meilleurs traits étoient perdus: les élans du génie étoient subordonnés au ciseau cruel de la médiocri-

4) Dans un drame intitulé: *les nôces d'un fils de roi*, un ministre de la justice, scélérat de cour, dit à son valet, en parlant des écrivains philosophes: mon ami, ces gens-là sont pernicieux. On ne peut se permettre la moindre injustice sans qu'ils la remarquent. C'est en vain qu'un masque adroit dérobe notre vrai visage aux regards les plus perçans. Ces hommes, en passant, ont l'air de vous dire; je te connois. — Messieurs les philosophes, j'espere vous apprendre qu'il est dangereux, de connôitre un homme de ma sorte: je ne veux pas être connu.

té, qui lui coupoit les aîles ſans miſéricorde [5]).

On ſe mit à rire autour de moi. Ce devoit, me dit-on, être une choſe fort plaiſante que de voir des gens gravement occupés à couper une penſée en deux, et à peſer des ſyllabes Il eſt bien étonnant que vous ayez produit quelque choſe de bon avec de pareilles entraves. Comment danſer avec grace et légereté ſous le poids énorme des chaînes? — Oh! nos meilleurs écrivains ont pris le parti tout naturellement de les ſecouer. La crainte abâtardit l'ame; et l'homme qu'anime l amour de l'humanité doit être fier et courageux.— Vous pouvez écrire ſur tout ce qui vous choquera, reprit-on, car nous n'avons plus ni crible, ni ciſeaux, ni menottes; et l'on écrit très peu de ſottiſes, parce qu'elles tombent d'elles-mêmes dans la fange qui eſt leur élément. Le gouvernement eſt bien au-deſſus de tout ce que l'on peut dire:

5) La moitié des cenſeurs dit royaux, ſont des gens qu'on ne peut compter parmi les Littérateurs, même de la derniere claſſe; et l'on peut dire d'eux, à la lettre, qu'ils ne ſavent point lire.

re: il ne craint point les plumes éclairées; il s'accuseroit lui-même en les redoutant. Ses opérations sont droites et sinceres Nous ne faisons que le louer; et lorsque l'intérêt de la patrie l'exige, chaque homme dans son genre est auteur, sans prétendre exclusivement à ce titre.

CHAPITRE XI.

Les Nouveaux Testamens.

Quoi, tout le monde est auteur! ô ciel, que dites-vous là! Vos murailles vont s'embraser comme le salpêtre, et tout va sauter en l'air. Bon Dieu, tout un peuple auteur! — Oui, mais il est sans fiel, sans orgueil, sans présomption. Chaque homme écrit ce qu'il pense dans ses meilleurs momens, et rassemble à un certain âge les réflexions les plus épurées qu'il a eues pendant sa vie. Avant sa mort il en forme un livre plus ou moins gros, selon sa maniere de voir et de s'exprimer: ce livre est l'ame du défunt. On le lit le jour de ses funérailles à haute voix, et cette lecture compose tout son éloge. Les enfans rassemblent avec respect toutes les pensées de leurs ancêtres, et les méditent. Telles sont nos

urnes funebres. Je crois que cela vaut bien vos somptueux mausolées, vos tombeaux chargés de mauvaises inscriptions, que dictoit l'orgueil et que gravoit la bassesse.

C'est ainsi que nous nous faisons un devoir de tracer à nos descendans une image vivante de notre vie. Ce souvenir honorable sera le seul bien qui nous restera alors sur la terre [1]). Nous ne le négligeons pas. Ce sont des leçons immortelles que nous laissons à nos descendans; ils nous en aimeront davantage. Les portraits et les statues n'offrent que les traits corporels. Pourquoi ne pas représenter l'ame elle-même et les sentimens vertueux qui l'ont affectée? Ils se multiplient sous nos expressions animées par l'amour. L'histoire de nos pensées, et celle de nos actions instruit notre famille. Elle apprend par le choix et la comparaison des pensées à perfectionner la maniere de sentir et de voir. Remarquez cependant que les écrivains prédominans, que les génies du siecle sont toujours

1) Cicéron se demandoit souvent à lui-même ce qu'on diroit de lui après sa mort? L'homme qui ne fait aucun cas d'une bonne réputation négligera les moyens de l'acquérir.

jours les ſoleils qui entraînent et font circuler la maſſe des idées. Ce ſont eux qui impriment les premiers mouvemens; et comme l'amour de l'humanité brûle leur coeur généreux, tous les coeurs répondent à cette voix ſublime et victorieuſe qui vient de terraſſer le deſpotiſme et la ſuperſtition. — Meſſieurs, permettez moi, je vous prie, de défendre mon ſiécle, du moins dans ce qu'il avoit de louable. Nous avons eu, je crois, des hommes vertueux, des hommes de génie? — Oui; mais, barbares! vous les avez tantôt méconnus, tantôt perſecutés. Nous avons été obligés de faire une réparation expiatoire à leurs mânes outragés. Nous avons dreſſé leurs buſtes dans la place publique où ils reçoivent notre hommage et celui de l'étranger. Leur pied droit foule la face ignoble de leur Zoïle ou de leur Tyran: par exemple, la tête de Richelieu eſt ſous le cothurne de Corneille. [2]) Savez-vous bien que vous avez

2) Je voudrois bien que l'auteur eût nommé ſur quelles têtes marcheront et Rouſſeau et Voltaire et ceux dont les noms s'uniſſent à ces grands noms. Il ſe trouvera ſûrement des têtes mîtrées et non-mîtreés qui ne feront pas à leur aiſe; mais chacun ſon tour.

avez eu des hommes étonnans? et nous ne concevons pas la rage folle et téméraire de leurs perſécuteurs. Ils ſembloient proportionner leur degré de baſſeſſe au degré d'élévation que parcouroient ces aigles; mais ils ſont livrés à l'opprobre qui doit être leur éternel partage.

En diſant ces mots il me conduiſit vers une place où étoient les buſtes des grands hommes. J'y vis Corneille, Moliere, la Fontaine, Montesquieu, Rouſſeau [3]), Buffon, Voltaire, Mirabeau, &c. — Tous ces célebres Ecrivains vous ſont donc bien connus? — Leur nom forme l'alphabet de nos enfans; dès qu'ils ont atteint l'âge du raiſonnement, nous leur mettons en main votre fameux dictionnaire Encyclopédique que nous avons rédigé avec ſoin. — Vous me ſurprenez! L'Encyclopédie, un livre élémentaire! Oh, quel vol vous avez dû prendre vers les hautes ſciences, et que je brûle de m'inſtruire avec vous! Ouvrez-

3) On veut parler ici de l'auteur d'Emile, et non de ce poëte empoulé, vuide d'idées, qui n'a eu que le talent d'arranger des mots et de leur donner quelquefois une pompe impoſante, mais qui cachoit ainſi la ſtérilité de ſon ame et la froideur de ſon génie.

Ouvrez-moi tous vos tréſors, et que je jouiſſe au même inſtant des travaux accumulés de ſix ſiecles de gloire!

CHAPITRE XII.

Le College de Quatre-Nations.

Enſeignez-Vous le grec et le latin à de pauvres enfans qu'on faiſoit de mon tems mourir d'ennui? Conſacrez-vous dix années de leur vie (les plus belles, les plus précieuſes) à leur donner une teinture ſuperficielle de deux langues mortes qu'ils ne parleront jamais? — Nous ſavons mieux employer le tems. La langue grecque eſt trés vénérable, ſans doute, par ſon antiquité; mais nous avons Homere, Platon, Sophocle parfaitement traduits [1]: quoi qu'il ait

1) Au lieu de nous donner des diſſertations ſur la tête d'Anubis, ſur Oſiris et mille rapſodies inutiles, pourquoi les académiciens de l'Académie Royale des inſcriptions n'occupent-ils leur tems à nous donner des traductions des ouvrages grecs? Eux qui ſe vantent de les entendre. Demoſthene eſt à peine connu. Cela vaudroit mieux que d'examiner quelle ſorte d'épingle les femmes romaines portoient ſur leur tête, la forme de leur collier, et ſi les agraffes de leur robe étoient rondes ou ovales.

ait été dit par des pédans insignes qu'on ne pourroit jamais atteindre à leur beauté. Quant à la langue latine, qui, plus moderne ne doit pas être si belle, elle est morte de sa belle mort. — Comment! — La langue françoise a prévalu de toute part. On a fait d'abord des traductions si achevées qu'elles ont presque dispensé de recourir aux sources; ensuite on a composé des ouvrages dignes d'effacer ceux des anciens. Ces nouveaux poëmes sont incomparablement plus utiles, plus intéressans pour nous, plus relatifs à nos moeurs, à notre gouvernement, à nos progrès dans nos connoissances physiques et politiques, au but moral, enfin, qu'il ne faut jamais perdre de vue. Les deux langues antiques dont nous parlions tout-à-l'heure, ne sont plus que celles de quelques savans. On lit Tite Live à peu près comme l'Alcoran. — Mais cependant ce College que j'apperçois, porte encore sur son frontispice écrit en gros caracteres: *Ecole des Qaatre-Nations?* — Nous avons conservé ce monument et même son nom, mais pour le mettre mieux à profit. Il y a quatre différentes classes dans ce college, où l'on enseigne l'Italien, l'Anglois, l'Allemand et l'Espagnol.

Enri-

Enrichis des tréſors de ces langues vivantes nous n'envions rien aux anciens. Cette derniere nation qui portoit en elle-même un germe de grandeur que rien n'avoit pu détruire, s'eſt tout-à-coup éclairée par un des coups puiſſans qu'on ne pouvoit attendre ni prévoir. La révolution a été rapide et heureuſe, parce que la lumiere a d'abord occupé la tête, tandis que dans les autres Etats celle-ci a preſque toujours été plongée dans l'ombre.

La ſottiſe et le pédantisme ſont bannis de ce college, où les étangers ſont appellés pour faciliter la prononciation des langues qu'on y enſeigne. On y traduit les meilleurs auteurs. De cette correſpondance mutuelle jaillit une maſſe de lumieres. Un autre avantage s'y rencontre; c'eſt que le commerce de la penſée s'étendant davantage, les haines nationales s'eteignent inſenſiblement. Les peuples ont vu que quelques coutumes particulieres ne detruiſoient pas cette raiſon univerſelle qui parle d'un bout du monde à l'autre, et qu'ils penſoient à-peu-près la même choſe ſur les mêmes objets qui avoient allumé des diſputes ſi longues et ſi vives. — Mais que fait l'Univerſité, cette fille aînée des Rois? — C'eſt

C'eſt une Princeſſe délaiſſée. Cette vieille fille, après avoir reçu les derniers ſoupirs d'une langue faſtidieuſe, dénaturée, vouloit encore la faire paſſer pour neuve, fraîche et raviſſante. Elle voloit des périodes, eſtropioit des hemiſtiches, et dans un jargon barbare et mauſſade prétendoit reſſuſciter la langue du ſiecle d'Auguſte. Enfin l'on s'apperçut qu'elle n'avoit plus qu'un filet de voix aigre et diſcordant, et qu'elle faiſoit bâiller la cour, la ville et ſurtout ſes diſciples. Il lui fut ordonné par arrêt de l'Académie Françoiſe de comparoître devant ſon tribunal, pour rendre compte du bien qu'elle avoit fait depuis quatre ſiecles, pendant leſquels on l'avoit alimentée, honorée et penſionée. Elle vouloit plaider ſa cauſe dans ſon riſible idiôme que ſûrement les Latins n'auroient jamais pu comprendre. Pour le françois, elle n'en ſavoit pas un mot; elle n'oſa pas ſe hazarder devant ſes juges.

L'Académie eut pitié de ſon embarras. Il lui fut ordonné charitablement de ſe taire. On eut enſuite l'humanité de lui apprendre à parler la langue de la nation; et depuis ce tems, depouillée de ſon antique coëffure, de ſa morgue et de ſa férule, elle

ne

ne s'applique plus qu'à enſeigner avec ſoin et facilité cette belle langue que perfectionne tous les jours l'Académie Françoiſe. Celle-ci, moins timide, moins ſcrupuleuſe, la châtie, ſans toutefois l'énerver. — Et l'Ecole Militaire, qu'eſt-elle devenue? — Elle a ſuivi le deſtin des autres colleges: elle en réuniſſoit tous les abus, ſans compter les abus privilégiés qui tenoient à ſon inſtitution particuliere. On ne fait pas des hommes comme on fait des ſoldats. — Pardon, ſi j'abuſe de votre complaiſance, mais ce point eſt trop important pour que je l'abandonne; on ne parloit dans ma jeuneſſe que d'éducation Chaque pédant faiſoit ſon livre; heureux encore tant qu'il n'étoit qu'ennuyeux. Le meilleur de tous, le plus ſimple, le plus raiſonnable et en même tems le plus profond, avoit été brulé par la main d'un bourreau, et décrié par des gens qui ne l'entendoient pas plus que le valet de cet exécuteur. Enſeignez moi, de grace, la marche que vous avez ſuivie pour former des hommes.

— Les hommes ſont plutôt formés par la ſage tendreſſe de notre gouvernement que par toute autre inſtitution: mais pour ne parler ici que de la culture de l'eſprit,

en familiarisant les enfans avec les lettres, nous les familiarisons avec les opérations de l'algebre. Cet art est simple et d'une utilité générale; il n'en coûte pas plus pour le savoir que d'apprendre à lire: l'ombre même des difficultés a disparu; les caracteres algébriques ne passent plus chez le vulgaire pour des caracteres magiques [2]). Nous avons remarqué que cette science accoutumoit l'esprit à voir les choses rigoureusement telles qu'elles sont, et que cette justesse est précieuse, appliquée aux arts.

On apprenoit aux enfans une infinité de connoissences qui ne servent de rien au bonheur de la vie. Nous n'avons choisi que ce qui pouvoit leur donner des idées vraies et reflé-

2) L'imprimerie étoit connue depuis peu à Paris, lorsque quelqu'un entreprit de faire imprimer les Elémens d'Euclide; mais comme il y entre, comme chacun sait, des cercles, des quarrés, des triangles, et toutes sortes de lignes, un ouvrier de l'imprimeur crut, que c'étoit un livre de sorcellerie propre à évoquer le diable qui pourroit l'emporter au milieu de son travail. Cependant le maître insistoit; ce malheureux imbécile s'imagina qu'on avoit machiné sa perte et sa tête fut tellement frapée que n'écoutant ni raison, ni confesseur, il mourut d'effroi quelques jours après.

réfléchies. On leur enseignoit à tous indistinctement deux langues mortes, qui sembloient renfermer la science universelle, et qui ne pouvoient leur donner la moindre idée des hommes avec lesquels ils devoient vivre. Nous nous contentons de leur enseigner la langue nationale, et nous leur permettons même de la modifier d'après leur génie, parceque nous ne voulons pas des grammairiens, mais des hommes éloquens. Le style est l'homme, et l'ame forte doit avoir un idiôme, qui lui soit propre et bien différent de la nomenclature, la seule ressource de ces esprits foibles qui n'ont qu'une triste mémoire.

On leur enseigne peu d'histoire, parce que l'histoire est la honte de l'humanité, et que chaque page est un tissu de crimes et de folies. A dieu ne plaise que nous leur mettions sous les yeux ces exemples de brigandage et d'ambition. Le pédantisme de l'histoire a pu ériger les rois en dieux. Nous enseignons à nos enfans une logique plus sûre et des idées plus saines. Ces froids chronologistes, ces nomenclateurs de tous les siecles, tous ces écrivains romanesques ou corrompus, qui ont pâli les prémiers devant leur idole, sont éteints

avec les panégyriſtes des princes de la terre [3]). Quoi! le tems eſt court et rapide, et nous employerions le loiſir de nos enfans à arranger dans leur memoire des noms, des dates, des faits innombrables, des arbres généalogiques? Quelles futilités miſérables, lorsqu'on a devant les yeux le vaſte champ de la morale et de la phyſique! Envain dira-t-on que l'hiſtoire fournit des exemples qui peuvent inſtruire les ſiecles ſuivans; exemples pernicieux et pervers [4]), qui ne ſervent qu'à enſeigner le deſpo-

3) Depuis Pharamond jusqu'à Henri IV à peine compte-t-on deux rois, je ne dis pas qui ayent ſçu regner, mais qui ayent ſçu mettre dans l'adminiſtration publique le bon ſens qu'un particulier employe dans l'économie de ſa maiſon.

4) La ſcene change, il eſt vrai, dans l'hiſtoire, mais le plus ſouvent pour amener de nouveaux malheurs; car avec les rois c'eſt une chaîne indiſſoluble de calamités. Un roi à ſon avenement au trône, croiroit ne pas regner s'il ſuivoit les anciens plans. Il faut abîmer les anciens ſyſtêmes qui ont coûté tant de ſang, et en établir de nouveaux, ils ne s'accordent pas avec les premiers, et ne deviennent pas moins préjudiciables que ceux-ci étoient nuiſibles.

deſpotiſme, à le rendre plus fier, plus terrible, en montrant les humains toujours ſoumis comme un troupeau d'eſclaves, et les efforts impuiſſans de la liberté expirant ſous les coups que lui ont porté quelques hommes qui fondoient ſur l'ancienne tyrannie les droits d'une tyrannie nouvelle. S'il fut un homme eſtimable, vertueux, il a été le contemporain des monſtres; il a été étouffé par eux: et ce tableau de la vertu fouleé aux pieds, n'eſt que trop vrai, ſans doute, mais il eſt tout auſſi dangereux à préſenter. Il n'appartient qu'à un homme fait, de contempler ce tableau ſans pâlir, et d'en reſſentir même une joie ſecrette en voyant le triomphe paſſager du crime, et le ſort éternel qui doit appartenir à la vertu. Mais pour les enfans, il faut eloigner ce tableau; il faut qu'ils contractent une habitude heureuſe avec les notions d'ordre et d'équité, et en compoſer, pour ainſi dire, la ſubſtance de leur ame. Ce n'eſt point cette morale oiſive qui conſiſte en queſtions frivoles, que nous leur enſeignons; c'eſt une morale pratique qui s'applique à chacune de leurs actions, qui parle par images, qui forme leurs coeurs à la douceur, au courage, au

ſacrifice de l'amour-propre ou pour dire tout, en un mot, à la généroſité.

Nous avons aſſez de mépris pour la metaphyſique, cet eſpace ténébreux où chacun édifioit un ſyſtême chimérique et toujours inutile. C'eſt-là qu'on alloit puiſer des images imparfaites de la Divinité, qu'on defiguroit ſon eſſence à force de ſubtiliſer ſur ſes attributs, et qu'on etourdiſſoit la raiſon humaine en lui offrant un point gliſſant et mobile, d'où elle étoit toujours prête à tomber dans le doute. C'eſt à l'aide de la phyſique, cette clef de la nature, cette ſcience vivante et palpable, que parcourant le dédale de cet enſemble merveilleux, nous leur apprenons à ſentir l'intelligence et la ſageſſe du Créateur. Cette ſcience bien approfondie les délivre d'une infinité d'erreurs, et la maſſe informe des préjugés cede à la lumiere pure qu'elle répand ſur tous les objets. A un certain âge nous permettons à un jeune homme de lire les poëtes. Les nôtres ont ſçu allier la ſageſſe à l'enthouſiaſme. Ce ne ſont point de ces hommes qui impoſent à la raiſon par la cadence et l'harmonie des paroles, qui ſe trouvent conduits, comme malgré eux, dans le faux et dans le bizarre, ou qui s'amuſent

à pa-

à parer des nains, à faire tourner des moulinets, à agiter le grelot et la marotte: ils sont les chantres des grandes actions qui illustrent l'humanité: Leurs héros sont choisis par-tout où se rencontre le courage et la vertu. Cette trompette venale et mensongere, qui flattoit orgueilleusement les colosses de la terre, est à jamais brisée. La poésie n'a conservé que cette trompette véridique qui doit retentir dans l'étendue des siecles, parce qu'elle annonce, pour ainsi dire, la voix de la postérité. Formés sur de tels modeles, nos enfans reçoivent des idées justes de la véritable grandeur; et le rateau, la navette, le marteau sont devenus des objets plus brillans que le sceptre, le diadême, le manteau royal, etc.

CHAPITRE XIII.

où est la Sorbonne?

Dans quelle langue se disputent donc M. M. les Docteurs de Sorbonne? Ont-ils toujours un visible orgueil, des robes longues et des chaperons fourrés? on ne se dispute plus en Sorbonne; car dès qu'on a commencé à y parler françois, cette troupe d'ergoteurs a disparu: graces à

Dieu, les voutes ne retentiſſent plus de ces mots barbares, moins inſenſés encore que les extravagances qu'ils vouloient ſignifier. Nous avons découvert que les bancs ſur lesquels s'aſſeioient ces docteurs hibernois, étoient formés d'un certain bois, dont la funeſte vertu derangeoit la tête la mieux organiſée, et la faiſoit déraiſonner avec méthode. — Oh! que ne ſuis je né dans votre ſiecle! Les miſérables faiſeurs d'argumens ont fait le ſupplice de mes jeunes ans; je me ſuis cru longtems un imbécille parce que je ne pouvois les comprendre. Mais que fait-on de ce palais élevé par ce Cardinal [1]) qui faiſoit de mauvais vers avec enthouſiaſme, et qui faiſoit couper de bonnes têtes avec tout le ſang-froid poſſible? — Ce grand bâtiment renferme pluſieurs ſalles où l'on fait un cours d'étude bien plus utile à l'humanité. On y diſſeque toutes ſortes de cadavres. Des anatomiſtes ſages cherchent dans

1) O cruel Richelieu, triſte auteur de tous nos maux, que je te hais! Que ton nom afflige mon oreille! Après avoir détrôné Louis XIII. tu as établi le deſpotiſme en France. Depuis ce tems la nation n'a rien fait de grand: car que peut-on attendre d'un peuple compoſé d'eſclaves!

dans les dépouilles de la mort, des reſſources pour diminuer les maux phyſiques. Au lieu d'analyſer de ſottes propoſitions, on eſſaye de découvrir l'origine cachée de nos cruelles maladies, et le ſcalpel ne s'ouvre une voie ſur ces cadavres inſenſibles que pour le bien de leur poſtérité. Tels ſont les docteurs honorés, ennoblis, penſionés par l'Etat. La Chirurgie s'eſt reconciliée avec la Médecine, et cette derniere n'eſt plus diviſée avec elle-même.

Oh, l'heureux prodige! on parloit de l'animoſité des jolies femmes, de la fureur jalouſe des poëtes, du fiel des peintres: c'étoient des paſſions douces en comparaiſon de la haine qui, de mon tems, enflammoit les ſuppôts d'Eſculape. On a vu plus d'une fois, comme l'a dit un bon plaiſant, la Médecine ſur le point d'appeller la Chirurgie à ſon ſecours.

Tout eſt changé aujourd'hui: amies, et non rivales, elles ne forment plus qu'un corps; elles ſe prêtent un ſecours mutuel, et leurs opérations ainſi réunies tiennent quelque fois du miracle. Le médicin ne rougit pas de pratiquer lui-même les opérations qu'il juge convenables; quand il ordonne quelques remedes, il ne laiſſe pas

à un ſubalterne le ſoin de les apprêter, tandis que la négligence ou l'impéritie de ſon miniſtre peuvent les rendre mortels; il juge par ſes propres yeux de la qualité, de la doſe, et de la préparation: choſes importantes, et d'où dépend rigoureuſement la guériſon. Un homme ſouffrant ne voit plus au chevet de ſon lit trois praticiens qui, comiquement ſubordonnés l'un à l'autre, ſe diſputent, ſe meſurent des yeux, et attendent quelque bévue de leurs rivaux pour en rire tout à leur aiſe. Une médecine n'eſt plus l'alliage bizarre des principes les plus oppoſés. L'eſtomac affoibli du malade devient ne plus l'arêne où les poiſons du midi accourent combattre les poiſons du nord. Les ſucs bien faiſans des herbes nées dans notre ſol, et appropriées à notre tempérament, diſſipent les humeurs ſans déchirer nos entrailles.

Cet art eſt jugé le prémier de tous, parce qu'on en a banni l'eſprit de ſyſtême et de routine, qui a été auſſi funeſte au monde que l'avidité des rois et la cruauté de leurs miniſtres.

— Je ſuis bien aiſe de ſavoir que les choſes ſont ainſi: J'aime vos médecins: ils ne ſont donc plus des charlatans intéreſſés et cruels; tantôt adonnés à une routine dangereuſe,

gereuſe, tantôt faiſant des eſſais barbares et prolongeant le ſupplice du malade qu'ils aſſaſſinoient ſans remords. A propos, juſqu'à quel étage montent-ils? — A tout étage où ſe trouve un homme qui aura beſoin de leur ſecours. — Cela eſt merveilleux: de mon tems les fameux ne paſſoient pas le premier; et comme certaines jolies femmes ne vouloient recevoir chez elles que des manchettes à dentelle, ils ne vouloient guérir eux que des gens à équipage — Un médecin qui parmi nous ſe rendroit coupable d'un pareil trait d'inhumanité, ſe couvriroit d'un déshonneur ineffaçable. Tout homme a droit de les appeller. Ils ne voient que la gloire d'ordonner à la ſanté de refleurir ſur les joues d'un malade; et ſi l'infortuné, ce qui eſt très rare, ne peut produire un juſte ſalaire, l'Etat ſe charge alors du ſoin de la récompenſe. Tous les mois on tient régiſtre des malades morts ou guéris. Le nom du mort eſt toujours ſuivi du nom du médecin qui l'a traité. Celui-ci doit rendre compte de ſes ordonnances, et juſtifier la marche qu'il a tenue pendant chaque maladie. Ce détail eſt pénible: mais la vie d'un homme a paru trop precieuſe pour négliger les moyens de la conſer-

ſerver; et les médecins ſont intéreſſés eux-mêmes à l'accompliſſement de cette ſage loi.

Ils ont ſimplifié leur art. Ils l'ont débarraſſé de pluſieurs connoiſſances abſolument étrangeres à l'art de guérir. Vous penſiez fauſſement qu'un médecin devoit renfermer dans ſa tête toutes les ſciences poſſibles; qu'il devoit poſſéder à fond l'anatomie, la chymie, la botanique, les mathématiques; et tandis que chacun de ces arts demanderoit la vie entiere d'un homme, vos médecins n'étoient rien ſi par deſſus le marché ils n'étoient pas encore de beaux-eſprits, plaiſans, adroits à ſemer de bons mots. Les nôtres ſe bornent à bien ſavoir définir toutes les maladies, à en marquer exactement les diviſions, à en connoître tous les ſymptômes, à bien diſtinguer ſurtout les tempéramens en général et celui de chacun de ſes malades en particulier. Ils n'emploient gueres de ces medicamens eaux et dits precieux, ni de ces récettes myſtérieuſes, compoſées dans le cabinet: un petit nombre de remédes leur ſuffiſent. Ils ont reconnu que la nature agit uniformément dans la végétation des plantes et dans la nutrition des animaux. Voici un

jar-

jardinier, disent-ils, il est attentif à ce que la seve, c'est à-dire, l'esprit universel circule également dans toutes les parties de l'arbre; toutes les maladies de la plante viennent de l'épaississement de ce fluide merveilleux. Ainsi tous les maux qui affligent la race humaine, n'ont d'autre cause que la coagulation du sang et des humeurs: rendez-leur leur liquide naturelle, sitôt que la circulation reprendra son cours, la santé commencera à refleurir. Ce principe posé, il n'est pas question d'un grand nombre de connoissances pour en remplir les vues, puisqu'elles s'offrent d'elles-mêmes. Nous regardons comme un remede universel toutes les plantes odoriférantes, abondantes en sels volatils, comme infiniment propres à dissoudre le sang trop épaissi: C'est le plus précieux don de la nature pour conserver la santé; nous l'étendons à toutes les maladies, et nous en avons vu naître toutes les guérisons.

CHAPITRE XIV.

L'Hôtel de l'Inoculation.

Dites-moi, je vous prie, quel est ce bâtiment isolé que je découvre de loin au mi-

milieu de la campagne? — C'eſt l'hôtel de l'inoculation, ſi combattue de vos jours, comme tous les préſens utiles qu'on vous a donnés. Vous aviez des têtes bien opiniâtres, puiſque les expériences evidentes et multipliées ne pouvoient vous faire entendre raiſon pour votre propre bien. Sans quelques femmes amoureuſes de leur beauté et qui craignoient plus de la perdre que la vie, ſans quelques princes peu curieux de dépoſer leur ſceptre entre les mains de Platon, vous n'auriez jamais hazardé cette heureuſe découverte. Le ſuccès l'ayant pleinement couronnée, les laides ont été obligées de ſe taire, et ceux qui n'avoient point de diadême, n'en ont pas moins ſenti le deſir de reſter ici-bas un peu plus long-tems.

Tôt ou tard, il faut que la vérité perce et regne ſur les eſprits les plus indociles. Nous pratiquons aujourd'hui l'inoculation, comme on la pratiquoit de votre tems à la Chine, en Turquie, en Angleterre. Nous ſommes loin de bannir des ſecours ſalutaires, parce qu'ils ſont nouveaux. Nous n'avons point, comme vous, la fureur de diſputer uniquement pour paroître en ſcene et captiver l'oeil du public.

Gra-

Graces à notre activité, à notre esprit de recherche nous avons découvert plusieurs secrets admirables, qu'il n'est pas tems de vous exposer encore. L'étude approfondie de ces simples merveilleux, que votre ignorance fouloit aux pieds, nous a donné l'art de guérir la pulmonie, la phthysie, l'hydropisie, et d'autres maladies que vos remedes peu connus faisoient ordinairement empirer: l'hygienne, sur-tout, a été traitée avec tant de clarté, que chacun a sçu veiller par lui-même sur sa santé. On ne se repose plus entiérement sur le médecin, quelqu'habile qu'il soit; on s'est donné la peine d'étudier son tempérament, au lieu de vouloir qu'un étranger le devine au premier aspect: d'ailleurs la tempérance, ce véritable élixir reparateur et conservateur, contribue à former des hommes sains et vigoureux, qui logent des ames fortes et pures comme leur sang.

CHAPITRE XV.

Théologie et Juriſprudence.

Heureux mortels! vous n'avez donc plus de théologiens [1]? je ne vois plus ces gros volumes qui ſembloient les piliers fondamentaux de nos bibliotheques, ces maſſes peſantes que l'imprimeur ſeul, je penſe, avoit lues: mais, enfin, la théologie eſt une ſcience ſublime et . . . — Comme nous ne parlons plus de l'Etre ſuprême que pour le bénir et l'adorer en ſilence, ſans diſputer ſur ſes divins attributs à jamais impénétrables, on eſt convenu de ne plus écrire ſur cette queſtion trop ſublime et ſi fort au deſſus de notre intelligence. C'eſt l'ame qui ſent Dieu, elle n'a pas beſoin de ſecours étrangers pour s'elancer juſqu'à lui [2].

Tous

---

1) Il ne faut point ici confondre les moraliſtes avec les théologiens: les moraliſtes ſont les bienfaiteurs du genre humain; les théologiens en ſont l'opprobre et le fléau.

2) Deſcendons en nous-mêmes, interrogeons notre ame, demandons-lui de qui elle tient le ſentiment et la penſée? Elle nous révélera ſon heureuſe dépendance, elle nous atteſtera cette intelligence ſupréme, dont elle n'eſt

Tous les livres de théologie, ainſi que ceux de juriſprudence, ſont ſcellés ſous de gros barreaux de fer dans les ſouterrains de la bibliotheque; et ſi jamais nous ſommes en guerre avec quelques nations voiſines, au lieu de pointer des canons, nous leur enverrons ces livres dangereux. Nous conſervons ces volcans de matiere inflammable pour ſervir de vengeance contre nos ennemis: ils ne tarderont point à ſe détruire, au moyen de ces poiſons ſubtils qui ſaiſiſſent à la fois la tête et le coeur.

— Vivre ſans théologie, je conçois cela très aiſément; mais ſans juriſprudence, c'eſt ce que je ne conçois gueres. — Nous avons une juriſprudence, mais différente de la vôtre, qui étoit gothique et bizarre. Vous

---

n'eſt qu'une foible émanation. Lorsqu'elle ſe replie ſur elle-même, elle ne peut ſe dérober à ce Dieu dont elle eſt la fille et l'image; elle ne peut méconnoître ſa céleſte origine. C'eſt une vérité de ſentiment qui a été commune à tous les peuples. L'homme ſenſible ſera ému du ſpectacle de la nature, et reconnoîtra ſans peine un Dieu bienfaiſant qui nous réſerve d'autres largeſſes. L'homme inſenſible ne mêlera point à nos louanges le cantique de ſon admiration. Le coeur qui n'aima point, fut le premier athée.

Vous portiez encore l'empreinte de votre antique ſervitude. Vous aviez adopté des loix, qui n'étoient faites ni pour vos moeurs, ni pour vos climats. Comme la lumiere eſt deſcendue par degrés dans preſque toutes les têtes, on a réformé les abus qui faiſoient du ſanctuaire de la juſtice un antre de voleurs. On s'eſt étonné que le monſtre noir qui dévore la veuve et l'orphelin, ait joui ſi longtems d'une coupable impunité. On ne conçoit pas qu'un procureur ait pû traverſer paiſiblement la ville, ſans être lapidé par quelque main déſeſpérée.

Le bras auguſte qui tenoit le glaive de la juſtice, a frappé cette foule de corps ſans ame, qui n'avoient que l'inſtinct du loup, la ruſe du renard, et le croaſſement du corbeau: leurs propres clercs, qu'ils faiſoient mourir de faim et d'ennui, ont été les premiers a révéler leurs iniquités et à s'armer contre eux. Themis a parlé, et la race a diſparu. Telle fut la fin tragique et effrayante de ces larrons qui ruinoient des familles entieres, en barbouillant du papier.

— De mon tems on prétendoit que ſans leur miniſtere, une partie des citoyens reſteroit oiſive aux barrieres des tribunaux, et

que

que les tribunaux deviendroient peut-être le théâtre de la licence et de la fureur. — Assurément, c'étoit la ferme du papier timbré qui parloit ainsi. — Mais, comment les affaires se jugent-elles? que faire sans procureurs? — Ah! les affaires se jugent le mieux du monde. Nous avons conservé l'ordre des Avocats, qui connoît toute la noblesse et l'excellence de son institution; encore plus désintéressé, il est devenu plus respectable. Ce sont eux qui se chargent d'exposer clairement et surtout d'un style laconique la cause de l'opprimé, le tout sans emphase, sans declamation. On ne voit plus un long plaidoyé bien froid, bien nourri d'invectives, en les échauffant seuls, leur coûter la perte de la vie. Le méchant, dont la cause est injuste, ne trouve dans ces défenseurs integres que des hommes incorruptibles: ils répondent sur leur honneur des causes qu'ils entreprennent; ils abandonnent le coupable, déja condamné par le refus qu'ils font de le servir, s'excuser en tremblant devant les juges où il comparoît sans défenseur.

Chacun est rentré dans le droit primitif de plaider sa cause. On ne laisse jamais le tems aux procès de s'embrouiller: ils sont

éclaircis et jugés dans leur naiſſance; et le plus longtems qu'on leur accorde, quand l'affaire eſt obſcure, eſt l'eſpace d'une année. Mais auſſi les juges ne reçoivent plus d'épices: ils ont rougi de ce droit honteux, modique en ſa naiſſance [3]) et qu'ils ont fait monter à des ſommes exorbitantes: ils ont reconnu qu'ils donnoient eux-mêmes l'exemple de la rapacité, et que s'il eſt un cas où l'intérêt ne doit pas prévaloir, c'eſt le moment honorable et terrible où l'homme prononce au nom ſacré de la juſtice. — Je vois que vous avez prodigieuſement changé nos loix. — Vos loix! encore un coup, pouviez-vous donner ce nom à ce ramas indigeſte de contumes oppoſées, à ces vieux lambeaux découſus, qui ne préſentoient que des idées ſans liaiſon et des imitations groteſques. Pouviez-vous adopter ce monument barbare, qui n'avoit ni plan, ni ordonnence, ni objet; qui n'offroit qu'une compilation degoûtante, où la patience du génie s'engloutiſſoit dans un abîme bourbeux?

3) Il conſiſtoit alors en quelques boëtes de dragées ou de confitures ſeches. Aujourd'hui il faut remplir ces mêmes boëtes en eſpeces d'or. Tels ſont les goûts friands de ces auguſtes ſenateurs, peres de la patrie.

beux? Il eſt venu des hommes aſſez intelligens, aſſez amis de leurs ſembables, aſſez courageux pour méditer une refonte entiere, et d'une maſſe bizarre en faire une ſtatue exacte et bien proportionnée.

Nos Rois ont donné toute leur attention à ce vaſte projet qui interreſſoit des milliers d'hommes. On a reconnu que l'etude par excellence étoit celle de la législation. Les noms des Lycurgue, des Solon, et de ceux qui ont marché ſur leurs traces, ſont les plus reſpectables de tous. Le point lumineux a parti du fond du Nord; et comme ſi la nature avoit voulu humilier notre orgueil, c'eſt une femme qui a commencé cette importante révolution [4]).

Alors la juſtice a parlé par la voix de la nature, ſouveraine législatrice, mere des vertus et de tout ce qui eſt bon ſur la terre: appuyée ſur la raiſon et l'humanité, ſes préceptes ont été ſages, clairs, diſtincts, en petit nombre. Tous les cas généraux ont été prévus et comme enchaînes par la

4) On a brûlé à Paris ſecretement une édition entiere du Code de Catherine II. J'en conſerve un exemplaire échappé par hazard des flammes.

loi. Les cas particuliers en dériverent naturellement, comme des branches qui sortent d'un tronc fertile; et la droiture, plus savante que la jurisprudence elle-même, appliqua la probité pratique à tous les événemens.

Ces nouvelles loix sont avares sur-tout du sang des hommes: la peine est proportionnée au délit. Nous avons banni et vos interrogatoires captieux, et les tortures de la question, dignes d'un tribunal d'inquisiteurs, et vos supplices affreux faits pour un peuple de Cannibales. Nous ne mettons plus à mort le voleur, parce que c'est une injustice inhumaine de tuer celui qui n'a point donné la mort: tout l'or de la terre ne vaut pas la vie d'un homme; nous le punissons par la perte de sa liberté. Le sang coule rarement, mais lorsqu'on est forcé de le verser pour l'effroi des scélérats, c'est avec le plus grand appareil. Par exemple, il n'y a pas de grace pour un ministre [5]) qui abuse de la confiance du souverain,

5) La bonne farce à représenter, que le tableau de nos ministres! Celui-ci entre dans le ministere à l'aide de quelques vers galans; celui-là après avoir fait allumer des lanternes passe

rain, et qui se sert contre le peuple du pouvoir qui lui est confié. Mais le criminel ne languit point dans les cachots: la punition suit le forfait; et si quelque doute s'éleve, on aime mieux lui faire grace que de courir le risque horrible de retenir plus longtems un innocent.

Le coupable qu'on arrête est enchaîné publiquement. On peut le voir, parce qu'il doit être nn exemple visible et éclatant de la vigilance de la justice. Au-dessus de la grille qui le renferme, demeure à perpétuité un écriteau qui porte la cause de son emprisonnement. Nous n'enfermons plus des hommes vivans dans la nuit des tombeaux, supplice infructueux et plus horrible que le trépas! C'est en plein jour qu'il offre la honte du châtiment. Chaque citoyen sait pourquoi tel homme est condamné à la prison, et tel autre aux travaux publics. Celui que trois châtimens n'ont pû corriger, est marqué, non sur l'epaule,

 mais

passe aux vaisseaux, et croit que les vaisseaux se font comme des lanternes: un autre, lorsque son pere tient encore l'aune, gouverne les finances; &c. il sembleroit qu'il y ait une gageure pour mettre à la tête des affaires des gens qui n'y entendent rien.

mais au front, et chaſſé pour jamais de la patrie.

— Eh! dites-moi, je vous prie, les lettres de cachet? Qu'eſt devenu ce moyen prompt, infaillible, qui tranchoit toute difficulté, qui mettoit ſi à leur aiſe l'orgueil, la vengeance et la perſécution? — Si vous faiſiez cette queſtion ſérieuſement, me répondit mon guide d'un ton ſévere, vous inſulteriez au Monarque, à la Nation, à moi-même. La queſtion et les lettres de cachet 6) ſont au même rang; elles ne ſouillent plus que les pages de votre hiſtoire.

CHA-

---

6) Un citoyen eſt enlevé ſubitement à ſa famille, à ſes amis, à la ſociété. Une feuille de papier eſt un trait de foudre inviſible. L'ordre d'exil ou d'empriſonnement eſt expédié au nom du roi et motivé uniquement de ſon bon plaiſir. Il n'eſt revêtu d'autres formes que de la ſignature des miniſtres. Des intendans, des évêques ont à leur diſpoſition des liaſſes de lettres de cachet; ils n'ont plus qu'à mettre le nom de celui qu'ils veulent perdre: la place eſt en blanc. On a vu des malheureux vieillir dans les priſons, oubliés de leurs perſécuteurs; et jamais le monarque n'a pu être informé de leur faute, de leur infortune et de leur exiſtence. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les parlemens du royaume ſe réuniſſent contre

cet

CHAPITRE XVI.

Exécution d'un Criminel.

Les coups redoublés d'un bourdon affrayant frapperent tout-à-coup mon oreille: ces sons tristes et lugubres sembloient murmurer dans les airs les noms de désastre et de mort. Le tambour des gardes de la ville faisoit lentement sa ronde, en battant l'allarme; et cette marche sinistre, qui se répétoit dans les ames, y portoit une profonde terreur. Je vis chaque citoyen sortir tristement de sa maison, parler à son voisin, lever les mains au ciel, pleurer et donner toutes les marques de la plus vive douleur. Je demendai à l'un d'eux pourquoi on sonnoit ces cloches funebres et quel accident étoit arrivé?

Un des plus terribles, me répondit-il en gémissant. Notre Justice est forcée de condamner aujoud'hui un de nos concitoyens à perdre la vie, dont il s'est rendu indigne en trempant une main homicide dans le

cet étrange abus du pouvoir; il n'a aucun fondement dans nos loix. Cette cause importante ainsi éveillée feroit celle de la nation, et l'on ôteroit au depotisme son arme la plus redoutable.

ſang de ſon frere. Il y a plus de trente ans que le ſoleil n'a éclairé un ſemblable forfait: il faut qu'il s'expie avant la fin du jour. Oh! que j'ai verſé de larmes ſur les fureurs où ſe porte une aveugle vengeance! Avez-vous appris le crime qui s'eſt commis avant-hier au ſoir? ... O douleur! ce n'eſt donc pas aſſez d'avoir perdu un vrai citoyen, il faut que l'autre ſubiſſe encore la mort ... Il ſanglottoit .... Ecoutez, écoutez le récit du triſte événement qui répand un deuil univerſel.

Un de nos compatriotes, d'un tempérament ſanguin, né avec un caractere emporté, mais qui d'ailleurs avoit des vertus, aimoit à l'excès une jeune fille qu'il étoit ſur le point d'obtenir en mariage. Son caractere étoit auſſi doux que celui de ſon amant étoit impétueux. Elle ſe flattoit de pouvoir adoucir ſes moeurs; mais pluſieurs traits de colere qui lui échapperent fréquemment, (malgré le ſoin qu'il prenoit à les déguiſer) la firent trembler ſur les ſuites funeſtes que pourroit entraîner ſon union avec un homme auſſi violent.

Toute femme, par nos loix, eſt abſolument maîtreſſe de diſpoſer de ſa main. Elle ſe détermina donc, dans la crainte d'être malheu-

malheureuſe, à en épouſer un autre, qui poſſedoit un caractere plus conforme au ſien. Les flambeaux de cet hymen allumerent la rage dans un coeur extrême, et qui dès ſa plus tendre jeuneſſe n'avoit jamais connu la modération. Il fit pluſieurs défis ſecrets à ſon heureux rival, mais celui-ci les mépriſa; car il y a plus de bravoure à dédaigner l'inſulte, à étouffer un juſte reſſentiment, qu'à céder en furieux à un appel que d'ailleurs nos loix et la raiſon proſcrivent également. Cet homme paſſionné n'écoutant que la jalouſie, l'attaqua avant-hier au détour d'un ſentier hors de la ville; et ſur le refus nouveau que celui-ci fit d'en venir aux mains, il ſaiſit une branche d'arbre et l'étendit mort à ſes pieds. Après ce coup affreux le barbare oſa ſe mêler parmi nous; mais le crime étoit déja gravé ſur ſon front. Dès que nous le vîmes, nous reconnûmes le forfait qu'il vouloit cacher. Nous le jugeâmes criminel ſans connoître encore la nature du délit. Bientôt nous apperçûmes pluſieurs citoyens, les yeux mouillés de pleurs, qui portoient à pas lents et juſqu'au pied du trône de la juſtice, ce cadavre ſanglant qui crioit vengeance.

A l'âge

A l'âge de quatorze ans, on nous lit les loix de la patrie. Chacun eſt obligé de les écrire de ſa main [1]), et nous faiſons tous ſerment de les accomplir. Ces loix nous ordonnent de déclarer à la Juſtice tout ce qui peut l'éclairer ſur les infractions qui troublent l'ordre de la ſociété, et ces loix ne pourſuivent que ce qui lui porte un dommage réel. Nous renouvellons ces ſermens ſacrés tous les dix ans; et, ſans être délateurs, chacun de nous veille à la garde du dépôt reſpectable des loix.

Hier on a lancé le monitoire, qui eſt un acte purement civil. Quiconque tardéroit a déclarer ce qu'il a vu, ſe couvriroit d'une tache infamante. C'eſt par cettte voie que l'homicide s'eſt tout-a-coup découvert.

---

1) C'eſt une choſe inconcevable que nos loix les plus importantes, tant civiles que criminelles, ſoient ignorées de la plus grande partie de la nation. Il ſeroit ſi facile de leur imprimer un caractere de majeſté; mais elles n'éclatent que pour foudroyer, et jamais pour porter le citoyen à la vertu. Le code ſacré des loix eſt écrit en langage ſec et barbare, et dort dans la pouſſiere de greffe. Seroit-il mal-à-propos de le revêtir des charmes de l'éloquence et de le rendre ainſi précieux à la multitude?

vert. Il n'y a que le scélérat familiarisé dès longtems avec le crime qui puisse nier de sang froid l'attentat qu'il vient de commettre, et ces sortes de monstres dont notre nation est purgée, ne nous épouvantent plus que dans l'histoire des derniers siecles.

Venez, courez avec moi à la voix de la Justice, qui appelle tout le peuple pour être témoin de ses arrêts formidables. C'est le jour de son triomphe, et tout funeste qu'il est, nous ne pouvons qu'y applaudir. Vous ne verrez point un malheureux plongé depuis six mois dans les cachots, les yeux éblouïs de la lumiere du soleil, les os brisés par un supplice préliminaire et obscur [2]), plus horrible que celui

2) Malheur à l'Etat qui rafine les loix pénales. La mort ne suffit-elle pas, et pouvoit-on penser que l'homme ajouteroit à son horreur? Qu'est-ce qu'un magistrat qui interroge avec des leviers, et qui écrase à loisir un malheureux sous la progression lente et graduée des plus horribles douleurs; qui, ingenieux dans ses tortures arrête la mort, lorsque douce et charitable elle s'avancoit pour délivrer la victime? Ici le sentiment se révolte. Mais s'il faut raisonner l'inutilité de la question, voyez l'admirable *Traité des delits et des peines*, je défie qu'on réponde quelque chose de solide en faveur de cette loi barbare.

lui qu'il va ſubir, s'avancer hideux et mourant vers un échafaud dreſſé dans une petite place. De votre tems, le criminel jugé ſous le ſecret des guichets, étoit quelque fois roué dans le ſilence des nuits, à la porte du citoyen qui dormoit, et qui s'éveilloit en ſurſant aux cris lamentables du patient; incertain ſi le malheureux tomboit ſous le glaive d'un bourreau, où ſous le fer d'un aſſaſſin! Nous n'avons point de ces tourmens qui font frémir la nature: nous reſpectons l'humanité dans ceux-mêmes qui l'ont outragée. Il ſembloit dans votre ſiecle qu'on ne vouloit tuer qu'un homme, tant vos ſcenes tragiques, multipliées de ſang froid, avoient perdu de leur force énergique, toutes horribles qu'elles étoient.

Le coupable, loin d'être traîné d'une maniere qui donne à la Juſtice un air bas et ignoble, ne ſera pas même enchaîné. Eh! pourquoi ſes mains ſeroient-elles chargées de fers, lorsqu'il ſe livre volontairement à la mort! La Juſtice a bien le droit de le condamner à perdre la vie, mais elle n'a pas le droit de lui imprimer la marque de l'eſclavage. Vous le verrez marcher librement au milieu de quelques ſoldats, poſés ſeulement pour contenir la multitude.

On

On ne craint point, qu'il se fletrisse une seconde fois, en voulant échapper à la voix terrible qui l'appelle. Et où fuiroit-il? Quel pays, quel peuple recevroit dans son sein un homicide? [3]). Et lui, comment pourroit-il effacer cette marque effrayante qu'une main divine imprime sur le front d'un meurtrier? La tempête du remords, s'y peint en caractteres visibles; et l'oeil accoutumé au visage de la vertu distingueroit sans peine la physionomie du crime. Comment, enfin, le malheureux respireroit-il librement sous le poids immense qui pese sur son coeur!

Nous arrivâmes à une place spacieuse, qui environnoit les marches du palais de la Justice. Un large perron regnoit en face de

3) On dit que l'Europe est policée; et un homme qui a commis un assassinat à Paris, où qui a fait une banqueroute frauduleuse, se retire à Londres, à Madrid, à Lisbonne, à Vienne, où il jouit paisiblement du fruit de son forfait. Au milieu de tant de traités puérils, ne pourroit-on pas stipuler que le meurtrier ne trouveroit nulle part aucun asyle? Tous les Etats et tous les hommes ne sont-ils pas intéressés à poursuivre un homicide? Mais les monarques s' accordent plutôt sur la destruction des Jesuites.

de la salle des audiences. C'étoit sur cette espece d'amphithéâtre que le sénat s'assembloit dans les affaires publiques, en présence du peuple; c'etoit sous ses yeux qu'il se plaisoit à traiter des grands intérêts de la patrie. La multitude des citoyens assemblés leur inspiroit des pensées dignes de la cause auguste remise entre leurs mains. La mort d'un homme étoit une calamité pour l'Etat. Les juges ne manquoient pas de donner à ce jugement tout l'appareil, toute l'importance qu'il mérite. L'ordre des avocats étoit d'un côté, tout prêt à parler pour l'innocent, à se taire pour le coupable. De l'autre, le prélat accompagné des pasteurs, la tête nuë, invoquoit en Silence le Dieu des miséricordes, et édifioit le peuple répandu en foule sur toute la place 4).

Le

4) Notre Justice n'épouvante point, elle dégoûte: s'il est au monde un spectacle odieux, révoltant, c'est de voir un homme ôter son chapeau bordé, déposer son épée sur l'échafaud, monter à l'échelle en habit de soie ou en habit galonné, et danser indécemment sur le malheureux qu'il étrangle. Pourquoi ne pas donner à ce bourreau l'aspect formidable qu'il doit avoir? Que signifie cette atrocité froide? Les loix perdent leur dignité, et le sup-

Le criminel parut. Il marchoit revêtu d'une chemise ensanglantée. Il se frappoit la poitrine avec toutes les marques d'un repentir sincere. Son front ne présentoit point cet accablement affreux, qui ne convient point à un homme qui doit savoir mourir lorsqu'il le faut et sur-tout lorsqu'il a mérité la mort. On le fit passer auprès

---

supplice sa terreur. Le juge est encore mieux poudré que le bourreau. Faut-il accuser ici l'impression que j'ai ressentie? J'ai frémi, non du forfait du criminel, mais du sang froid horrible de tous ceux qui l'environnoient. Il n'y a eu que l'homme généreux qui réconcilioit l'infortuné avec l'Être suprême, qui lui aidoit à boire le calice de mort, qui m'ait semblé conserver quelque chose d'humain. Ne voulons-nous que tuer des hommes? Ignorons-nous l'art d'effrayer l'imagination, sans outrager l'humanité? Apprenez, enfin, hommes légers et cruels, apprenez à être juges; sachez prévenir le crime: conciliez ce qu'on doit aux loix et à l'homme. Je n'aurai point la force de parler ici de ces tortures recherchées, qu'on a fait subir à quelques criminels réservés, pour ainsi dire, à un supplice privilégié. O honte de ma patrie! Les yeux de ce sexe qui semblait fait pour la pitié, furent ceux qui restèrent le plus longtems attachés sur cette scene d'horreur. Tirons le rideau. Que dirois-je à ceux qui ne m'entendent pas?

auprès d'une espece de cage, que l'on me dit être le lieu où l'on avoit exposé le cadavre de l'homme assassiné. On le conduisit à cette grille; et cette vue porta dans son coeur de si violens remords qu'on lui permit de se retirer. Il s'approcha de ses juges; mais il ne mit un genou en terre que pour baiser le livre sacré de la loi. Alors on l'ouvrit, et on lut à haute voix l'article qui regardoit les homicides; on le lui mit sous les yeux, afin qu'il le lut. Il tomba à genoux une seconde fois, et s'avoua coupable. Le chef du Senat, monté sur une estrade, lut sa condamnation d'une voix forte et majestueuse. Tous les conseillers, ainsi que les avocats, qui s'etoient tenus debout, s'assirent alors pour annoncer que nul d'entr'eux ne prenoit sa défense.

Après que le chef du Sénat eut achevé la lecture, il tendit la main au criminel et daigna le relever, en lui disant: „Il ne vous „reste plus qu'à mourir avec fermeté, pour „obtenir votre pardon de Dieu et des hom„mes. Nous ne vous haïssons pas; nous „vous plaignons, et votre mémoire ne sera „pas en horreur parmi nous. Obéissez „volontairement à la loi, et respectez sa „rigueur

„rigueur ſalutaire. Voyez nos larmes qui „coulent; elles vous ſont un ſûr temoigna„ge que l'amour ſera le ſentiment qui ſuc„cédera dans nos coeurs, lorsque la Juſtice „aura accompli ſon fatal miniſtere. La „mort eſt moins affreuſe que l'ignominie. „Subiſſez l'une, pour vous affranchir de „l'autre. Il vous eſt encore permis de „choiſir: ſi vous voulez vivre, vous vivrez, „mais dans l'opprobre et chargé de notre „indignation. Vous verrez ce ſoleil, qui „vous accuſera chaque jour d'avoir privé „un de vos ſemblables de ſa douce et bril„lante lumiere. Elle ne vous ſera plus „qu'odieuſe, car les regards de tous, tant „que nous ſommes, ne vous peindront que „le mépris que nous faiſons d'un aſſaſſin. „Vous porterez par-tout le poids de vos „remords et la honte éternelle d'avoir réſi„ſté à la loi juſte qui vous condamne. So„yez equitable envers la ſociété, et jugez„vous vous-même 5)!

5) Ceux qui occupent une place qui leur donne quelque pouvoir ſur les hommes, doivent trembler d'agir ſuivant leur caractere; ils doivent regarder tous les coupables comme des malheureux plus ou moins inſenſés. Il faut

Le criminel fit un signe de tête, par lequel il signifioit qu'il se jugeoit digne de mort 6). Il s'apprêta alors à la subir avec courage, et même avec cette décence qui, dans ce dernier moment, est le plus beau caractere de l'humanité 7). Il cessa d'être traité en coupable. Le cercle des pasteurs vint et l'environna. Le prélat lui donna le baiser de paix, et lui ôtant sa chemise ensanglantée le revêtit d'une tunique

---

faut donc que l'homme qui agit sur eux sente toujours dans son coeur qu'il agit sur ses semblables, que des causes qui nous sont inconnues ont égaré dans des routes malheureuses. Il faut que le juge sévere, en prononçant la condamnation, avec majesté, gémisse de ne pouvoir soustraire le criminel au supplice. Epouvanter le crime par le plus grand appareil de la justice, ménager en secret le coupable; tels doivent être les deux pivots de la jurisprudence criminelle.

6) Heureuse conscience, juge équitable et prompt, ne t'éteins point dans mon être! Apprends-moi que je ne puis porter aux hommes la moindre atteinte sans en recevoir le contrecoup, et qu'on se blesse toujours soi-même en blessant un autre.

7) Agésilas voyant un malfaiteur endurer constamment le supplice: *ah! le méchant homme,* dit-il, *d'abuser ainsi de la vertu.*

que blanche, emblême de sa réconciliation avec les hommes. Ses parens, ses amis coururent à lui et l'embrasserent. Il parut consolé en recevant leurs caresses, en se voyant couvert de ce vêtement, gage du pardon qu'il recevoit de la patrie. Les témoignages de leur amitié lui déroboient l'horreur de ses derniers momens. Livré à leurs embrassemens, il perdoit de vue l'image de la mort. Le prélat s'avança vers le peuple, et choisit ce moment pour faire un discours véhément et pathétique sur le danger des passions. Il étoit si beau, si vrai, si touchant, que tous les coeurs étoient saisis d'admiration et de terreur. Chacun se promettoit bien de veiller avec soin sur soi-même, et d'étouffer ces germes de ressentiment qui croissent à notre insçu, et qui forment bientôt la matiere des passions désordonnées.

Pendant ce tems un député du Sénat portoit la sentence de mort au Monarque, pour qu'il la signât de sa propre main. Personne ne pouvoit être mis à mort que par la volonté de celui en qui résidoit la puissance du glaive. Ce bon pere auroit bien voulu sauver la vie à un infor-

tuné [8]); mais il sacrifia dans ce moment les plus chers désirs de son coeur à la nécessité d'une justice exemplaire.

Le député revint. Alors les cloches de la ville recommencerent leur son funebre; les tambours répéterent leur marche lugubre, et les gémissemens d'un peuple nombreux se mêlant dans l'air à ces déplorables accens, on eut dit que la ville touchoit à un désastre universel. Les amis, les parens de l'infortuné qui alloit perdre la vie, lui donnerent les derniers baisers. Le prêlat invoqua à haute voix la miséricorde de l'Etre suprême; et tout le peuple, d'une voix unanime, cria vers la voûte des cieux: *Grand Dieu, ouvre-lui ton sein! Dieu clément, pardonne-lui, comme nous lui pardonnons!* Ce n'étoit qu'une voix immense qui montoit fléchir la colere céleste.

On le conduisit à pas lents près de cette grille dont j'ai parlé, toujours environné de ses proches Six fusiliers, le front voilé d'un crêpe, s'avancerent: le chef du Sénat donna le signal, en élevant le livre de la

8) Je suis fâché que nos Rois ayent renoncé à cette ancienne et sage coutume: ils signent tant de papiers; pourquoi ont-ils renoncé au plus auguste privilege de leur couronne?

la loi; les coups partirent, et l'ame disparut [9]).

On releva le corps de l'infortuné; son crime étant pleinement expié par la mort, il rentroit dans la classe des citoyens. Son nom qui avoit été effacé, fut inscrit de nauveau sur les registres publics, avec les noms de ceux qui étoient décédés le même jour. Ce peuple n'avoit pas la basse cruauté de poursuivre la mémoire d'un homme jusque dans le tombeau, et de faire rejaillir sur toute une famille innocente le crime d'un seul [10]); il ne se plaisoit pas à déshonorer gratuitement des citoyens utiles, à faire des malheureux pour le plaisir barbare de les humilier. On porta son corps pour être brûlé avec les corps de ses compatriotes, qui la veille avoient payé l'inévitable

9) Il m'est arrivé plusieurs fois d'entendre débattre cette question: *si la personne du bourreau est infame?* J'ai toujours tremblé qu'on ne prononcât en sa faveur, et je n'ai jamais pu me lier d'amitié avec ceux qui le rangeoient dans la classe des autres citoyens. J'ai peut-être tort, mais je sens ainsi.

10) Vil et mépriſable préjugé, qui confond toutes les notions de justice, contraire à la raison, et fait pour un peuple méchant ou imbécille.

tribut qu'exige la nature. Ses parens n'avoient d'autre douleur à combattre que celle que leur inſpiroit la perte d'un ami; et le ſoir même une place de confiance étant venue à vaquer, le roi conféra cette place honorable au frere du criminel. Chacun applaudit à ce choix, que dictoit à la fois l'équité et la bienfaiſance.

Tout attendri, tout pénétré, je diſois à mon voiſin: ô! que l'humanité eſt reſpectée parmi vous! La mort d'un citoyen eſt un deuil univerſel pour la patrie! — C'eſt que nos loix, me répondit-il, ſont ſages et humaines: elles penchent vers la réformation plutôt que vers le châtiment; et le moyen d'épouvanter le crime n'eſt point de rendre la punition commune, mais formidable. Nous avons ſoin de prévenir les crimes: nous avons des lieux deſtinés à la ſolitude, où les coupables ont auprès d'eux des gens qui leur inſpirent le repentir, qui amolliſſent peu à peu leur coeur endurci, qui l'ouvrent par degré aux charmes purs de la vertu, dont les attraits ſe font ſentir à l'homme le plus dépravé.

Voyons-nous le médecin au premier accès d'une fievre violente abandonner le ma-

malade à la mort? Pourquoi n'agiroit-on pas de même avec ceux qui se sont rendus coupables, mais qui peuvent s'améliorer? Il y a peu de coeurs assez corrompus pour que la persévérance ne puisse les corriger; et peu de sang versé à propos cimente notre tranquillité et notre bonheur.

Vos loix pénales étoient toutes faites en faveur des riches, toutes imposées sur la tête du pauvre. L'or étoit devenu le dieu des nations. Des édits, des gibets entouroient toutes les possessions; et la tyrannie, le glaive en main, marchandoit les jours, la sueur et le sang du malheureux: elle ne mit point de distinction dans le châtiment, et accoutuma le peuple à n'en point voir dans les crimes: elle punissoit le moindre délit comme un attentat énorme.

Qu'arriva-t-il? La multitude de ces loix multiplia les crimes, et les infracteurs devinrent aussi cruels que leurs juges: ainsi le législateur, en voulant unir les membres de la société, serra les liens jusqu'à produire des mouvemens convulsifs. Au lieu de soulager, ces liens déchirerent, et la plaintive humanité jettant un cri de dou-

leur, vit trop tard que les tortures des bourreaux n'inſpirerent jamais la vertu [11]).

CHA-

---

11) Si l'on vient à examiner la validité du droit que les ſociétés humaines ſe ſont attribué de punir de mort, on demeure effrayé du point imperceptible qui ſépare l'équité de l'injuſtice. Alors on a beau accumuler les raiſonnemens, toutes les lumieres ne ſervent qu'à nous égarer. Il faut revenir à la ſeule loi naturelle, qui reſpecte bien plus que nos inſtitutions la vie les uns des autres; elle nous apprend que la loi du talion eſt la plus conforme de toutes à la droite raiſon. Parmi ces gouvernemens naiſſans qui ont encore l'empreinte de la nature, il n'y a preſque pas de crime qui ſoit puni de mort. Dans le cas du meurtre, on n'eſt plus douteux, car la nature crie de s'armer contre les meurtriers; mais dans le cas de vol, la barbarie qui condamne au trépas ſe fait pleinement ſentir: c'eſt une punition immenſe pour une bagatelle, et la voix d'un million d'hommes, adorateurs de l'or, ne peut rendre valable ce qui eſt eſſentiellement nul. On dira que le voleur aura fait un contrat avec moi, de conſentir à être puni de mort s'il me vole mon bien; mais aucun n'a droit de faire ce marché, parce qu'il eſt injuſte, barbare et inſenſé; injuſte, en ce que ſa vie ne lui appartient pas; barbare, en ce qu'aucune proportion n'eſt gardée; inſenſé, en ce qu'il eſt incomparablement plus utile que deux hommes

CHAPITRE XVII.

Pas si éloigné qu'on le pense.

Nous conversâmes longtems sur cette matiere importante; mais comme ce sujet sérieux nous gagnoit profondément et que notre tête échauffée alloit tomber dans cet excès de sentiment où l'on perd le calme toujours nécessaire à la réflexion, je l'interrompis brusquement, comme on va le voir. — Dites-moi, je vous prie, qui l'emporte, du *Moliniste* ou du *Janséniste?* — Mon savant me répondit par un grand éclat de rire. Je ne pus en tirer autre chose. Mais, disois-je, repondez-moi, de grace. Ici étoient les capucins, là les cordeliers, plus loin les carmes: que sont devenus tous ces porte-frocs avec leurs sandales, leur barbe et leurs disciplines? — Nous n'engraissons plus dans notre Etat une foule d'automates aussi ennuyés qu'ennuyeux, qui faisoient le voeu imbécille de n'être jamais hommes, et qui rompoient

---

mes vivent, qu'il ne l'est qu'un autre jouisse de quelque commodité exclusive ou superflue.

Cette note est tirée d'un bon roman intitulé: *Ministre de Wakefield.*

poient toute société avec ceux qui l'étoient. Nous les avons cru cependant plus dignes de pitié que de blâme. Engagés dès l'âge le plus tendre dans un état qu'ils ne connoissoient pas, c'étoient les loix qui étoient coupables en leur permettant de disposer aveuglement d'une liberté dont ils ne connoissoient pas le prix.

Les solitaires, dont la maison de retraite étoit élevée avec pompe au milieu du tumulte des villes, sentirent peu à peu les charmes de la société et s'y livrerent. En voyant des freres unis; des peres heureux, des familles tranquilles, ils regretterent de ne pas partager ce bonheur: ils soupirerent en secret sur ce moment d'erreur qui leur avoit fait abjurer une vie plus douce; et se maudissant les uns les autres, comme des forçats dans les chaînes [1]), ils hâ-

1) Toutes ces maisons religieuses où les hommes sont entassés les uns sur les autres, couvent des guerres intestines. Ce sont des serpens qui se déchirent dans l'ombre. Le moine est un animal froid et chagrin: l'ambition d'avancer dans son corps le dessèche; il a tout le loisir de réfléchir sa marche, et son ambition plus concentrée a quelque chose de sombre.

hâterent l'instant qui devoit ouvrir les portes de leur prison. Il ne tarda pas: le joug fut secoué sans crise et sans efforts, parce que l'heure étoit venue. Ainsi l'on voit un fruit mûr se détarcher à la plus légere secousse de la branche qui le portoit [2]). Sortis en foule et avec toutes les demonstrations de la plus grande allégresse, ils redevinrent hommes d'esclaves qu'ils étoient.

Ces moines robustes [3]), en qui sembloit revivre la santé des premiers âges du monde, le front vermeil d'amour et de joie, épouserent ces colombes gémissantes, ces vierges pures, qui sous le voile monastique avoient soupiré plus d'une fois après un

---

bre. Lorsqu'une fois il a saisi le commendement, il est dur et impitoyable par essence.

2) En fait d'administration publique, point de secousse violente; rien n'est plus dangereux: la raison et le tems operent les plus grands changemens et y mettent un sceau irrévocable.

3) Luther tonnant avec son éloquence fougueuse contre les voeux monastiques, a avancé qu'il étoit aussi peu possible d'accomplir la loi de continence que de se dépouiller de son sexe.

un état un peu moins saint et plus doux[4]). Elles accomplirent les devoirs de l'hymen avec

---

4) Quelle cruelle superstition enchaîne dans une prison sacrée tant de jeunes beautés qui recelent tous les feux permis à leur sexe, que redouble encore une clôture éternelle, et jusqu'aux combats qu'elles se livrent. Pour bien sentir tous les maux d'un coeur qui se dévore lui-même, il faudroit être à sa place. Timide, confiante, accusée, étourdie par un enthousiasme pompeux cette jeune fille a cru longtems que la Religion et son Dieu absorberoient toutes ses pensées : au milieu des transports de son Zele, la nature éveille dans son coeur ce pouvoir invincible qu'elle ne connoit pas et qui la soumet à son joug impérieux. Ces traits ignés portent le ravage dans ses sens: elle brûle dans le calme de la retraite ; elle combat, mais sa constance est vaincue: elle rougit et désire. Elle regarde autour d'elle, et se voit seule sous des barreaux insurmontables, tandis que tout son être se porte avec violence vers un objet fantastique que son imagination allumée pare de nouveaux attraits. Dès ce moment plus de repos. Elle étoit née pour une heureuse fécondité : un lien étérnel la captive et la condamne à être malheureuse et stérile. Elle découvre alors que la loi l'a trompée, que le joug qui détruit la liberté n'est pas le joug d'un Dieu que cette religion qui l'a engagée sans retour, est l'enne-

mie

avec une ferveur édifiante; leurs chaſtes flancs enfanterent des rejettons dignes d'un ſi beau lien. Leurs époux fortunés et non moins radieux eurent moins d'empreſſement à ſolliciter la canoniſation de quelques os vermoulus: ils ſe contenterent tout uniment d'être bons peres, bons citoyens; et je crois fermement qu'ils n'en allerent pas moins en paradis après leur mort: ſans avoir fait leur enfer pendant leur vie.

Il eſt vrai, qu'au tems de cette réforme cela parut un peu extraordinaire à l'évêque de Rome; mais lui-même eut bientôt de ſi ſérieuſes affaires à démêler pour ſon propre compte . . . . — Qu'appellez-vous l'évêque de Rome! — C'eſt le pape, pour parler conformément à vos expreſſions; mais comme je vous l'ai dit, nous avons changé beaucoup de termes gothi-

---

mie de la nature et de la raiſon. Mais que ſervent ſes regrets et ſes plaintes! Ses pleurs, ſes ſanglots ſe perdent dans la nuit du ſilence. Le poiſon brûlant qui fermente dans ſes veines, détruit ſa beauté, corrompt ſon ſang, précipite ſes pas vers le tombeau. Heureuſe d'y deſcendre, elle ouvre elle-même le cercueil où elle doit goûter le ſommeil de ſes douleurs.

thiques. Nous ne savons plus ce que c'est que canonicats, bulles, bénéfices, évêchés d'un revenu immense [5]). On ne va plus baiser les pantoufles du successeur d'un apôtre, à qui son maître n'a donné que des exemples d'humilité: et comme ce même apôtre prêchoit la pauvreté, tant par son exemple que par sa parole, nous n'avons plus envoyé l'or le plus pur, le plus nécessaire à l'Etat, pour des indulgences dont ce bon magicien n'étoit rien moins qu'avare. Tout cela lui a causé d'abord quelques déplaisirs; car on n'aime pas à perdre de ses droits, lors même qu'ils sont peu légitimes: mais bientôt il a senti que son véritable appanage étoit le ciel; que les choses terrestres n'étoient pas de son regne, et qu'enfin les richesses du monde étoient de vanités, comme tout ce qui est sous le soleil.

Le

---

5) Je ne puis m'accoutumer à voir des princes ecclésiastiques, environnés de tout l'appareil du luxe, sourire dédaigneusement aux malheurs publics, et oser parler de moeurs et de religion dans de plats mandemens qu'ils font écrire par des cuistres qui insultent au bon sens avec une effronterie scandaleuse.

Le tems, dont la main invisible et sourde mine les tours orgueilleuses, a sappé ce superbe et incroyable monument de la crédulité humaine [6]). Il est tombé sans bruit: sa force étoit dans l'opinion; l'opinion a changé, et le tout s'est exhalé en fumée. C'est ainsi qu'après un redoutable incendie on ne voit plus qu'une vapeur insensible et légere, où regnoit un vaste embrasement.

Un Prince digne de regner tient sous sa main cette partie de l'Italie; et cette Rome antique a revu des Césars; j'entends par ce mot des Titus, des Marc-Aurele, et non ces monstres qui portoient une face humaine. Ce beau pays s'est ranimé, dès qu'il a été purgé de cette vermine oisive qui végétoit dans la crasse. Ce Royaume tient aujourd'hui son rang, et porte une physionomie vive et parlante, après avoir été emmaillotté pendant plus de dix-sept siecles dans des haillons ridicules et superstitieux qui lui coupoient

6) Le Mupfti chez les Turcs étend son infaillibilité jusques sur les faits historiques. Il s'avisa sous le regne d'Amurat de déclarer hérétiques tous ceux qui ne croiroient pas que le Sultan iroit en Hongrie.

poient la parole et lui gênoient la reſpiration.

CHAPITRE XVIII.

Les Miniſtres de Paix.

Pourſuivez, charmant endoctrineur! cette révolution, dites-vous, s'eſt faite de la maniere la plus paiſible et la plus heureuſe? — Elle a été l'ouvrage de la philoſophie: elle agit ſans bruit, elle agit comme la nature, avec une force d'autant plus ſûre qu'elle eſt inſenſible. — Mais j'ai bien des difficultés à vous propoſer. Il faut une Religion. — Sans doute, reprit-il avec transport. Eh! quel eſt l'ingrat, qui demeurera muet au milieu des miracles de la création, ſous la voûte brillante du firmament? Nous adorons l'Etre ſuprême; mais le culte qu'on lui rend ne cauſe plus aucun trouble, aucun débat. Nous avons peu de miniſtres: ils ſont ſages, éclairés, tolérans; ils ignorent l'eſprit de faction, et en ſont plus chéris, plus reſpectés: ils ne ſont jaloux que d'élever des mains pures vers le trône du Pere des humains: ils les chériſſent tous à l'imitation du Dieu de bonté: l'eſprit de

paix

paix et de concorde anime leurs actions, autant que leurs discours, aussi, vous dis-je, sont-ils universellement aimés. Nous avons un saint prélat qui vit avec ses pasteurs comme avec ses égaux et ses freres.

Ces places ne s'accordent qu'à l'âge de quarante ans, parce que c'est alors seulement que les passions turbulentes s'éteignent, et que la raison si tardive dans l'homme exerce son paisible empire. Leur vie exemplaire marque le plus haut degré de la vertu humaine. Ce sont eux qui consolent les affligés, qui decouvrent au malheureux un Dieu bon qui veille sur eux, et qui contemple leurs combats pour les récompenser un jour. Il cherchent l'indigence cachée sous le manteau de la honte, et lui donnent des secours sans la faire rougir. Ils réconcilient les esprits divisés, en leur portant des paroles de douceur et de paix. Les plus fiers ennemis s'embrassent en leur présence, et leurs coeurs attendris ne sont plus ulcerés. Enfin ils rempliſſent tous les devoirs d'hommes qui osent parler au nom du maître Eternel.

— J'aime beaucoup ces ministres, repris-je: mais vous n'avez donc plus parmi vous des gens spécialement consacrés à

réciter à toutes les heures du jour d'une voix naſale des cantiques, des pſeaumes, des hymnes? Aucun parmi vous n'aſpire à la canoniſation? Qu'eſt-elle devenue? Quels ſont vos ſaints? — Nos ſaints! vous voulez, ſans doute, dénoter ceux qui prétendent à un plus haut degré de perfection, qui s'élevent audeſſus de la foibleſſe humaine: oui, nous avons de ces hommes céleſtes; mais vous croyez bien qu'ils ne menent pas une vie obſcure et ſolitaire, qu'ils ne ſe font pas un mérite de jeûner, de pſalmodier de mauvais latin ou de demeurer muets et ſots toute leur vie: c'eſt au grand jour qu'ils montrent la force, la conſtance de leurs ames. Apprenez qu'ils ſe chargent volontairement de tous les travaux pénibles ou qui dégoûtent le reſte des hommes; ils penſent que les bons offices, les oeuvres charitables, ſont plus agréables à Dieu que la priere.

S'agit-il, par exemple, de curer les égouts, les puits, de tranſporter les immondices, de s'aſſujettir aux emplois les plus bas, les plus abjects ou les plus dangereux, comme de porter au milieu d'un incendie le ſecours des pompes, de marcher ſur des poutres brûlantes, de s'élancer

lancer dans les eaux pour ſauver la vie à un malheureux prêt à périr, etc. ces généreuſes victimes du bien public ſe rempliſſent, s'enflamment d'un courage actif, par l'idée grande et ſublime de ſe rendre utiles et d'épargner le ſentiment de la douleur à leurs compatriotes Ils ſe font un devoir de ces occupations, avec autant de joie et de-plaiſir que ſi c'étoient les plus douces, les plus belles: ils font tout pour l'humanité, tout pour la patrie, et jamais rien pour eux. Les uns ſont cloués au chevet du lit des malades, et les ſervent de leurs mains; d'autres deſcendent dans les carrieres, en détachent, en arrachent les pierres: tour à tour manoeuvres, pionniers, porte-faix, etc. ils ſemblent des eſclaves qu'un tyran a courvés ſous un joug de fer. Mais ces ames charitables ont en vue le deſir de plaire à l'Eternel en ſervant leurs ſemblables, inſenſibles aux maux préſens; ils attendent que Dieu les récompenſera, parce que le ſacrifice des voluptés de ce monde eſt fondé ſur une utilité réelle et non ſur un caprice bigot.

Je n'ai pas beſoin de vous dire que nos reſpects les accompagnent pendant leur vie

et après leur mort ; et comme notre plus vive reconnoiſſance ſeroit inſuffiſante, nous laiſſons à l'auteur de tout bien cette dette immenſe à acquitter, perſuadés qu'il eſt le ſeul qui ſache la juſte meſure des récompenſes méritées.

Tels ſont les ſaints que nous vénérons, ſans croire autre choſe ſinon qu'ils ont perfectionné la nature humaine dont ils ſont l'honneur. Ils ne font d'autres miracles que ceux dont je viens de vous entretenir. Les martyrs du Chriſtianiſme avoient aſſurément leur dignité. Il étoit beau, ſans doute, de braver les tyrans des armes, de ſouffrir la mort la plus horrible plutôt que d'immoler le ſentiment intime d'une vérité qu'on a adoptée de coeur et d'eſprit : mais qu'il y a plus de grandeur à conſacrer une vie entiere à des ouvrages renaiſſans et ſerviles, à ſe rendre les bienfaiteurs perpétuels de l'humanité affligée et plaintive, à ſécher toutes les larmes qui coulent, [1]) à arrêter, à prévenir l'effuſion d'une ſeule

---

1) Un conſeiller au parlement dans le ſiecle dernier, avoit donné tout ſon bien aux pauvres : n'ayant plus rien il quêtoit par-tout pour eux. Il rencontre dans la rue un traitant, s'attache à lui, le pourſuit, en diſant : *quelque*

seule goutte de sang. Ces hommes extraordinaires ne présentent point leur genre de vie comme un modele à suivre; ils ne se glorifient point de leur héroïsme; ils ne s'abaissent point pour attirer la vénération publique: surtout ils ne censurent point les défauts du prochain; beaucoup plus attentifs à lui procurer une vie douce et commode, fruit de leurs innombrables soins. Lorsque ces ames augustes vont rejoindre l'Etre parfait dont elles sont émanées, nous n'enchâssons point leurs cadavres dans un métal plus vil encore; nous écrivons l'histoire de leur vie, et nous tachons de l'imiter, au moins dans son détail — Plus j'avance, plus je vois des changemens inattendus. — Vous en verrez bien d'autres! Si vingt plumes n'attestoient

quelque chose pour mes pauvres; quelque chose pour mes pauvres. Le traitant résiste et répond la formule ordinaire: *je ne puis rien pour eux, Monsieur; je ne puis rien.* Le conseiller ne le quitte pas, le prêche, le sollicite, le suit jusques dans son hôtel, monte à son appartement, le supplie à plusieurs reprises, le relance jusques dans son cabinet, toujours intercédant pour ses pauvres. Le brutal millionaire impatienté lui donne un soufflet. *Eh bien! voilà pour moi*, reprit le conseiller, *et pour mes pauvres?*

la même choſe, nous révoquerions aſſurément en doute l'hiſtoire de votre ſiecle. Comment! les ſerviteurs des autels étoient turbulens; cabaleurs, intolérans. De miſérables vermiſſeaux ſe perſécutoient et ſe haïſſoient pendant le court eſpace de leur vie, parce que ſouvent ils ne penſoient pas de même ſur de vaines ſubtilités et ſur des choſes incomprehenſibles: de foibles creatures avoient l'audace de ſonder les deſſeins du Tout-puiſſant, en les marquant au coin de leurs paſſions minutieuſes, orgueilleuſes et folles.

J'ai lu que ceux qui avoient moins de charité, et par conſéquent de religion, étoient ceux, qui la prêchoient aux autres; que l'on avoit fait un métier de prier Dieu; que le nombre de ceux qui portoient cet habit lucratif, gage d'une indolente pareſſe, s'étoient multiplié à un point incroyable; qu'ils vivoient, enfin, dans un célibat ſcandaleux. [2]) On ajoute que vos égliſes reſſembloient à des marchés, que la vue et l'odorat y étoient

ég al

2) Quelle lepre ſur un Etat, qu'un clergé nombreux, faiſant profeſſion publique de ne s'attacher à d'autre femme qu'à celle d'autrui!

également bleſſés, et que vos cérémonies étoient plus faites pour diſtraire que pour élever l'ame vers Dieu ... Mais j'entends la trompette ſacrée, qui annonce l'heure de la priere par ſes ſons édifians. Venez connoître notre religion, venez dans le Temple voiſin rendre graces au Créateur d'avoir vu lever ſon ſoleil.

CHAPITRE XIX.

Le Temple.

Nous tournâmes le coin d'une rue, et j'apperçus au milieu d'une belle place un temple en forme de rotonde couronné d'un dôme magnifique. Cet édifice ſoutenu ſur un ſeul rang de colonnes avoit quatre grands portrails. Sur chaque fronton on liſoi cette inſcription: *Temple de Dieu.* Le tems avoit déja inprimé une teinte vénérable à ſes murailles; elles en avoient plus de majeſté. Arrivé à la porte du temple, quel fut mon étonnement lorſque je lus dans un tableau ces quatre vers tracés en gros caracteres.

Loin de rien decider ſur cet Etre ſuprême,
Gardons, en l'adorant, un ſilence profond;
Sa nature eſt immenſe et l'eſprit s'y confond,
Pour ſavoir ce qu'il eſt, il faut être lui-même.

Oh! pour le coup, lui dis-je à voix baſſe, vous ne direz pas que ceci ſoit de votre ſiecle, — Cela ne fait pas plus l'éloge du vôtre, reprit-il, car vos théologiens devoient s'en tenir là. Mais cette réponſe qui ſemble avoir été faite par Dieu même, eſt reſtée confondue parmi les vers dont on ne faiſoit pas grand cas; je ne ſais cependant s'il y en a de plus beaux pour le ſens qu'ils renferment, et je crois qu'ils ſont ici à leur veritable place.

Nous ſuivîmes le peuple qui d'un air recueilli, d'un pas tranquille et modeſte, alloit remplir la profondeur du temple. Chacun s'aſſéyoit à ſon tour ſur des rangs de petits ſieges ſans dos, et les hommes étoient ſéparés des femmes. L'autel étoit au centre; il étoit abſolument nud, et chacun pouvoit diſtinguer le prêtre qui faiſoit fumer l'encens. A l'inſtant où ſa voix prononçoit les cantiques ſacrés, le choeur des aſſiſtans élevoit alternativement la ſienne. Leur chant doux et modéré peignoit le ſentiment reſpectueux de leur coeur; ils ſembloient pénétrés de la majeſté divine. Point de ſtatues, point de figures allégoriques, point de tableaux

bleaux [1]). Le saint nom de Dieu mille fois répété, tracé en plusieurs langues, regnoit sur toutes les murailles. Tout annonçoit l'unité d'un Dieu; et l'on avoit banni scrupuleusement tout ornement étranger: Dieu seul enfin étoit dans son temple.

Si on levoit les yeux vers le sommet du temple, on voyoit le ciel à découvert; car le dôme n'étoit pas fermé par une voûte de pierre, mais par des vîtraux transparens. Tantôt un ciel clair et serein annonçoit la bonté du Createur; tantôt d'épais nuages qui fondoient en torrens, peignoient le sombre de la vie et disoient que cette triste terre n'est qu'un lieu d'exil: le tonnerre publioit combien ce Dieu est redoutable lorsqu'il est offensé; et le calme des airs qui succédoit aux éclairs enflammés annonçoit que la soumission désarme sa main vengeresse. Quand le souffle du printems faisoit descendre l'air pur de la vie, comme un fleuve balsamique, alors il imprimoit cette vérité salutaire et consolante, que les trésors de la clémence divine sont inépuisables.

Ainsi

1) Les protestans ont raison. Tous ces ouvrages des hommes disposent le peuple à l'idolâtrie. Pour annoncer un Dieu invisible et présent, il faut un temple où il n'y ait que lui.

Ainſi les élémens et les ſaiſons, dont la voix eſt ſi éloquente à qui ſait l'entendre, parloient à ces hommes ſenſibles et leur decouvroient le maitre de la nature ſous tous ſes rapports [2]).

On n'entendoit point de ſons diſcordans. La voix des enfans mêmes étoit formée à un plein chant majeſtueux. Point de muſique ſautillante et profane. Un ſimple jeu d'orgue (lequel n'étoit point bruyant,) accompagnoit la voix de ce grand peuple; et ſembloit le chant des immortels qui ſe mêloit aux voeux publics. Perſonne n'entroit ni ne ſortoit pendant la priere. Aucun ſuiſſe gróſſier, aucun quêteur importun ne venoit interrompre le recueillement des fideles adorateurs. Tous les aſſiſtans étoient frappés d'un religieux et profond reſpect; pluſieurs étoient proſternés, le viſage contre terre. Au milieu de ce ſilence, de ce recueillement univerſel, je fus ſaiſi d'une terreur ſacrée: il ſembloit que la divi-

2) Un ſauvage errant dans les bois, contemplant le ciel et la nature, ſentant, pour ainſi dire, la ſeul maitre qu'il réconnoît, eſt plus près de la veritable religion qu'un chartreux, enfoncé dans ſa loge et vivant avec les fantômes d'une imagination échauffée.

divinité fût descendue dans le temple et le remplissoit de sa présence invisible.

Il y avoit des troncs aux portes pour les aumônes, mais ils etoient placés dans des passages obscurs. Ce peuple savoit faire des oeuvres de charité sans le besoin d'être remarqué. Enfin dans les momens d'adoration le silence étoit si religieusement observé, que la sainteté du lieu, jointe à l'idée de l'Etre Suprême, portoit dans tous les coeurs une impression profonde et salutaire.

L'exhortation du pasteur à son troupeau étoit simple, naturelle, éloquente par les choses encore plus que par le style. Il ne parloit de Dieu que pour le faire aimer; des hommes, que pour leur recommander l'humanité, la douceur et la patience. Il ne cherchoit point à faire parler l'esprit, tandis qu'il devoit toucher le coeur. C'étoit un pere qui conversoit avec ses enfans sur le parti qui leur étoit le plus convenable de prendre. On étoit d'autant plus pénétré, que cette morale se trouvoit dans la bouche d'un parfait honnête homme. Je ne m'ennuyai point; car le discours ne comportoit ni déclamation, ni portraits vagues, ni figures recherchées, et surtout point de lam-

lambeaux de poëtes decousus et fondus dans une prose qui en devient ordinairement plus froide [3]).

C'est ainsi, me dit mon guide, que tous les matins on a coutume de faire une priere publique. Elle dure une heure, et le reste du jour les portes de l'édifice demeurent fermées. Nous n'avons gueres de fêtes religieuses; mais nous en avons de civiles, qui délassent le peuple sans le porter au libertinage. En aucun jour l'homme ne doit rester oisif: à l'exemple de la nature qui n'abandonne point ses fonctions, il doit se reprocher de quitter les siennes. Le repos n'est point l'oisiveté. L'inaction est un dommage réel fait à la patrie, et la cessation

3) Ce qui me déplait sur-tout dans nos prédicateurs, c'est qu'ils n'ont point de principes stables et assurés en fait de morale; ils puisent leurs idées dans leur texte et non dans leur coeur; aujourd'hui ils sont modérés, raisonnables; allez les entendre le lendemain, ils seront intolérans, extravagans. Ce ne sont que des mots qu'ils proferent: peu leur importe même qu'ils se contredisent, pourvu que leurs trois points soient remplis. J'en ai entendu un qui pilloit l'Encyclopédie, et qui déclamoit contre les Encyclopédistes.

tion du travail eſt au fond un diminutif du trépas. Le tems de la priere eſt fixé: il eſt ſuffiſant pour élever le coeur vers Dieu. De longs offices amenent la tiédeur et le dégoût. Toutes les oraiſons ſecrettes ſont moins méritoires que celles qui rénniſſent la publicité à la ferveur.

Ecoutez la formule de la priere uſitée parmi nous; chacun la répete et médite ſur toutes les penſées qu'elle renferme.

„Etre unique, incrée, Créateur intelligent de ce vaſte univers! puiſque ta bonté l'a donné en ſpectacle à l'homme, puiſqu'une auſſi foible créature a reçu de toi les dons précieux de réfléchir ſur ce grand et bel ouvrage, ne permets pas, qu'a l'exemple de la brute elle paſſe ſur la ſurface de ce globe ſans rendre hommage à ta toute-puiſſance et à ta ſageſſe. Nous admirons tes oeuvres auguſtes. Nous béniſſons ta main ſouveraine. Nous t'adorons comme maître: mais nous t'aimons comme pere univerſel des êtres. Oui, tu es bon, autant que tu es grand; tout nous le dit, et ſurtout notre coeur. Si quelques maux paſſagers nous affligent ici-bas, c'eſt ſans doute parce qu'ils ſont inevitables; d'ailleurs tu le veux, cela nous ſuffit; nous nous ſoumettons

tons avec confiance, et nous éſperons en ta clémence infinie. Loin de murmurer, nous te rendons graces de nous avoir crées pour te connoître.

Que chacun t'honore à ſa maniere et ſelon ce que ſon coeur lui dictera de plus tendre et de plus enflammé: nous ne donnerons point de bornes à ſon zele. Tu n'as daigné nous parler que par la voix éclatante de la nature. Tout notre culte ſe réduit à t'adorer, à te bénir, à crier vers ton trône que nous ſommes foibles, miſérables, bornés, et que nous avons beſoin de ton bras ſecourable.

Si nous nous trompions, ſi quelque culte ancien ou moderne étoit plus agréable à tes yeux que le nôtre, ah! daigne ouvrir nos yeux et diſſiper les ténebres de notre eſprit; tu nous trouveras fideles à tes ordres. Mais ſi tu es ſatisfait de ces foibles hommages que nous ſavons être dûs à ta grandeur, à ta tendreſſe vraiment paternelle, donnes-nous la conſtance pour perſévérer dans les ſentimens reſpectueux qui nous animent. Conſervateur du genre humain! toi, qui l'embraſſes d'un coup d'oeil, fais que la charité embraſe de même les coeurs de tous les habitans de ce globe, qu'ils

qu'ils s'aiment tous comme freres, qu'ils t'adreſſent le même cantique d'amour et de reconnoiſſance!

Nous n'oſons dans nos voeux limiter la durée de notre vie; ſoit que tu nous enleves de cette terre, ſoit que tu nous y laiſſes, nous n'échapperons point à ton regard: nous ne te demandons que la vertu, dans la crainte d'aller contre tes impénétrables decrets; mais humbles, ſoumis et réſignés à tes volontés, daigne, ſoit que nous paſſions par une mort douce, ſoit par une mort douloureuſe, daigne nous attirer vers toi, ſource éternelle du bonheur. Nos coeurs ſoupirent après ta préſence. Qu'il tombe ce vêtement mortel, et que nous volions dans ton ſein! Ce que nous voyons de ta grandeur nous fait déſirer d'en voir davantage. Tu as trop fait en faveur de l'homme, pour ne pas donner de l'audace à ſes penſées! il n'éleve vers toi des voeux ſi ardens que parce que ta créature ſe ſent née pour tes bienfaits.„

Mais, mon cher Monſieur, lui dis-je, votre Religion, ſi vous me permettez de vous le dire, eſt à peu près celle des anciens patriarches, qui adoroient Dieu en eſprit et en vérité ſur le ſommet des montagnes. —

Juſtement, vous avez trouvé le mot propre. Notre Religion eſt celle d'Enoch, d'Elie, d'Adam. C'eſt bien là du moins la plus ancienne. Il en eſt de la Religion comme de la Loi; la plus ſimple eſt la meilleure. Adorer Dieu, reſpecter ſon prochain, écouter cette conſcience, ce juge qui toujours veille aſſis au dedans de nous, n'étouffer jamais cette voix céleſte et ſecrette, tout le reſte eſt impoſture, fourberie, menſonge. Nos prêtres ne ſe diſent point excluſivement inſpirés de Dieu: ils ſe nomment nos égaux: ils avouent qu'ils nagent, comme nous, dans les ténebres; ils ſuivent le point lumineux que Dieu a daigné nous montrer; ils l'indiquent à leurs freres ſans deſpotiſme, ſans oſtentation. Une morale pure, et point de dogmes extravagans, voilà le moyen de n'avoir ni impies, ni fanatiques, ni ſuperſtitieux. Nous l'avons trouvé ce moyen heureux et nous en remercions ſincerement l'auteur de tout bien.

— Vous adorez un Dieu; mais admettez-vous l'immortalité de l'ame? Quelle eſt votre opinion ſur ce grand et impénétrable ſecret? Tous les philoſophes ont voulu le percer. Le ſage et l'inſenſé ont dit leur mot. Les Syſtêmes les plus diverſifiés,

ſifiés, les plus poétiques ſe ſont élevés ſur ce fameux chapitre. Il ſemble avoir allumé par excellence l'imagination des legiſlateurs. Qu'en penſe votre ſiecle?

— Il ne faut que des yeux pour être adorateur, me répondit-il; il ne faut que rentrer en ſoi-même pour ſentir qu'il y a quelque choſe en nous qui vit, qui ſent, qui penſe, qui veut, qui ſe détermine. Nous penſons que notre ame eſt diſtincte de la matiere, qu'elle eſt intelligente par ſa nature. Nous raiſonnons peu ſur cet objet: nous aimons à croire tout ce qui éleve la nature humaine. Le ſyſtême qui l'aggrandit davantage nous devient le plus cher, et nous ne penſons pas que des idées qui honorent les creatures d'un Dieu puiſſent jamais être fauſſes. En adoptant le plan le plut ſublime, ce n'eſt point ſe tromper, c'eſt frapper au véritable but. L'incrédulité n'eſt que foibleſſe, et l'audace de la penſée eſt la foi d'un être intelligent. Pourquoi ramperions-nous vers le néant, tandis que nous nous ſentons des aîles pour voler jusqu'à Dieu et que rien ne contredit cette hardieſſe généreuſe? S'il étoit poſſible que nous nous trompaſſions, l'homme auroit donc imaginé un ordre de choſes plus beau

que celui qui existe ; la puissance souveraine ne seroit donc limitée : j'ai presque dit sa bonté.

Nous croyons que toutes les ames sont égales pas leur essence, différentes par leurs qualités. L'ame d'un homme, et celle d'un animal, sont également immatérielles ; mais l'une a fait un pas de plus que l'autre vers la perfectibilité ; et voilà ce qui constitue son état actuel, mais qui toutefois peut changer.

Nous pensons ensuite que tous les astres et que toutes les planetes sont habités, mais que rien de ce que l'on voit, de ce qu'on sent dans l'un ne se trouve dans l'autre. Cette magnificence sans bornes, cette chaîne infinie de ces différens mondes, ce cercle radieux devoit entrer dans le vaste plan de la création. Eh, bien ! ces soleils, ces mondes si beaux, si grands, si divers, ils nous paroissent les habitations qui ont été toutes préparées à l'homme : elles se croisent, se correspondent et sont toutes subordonnées l'une à l'autre. L'ame humaine monte dans tous ces mondes, comme à une échelle brillante et graduée, qui l'approche à chaque pas de la plus grande perfection. Dans ce voyage, elle

ne

ne perd point le ſouvenir de ce qu'elle a vu, et de ce qu'elle a appris: elle conſerve le magazin de ſes idées, c'eſt ſon plus cher tréſor, elle le tranſporte partout avec elle. Si elle s'eſt élancée vers quelque découverte ſublime, elle franchit les mondes peuplés d'habitans qui ſont reſtés au-deſſous d'elle; elle monte en raiſon des connoiſſances et des vertus qu'elle a acquiſes. L'ame de Newton a volé par ſa propre activité vers toutes ces ſpheres qu'il avoit peſées. Il ſeroit injuſte de penſer que le ſouffle de la mort eût eteint ce puiſſant génie. Cette deſtruction ſeroit plus affligeante, plus inconcevable qne celle de l'univers matériel. Il ſeroit de même abſurde de dire que ſon ame ſe ſeroit trouvée de niveau à celle d'un homme ignorant ou ſtupide. En effet, il eut été inutile à l'homme de perfectionner ſon ame, ſi elle n'eût pas dû s'élever, ſoit par la contemplation, ſoit par l'exercice des vertus; mais un ſentiment intime, plus fort que toutes les objections, lui crie: *développe toutes tes forces, mépriſe la mort; il n'appartient qu'à toi de la vaincre et d'augmenter ta vie qui eſt la penſée.*

Pour ces ames rampantes, qui se sont avilies dans la fange du crime ou de la paresse, elles retournent au même point d'où elles sont parties, ou bien elles retrogradent. C'est pour longtems qu'elles sont attachées sur les tristes bords du néant, qu'elles penchent vers la matiere, qu'elles forment une race animale et vile; et tandis que les ames généreuses s'élancent vers la lumiere divine, éternelle, elles s'enfoncent dans ces ténebres où jaillit à peine un pâle rayon d'existence. Tel monarque à son décès devient taupe; tel ministre, un serpent venimeux, habitant des marais empestés: tandis que l'ecrivain qu'il dédaignoit ou plutôt qu'il méconnoissoit, a obtenu un rang glorieux parmi ces intelligences amies de l'humanité.

Pythagore avoit apperçu cette égalité des ames; il avoit senti cette transmigration d'un corps à un autre; mais ces ames tournoient sur le même cercle, et ne sortoient jamais de leur globe. Notre métempsycose est plus raisonnée, et supérieure à l'ancienne Ces esprits nobles et généreux qui ont choisi pour guide de leur conduite le bonheur de leurs semblables, la mort leur ouvre une route glorieuse et brillante. Que pen-

penſez-vous de notre ſyſtême? — Il me charme; il ne contredit ni le pouvoir ni la bonté de Dieu. Cette marche progreſſive, cette aſcenſion dans différens mondes, tous l'ouvrage de ſes mains, cette viſite de la création des globes, tout me paroît répondre à la dignité du Monarque qui ouvre tous ſes domaines à l'oeil fait pour les contempler. — Oui, mon frere, reprit-il avec enthouſiaſme, quelle image intéreſſante que tous ces ſoleils parcourus, que toutes ces ames s'enrichiſſant dans leur courſe où ſe rencontrent des millions de nouveautés, ſe perfectionnant ſans ceſſe, devenant plus ſublimes à meſure qu'elles s'approchent du Souverain Etre, le connoiſſant plus perfaitement, l'aimant d'un amour plus éclairé, ſe plongeant dans l'océan de ſa grandeur! O homme, rejouis-toi! tu ne peux marcher que de merveilles en merveilles; un ſpectacle toujours nouveau, toujours miraculeux t'attend: tes eſpérances ſont grandes; tu parcoureras le ſein immenſe de la nature, juſqu'à ce que tu ailles te perdre dans le Dieu dont elle tire ſa ſuperbe origine. — Mais les méchans, m'ecriai-je, qui ont peché contre la loi naturelle, qui

ont fermé leur coeur au cri de la pitié, qui ont égorgé l'innocence, qui ont regné pour eux seuls, que deviendront-ils? Sans aimer la haine et la vengeance, je bâtirois de mes mains un enfer pour y plonger certaines ames cruelles, qui ont fait bouillonner mon sang d'indignation à la vue des maux qu'elles ont fait tomber sur le foible et le juste. — Ce n'est point à notre foiblesse subordonnée encore à tant de passions, à prononcer sur la maniere dont Dieu les punira; mais il est certain, que le méchant sentira le poids de sa justice. Loin de ses regards, tout être perfide, cruel, indifférent aux maux d'autrui. Jamais l'ame de Socrate ou de Marc-Aurele ne rencontrera celle de Néron: elles seront toujours d'une distance infinie. Voilà ce que nous osons assurer. Mais ce n'est point à nous à mesurer les poids qui entreront dans la balance éternelle. Nous croyons que les fautes qui n'ont pas entiérement obscurci l'entendement humain, que le coeur qui ne s'est point avili jusqu'à l'insensibilité, que les rois mêmes qui ne se sont pas cru des dieux, pourront se purifier en améliorant leur espece pendant une longue suite d'années. Ils descendront dans des globes

où

où le mal physique prédominant sera le fouet utile qui leur fera sentir leur dépendance, le besoin qu'ils ont de clémence, et rectifiera les prestiges de leur orgueil. S'ils s'humilient sous la main qui les châtie, s'ils suivent les lumieres de la raison pour se soumettre, s'ils reconnoissent combien ils sont éloignés de l'état où ils pourroient parvenir, s'ils font quelques efforts pour y arriver, alors leur pélérinage sera infiniment abrégé; ils mourront à la fleur de leur âge: on les pleurera; tandis que souriant en abandonnant ce triste globe, ils gémiront sur le sort de ceux qui doivent rester après eux sur une planete malheureuse dont ils sont délivrés. Ainsi tel qui craint la mort, ne sait ce qu'il craint: Ses terreurs sont filles de son ignorance, et cette ignorance est la premiere punition de ses fautes.

Peut-être aussi que les plus coupables perdront le précieux sentiment de la liberté. Ils ne seront point anéantis; car l'idée du néant nous repugne: il n'y a point de néant sous un Dieu Créateur, Conservateur et Réparateur. Que le méchant ne se flatte point de pouvoir s'y enfoncer; il sera poursuivi par cet oeil absolu qui pénetre tout. Les persécuteurs de toute espece vé-

géteront ſtupidement dans la derniere claſſe de l'exiſtence; ils ſeront livrés inceſſamment à une deſtruction renaiſſante qui ramenera leur esclavage et leur douleur; mais Dieu ſeul ſait le tems qui doit les punir ou les abſoudre.

CHAPITRE XX.

Le Prélat.

Tenez, voilà par exemple un ſaint vivant qui paſſe; cet homme ſimplement vêtu d'une robe violette, ſe ſoutenant ſur un bâton, et dont la démarche et le regard n'annoncent ni oſtentation ni modeſtie affectée, c'eſt notre prélat — Quoi! votre prélat à pied? — Oui, à l'imitation du premier des apôtres. On lui a donné cependant depuis peu une chaiſe à porteurs, mais il ne s'en ſert que dans la plus grande néceſſité. Son revenu coule preſque en entier dans le ſein des pauvres: avant de répandre ſes bienfaits, il ne s'informe pas ſi un homme eſt attaché a ſes opinions particulieres: il ſuffit qu'ils ſoient hommes. Il n'eſt point entêté, point fanatique, point opiniâtre, point perſécuteur; il n'abuſe point d'une autorité ſacrée pour ſe croire

au

au niveau du trône. Son oeil eſt toujours ſerein, image de cette ame douce, égale et paiſible, qui ne met de chaleur et d'activité que dans l'emploi de faire le bien. Il dit ſouvent à ceux qu'il rencontre: *Mes amis, la charité, comme dit St. Paul, marche avant la foi. Soyez bienfaiſans, et vous aurez accompli la loi. Reprenez votre prochain s'il s'égare, mais ſans orgueil, ſans aigreur. Ne tourmentez perſonne au ſujet de ſa croyance, et gardez-vous de vous préférer dans le fond du coeur à celui que vous voyez commettre une faute, car demain vous ſerez peut-être plus coupable que lui. Ne prêchez que d'exemple. N'allez point mettre au nombre de vos ennemis un homme qui diſpoſeroit abſolument de ſa penſée. Le fanatisme, dans ſa cruelle opiniâtreté, a déja fait trop de mal pour ne pas redouter et prévenir juſqu'à ſes moindres apparences. Ce monſtre paroit d'abord flatter l'orgueil humain et aggrandir l'ame qui lui donne accès; mais bientôt il a recours à la ruſe, à la perfidie, à la cruauté; il foule aux pieds toute vertu et devient le plus terrible fléau de l'humanité.*

Mais,

Mais, lui dis-je, quel eſt ce magiſtrat au port vénérable qui l'arrête et avec qui il converſe avec tant d'amitié? — C'eſt un des peres de la patrie, c'eſt le chef du ſenat qui emmene notre patriarche dîner avec lui. Dans leur ſobre et court repas, il ſera plus d'une fois queſtion du pauvre indigent, de la veuve, de l'orphelin et des moyens de ſoulager leurs maux. Tel eſt l'intéret qui les raſſemble & qu'ils traitent avec le plus beau zèle, ils n'entrent jamais dans la vaine diſcuſſion de ces antiques et riſibles prérogatives qui exerçoient ſi puérilement les eſprits graves de votre tems.

CHAPITRE XXI.

Communion des deux Infinis.

Mais quel eſt ce jeune homme, que je vois environné d'une foule empreſſée? Comme la joie ſe peint dans tous ſes mouvemens! comme ſon front eſt brillant! que lui eſt-il arrivé d'heureux? d'où vient il? — Il vient d'être initié, me répondit gravement mon guide. Quoi que nous ayons peu de cérémonies, nous en avons cependant une qui repond à ce que vous appelliez parmi vous *premiére communion.* Nous obſer-

obſervons de fort près le goût, le caractere, les actions les plus ſécretes d'un jeune homme. Dès qu'on s'apperçoit, qu'il cherche les endroits ſolitaires pour y réfléchir; dès qu'on le ſurprend l'oeil attendri, attaché ſur la voute du firmament, contemplant dans une douce extaſe ce rideau azuré qui lui ſemble prêt à s'ouvrir; alors il n'y a plus de tems à perdre, c'eſt un ſigne que ſa raiſon a toute ſa maturité et qu'il peut recevoir avec fruit le développement des merveilles que le Créatur a opérées.

Nous choiſiſſons une nuit où, dans un ciel ſerein, l'armée des étoiles brille dans tout ſon éclat. Accompagné de ſes parens et de ſes amis, le jeune homme eſt conduit à notre obſervatoire: tout à coup nous appliquons à ſon oeil un téleſcope [1]); nous faiſons deſcendre ſous ſes yeux Mars, Saturne, Jupiter, tous ces grands corps flottans avec ordre dans l'eſpace: nous lui ouvrons, pour ainſi dire, l'abîme de l'infini.

---

[1] Le téleſcope eſt le canon moral qui a battu en ruine toutes les ſuperſtitions; tous les fantômes qui tourmentoient la race humaine. Il ſemble que notre raiſon ſe ſoit aggrandie a proportion de l'eſpace immeſurable que nos jeux ont decouvert et parcouru.

fini. Tous ces soleils allumés viennent en foule se presser sous son regard étonné. Alors un pasteur vénérable lui dit d'une voix imposante et majestueuse : „Jeune „homme! voilà le Dieu de l'univers qui se „révele à vous au milieu de ses ouvrages. „Adorez le Dieu de ces mondes, ce Dieu „dont le pouvoir étendu surpasse et la por„tée de la vue de l'homme et celle même „de son imagination. Adorez ce Créateur, „dont la majesté resplendissante est impri„mée sur le front des astres qui obéissent à „ses loix. En contemplant les prodiges „échappés de sa main, sachez avec quelle „magnificence [2]) il peut recompenser le coeur

---

2) Montesquieu dit quelque part que les tableaux qu'on fait de l'enfer sont achevés, mais que lorsqu'on parle du bonheur éternel on ne fait que promettre aux honnettes gens. Cette pensée est un abus de cet esprit saillant qu'il place quelque fois mal-à-propos, que tout homme sensible refléchisse un moment sur la foule des plaisirs vifs et delicats qu'il doit à l'esprit. Combien ils surpassent ceux qu'il reçoit des sens! Et le corps lui-même, qu'est-il sans ame? Que de fois l'on tombe dans une léthargie délicieuse et profonde où l'imagination agréablement flattée vole sans obstacle & se

„coeur qui s'élevera vers lui. N'oubliez „point que parmi ſes oeuvres auguſtes. „l'homme doué de la faculté de les apper„cevoir et de les ſentir, tient le premier „rang, et qu'enfant de Dieu il doit hono„rer ce titre reſpectable!"

Alors la ſcene change: on apporte un microſcope; on lui decouvre un nouvel univers, plus étonnant, plus merveilleux encore que le premier. Ces points vivans que ſon oeil apperçoit pour la premiere fois qui ſe meuvent dans leur inconcevable petiteſſe, et qui ſont doués des memes organes appartenans aux coloſſes de la terre, lui preſentent un nouvel attribut de l'intelligence du Créateur.

Le paſteur reprend du même ton. „E„tres foibles que nous ſommes, placés en„tre deux infinis, opprimés de tout côté ſous „le poids de la grandeur divine, adorons en „ſilen-

---

ſe crée de voluptés exquiſes et variées, qui n'ont aucune reſſemblance avec les plaiſirs matériels. Pourquoi la puiſſance du Créateur ne pourroit-elle pas prolonger, fortifier cet heureux état? L'extaſe qui remplit l'ame du juſte méditant ſur de grands objets, n'eſt-elle pas un avant-goût du plaiſir qui l'attend lorsqu'il contemplera ſans voile le vaſte plan de l'univers?

„ſilence la même main qui alluma tant de „ſoleils, imprima la vie et le ſentiment a des „atomes imperceptibles! Sans doute, l'oeil „qui a compoſé la ſtructure delicate du coeur, „des nerfs, des fibres du ciron, lira ſans „peine dans les derniers replis de notre „coeur. Quelle penſée intime peut ſe dé„rober à ce regard abſolu devant lequel la „voie lactée ne paroit pas plus que la trom„pe de la mite? Rendons toutes nos pen„ſées dignes du Dieu qui les voit naitre et „qui les obſerve. Combien de fois dans le „jour le coeur peut s'élancer vers lui et ſe „fortifier dans ſon ſein! Hélas! tout le „tems de notre vie ne peut etre mieux em„ployé qu'a lui dreſſer au fond de notre „ame un concert éternel de louanges et d'a„ctions de graces!„

Le jeune homme ému, etonné, conſerve la double impreſſion qu'il a reçue presque au même inſtant: il pleure de joie, il ne peut raſſaſier ſon ardente curioſité; elle s'enflâme à chaque pas qu'il fait dans ces deux univers. Ses paroles ne ſont plus qu'un long cantique d'admiration. Son coeur palpite de ſurpriſe et de reſpect, et dans ces inſtans ſentez-vous avec quelle énergie, avec quelle vérité il adore l'Etre des

êtres?

tres? Comme il se remplit de sa présence! Comme ce télescope étend, aggrandit ses idées, les rend dignes d'un habitant de cet étonnant univers! Il guérit de l'ambition terrestre et des petites haines qu'elle enfante; il chérit tous les hommes animés du souffle égal de la vie; il est le frere de tout ce que le Créatur a touché [3]).

Sa gloire deformais sera de moissonner dans les cieux cet amas de merveilles. Il se trouve moins petit depuis qu'l a eu l'avantage d'appercevoir ces grandes choses. Il se dit: Dieu s'est manifesté a moi, mon oeil a visité Saturne, l'étoile Sirius et les soleils pressés de la voie lactée. Je sens que mon être s'est aggrandi depuis que Dieu a daigné établir une relation entre mon néant et sa grandeur. Oh! que je me trouve heureux d'avoir reçu l'intelligence et la vie! J'entrevois quel sera le destin de l'homme vertueux! O Dieu magnifique! fais que je t'adore, fais que je t'aime éternellement.

Il

3) On a voulu ridiculiser un saint qui disoit: *paissez, ma soeur, la brebis; bondissez de joie, poissons qui êtes mes freres.* Ce saint valoit mieux que ses confreres, il étoit vraiment philosophe.

Il revient plusieurs fois se remplir de ces objets sublimes. Dès ce jour il est initié avec les êtres pensans; mais il garde scrupuleusement le secret, afin de ménager le même degré de plaisir et de surprise à ceux qui n'ont point atteint l'âge où l'on sent de tels prodiges. Au jour consacré aux louanges du Créatur, c'est un spectacle édifiant que de voir sur notre observatoire les nombreux adorateurs de Dieu, tomber tous à genoux, l'oeil appliqué sur un télescope et l'esprit en prieres, élancer leur ame avec leur vue vers le fabricateur de ces pompeux miracles [4]). Alors nous chantons certaines hymnes qui ont été composées en langue vulgaire par les premiers écrivains de la nation; elles sont dans toutes les bouches, et peignent la sagesse & la clémence de la Divinité. Nous ne concevons pas com-

4) Si demain le doigt de l'Eternel gravoit ces mots sur la nue, en caracteres de feu: *Mortels, adorez un Dieu!* Qui doute que tout homme ne tombât à genoux et n'adorât? Eh, quoi, mortel insensé et stupide! as-tu besoin que Dieu te parle françois, chinois, arabe? Que sont les étoiles innombrables semées dans l'espace, sinon des caracteres sacrés, intelligibles à tous les yeux, et qui annoncent visiblement un Dieu qui se révele?

comment un peuple entier invoquoit jadis Dieu dans une langue qu' il n' entendoit point, ce peuple étoit bien abſurde ou brûloit du zéle le plus devorant.

Parmi nous, ſouvent un jeune homme cédant a ſon tansport, exprime à toute l'aſſemblée les ſentimens dont ſon coeur eſt plein [5]); il communique ſon enthouſiasme aux coeurs les plus froids; l' amour enflâme et frappe ſes expreſſions. L' Eternel ſemble alors deſcendu au milieu de nous, écouter ſes enfans qui s' entretiennent de ſes ſoins auguſtes et de ſa clemence paternelle. Nos phyſiciens, nos aſtronomes s'empreſſent dans ces jours d'allégreſſe à nous révéler leurs plus belles decouvertes; héraults de la Divinité, ils nous font ſentir ſa préſence dans les objets qui nous paroiſſent les plus inanimés: tout eſt rempli de Dieu, diſent-ils, et tout le révele [6])!

5) Quand un jeune homme a l'enthouſiasme de la vertu, fu il dangereux ou faux, il faut craindre de le détromper; laiſſez-le faire, il ſe rectifiera ſans vous: en voulant le corriger; d'un mot vous tueriez peut-être ſon ame.

6) Le culte exterieur des anciens conſiſtoit en fêtes, en danſes; en hymnes, en feſtins, le tout avec très peu de dogmes. La divinité n'éto-

Auſſi nous doutons que dans toute l'étendue du royaume il ſe trouve un ſeul athée [7]). Ce n'eſt point la crainte qui fermeroit ſa bouche: nous le trouverions aſſez à plaindre pour lui infliger d'autre ſupplice que la honte; nous le bannirions ſeulement du milieu de nous, s'il devenoit l'ennemi public et opiniâtre d'une vérité palpable, conſolante et ſalutaire [8]). Mais avant, nous lui ferions faire un cours aſſidu de phyſique expérimentale; il ne ſeroit pas poſſible alors qu'il ſe refuſât à l'évidence que lui preſenteroit cette ſcience approfondie. Elle a ſçu découvrir des

---

n'étoit pas pour eux un être ſolitaire, armé de foudres. Elle daignoit ſe communiquer et rendre ſa préſence viſible. Ils croyoient l'honorer plutôt par des fêtes que par la triſteſſe et les larmes. Le légiſlateur qui connoitra le mieux le coeur humain, le conduira toujours à la vertu par la route du plaiſir.

7) C'eſt à l'athée de prouver que la notion d'un Dieu eſt contradictoire, et qu'il eſt impoſſible qu'un tel être exiſte: c'eſt le devoir de celui qui nie d'alléguer ſes raiſons.

8) Quand on me parle des mandarins athées de la Chine, qui annoncent la morale la plus admirable et qui ſe conſacrent tout entiers au bien public, je ne dementirai point l'hiſtoire, mais cela me paroit la choſe du monde la plus inconcevable.

des rapports si étonnans, si éloignés et en même tems si simples, depuis qu'ils sont connus; il y a tant de merveilles accumulées qui dormoient dans son sein, maintenant exposées au grand jour; la nature enfin est si eclairée dans ses moindres parties, que celui qui nieroit un Créateur intelligent, ne seroit pas regardé seulement comme un fou, mais comme un être pervers, et la nation entiere prendroit le deuil à cette occasion pour marquer sa douleur profonde [9]).

Graces au ciel, comme personne dans notre ville n'a la misérable manie de vouloir se distinguer par des opinions extravagantes et diamétralement opposées au jugement universel des hommes, nous sommes tous d'accord sur ce point important; et celui-là posé, je n'aurai pas de peine [10]) à vous faire comprendre que tous les principes de la morale la plus pure, se dé-

 duisent

9) La presence intime et universelle d'un Dieu bon et magnifique, ennoblit la nature et répand partout je ne sais quel air vivant et animé qu'une doctrine sceptique e désespérante ne peut donner.

10) *Je crains Dieu*, disoit quelqu'un, *et après Dieu je ne crains que celui qui ne le craint pas.*

duiſent d'eux-mêmes appuyés qu'ils ſont ſur cette baſe inébranlable.

On penſoit dans votre ſiecle qu'il étoit impoſſible de donner au peuple une religion purement ſpirituelle; c'étoit une erreur grave. Pluſieurs de vos philoſophes outrageoient la nature humaine par cette opinion fauſſe. L'idée d'un Dieu, dégagée de tout alliage impur, n'étoit pas cependant ſi difficile à ſaiſir. Il eſt bon de le répéter encore une fois: *C'eſt l'ame qui ſent Dieu.* Pourquoi le menſonge ſeroit il plus naturel à l'homme que la vérité? Il vous auroit ſuffi de bannir les impoſteurs qui trafiquoient des choſes ſacrés, qui ſe prétendoient mediateurs entre la divinité et l'homme et qui diſtribuoient des prejugés encore plus vils que l'or qu'ils en recevoient.

Enfin l'idolâtrie, ce monſtre antique, que les peintres, les ſtatuaires et les poëtes avoient déifié à l'envi l'un de l'autre pour l'aveuglement et le malheur du monde, eſt tombé ſous nos mains triomphantes.

L'unité d'un Dieu, Etre Incrée, Etre Spirituel, telle eſt la baſe de notre religion. Il ne faut qu'un ſoleil pour l'univers. Il ne faut qu'une idée lumineuſe pour eclarier

la

la raiſon humaine. Tous ces ſoutiens étrangers et factices que l'on vouloit donner à l'entendement, ne faiſoient que l'étouffer: ils lui prêtoient quelquefois (nous l'avouerons) une énergie que ne produit pas toujours l'aſpect de la ſimple vérité; mais c'étoit un état d'ivreſſe qui devenoit dangereux. L'eſprit religieux a fait naître le fanatisme: on a voulu commander telle et telle adoration: et la liberté de l'homme bleſſée dans ſon plus beau privilege s'eſt juſtement revoltée. Nous abhorrons cette eſpece de tyrannie; nous ne demandons rien au coeur qui ne fait pas ſentir: mais en eſt-il un ſeul qui ſe refuſe à ces traits lumineux et touchans qui ne lui ſont offerts que pour ſon propre bonheur?

C'eſt donner atteinte à l'Etre infiniment parfait, que de calomnier la raiſon et de la préſenter comme un guide incertain et trompeur. La loi divine qui parle d'un bout du monde à l'autre, eſt bien préferable a ces religions factices, inventées par des prêtres. La preuve qu'elles ſont fauſſes, c'eſt qu'elles ne produiſent que de funeſtes effets: c'eſt un édifice qui penche et qui a beſoin d'être perpetuellement étayé. La

loi naturelle eſt une tour inébranlable; [11]) elle n'apporte point la diſcorde, mais la paix et l'égalité. Les fourbes qui ont oſé faire parler Dieu au ton de leurs propres paſſions ont fait paſſer pour des vertus les actions les plus noires; mais ces malheureux, en annonçant un Dieu barbare, ont precipité dans l'athéisme les coeurs ſenſibles, qui aimoient mieux anéantir l'idée d'un Etre vindicatif que de montrer cet être effrayable à l'univers [12]).

Nous

11) La loi naturelle, ſi ſimple et ſi pure, parle un langage uniforme à toutes les nations: elle eſt intelligible pour tout être ſenſible; elle n'eſt point environnée d'ombres, de myſteres; elle eſt vivante; elle eſt gravée dans tous les coeurs en caracteres ineffaçables: ſes décrets ſont à couvert des révolutions de la terre, des injures du tems, des caprices de l'uſage. Tout homme vertueux en eſt le prêtre. Les erreurs et les vices ſont ſes victimes. L'univers eſt ſon temple, et Dieu la ſeule Divinité qu'elle encenſe, on a répété ceci mille fois; mais il eſt bon de le redire encore. Oui, la morale eſt la ſeule réligion neceſſaire à l'homme: il eſt religieux dès qu'il eſt raiſonnable; il eſt vertueux dès qu'il ſe rend utile: en rentrant dans le fond de ſon coeur, en conſultant ſon être, tout homme ſaura ce qu'il ſe doit à lui même et ce qu'il doit aux autres.

12) C'eſt en écraſant les hommes à force de ter-

Nous, aucontraire, c'eſt ſur la bonté du Créateur ſi viſiblement empreinte que nous élevons nos coeurs vers lui. Les ombres d' ici-bas, les maux paſſagers qui nous affligent, les douleurs, la mort ne nous épouvantent point: tout cela, ſans doute, eſt utile, neceſſaire, et nous eſt même impoſé pour notre plus grande felicité. Il eſt un terme à nos connoiſſances; nous ne pouvons ſavoir ce que Dieu fait. Que l'univers vienne à ſe diſſoudre, pourquoi craindre? quelque revolution qui arrive, nous tomberons toujours dans le ſein de Dieu.

terreurs, c'eſt en troublant leur entendement, que la plupart des legislateurs en ont fait des eſclaves et ſe ſont flattés de les retenir éternellement ſous le joug. L'enfer des Chrétiens eſt ſans contredit le blaſpheme le plus injurieux fait à la bonté et à la juſtice divines. Le mal fait toujours ſur l'homme des impreſſions beaucoup plus fortes que le bien: Ainſi un Dieu méchant frappe plus l'imagination qu'un Dieu bon. Voilà pourquoi on voit dominer une teinte lugubre animé dans toutes les religions du monde. Elles diſpoſent les mortels à la mélancolie. Le nom de Dieu renouvelle ſans ceſſe en eux le ſentiment de la frayeur. Une confiance filiale, une eſperance reſpectueuſe honoreroient davantage l'auteur de tout bien.

CHAPITRE XXII.

Singulier Monument.

Je ſortois du temple. On me conduiſit dans une place non éloignée pour conſidérer à loiſir un monument nouvellement bâti: il étoit en marbre; il aiguiſoit ma curioſité et m'inſpira le deſir de percer le voile des emblêmes dont il étoit environné. On ne voulut pas m'expliquer ce qu'il ſignifioit; on me laiſſa le plaiſir et la gloire de le deviner. Une figure dominante attiroit tous mes regards. A la douce majeſté de ſon front, à la nobleſſe de ſa taille, à ſes attributs de concorde et de paix je reconnus l'humanité ſainte. D'autres ſtatues étoient à genoux, et repreſentoient des femmes dans l'attitude de la douleur et du remords. Hélas! l'emblême n'étoit pas difficile à pénétrer; c'étoient les nations figurées qui demandoient pardon à l'humanité des playes cruelles qu'elles lui avoient cauſées pendant plus de vingt ſiecles!

La France, à genoux, imploroit le pardon de la nuit horrible de la S. Barthélemi, de la dure révocation de l'Edit de Nantes, et de la perſécution des ſages qui na-

qui-

quirent dans son sein. Comment avec la douceur de son front commit-elle de si noirs attentats! L'Angleterre abjuroit son fanatisme, ses deux roses, et tendoit la main à la philosophie; elle promettoit de ne plus verser que le sang des tyrans [1]). La Hollande détestoit ses partis de Gomar et d'Arminius, et le supplice du vertueux Barnévelt. L'Allemagne cachoit son front altier, et ne voyoit qu'avec horreur l'histoire de ses divisions intestines, de ses fureurs énergumenes, de sa rage théologique, qui avoit singulierement contrasté avec sa froideur naturelle. La Pologne avoit en indignation ses mepriſables confédérés, qui, de mon tems déchirerent son sein et renouvellerent les atrocités des croisades. L'Espagne, plus coupable encore que ses soeurs gémissoit d'avoir poursuivi les restes déplorables de mille nations dans le fond des forêts et dans les trous des rochers, d'avoir accoutumé des animaux, moins féroces qu'eux, à boire le sang humain [2]). — Mais l'Espagne avoit beau gémir, supplier, elle ne devoit point obtenir son pardon; le sup-

1) Elle a tenu parole.

2) Les Européens au Nouveau Monde, quel livre à faire!

ſupplice lent de tant de malheureux condamnés aux mines devoit dépoſer à jamais contre elle [3]). Le ſtatuaire avoit repréſenté pluſieurs eſclaves mutilés, qui crioient vengeance en regardant le ciel: on reculoit d'effroi, on croyoit entendre leurs cris. Un marbre veiné de ſang compoſoit ſa figure, et cette couleur effrayante étoit ineffaçable, comme la memoire de ſes forfaits [4]).

On

3) Lorſque je ſonge à ces infortunés qui ne tiennent à la nature que par la douleur, enſevelis vivans dans les entrailles de la terre, ſoupirant après ce ſoleil qu'ils ont eu le malheur de voir et qu'ils ne verront plus, qui gémiſſent dans ces horribles cachots autant de fois qu'ils reſpirent et qui ſavent ne devoir ſortir de cette nuit effroyable que pour entrer dans l'ombre éternelle de la mort; alors un friſſon interieur parcourt tout mon être, je crois habiter les tombeaux qu'ils habitent, reſpirer avec eux l'odeur des flambeaux qui éclairent leur affreuſe demeure; je vois l'or, idole de la terre ſous ſon veritable aſpect et je ſens que la Providence doit attacher à ce même métal, ſource de tant de barbarie, le châtiment des maux innombrables qu'il a cauſés, même avant de voir le jour.

4) Vingt millions d'hommes ont été égorgés ſous le fer de quelques Eſpagnols, et l'em-

On voyoit dans le lointain l'Italie, cauſe originelle de tant de maux, premiere ſource des fureurs qui couvrirent les deux mondes, proſternée et le front contre terre elle étouffoit ſous ſes pieds la torche ardente de l'excommunication; elle ſembloit n'oſer avancer pour ſolliciter ſon pardon. Je voulus conſidérer de près les traits de ſon viſage; mais un coup de foudre recemment tombé l'avoit defiguré, et lorsque je m'approchai elle étoit méconnoiſſable et toute noircie des feux du tonnerre.

L'humanité radieuſe levoit ſon front touchant au milieu de ces femmes humbles et humiliées. Je remarquai que le ſtatuaire avoit donné à ſon viſage les traits de cette nation libre et courageuſe qui avoit briſé les fers de ſes tyrans. Le chapeau du grand Tell ornoit ſa tête [5]); c'étoit le diadême le plus

---

l'empire d'Eſpagne contient à peine ſept millions d'ames!

5) Si Platon revenoit au monde, ſes regards tomberoient, ſans doute, avec admiration ſur les républiques Helvétiques. Les ſuiſſes ont excellé dans ce qui fait l'eſſence des républiques, c'eſt-a-dire, dans la conſervation de leur liberté ſans rien entreprendre ſur celle des autres. La bonne foi, la candeur, l'amour

plus respectable qui ait jamais ceint le front d'un monarque. Elle sourioit à l'auguste philosophie, sa soeur, dont les mains pures et blanches étoient étendues vers le ciel qui la regardoit d'un oeil plein d'amour.

Je sortois de cette place, lorsque vers la droite j'apperçus sur un magnifique piedestal un negre, la tête nue, le bras tendu, l'oeil fier, l'attitude noble, imposante. Autour de lui étoient les débris de vingt sceptres. A ses pieds on lisoit ces mots: *Au vengeur du nouveau monde!*

Je jettai un cri de surprise et de joie. Oui, me répondit-on avec une chaleur égale à mes transports; la nature a enfin crée cet homme étonnant, cet homme immortel, qui devoit delivrer un monde de la tyrannie la plus atroce, la plus longue, la plus insultante. Son génie, son audace, sa patience, sa fermeté, sa vertueuse vengeance ont été récompensés: il a brisé les fers de ses compatriotes. Tant d'esclaves op-

---

mour de travail, cette alliance avec toutes les nations qui est unique dans l'histoire, la force et le courage entretenus dans une paix profonde, malgré la difference des réligions, voilà ce qui devroit servir de modele aux peuples et les faire rougir de leur extravagance.

opprimés sous le plus odieux esclavage, sembloient n'attendre que son signal pour former autant de héros. Le torrent qui brise ses digues, la foudre qui tombe, ont un effet moins prompt moins violent. Dans le même instant ils ont versé le sang de leurs tyrans. François, Espangols, Anglois, Hollandois, Portugais, tout a été la proie du fer, du poison et de la flamme. La terre de l'Amérique a bu avec avidité ce sang qu'elle attendoit depuis longtems, et les ossemens de leurs ancêtres lâchement égorgés ont paru s'élever alors et tressaillir de joie.

Les naturels ont repris leurs droits imprescriptibles, puisque c'étoient ceux de la nature. Ce héroïque vengeur a rendu libre un monde dont il est le dieu, et l'autre lui a décerné des hommages et des couronnes. Il est venu comme l'orage qui s'étend sur une ville criminelle, que ses foudres vont écraser. Il a été l'ange exterminateur à qui le Dieu de justice avoit remis son glaive: il a donné l'exemple que tot ou tard la cruauté sera punie, et que la Providence tient en reserve de ces ames fortes qu'elle dechaine sur la terre pour rétablir

tablir l'équilibre que l'iniquité de la féroce ambition a ſeu détruire *).

CHAPITRE XXIII.

Le Pain, le Vin, etc.

J'etois ſi charmé de mon conducteur, que je craignois à chaque inſtant qu'il ne me quittât. L'heure du dîner etoit ſonnée comme j'étois loin de mon quartier, et que tous les gens de ma connoiſſance étoient morts, je cherchois des yeux quelque traiteur pour l'inviter poliment à dîner et reconnoître du moins ſa complaiſance: mais à chaque pas je perdois la carte; je traverſai pluſieurs rues ſans rencontrer un ſeul bouchon.

Que ſont devenus, m'écriai-je, tous ces traiteurs, tous ces aubergiſtes, tous ces marchands de vin, qui unis et diviſés dans le même emploi, étoient toujours en procès

*) Ce héros, ſans doute, épargnera ces généreux Quakers qui viennent de rendre la liberté a leurs negres; époque memorable et touchante qui m'a fait verſer des larmes, de joje et qui me fera deteſter les chrétiens qui ne les imiteront pas.

gès [1]) et peuploient jadis cette grande ville? On en rencontroit deux pour un à chaque carrefour? — C'étoit encore là un des abus que votre siecle laissoit subsister. On toléroit une falsification mortelle qui tuoit les citoyens en santé. Le pauvre, c'est-à-dire,

1) Celui qui tourne la broche ne peut mettre la nappe, et celui qui met la nappe ne peut tourner la broche. C'est une chose curieuse à examiner que les statuts des communautés de la bonne ville de Paris. Le parlement siège gravement pendant plusieurs audiences pour fixer invariablement les droits d'un rôtisseur. Il vient de s'elever une cause unique en ce genre: la communauté des libraires de Paris prétend que le génie des Monresquieux, des Corneilles etc. lui appartient de droit, que tout ce qui émane des cerveles pensantes forme son patrimoine, que les connoissances humaines fixées sur le papier sont un effet qu'elle seule peut commercer, et que le créateur du livre n'en pourra retirer d'autre fruit que celui qu'elle voudra bien lui accorder. Ces prétentions singulieres ont été publiquement exposées dans un memoire imprimé. Mr. Linguet, homme de Lettres éloquent et plein de génie, a versé le ridicule à pleines mains sur ces risibles marchands; mais ce ridicule perçant retombe naturellement sur la pauvre législation du commerce en France.

à-dire, les trois quarts de la ville, qui, ne pouvant faire venir à grands fraix des vins naturels, entraîné par la soif, par le besoin de réparer ses forces abattues trouvoit après le travail une mort lente dans cette boisson detestable, dont l'usage journalier cachoit la perfidie. Les tempéramens étoient affoiblis, les entrailles desséchées. Que voulez-vous? les droits d'entrée étoient devenus si excessifs qu'ils surpassoient de beaucoup le prix de la denrée. On eut dit que le vin étoit defendu par la loi, ou que le sol de la France fût celui de l'Angleterre.

Mais peu importoit qu'une ville entiere fût empoisonnée, pourvu que le bail des fermes haussât d'année en année [2]). Il fal-

2) Un villageois possedoit un âne, lequel portoit deux grands paniers posés en equilibre sur son dos. On remplit les paniers de pommes, et les pommes excédoient la mesure des paniers. Le pauvre animal, quoique lourdement lesté, marchoit d'un pas obéissant et docile. A quelques pas du village le manant vit des pommes mures qui pendoient à des arbres; *tu porteras bien celles-ci*, dit-il, *puisque tu portes les autres*, et il en chargea son âne. L'âne aussi patient que son maitre étoit exigeant, redoubloit d'efforts, mais n'en pouvoit

falloit que le papier timbré ruinât les familles, que le vin fût hors de prix, pour satisfaire l'horrible avidité du traitant; et comme le grands ne mouroient point de ce poison caché, il leur étoit fort indifférent que la populace disparoisse: c'étoit ainsi qu'ils appelloient la partie laborieuse de la nation. — Comment se pouvoit-il qu'on eût detourné les yeux volontairement d'un abus meurtrier et aussi funeste à la société? Quoi! l'on vendoit publiquement du poison dans votre ville et l'exactitude du magistrat s'est trouvée en défaut? Ah, peuple barbare! parmi nous, dès que le mélange trompeur se fait sentir, ce crime est capital, l'empoisonneur est mis à mort: mais aussi nous avons balayé ces vils maltôtiers qui corrompent tous les biens qu'ils touchent. Les vins arrivent sur les

voit plus, la mesure étoit comblée. Le manant rencontra encore une pomme sur son chemin; oh, dit-il, *pour une, pour une seule tu ne la refuseras pas.* Le pauvre âne ne put rien répondre, mais tomba de lassitude, et mourut sous le faix. Or, voici la moralité. Le villageois est le prince, et le peuple est l'âne: mais il est un peuple-âne pacifique, qui aura la complaisance de ne point tomber à terre; il mourra debout.

marchés publics tels que la nature les a façonnés, et le bourgeois de Paris riche ou pauvre, boit actuellement un verre de vin salutaire à la santé de son roi, de son roi qu'il aime, et qui est sensible autant a son estime qu'à son amour. — Et le pain, est-il cher? — Il reste presque toujours au même prix [3]) parce qu'on a sagement établi des greniers publics, toujours pleins en cas de besoin; et que nous ne vendons pas imprudemment notre bled à l'étranger, pour le racheter deux fois plus cher trois mois après. On a balancé l'intérêt du cultivateur et du consommateur, et tous deux y trouvent leur compte. L'exportation n'est pas defendue, parce qu'elle est très utile; mais on y met des bornes judicieuses. Un homme éclairé et integre veille à cet équilibre, et ferme les portes des

3) Le meilleur moyen pour diminuer la masse du crime est de rendre un peuple aisé et content. La necessité, le besoin enfantent les trois quarts des forfaits, et le peuple chez qui regne l'abondance ne recele ni meutriers ni voleurs. La premiere maxime qu'un roi devroit savoir, c'est que les moeurs honnêtes dependent d'une honnête suffisance.

dès qu'il panche trop d'un côté [4]). D'ailleurs, des canaux coupent le royaume et permettent une libre circulation: nous avons ſçu joindre la Saone à la Moſelle et à la Loire, et opérer ainſi une nouvelle jonction des deux mers, infiniment plus utile que l'ancienne. Le commerce répand ſes tréſors d'Amſterdam à Nantes, et de Rouen à Marſeille. Nous avons fait ce canal de Provence, qui manquoit à cette belle province favoriſée des plus doux regards du ſoleil. Envain un citoyen zélé vous offroit ſes lumieres et ſon courage, tandis que vous payiez che-

4) Nous faiſons les plus belles ſpéculations du monde, nous calculons, nous écrivons, nous nous enivrons de nos idées politiques, et jamais les bévues n'ont été ſi multipliées. Le ſentiment nous éclaireroit ſans doute d'une maniere plus ſûre. Nous ſommes devenus barbares et ſceptiques, une prétendue balance à la main. Redevenons hommes. c'eſt le coeur et non le génie qui fait les opérations grandes et généreuſes Henri IV a été le meilleur des rois, non per l'étendue de ſes connoiſſances, mais parcequ'aimant ſincérement les hommes le coeur lui dictoit ce qui devoit aſſurer le bonheur. Quel ſiecle malheureux que celui où on le raiſonne!

rement des ouvriers frivoles, vous avez laiſſé cet honnête homme ſe morfondre pendant vingt ans dans une inaction forcée. Enfin nos terres ſont ſi bien cultivées l'état de laboureur eſt devenu ſi honorable, l'ordre et la liberté regnent tellement dans nos campagnes, que ſi quelqu'homme puiſſant abuſoit de ſon miniſtere pour commettre quelque monopole, alors la juſtice qui s'éléve au deſſus des palais, mettroit un frein à ſa témérité. La juſtice n'eſt plus un vain nom, comme dans votre ſiecle; ſon glaive deſcend ſur toute tête criminelle, et cet exemple doit être encore plus fait pour intimider les grands que le peuple; car les premiers ſont cent fois plus diſpoſés au vol, à la rapine, aux concuſſions de toute eſpéce. —

Entretenez-moi, je vous prie, de cette matiére importante. Il me ſemble que vous avez adopté la ſage méthode d'emmagaziner les bleds; cela eſt très bien fait; on prévient ainſi et d'une maniére ſûre les calamités publiques. Mon ſiecle a commis de graves erreurs à ce ſujet; il étoit fort en calcul; mais il n'y faiſoit jamais entrer la ſomme épouvantable des abus. Des écrivains bien intentionnés ſuppoſoient gratuitement

tement d'ordre, parcequ'avec ce reſſort tout rouloit le plus facilement du monde. Oh! comme on ſe diſputoit ſur la fameuſe loi d'exportation [5]) et pendant ces belles

5) Cette fameuſe loi, qui devoit être le ſignal de la felicité publique, a été le ſignal de la famine: elle s'eſt aſſiſe ſur les gerbes des récoltes les plus fortunées; elle a dévoré le pauvre à la porte des greniers qui crouloient ſous l'abondance des grains. Un fléau moral, juſqu'alors inconnu à la nation, lui a rendu ſon propre ſol étranger, et a montré dans le jour le plus horrible la depravation humaine. L'homme s'eſt montré le plus cruel ennemi de l'homme. Epouvantable exemple, auſſi dangereux que le fléau même. La loi enfin a conſacré elle même l'inhumanité particuliére. Je crois beaucoup à la profonde humanité des écrivains qui ont été les fauteurs de cette loi; elle fera peut-être du bien un jour: mais ils doivent éternellement ſe reprocher d'avoir cauſé, ſans le vouloir, la mort de pluſieurs milliers d'hommes et les ſouffrances de ceux que la mort a épargnés. Ils ont été trop précipités; ils ont vu tout, excepté la cupidité humaine, puiſſamment excitée par cette amorce dangereuſe. *C'eſt un ſiphon*, (dit énergiquement Mſr. Linguet) *qu'ils ont mis dans la main du Commerce, et avec lequel il a ſucé la ſubſtance du Peuple.* La clameur publique doit l'emporter ſur les éphémérides. On pouſſe des cris douloureux; donc

disputes, comme le peuple souffroit la faim! — Remerciez la Providence qui gouvernoit ce Royaume; sans elle vous auriez brouté l'herbe des champs; mais elle a eu-

pitié

---

donc l'institution est actuellement mauvaise. Que le mal parte d'une cause locale, n'importe, il falloit la deviner, la prévoir, la prévenir, sentir qu'un besoin de premiere nécessité ne devoit pas être abandonné au cours fortuit des événemens; qu'une nouveauté aussi étrange dans un vaste royaume lui donneroit une secousse qui opprimeroit certainement la partie la plus foible. C'etoit cependant le contraire que les Economistes se promettoient. Ils doivent avouer qu'ils ont été égarés par le desir même du bien public, qu'ils n'ont pas assez mûri le projet, qu'ils l'ont isolé tandisque tout se touche dans l'ordre politique. Ce n'est pas assés d'être calculateur; il faut être homme d'état; il faut estimes ce que les passions detraisent, alterent ou changent; il faut peser ce que l'action des riches peut opérer sur la patrie pauvre. On n'a voulu appercevoir l'objet que sous trois faces, et l'on a oublié la partie la plus importante, celle des manouvriers, qui compose à elle seule les trois quarts de la nation. Le prix de leur journée n'a point hausse, et l'avide fermier les a tenus dans une plus étroite dependance: ils n'ont pu appaiser les cris de leurs enfans par un travail rédoublé. La cherté du pain a été le thermomêtre des autres alimens et le particulier

s'est

pitié de vous, et vous a pardonné, parceque vous ne saviés ce que vous faisiez. Que l'erreur est prolifique.

Il est une profession commune à presque tous les citoyens, c'est l'agriculture, prise dans un sens universel. Les femmes, comme plus foibles et destinées aux soins purement domestiques, ne travaillent jamais à la terre; leurs mains filent la laine, le lin; etc. Les hommes rougiroient de les charger de quelque metier pénible.

Trois choses sont spécialement en honneur parmi nous: faire un enfant, ensemencer un champ, et bâtir un maison. Aussi les travaux des campagnes sont modérés. On ne voit point de manouvriers se

s'est trouvé moins riche de moitié. Cette loi donc n'a été qu'un voile décevant pour exercer légalement les plus horribles monopoles; on l'a tournée contre la patrie dont elle devoit faire la splendeur. Gemissez, écrivains! et quoique vous ayez suivi les mouvemens généreux d'un coeur vraiment patriotique, sentez combien il a été dangereux de ne pas connoître votre siecle et les hommes, et de leur avoir présenté un bienfait qu'ils ont changé en poison; c'est à vous présentement de soulager le malade dans la cure qui le tue, de lui indiquer le remède, et de le sauver, s'il vous est possible; *Hic labor, hoc opus.*

fatiguer dès l'aurore pour ne se reposer qu'après le coucher du soleil, porter toute la chaleur du jour et tomber épuisés, implorant en vain une parcelle des biens qu'ils ont fait naître. Etoit-il une destinée plus affreuse, plus accablante, que celle de ces cultivateurs en sous-ordre, qui ne voyoient après leur labeur que de nouvelles fatigues, et qui rempliſſoient de gemiſſemens l'étroit et ét court espace de leur vie! Quel esclavage n'etoit pas préférable à cette lutte éternelle contre les vils tyrans qui venoient piller leurs foyers en imposant des tributs à l'indigence la plus extrême! Cet excès de mépris affoibliſſoit en eux le sentiment même du déſespoir; et dans sa déplorable condition, le paysan accablé, avili, en traçant un dur sillon, courboit la tête et ne se distinguoit plus de son boeuf.

Nos compagnes fertiliſées rentiſſent de chants d'allégreſſe. Chaque pere de famille donne l'exemple. La tâche est modéréé et désqu'elle est finie, la joie recommence: des intervalles de repos rendent le zêle plus actif; il est toujours entretenu par des jeux et des danses champêtres. On alloit autrefois chercher le plaisir dans les villes; on va aujourdhui le trouver dans les

villa-

villages; on n'y voit que des visages rians. Le travail n'a plus cet aspect hideux et révoltant, parcequ'il ne semble plus le partage des esclaves. Une voix douce invite au devoir, et tout devient facile, aisé, même agréable. Enfin, comme nous n'avons pas cette quantité prodigieuse d'oisifs qui, comme des humeurs stagnantes, gênoient la circulation du corps politique, la paresse bannie, chaque individu connoit de doux loisirs, et aucune classe ne se trouve écrasée pour supporter l'autre.

Vous concevez donc que n'ayant ni moines, ni prêtres, ni domestiques nombreux, ni valets inutiles, ni ouvriers d'un luxe puéril, quelques heures de travail rapportent beaucoup au-delà des besoins publics; elles fructifient en bonnes productions et de toute espéce: le superflu va trouver l'étranger et nous rapporte de nouvelles denrées.

Voyés ces marchés abondamment pourvus de toutes les choses nécessaires à la vie, légumes, fruits, poissons, volailles. Les riches n'affament point ceux qui ne le sont pas. Loin de nous la crainte de ne point jouir suffisamment. On ne connoit point cette insatiable avidité d'enlever trois fois plus

qu'on

qu'on ne peut conſumer; le gaſpillage eſt en horreur.

Si la nature, pendant une année, nous traite en marâtre, cette diſette n'emporte point pluſieurs milliers d'hommes; les greniers s'ouvrent, et la ſage prévoyance de l'homme a dompté l'inclémence des airs et le courroux du ciel. Une nourriture maigre, ſeche, mal préparée et de mauvais ſuc, n'entre point dans l'eſtomac des hommes les plus laborieux. L'opulent ne ſépare point la plus pure farine pour ne laiſſer aux autres que le ſon; cet outrage inconcevable ſeroit un crime honteux. S'il parvenoit à nos oreilles qu'un ſeul eût reſſenti la langueur de la faim, nous nous régarderions tous comme coupables de ſes maux, et la nation entiére ſeroit dans les larmes.

Ainſi le plus pauvre eſt affranchi de toute inquiétude ſur ſes beſoins. La famine, comme un ſpectre ménaçant, ne l'arrache point du grabat où il goûtoit pour quelques minutes l'oubli de ſes douleurs. Il s'éveille ſans regarder triſtement les premiers rayons du ſoleil. S'il appaiſe le ſentiment de la faim, il ne craint point en touchant les alimens de porter du poiſon dans ſes veines.

Ceux

Ceux qui poſſedent des richeſſes, les emploient à faire des expériences neuves et utiles, qui ſervent à approfondir une ſcience, à porter un art vers ſa perfection; ils élevent des édifices majeſtueux; ils ſe diſtinguent par des entrepriſes honorables: leur fortune ne s'écoule pas dans le ſein impur d'une concubine, ou ſur une table criminelle où roulent trois dés; leur fortune prend une forme, une conſiſtence reſpectable aux yeux charmés des citoyens. Auſſi les traits de l'envie n'attaquent point leurs poſſeſſions; on bénit les mains généreuſes qui, dépoſitaires des biens de la providence, ont rempli ſes vues en élévant ces monumens utiles.

Mais quand nous conſidérons les riches de votre ſiecle, les égouts, je crois, ne charioient point de matiere plus vile que leurs ames. L'or dans les mains, la baſſeſſe dans le coeur, ils avoient formé une eſpece de conſpiration contre les pauvres; ils abuſoient du travail, de la peine, de la fatigue, des efforts de tant d'infortunés; ils comptoient pour rien la ſueur de leur front, et cette crainte affreuſe de l'avenir où ils voyoient en perſpective une vieilleſſe aban-

abandonnée. Cette violence-là s'étoit tournée en justice. Les loix n'agissoient plus que pour consacrer leur brigandage. Comme un incendie embrase ce qui l'avoisine, ainsi ils dévoroient les limites qui touchoient leurs terres; et dèsqu'on leur voloit une pomme, ils poussoient des cris inextinguibles, et la mort seule pouvoit expier un attentat aussi énorme — Qu'avois-je à répondre? Je baissois la tête, et tombé dans une profonde rêverie, je marchois concentré dans mes pensées — Vous aurez d'autres sujets de réfléchir, me dit mon guide; remarqez (quisque vos yeux sont fixés en terre) que le sang des animaux ne coule point dans les rues et ne reveille point des idées de carnage. L'air est préservé de cette odeur cadavereuse qui engendroit tant de maladies. La propreté est le signe le moins équivoque de l'ordre et de l'harmonie publique; elle regne dans tous les lieux. Par une précaution salubre, et j'oserai dire morale nous avons établi les tueries hors de la ville. Si la nature nous a condamnés à manger la chair des animaux, du moins nous nous épargnons le spectacle du trépas. Le métier de boucher est exercé par des étran-

étrangers forcés de s'expatrier; ils sont protegés par la loi, mais non rangés dans la classe des citoyens. Aucun de nous exerce cet art sanguinaire et cruel; nous craindrions qu'il n'accoutumât insensiblement nos freres à perdre l'impression naturelle de commisération; et la pitié, vous le savez, est le plus beau, le plus digne présent que nous ait fait la Nature.*)

CHAPITRE XXIV.

Le Prince Aubergiste.

Vous voulés diner, me dit mon guide, car la promenade vous a ouvert l'appétit? Eh bien! entrons dans cet auberge — Je reculai trois pas. Vous n'y pensez pas, lui dis-je; voilà une porte cochere, des armes, des écussons. C'est un prince qui demeure ici — Eh, vraiment oui! c'est un bon prince, car il a toujours chez lui trois tables ouvertes, l'une pour lui et sa famille, l'autre pour les étrangers et la troisiéme pour les nécessiteux — Y a-t-il beaucoup des tables pareilles dans la ville? — Chez tous les Princes — Mais il doit s'y trou-

*) Histoire des Voyages.

trouver bien des parasites fainéans? — Point de tout: car dès que quelqu'un s'en fait une habitude et qu'il n'est pas étranger, alors on le remarque, et les censeurs de la ville en sondant ses dispositions lui assignent un emploi; mais s'il ne paroit propre qu'à manger, on le bannit de la cité, comme dans la république des abeilles on chasse de la ruche toutes celles qui ne savent que dévorer la part commune — Vous avez donc des censeurs? — Oui, ou plutôt ils méritent un autre nom: Ce sont des admonesteurs qui portent partout le flambeau de la raison, et qui guérissent les esprits indociles ou mutinés, en employant tour-à tour l'éloquence du coeur, la douceur et l'adresse.

Ces tables sont instituées pour les vieillards, les convalescens, les femmes enceintes, les orphelins, les étrangers. On s'y assied sans honte et sans scrupule. Ils y trouvent une nourriture saine, légére, abondante. Ce prince qui respecte l'humanité, n'étale point un luxe aussi révoltant que fastueux; il ne fait point travailler trois cents hommes pour donner à diner à douze personnes; il ne fait point de sa table une decoration d'opéra; il ne se fait pas gloire

de

de ce qui eſt une véritable honte, d'une profuſion outrée, inſenſée [1]: quand il dîne, il ſonge qu'il n'a qu'un eſtomac et que ce ſeroit en faire un dieu que de lui préſenter, comme aux idôles de l'antiquité, cent ſortes de mets dont il ne ſauroit goûter.

Tout en converſant nous traverſâmes deux cours, et nous entrâmes dans une ſalle extrêmement profonde: c'étoit celle des étrangers. Une ſeule table déja ſervie en pluſieurs endroits en occupoit toute la longueur. On honora mon grand âge d'un fauteuil: on nous ſervit un potage ſucculent, des légumes, un peu de gibier et des fruits, le tout ſimplement accommodé [2].

Voilà

---

1) En voyant l'eſtampe de gargantua dont la bouche, large comme celle d'un four, engloutit en un ſeul repas douze cents livres de pain, vingt boeufs, cent moutons, ſix cent poulets, quinze cents lievres, déux mille cailles, douze muids de vin, ſix mille pêches etc. quel homme ne dit pas: *cette grande bouche eſt celle d'un roi.*

2) J'ai vu un roi entrant chez un Prince traverſer une grande cour toute remplie de malheureux qui crioient d'une voix languiſſante: *donnez-nous du pain!* et après avoir traverſé cette cour ſans leur répondre, le roi et le

Voilà qui eſt admirable, m'ecriai-je: oh! que c'eſt faire un bel emploi de ſes richeſſes que de nourrir ceux qui ont faim. Je trouve cette façon de penſer bien plus noble et bien plus digne de leur rang — — Tout ſe paſſa avec beaucoup d'ordre; une converſation décente et animée prêtoit de nouveaux agrémens à cette table publique. Le prince parut, donnant ſes ordres de côté et d'autre d'une maniere noble et affable. Il vint à moi en ſouriant; il me demanda des nouvelles de mon ſiecle; il exigea que je fuſſe ſincere. Ah! lui dis-je, vos premiers ancêtres n'étoient pas ſi généreux que vous! il paſſoient leurs jours à la chaſſe [3]) et à table.

S'ils

---

prince ſe ſont aſſis à la table d'un feſtin qui coutoit près d'un million.

3) La chaſſe doit être regardée comme un divertiſſement ignoble et bas. On ne doit tuer les animaux que par néceſſité, et de tous les emplois c'eſt aſſurément le plus triſte. Je relis toujours avec un nouveau degré d'attention ce que Montaigne, Rouſſeau et autres philoſophes ont écrit contre la chaſſe. J'aime ces bons Indiens qui reſpectent juſqu'au ſang des animaux. Le naturel des hommes ſe peint dans le genre de plaiſirs qu'ils choiſiſſent. Et quel

S'ils tuoient des lievres, c'étoient par oiſiveté, et non pour les faire manger à ceux qui en avoient été mangés. Ils n'éleverent jamais leur ame vers quelqu'objet grand et utile. Ils ont dépenſé des millions pour des chiens, des valets, des chevaux et des flatteurs: enfin ils ont fait le métier de courtiſans; ils ont abandonné la cauſe de la patrie.

Chacun levoit les mains au ciel d'étonnement; on avoit toutes les peines du monde à ajouter foi à mes paroles. L'hiſtoire, me diſoit-on, ne nous avoit pas dit tout cela; au contraire — Ah! repondis-je les hiſtoriens ont été plus coupables que les princes.

quel plaiſir affreux, de faire tomber du haut des airs une perdrix enſanglantée, de maſſacrer des lievres ſous ſes pieds; de ſuivre vingt chiens qui hurlent, de voir déchirer un pauvre animal! Il eſt foible, il eſt innocent, il eſt la timidité même; libre habitant des forêts, il ſuccombe ſous les morſures de ſes ennemis: l'homme ſurvient et lui perce le coeur d'un dard; le barbare ſourit en voyant ſes belles côtes rouges de ſang et les larmes inutiles qui ruiſſelent dans ſes yeux. Un tel paſſetems prend ſa ſource dans une ame naturellement dure, et le charactère des chaſſeurs n'eſt autre choſe qu'une indifférence prête à ſe changer en cruauté.

CHAPITRE XXV.

Salle de Spectacle.

Après le diné on me proposa la comédie. J'ai toujours aimé le spectacle et je l'aimerai dans mille ans d'ici, si je vis encore. Le coeur me battoit de joie. Quelle piece va-t-on jouer? Quelle est la piéce de théâtre qui passera pour un chef-d'oeuvre parmi ce peuple? Verrai-je la robe des Persans, des Grecs, des Romains, ou l'habit des François? Detrônera-t-on quelque plat tyran, ou poignardera-t-on quelque imbécille qui ne sera point sur ses gardes? Verrai-je une conspiration, ou quelque ombre sortant du tombeau au bruit du tonnerre? Messieurs, avez vous du moins de bons acteurs? De tout tems ils ont été tout aussi rares que les grands poëtes — Mais, oui, ils se donnent de la peine, ils étudient, ils se laissent instruire par les meilleurs auteurs, pour ne pas tomber dans les plus visibles contre-sens; ils sont dociles, quoiqu'ils soient moins illettrés que ceux de votre siecle. Vous aviez peine, dit-on, à rencontrer un acteur et une actrice passables; le reste étoit digne des treteaux des bou-

boulevards. Vous aviez un petit théâtre mesquin et misérable, dans la capitale rivale de Rome et d'Athenes; encore ce theâtre étoit pitoyablement gouverné. Le comédien, à qui l'on donnoit une fortune qu'il ne meritoit gueres, osoit avoir de l'orgueil, molestoit l'homme de génie [1]) qui se voyoit forcé de lui abandonner son chef-d'oeuvre. Ces hommes ne mouroient pas de honte d'avoir refusé et joué à regret les meilleures piéces de théâtre, tandis que celles qu'ils accueilloient avec transport portoient par ce seul témoignage le signe de leur réprobation et de leur chûte. Bref, ils n'interessent plus le public aux querelles de leur sale et misérable tripot.

1) En France le gouvernement est monarchique et le théâtre républicain. Ce n'est point là le moyen que l'art dramatique se perfectionne de sitôt; j'ose même dire que toute piéce excellente pour le peuple sera proscrite par le gouvernement. Messieurs les auteurs, faites des tragédies, sur des sujets antiques: on vous demande des romans et non des peintures capables de toucher et d'instruire la nation; bercés-nous d'anciens contes de peau d'âne, et ne peignez point les événemens et surtout les hommes présens.

Nous avons quatre ſalles de ſpectacles au milieu de quatre principaux quartiers de la ville. C'eſt le gouvernement qui les entretient; car on en a fait une école publique de morale et de goût. On a compris toute l'influence que l'aſcendant du génie peut avoir ſur des ames ſenſibles [2]). Le génie

2) A la foire et ſur les remparts on donne au peuple des piéces groſſieres, obſcenes, ridicules, tandis qu'il ſeroit ſi aiſé de lui donner de petits drames honnêtes, inſtructifs, rejouiſſans, mis enfin à ſa portée. Mais peu importe à ceux qui gouvernent, qu'on empoiſonne ſon corps au cabaret, en lui verſant un vin frélaté dans des pintes d'étain, et qu'on corrompe ſon ame à la foire par des farces miſérables. S'il prend au pied de la lettre les leçons de vols qu'il reçoit chez Nicolet. (préſentés comme des tours de gentileſſe) une potence eſt bientôt dreſſée. Il exiſte même une ſentence de police qui condamne expreſſément le peuple à des parades licencieuſes, et qui défend aux hiſtrions des remparts de rien dire de raiſonnable ſur leurs treteaux; le tout par conſidération pour les reſpectables priviléges des comédiens du roi. C'eſt dans un ſiecle policé, c'eſt en 1767 qu'on a rendu une telle ſentence. Quel mépris on fait du pauvre peuple! comme on néglige ſon inſtruction; comme on craint de faire entrer dans ſon ame quel-

génie a frappé les coups les plus étonnans ſans effort, ſans violence. C' eſt entre les mains des grands Poëtes que réſident pour ainſi dire les coeurs de leurs concitoyens : ils le modifient à leur gré. Qu'ils ſont coupables, lors qu'ils produiſent des maximes dangereuſes ! Mais que notre plus vive reconnoiſſance devient bornée lors qu'ils frappent le vice et qu' ils ſervent l' humanité. Nos auteurs dramatiques n'ont d'autre but que la perfection de la nature humaine; ils tendent tous à éléver, à affermir l' ame, et la rendre indépendante et vertueuſe. Les bons citoyens ſe montrent empreſſés aſſidus à ces chef-d'oeuvres, qui remuent, intéreſſent, entretiennent dans les coeurs cette émotion ſalutaire qui diſpoſe à la pitié: caractere diſtinctif de la véritable grandeur [3]).

quelques traits d'une lumiére pure. Il eſt vrai qu'en recompenſe on épluche avec le plus grand ſoin les hemiſtiches qui doivent être recités ſur la ſcene françoiſe.

3) Quelle force, quelle énergie, quel triomphe aſſuré n'auroit pas nôtre théâtre, ſi notre gouvernement, au lieu de le régarder comme l'aſyle des hommes oiſifs, le conſidéroit com-

Nous arrivâmes sur une belle place, au milieu de laquelle étoit situé un édifice d'une composition majestueuse. Sur le haut de la façade étoient plusieurs figures allégoriques. A droite, Thalie arrachoit au vice un masque dont il étoit couvert, et du bout du doigt montroit sa laideur. A gauche, Melpomene armée d'un poignard, ouvroit le côté d'un tyran et exposoit aux yeux de tous son coeur dévoré de serpens.

Le théâtre formoit un demi-cercle avancé. de sorte que les places des spectateurs étoient commodément distribuées. Tout le monde étoit assis; et lorsque je me rappellois la fatigue que j'essuyois pour voir jouer

---

comme l'école des vertus et des devoirs du citoyen? Mais qu'ont fait nos plus beaux génies? Ils ont puisé leurs sujets chés les Grecs, chés les Romains, chés les Perses; &c. ils nous ont présenté des moeurs étrangeres on plutôt factices: poëtes harmonieux, peintres infidéles, ils ont fait des tableaux de fantaisie; avec leurs héros, leurs vers empoulés, leur couleur monotone, leurs cinq actes, ils ont gâté l'art dramatique, qui n'est autre chose qu'une peinture simple, fidele, animée des moeurs contemporaines et subsistantes.

jouer une piéce, je trouvois ce peuple plus ſage, plus attentif aux aiſes des citoyens. On n'avoit point l'inſolente avidité de faire entrer plus de perſonnes que la ſalle n'en pouvoit raiſonnablement contenir ; il reſtoit toujours des places vuides en faveur des étrangers. L'aſſemblé étoit brillante ; et les femmes étoient galamment vêtues, mais décemment arrangées.

Le ſpectacle ouvrit par une ſimphonie qu'on avoit eu ſoin de marier au ton de la piéce qu'on alloit repréſenter. — Sommes-nous à l'Opéra, dis-je ; voilà un morceau ſublime ? — Nous avons ſçu réunir ſans confuſion les deux ſpectacles en un ſeul, ou plutôt reſuſcité l'ancienne alliance que la poéſie et la muſique formoient chez les anciens. Dans les entre-actes de nos drames, on nous fait entendre des chants animés qui peignent le ſentiment et diſpoſent l'ame à bien goûter ce qui va lui être offert. Loin de nous toute muſique efféminée, baroque, bruyante, ou qui ne peint rien. Votre opéra étoit un compoſé bizarre, monſtrueux ; nous avons ſaiſi ce qu'il avoit de meilleur. Tel qu'il étoit de votre tems il étoit loin d'être à l'abri des

juſtes reproches des ſages et des gens de goût [4]); mais aujourd'hui. ...

Comme il diſoit ces mots on leva la toile: la ſcene étoit à Toulouſe. Je vis ſon capitole, ſes capitouls, ſes juges, ſes bourreaux, ſon peuple fanatique. La famille de l'infortuné Calas parut et m'arracha des larmes. Ce vieillard paroiſſoit avec ſes cheveux blancs, ſa fermeté tranquille, ſa douceur héroïque, Je vis le fatal deſtin marquer ſa tête innocente de toutes les apparences du crime. Ce qui m'attendrit c'étoit la vérité qui reſpiroit dans ce drame. On s'étoit donné bien de garde de défigurer ce ſujet touchant par l'invraiſemblable et la monotonie de nos vers rimés. Le poëte avoit ſuivi la marche de cet événement cruel, et ſon ame ne s'étoit attachée qu'à ſaiſir ce que la ſituation déplorable de chaque victime faiſoit naître, on plutôt il empruntoit leur langage; car tout l'art conſiſte à repéter fidellement le cri qui échappe à la nature. A la fin de cette tragédie on me montroit au doigt, et l'on diſoit:

4) L'opéra ne peut être que fort dangereux; mais il n'eſt point de ſpectacle plus cher au gouvernement, c'eſt le ſeul même auquel il s'intéreſſe.

disoit: voilà le contemporain de ce siecle malheureux Il a entendu les cris de cette populace effrénée que soulevoit ce David, il a été temoin des fureurs de ce fanatisme absurde. Alors je m'enveloppai de mon manteau, je me cachai le visage, et je rougis pour mon siécle.

On annonça pour le lendemain la tragédie de *Cromwel*, ou *la mort de Charles Prémier* [5]); et toute l'assemblée parut extrémement satisfaite de cette annonce. On me dit que la piéce étoit un chef d'oeuvre et que jamais la cause des rois et celle des peuples n'avoient été présentées avec cette force, cette éloquence et cette vérité. Cromwel étoit un vengeur, un héros digne de sceptre qu'il avoit fait tomber d'une main perfide et criminelle envers l'Etat; et les rois dont le coeur étoit disposé à quelque injustice, n'avoient jamais pû lire ce drame sans que la pâleur ne vînt blanchir leur front orgueilleux.

On

5) Aquoi! songez-vous, poëtes tragiques? Vous avez un pareil sujet à traiter, et vous allez me parler des Persans et des Grecs; Vous me donnez des romans rimés: eh! peignez-moi Cromwel.

On donna pour seconde piéce *la partie de Chasse de Henri IV.* Son nom étoit toujours adoré et de bons rois n'avoient pu effacer sa mémoire. On ne trouvoit point dans cette piece que l'homme défigurât le héros; et le vainqueur de la ligue ne me parut jamais si grand que dans l'instant où, pour épargner quelque peine à ses hôtes, son bras victorieux porte une pile d'assiettes. Le peuple battoit des mains avec transport; car en applaudissant aux traits de bonté et de grandeur d'ame du monarque, c'étoit son propre roi qu'il combloit d'applaudissemens.

Je sortis fort satisfait: mais, dis-je à mon guide, ces acteurs sont excellens, ils ont de l'ame, ils sentent, ils expriment. ils n'ont rien de gêné, de faux, de gigantesque, d'outré. Jusqu'aux confidens répresentent comme ils le doivent. En vérité cela m'édifie: un confident remplir son rôle! C'est, me répondit-il, que sur le théâtre, comme dans la vie civile, chacun met sa gloire à bien faire son emploi; quelque mince qu'il soit, il devient glorieux dèsqu'on y excelle. La déclamation est parmi nous un art important et cher au gouvernement. Héri-

tiers

tiers de vos chef-d'oeuvres, nous les avons joué dans une perfection qui vous étonnera. On se fait honneur de savoir rendre ce que le génie a tracé. Eh! quel plus bel art que celui qui peint, qui rend toutes les nuances du sentiment, avec le regard, la voix et le geste! Quel ensemble harmonieux et touchant, et quelle énergie lui prête sa simplicité! — Vous avez donc bien changé les préjugés. Je me doute que les comédiens ne sont plus avilis? — Ils ont cessé de l'être dès qu'ils ont eu des moeurs. Il est des préjugés dangéreux, mais il en est d'utiles. De votre tems il falloit, sans doute mettre un frein à la pente séduisante et dangereuse qui tournoit la jeunesse vers un métier dont le libertinage formoit la base; mais tout est changé. De sages réglemens, en les faisant sortir de l'oubli d'eux-mêmes, leur ont ouvert un retour à l'honneur; ils sont entrés dans da classe des citoyens. Dernierément notre prélat a prié le roi de donner le chapeau brodé à un comédien qui l'a touché singuliérement. —

Quoi! ce bon prélat va donc au spectacle? — Pourquoi y manqueroit-il, puisque la théâtre est devenu une école de moeurs, de vertus et de sentimens? On a écrit

écrit que le pere des chrétiens dans le temple de Dieu, s'amuſoit beaucoup à entendre les voix équivoques de malheureux privés de leur virilité. Nous n'avons jamais écouté de ſi deplorables accens qui affligent à la fois l'oreille et le coeur. Comment des hommes ont ils pû ſe plaire à cette muſique cruelle? Il eſt bien plus permis, je penſe, de voir jouer l'admirable tragédie de Mahomet, où le coeur d'un ſcélérat ambitieux eſt dévoilé, où les fureurs du fanatiſme ſont ſi énergignement exprimées, qu'elles font frémir les ames ſimples ou peu éclairées qui y auroient quelque diſpoſition.

Tenéz, voilà le paſteur du quartier qui s'en retourne en raiſonnant avec ſes enfans ſur la tragédie de Calas. Il leur forme le goût, il éclaire leur eſprit, il abhorre le fanatiſme, et lorsqu'il ſonge à cette rage atrabilaire qui, comme une maladie épidémique a déſolé pendant douze ſiécles la moitié de l'Europe, il rend graces au ciel d'être arrivé plus tard au monde. Dans certains tems de l'année nous jouiſſons d'un plaiſir qui vous étoit abſolument inconnu: nous avons reſuſcité l'art de la pantomime, ſi cher aux anciens. Combien d'organes

la

la nature a donné à l'homme et que de resources à cet être intelligent pour exprimer et concevoir le nombre presque infini de ses sensations! Tout est visage chez ces hommes éloquens; ils nous parlent aussi clairement avec les doigts de la main que vous le pourriez faire avec la langue. Hyppocrate disoit jadis que le pouce seul de l'homme révéloit un Dieu ordonnateur. Nos habiles pantomimes annoncent de quelle magnificence un Dieu a voulu user en formant la tête humaine! — Oh, je n'ai plus rien à dire; tout est au mieux! — Il nous reste encore bien des choses à perfectionner. Nous sommes sortis de la barbarie où vous eties plongés; quelques têtes furent d'abord éclairées, mais la nation en gros étoit inconsequente et puérile. Peu à peu les esprits se sont formés. Il nous reste à faire plus que nous n'avons fait; nous ne sommes gueres qu'à la moitié de l'échelle: patience et resignation font tout; mais j'ai bien pour que le mieux absolu ne soit pars de ce monde. Toute fois, c'est en le cherchant, je pense, que nous rendrons les choses au moins passables.

CHA-

CHAPITRE XXVI.

Les Lanternes.

Nous fortîmes de la falle du fpectacle fans regret et fans confufion; les iſſues étoient nombreufes et commodes. Je vis les rues parfaitement éclairées. Les Lanternes etoient appliquées à la muraille, et leurs feux combinés ne loiſſoient aucune ombre; elles ne repandoient pas non plus une clarté de réverbere dangereufe à la vue: les opticiens ne fervoient pas la cauſe des oculiſtes. Je ne rencontrai plus au coin des bornes de ces proſtituées qui, le pied dans le ruiſſeau, le viſage enluminé, l'oeil auſſi hardi que le geſte, vous propoſoient d'un ton ſoldatesque des plaiſirs auſſi groſſiers qu'inſipides. Tous ces lieux de débauche où l'homme alloit ſe dégrader, s'avilir et rougir à ſes propres yeux, n'étoient plus tolerés: car toute inſtitution vicieuſe n'arrête point une autre ſorte de vice, ils ſe tiennent tous par la main; et malheureuſement il n'eſt point de vérité mieux prouvée que cette verite triſte [1]).

Je

1) Toute ville où ſe trouve un grand nombre de courtiſanes eſt une ville malheureuſe.

La

Je vis des gardes qui surveilloient à la sûreté publique, et qui empêchoient qu'on ne troublât les heures du repos — Voilà la seule espece de soldats dont nous ayons besoin, me dit mon guide; nous n'avons plus une armée dévorante à entretenir en tems de paix. Ces dogues que nous nourrissions pour qu'ils s'élançassent à point nommé contre l'étranger, ont été sur le point de dévorer le fils de la maison. Mais le flambeau de la guerre enfin consumé est pour jamais éteint. Les souverains ont daigné écouter la voix du philosophe [2]).

En-

La jeunesse s'use ou périt dans une volupté basse ou criminelle; et ces jeunes debauchés se marient, lorsqu'énervés et totalement éteints ils sont incapables de feconder l'épouse jeune et trompée qui languit auprès d'eux.

Semblables à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brûlent près des morts sans échauffer leur cendre.

COLARDEAU.

2) Charles XII. est entre les mains d'un gouverneur sans capacité. Il monte sur le trône; il est dans cet âge où l'on ne fait que sentir, et où nos premieres sensations nous paroissent des vérités immuables. Toute idée lui est bonne, parcequ'il ne fait pas laquelle

Enchainés par le plus fort des liens, par leur propre intérêt qu'ils ont reconnu après tant

---

il doit préférer. Dans cet état pernicieux d'activité et d'ignorance, il a lu Quint-Curce; il a vu le caractére d'un roi conquérant exalté avec chaleur, préſenté comme un modéle: il l'adopte. Il ne voit plus que la guerre capable d'illuſtrer. Il arme, il s'avance. Quelques ſuccès le confirment dans cette paſſion qui le flatte. Il déſole les campagnes, détruit les villes, ſaccage les provinces et les états, renverſe les trônes. Il immortaliſe à jamais ſa folie et ſa vanité. Suppoſons qu'on lui eût appris de bonne heure, qu'un roi ne doit chercher que le repos et l'avantage de ſes ſujets; que la veritable gloire conſiſte dans leur amour; qu'un héroïſme païſible, occupé des loix, des arts, vaut bien un héroïſme belliqueux: ſuppoſons enfin qu'on lui eût donné des idées juſtes de ce pacte tacite que les peuples ont néceſſairement fait avec les rois; qu'on lui eût montré les conquérans flétris par les larmes de leurs contemporains et par le blâme de la poſtérité, cet amour inné de la gloire ſe ſeroit porté vers des objets utiles; il eût emploié ſon intelligence et ſes lumiéres à polir ſes Etats, à leur procurer le bonheur; il n'eût pas ravagé la Pologne, il eût gouverné la Suede. Ainſi une ſeule idée fauſſe, reçue dans la tête d'un monarque, l'éloigne de ſes véritables intérêts et fait le malheur d'une partie du globe.

tant de siécles d'erreurs, la raison s'est fait jour dans leur ame, ils ont ouvert les yeux sur le devoir que leur imposoit le salut et la tranquilité des peuples; ils n'ont mis leur gloire qu'a bien gouverner, préférant de faire un petit nombre d'heureux à l'ambition frénetique de dominer sur des pays devastés remplis de coeurs ulcérés, à qui la puissance de vainqueur devoit toujours être odieuse. Les rois, d'un commun accord, ont mis des bornes à leur empire, bornes que la nature elle-même sembloit leur avoir assignées, en separant respectivement les Etats par des mers, des forêts, ou des montagnes: ils ont compris qu'un royaume dont l'étendue seroit moins immense, seroit susceptible d'une meilleure forme de gouvernement. Les sages des nations ont dicté le traité général; il s'est conclu d'une voix unanime: et ce qu'un siécle de fer et de boue, ce qu'un homme sans vertu appelloit les rêves d'un homme de bien, s'est réalisé parmi des hommes éclairés et sensibles. Les anciens préjugés, non moins dangereux, qui divisoient les hommes au sujet de leur croyance sont égalemens tombés. Nous nous regardons tous comme freres, comme amis. L'Indien

et le Chinois ſeront nos compatriotes dès qu ils mettront le pied ſur notre ſol. Nous accoutumons nos enfans à regarder l'univers comme une ſeule et même famille, raſſemblée ſous l'oeil du pere commun. Il faut que cette maniere de voir ſoit la meilleure, puiſque cette lumiére a percé avec une rapidité inconcevable. Les livres excellens, écrits par des hommes ſublimes, ont été comme autant de flambeaux qui ont ſervi à en allumer mille autres. Les hommes en doublant leurs connoiſſances, ont apris à s'aimer, à s'eſtimer entre eux. Les Anglois, comme nos plus proches voiſins, ſont devenus nos intimes alliés: deux peuples généreux ne ſe haïſſent plus pour épouſer follement l'inimitié particuliere de leurs chefs. Nos lumiéres, nos arts, nous réuniſſons tout en commerce et dans un degré également avantageux. Par exemple, les angloiſes pleines de ſenſibilité ont convenu, parfaitement aux françois qui ont un peu trop de légéreté; et nos françoiſes ont adouci merveilleuſement l'humeur mélancolique des anglois. Ainſi de ce melange naturel naît une ſource féconde de plaiſirs, de commodités, d'idées neuves, heureuſement reçues et adoptées. C'eſt l'impri-

me-

merie [3]) qui éclairant les hommes a amené cette grande révolution.

Je ſautai de joie en embraſſant celui qui m'annonçoit des choſes ſi conſolantes. O ciel! m'écriai-je avec tranſport, les hommes ſont enfin dignes de tes régards; ils ont compris que leur force réelle n'étoit que dans leur union. Je mourrai content, puiſque mes yeux ont vu ce que j'ai déſiré avec tant d'ardeur. Qu'il eſt doux d'abandonner la vie en n'appercevant autour de ſoi que des coeurs fortunés, qui s'avancent enſemble comme des freres, leſquels après un long voyage vont rejoindre l'auteur de leurs jours.

CHAPITRE XXVII.

Le Convoi.

J'appercus un Corbillard convert de drap blanc, précédé d'inſtrumens de muſique,

3) Elle a un autre avantage: elle ſera le plus rédoutable frein du deſpotiſme, parcequ'elle publiera ſes moindres attentats que rien ne ſera caché, et qu'elle éterniſera les ſottiſes et juſqu'aux foibleſſes des rois. Une ſeule injuſtice marquée peut retentir dans tous les coins de l'univers, et ſoulever toutes les ames libres

et

et couronné de palmes triomphantes: des hommes vêtus d'un bleu céleſte le conduiſoient, les lauriers à la main — Quel eſt ce char, demandai-je? — C'eſt le char de la victoire, me repondit-on. Ceux qui ſont ſortis de cette vie, qui ont triomphé des miſéres humaines, ces hommes heureux qui ont été rejoindre l'Etre ſuprême, ſource de tous les biens, ſont regardés comme des vainqueurs; ils nous deviennent ſacrés: on le porte avec reſpect au lieu où ſera leur éternelle demeure. On chante l'hymne ſur le mépris de la mort. Au lieu de ces têtes décharnés qui couronnoient vos ſarcophages, on voit ici des têtes qui ont un air riant; c'eſt ſous cet aſpect que nous conſidérons le trépas. Perſonne ne s'afflige ſur leurs cendres inſenſibles. On pleure ſur ſoi, et non ſur eux. On adore en tout la main de Dieu qui les a retiré du monde. Soumis à la loi irrévocable de la nature, pourquoi ne pas embraſſer de bonne vo-

---

et ſenſibles. L'ami de la vertu doit chérir cet art; mais le méchant doit frémir en voyant la preſſe qui propagera au loin l'hiſtoire de ſes iniquités.

volonté cet Etat paisible qui ne peut qu'améliorer notre être [1])?

Ces corps vont être reduits en cendre à trois milles de la ville. Des fourneaux toujours allumés à cet usage consument ces dépouilles mortelles. Deux ducs et un prince sont enfermés dans le même char avec de simples citoyens. A la mort toute distinction cesse, et nous ramenons cette égalité que la nature a mise parmi ses enfans. Cette sage coutume affoiblit dans le coeur du peuple l'horreur du trépas, en même tems qu'elle interdit l'orgueil aux grands. Ils ne sont tels que par leurs vertus: tout le reste s'efface; dignités, richesses, honneurs. La matiére corruptible qui composoit leur corps n'est plus eux; elle va se mêler à la cendre de leurs égaux, et l'on n'attache aucune idée à cette depouille périssable.

Nous ne connoissons point ces épitaphes, ces mausolées, ces mensonges orgueilleux et puérils [2]). Les rois mêmes, à leurs dé-

 cès,

1) L'homme qui a une crainte excessive de la mort, si ce n'est pas une semelette, c'est à coup sûr un méchant.

2) O mort, je te bénis! C'est toi qui frappes

cès, ne rempliſſent point d'une feinte terreur leurs vaſtes palais; ils ne ſont pas plus flattés à leur mort que pendant leur vie. En deſcendant dans le cercueil, leurs mains glacées n'achevent point d'arracher encore une partie de nos biens; ils meurent ſans ruiner une ville [3]).

Pour prévenir tout accident, aucun mort n'eſt enlevé de ſa maiſon que le viſiteur ne l'ait empreint du cachet du trépas. Ce viſiteur

---

pes les tyrans, qui en purges la terre, qui mets un frein à la cruauté et à l'ambition; c'eſt toi qui confonds dans la pouſſière ceux que le monde avoit flatté et qui regardoient les hommes avec mépris: ils tombent et nous reſpirons. Sans toi nos maux ſeroient éternels. O mort! qui tiens en reſpect les hommes durs et heureux, qui jettes l'effroi dans leurs coeurs coupables, eſpoir des infortunés, acheve d'étendre ton bras ſur les perſécuteurs de ma patrie: et vous, inſectes dévorans, qui peuplez les ſepulcres, mes amis, mes vengeurs, venez, accourez tous en foule ſur ces cadavres engraiſſés de crimes.

3) A ces pompes funebres qui conduiſent ſuperbement les rois dans un caveau obſcur, à ces cérémonies lugubres, à ces feſtins, à ces emblêmes multipliés de la douleur publique, à ce deuil univerſel, il ne manque rien qu'une ſeule larme ſincere.

ſiteur eſt un homme habile, qui determine en même tems le ſexe, l'âge et l'eſpece de maladie du défunt. On met dans les papiers publics à quel medecin il a eu affaire. Si dans le livre des penſées que chaque homme, comme je vous l'ai dit, laiſſe après ſa mort, il s'en trouve quelqu'une de vraiment utile ou grande, alors on la détache on la publie, et il n'y a point d'autre oraiſon funebre.

Il eſt une idée ſalutaire répondue parmi nous, c'eſt que l'ame ſéparée du corps à la liberté de frequenter les lieux qu'elle chériſſoit. Elle ſe plaît à revoir ceux qu'elle a aimés. Elle plane en ſilence au-deſſus de leurs têtes, contemplant les regrets vifs de l'amitié. Elle n'a pas perdu ce penchant, cette tendreſſe qui l'uniſſoit ici-bas à des coeurs ſenſibles. Elle ſe fait un plaiſir d'être en leur préſence, d'écarter les dangers qui environnent leurs corps fragiles. Ces mânes chéris répréſentent vos anges gardiens. Cette perſuaſion ſi douce et ſi conſolante inſpire une certaine confiance tant pour entreprendre que pour exécuter, qui vous manquoit, vous, qui loin de ces images attendriſſantes, rem-

pliſſiez vos cerveaux de chiméres triſtes et noires.

Vous ſentez quel reſpect profond inſpire une telle idée à un jeune homme, qui, aiant perdu ſon pére, ſe le répréſente encore comme temoin de ſes actions les plus ſecretes. Il lui addreſſe la parole dans la ſolitude; elle devient animée par cette préſence auguſte qui lui recommande la vertu, et s'il étoit tenté de faire le mal, il ſe diroit: *mon pere me voit! mon pere m' entend!*

Le jeune homme ſeche ſes larmes, parceque l'idée horrible du néant ne vient point attriſter ſon ame; il lui ſemble que les ombres de ſes ancêtres l'attendent pour s'avancer enſemble vers le ſéjour éternel et qu'ils ne retardent leur marche que pour l'accompagner.

Et qui pourroit ſe refuſer à l'eſpoir de l'immortalité! quand ce ſeroit une illuſion, ne devroit-elle pas nous être chere et ſacrée [4])?

L'EC-

4) Je crois pouvoir joindre ici ce morceau qui convient aſſez au chapitre et qui même le developpe; il eſt dans le goût d'Young, mais je l'ai compoſé en françois.

L'ECLIPSE DE LUNE.

C'eſt un Solitaire qui parle.

J'habite une petite maiſon de campagne, qui ne contribue pas peu à mon bonheur. Elle a deux points de vue différens: l'un s'étend ſur des plaines fertiliſées où germe le grain précieux qui nourrit l'homme; l'autre, plus reſſerré, préſente le dernier aſyle de la race humaine, le terme où finit l'orgueil, l'eſpace étroit où la main de la mort entaſſe également ſes paiſibles victimes.

L'aſpect de ce cimetiére, loin de me cauſer cette repugnance, fille d'une terreur vulgaire, fait fermenter dans mon ſein de ſages et utiles reflexions. Là, je n'entends plus ce tumulte des villes qui étourdit l'ame. Seul avec l'auguſte mélancolie je me remplis de grands objets. Je fixe d'un oeil immobile et ſerein cette tombe où l'homme s'endort pour renaître, où il doit remercier la nature et juſtifier un jour la ſageſſe éternelle.

L'état pompeux du jour me paroit triſte. J'attends le crépuſcule du ſoir, et cette douce obſcurité qui, prêtant des charmes au-

auſilence des nuits, favoriſe l'eſſor de la ſublime penſée. Dèsque l'oiſeau nocturne pouſſant un cri lugubre: fend d'un vol peſant l'épaiſſeur de l'ombre, je ſaiſis ma lyre. Je vous ſalue, majeſtueuſes ténébres! élevez mon ame en éclipſant à mes yeux la ſcene changeante du monde; decouvrez-moi le trône radieux où ſiege l'auguſte vérité.

Mon oreille a ſuivi le vol de l'oiſeau ſolitaire: bientôt il s'abat ſur des oſſemens et d'un coup d'aîle il fait rouler avec un bruit ſourd une tête où logeoient jadis l'ambition, l'orgueil et des projets follement audacieux.

Tour a-tour il repoſe, et ſur la froide pierre où l'oſtentation a gravé des noms qu on ne lit plus et ſur la foſſe du pauvre couronné de fleurs

Pouſſiére de l'homme orgueilleux! diſparois pour jamais de l'Univers. Vous oſez donc envore reproduire des titres chimériques! Miſerable vanité dans l'empire de la mort! J'ai vu des os en poudre enfermés dans un triple cercueil, qui refuſoient de mêler leurs cendres aux cendres de leurs ſemblables.

Appro-

Approche, mortel superbe, jette un coup d'oeil sur ces tombeaux. Qu'importe, un nom à ce qui n'a plus de nom! Une épitaphe mensongére soutient ces tristes sillabes dans un jour plus désavantageux que la nuit de l'oubli; c'est une banderolle flottante qui surnage un moment et qui va bientôt suivre le navire englouti.

O! que plus heureux est celui qui n'a point bâti de vaines piramides, mais qui a suivi constamment le chemin de l'honneur et de la vertu. Il a regardé le ciel, en voyant tomber cet édifice fragile où l'essaim de peines tourmentoit son ame immortelle; il a béni ce glaive, effroi du méchant; et lorqu'on se rappelle la memoire de ce juste expirant, c'est pour apprendre à mourir comme lui.

Il est mort, cet homme juste, et il a vu couler nos larmes, non sur lui, mais sur nous-mêmes. Ses frére entouroient son lit funebre. Nous l'entretenions de ces verités consolantes dont son ame étoit remplie, nous lui montrions un Dieu dont il sentoit la préfence mieux que nous. Un coin de rideau sembloit se soulever devant son oeil mourant - - - - il a levé une tête radi-

radieuſe, il nous a tendu une main paiſible, il nous a ſouri avant d'expirer.

Vil coupable! toi qui fus un ſcélérat heureux, ta mort ne ſera pas ſi douce, redoutable tyran! Maintenant pâle, moribond, c'eſt pour toi que le trépas préſentera un ſpectre effraiant! ſois abreuvé de ce calice amer, bois-en toutes les horreurs. Tu ne peux lever les yeux vers le ciel, ni les arréter ſur la terre; tu ſens que tous deux t'abandonnent et te repouſſent: expire dans la terreur, pour ne plus vivre que dans l'opprobre.

Mais ce moment terrible, dont l'idée ſeule fait pâlir le méchant, n'aura rien d'affreux pour l'homme innocent Mon coeur avoue la loi irrévocable de la deſtruction. Je comtemple ces tombeaux comme autant de creuſets brûlans où la matiére ſe fond et ſe diſſout, où l'or s'épure et ſe ſépare à jamais du vil métal. Les depouilles terreſtres tombent; l'ame s'élance dans ſa beauté originelle. Pourquoi donc jetter un oeil d'effroi ſur ces reſtes que l'ame a habités? Ils ne doivent offrir que l'image heureuſe de ſa delivrance: un temple antique conſerve de ſa majeſté jusque dans ſes ruines.

Séné-

Pénétré d'un ſain reſpect pour les débris de l'homme, je deſcends ſur cette terre parſemée de cendres ſacrées de mes freres. Ce calme, ce ſilence, cette froide immobilité, tout me diſoit: *ils repoſent!* J'avance; j'évite de fouler la tombe d'un ami, ſa tombe encore labourée par la bêche qui creuſa la foſſe. Je me recueille pour honorer ſa memoire. Je m'arrête. J'écoute attentivement, comme pour ſaiſir quelques ſons échappés de cette harmonie céleſte dont il jouit dans les cieux. L'aſtre des nuits en ſon plein éclairoit de ſes rayons argentés cette ſcene funebre. Je levois mes regards vers le firmament. Ils parcouroient ces mondes innombrables, ces ſoleils enflammés, ſemés avec une magnificence prodigue; puis ils retomboient triſtement ſur ce cercueil muet où pourriſſoient les yeux, la langue, le coeur de l'homme qui converſoit avec moi de ces ſublimes merveilles, et qui admiroit le fabricateur de ces pompeux miracles.

Tout à coup ſurvint une eclipſe de lune que je n'avois point prévue. L'effet ne me devint même ſenſible que lorsque déja les tenébres m'environnoient. Je ne diſtinguois plus qu'un petit point brillant que l'ombre rapide alloit bientôt couvrir. Une

nuit

nuit profonde arrête mes pas. Je ne puis discerner aucun objet. J'erre; je tourne cent fois; la porte fuit; des nuages s'assemblent, l'air siffle, un tonnerre lointain se fait entendre, il arrive avec bruit sur les aîles enflâmmées de l'éclair. Mes idées se confondent. Je frissonne, je trébuche sur des monceaux d'ossemens; l'effroi précipite mes pas. Je rencontre une fosse qui attendoit un mort; j'y tombe. Le tombeau me reçoit vivant. Je me trouve ensévéli dans les entrailles humides de la terre. Déja je crois entendre la voix de tous les morts qui saluent mon arrivée. Un frisson glacé me pénétre; une sueur froide m'ôte le sentiment; je m'évanouis dans un sommeil léthargique.

Que n'ai-je pu mourir dans ce paisible état! J'étois inhumé. Le voile qui couvre l'éternité seroit présentement levé pour moi. Je n'ai point la vie en horreur; j'en fais jouir; je m'applique à en faire un digne usage: mais tout crie au fond de mon ame que la vie future est préférable à cette vie présente.

Cependant je reviens à moi. Un foible jour commençoit à blanchir la voute étoilée. Quelques rayons sillonnoient le flanc de nuages; des degrés en degrés, ils

recevoient une lumiere plus eclatante et plus vive; ils s'enfoncerent bientôt ſous l'horizon, et mes yeux diſtinguerent le diſque de la Lune à moitié degagé de l'ombre. Il luit enfin dans tout ſon éclat; il reparoît auſſi brillant qu'il étoit. L'aſtre ſolitaire pourſuit ſon cours. Je retrouve mon courage; je m'élance de ce cercueil. Le calme des airs, la ſérénité du ciel, rayons blanchiſſans de l'aurore, tout me raſſure, me raffermit et diſſipe les terreurs que la nuit avoit enfantées.

Debout, je regardois en ſouriant cette foſſe qui m'avoit reçu dans ſon ſein. Qu'avoit-elle de hideux? C'étoit la terre, ma nourrice, et qui me redemanderoit dans le tems cette portion d'argile qu'elle m'avoit pretée. Je n'apperçus rien des fantômes dont les ténébres avoient frappé ma credule imagination.

C'eſt elle, elle ſeule qui enfante de ſiniſtres images. Amis! j'ai cru voir le tableau du trépas dans cette avanture. Je ſuis tombé dans la foſſe avec cet effroi, le ſeul appui peut-être dont la nature pouvoit étayer la vie contre les maux qui l'aſſiegent; mais je m'y ſuis endormi d'un ſommeil doux et qui même avoit ſa volupté. Si cette ſcene fut affreuſe, elle n'a duré

qu'un instant, elle n'a presque point existé pour moi: je me suis réveillé à la douce clarté d'un jour pur et serein; j'ai banni une terreur enfantine et la joie est descendue dans la profondeur de mon ame. Ainsi après ce sommeil passager que l on nomme la mort, nous nous reveillerons à la splendeur de ce soleil éternel, qui, en éclairant l'immensité des êtres, nous decouvrira et la folie de nos préjugés craintifs et la source intarissable et nouvelle d'une félicité dont rien n'interrompra le cours.

Mais aussi, mortel, pour ne rien redouter, sois vertueux! En marchant dans le court sentier de la vie, mets ton coeur en état de te dire: „ne crains rien, avance sous l'oeil d'un Dieu, pere universel des hommes. Au lieu de l'envisager avec effroi, adore sa bonté, espére en sa clemence, aye la confiance d'un fils qui aime, et non la terreur d'un esclave qui tremble, parcequ'il est coupable.„

CHAPITRE XXVIII.

La Bibliotheque du Roi.

J'en étois-là de mon rêve, lorsqu'une maudite porte tournante, située au chevet de

de mon lit, en criant sur ses gonds fit une révolution dans mon sommeil. Je perdis de vue et mon guide et la ville; mais l'esprit toujours frappé du tableau qui s'y étoit vivement imprimé, je retombai heureusement dans le même songe. J'etois seul alors, abandonné à moi-même: il faisoit grand jour; et par simpathie je me trouvois à la bibliotheque du roi; mais j'eus besoin de m'en assurer plus d'une fois.

Au lieu de ces quatre salles d'une longueur immense et qui renfermoient des milliers de volumes, je ne decouvris qu'un petit cabinet où étoient plusieurs livres qui ne me parurent rien moins que volumineux. Surpris d'un si grand changement, je n'osois demander si un incendie fatal n'avoit pas dévoré cette riche collection? — Oui, me répondit-on, c'est un incendie, mais ce sont nos mains qui l'ont allumé volontairement.

J'ai peut-être oublié de vous dire que ce peuple est le plus affable du monde, qu'il a un respect tout particulier pour les vieillards, et qu'il répond aux questions qu'on lui fait, non en françois, qui interroge en répondant. Le bibliothécaire, qui étoit un véritable homme de lettres s'avan-

ça vers moi, et pesant toutes les objections ainsi que les reproches que je lui faisois, il me tint le discours suivant.

Convaincus par les observations les plus exactes que l'entendement s'embarasse de lui même dans mille difficultés étrangeres, nous avons découvert qu'une bibliotheque nombreuse étoit le rendez-vous des plus grandes extravagances et des plus folles chimeres. De votre tems, à la honte de la raison, on écrivoit, puis on pensoit. Nos auteurs suivent une marche toute opposée: nous avons immolé tous ces auteurs qui ensevelissoient leurs pensées sous un amas prodigieux de mots ou de passages.

Rien n'égare plus l'entendement que des livres mal faits; car les premieres notions une fois adoptées sans assez d'attention, les secondes deviennent des conclusions précipitées, et les hommes marchent ainsi de préjugé en préjugé et d'erreur en erreur. Le parti qu'il nous restoit à pendre étoit de reédifier l'edifice des connoissances humaines. Ce projet paroissoit infini; mais nous n'avons fait qu'écarter les inutilités qui nous cachoient le vrai point de vue: comme pour créer le palais du Louvre il n'a fallu que renverser les masures qui le masquoient de

toutes

toutes parts; les sciences dans ce labyrinthe de livres ne faisoient que tourner et circuler, revenant sans cesse au même point sans s'élever, et l'idée exagérée de leurs richesses ne faisoit que déguiser l'indigence réelle.

En effet, que contenoit cette multitude de volumes? Ils étoient pour la pluspart des répétitions continuelles de la même chose. La philosophie s'est présentée à nos yeux sous l'image d'une statue toujours célébre, toujours copiée, mais jamais embellie, elle nous paroit plus parfaite dans l'original, et semble dégénérer dans toutes les copies d'or et d'argent que l'on a faites depuis; plus belle sans doute, lorsqu'elle a été taillée en bois par une main presque sauvage, que lorsqu'on l'a environnée d'ornement étrangers. Dès que les hommes se livrant à leur paresseuse foiblesse s'abandonnent à l'opinion des autres, leurs talens deviennent imitateurs et serviles; ils perdent l'invention et l'originalité. Que de projets vastes et de speculations sublimes ont été éteints par le souffle de l'opinion! Le tems n'a voituré jusqu'à nous que les choses legéres et brillantes qui ont eu l'approbation

de la multitude, tandisqu'il a englouti les penſées mâles et fortes qui étoient trop ſimples ou trop élevées pour plaire au vulgaire.

Comme nos jours ſont bornés di qu'ils ne doivent pas être conſumés dans une philoſophie puérile, nous avons porté un coup déciſif aux miſerables controverſes de l'école. — Qu'avés vous fait; achevez, s'il vous plait? D'un conſentement unanime, nous avons raſſemblé dans une vaſte plaine tous les livres que nous avons jugé ou frivoles ou inutiles ou dangereux; nous en avons formé une pyramide qui reſſembloit en hauteur et en groſſeur à une tour énorme: c'étoit aſſurément une nouvelle tour de Babel. Les journaux couronnoient ce bizarre édifice, et il étoit flanqué de toutes parts de mandemens d'evêques, de remontrances de parlemens, de requiſitoires et d'oraiſons funebres. Il étoit compoſé de cinq ou ſix cents mille commentateurs de huit cent mille volumes de jurisprudence, de cinquante mille dictionnaires, de cent mille poémes, de ſeize cents millè voyages et d'un milliard de romans. Nous avons mis le feu à cette maſſe épouvantable, comme un ſacrifice expiatoire offert à la véri-

té,

té, au bon sens, au vrai goût. Les flammes ont devoré par torrent les sottises des hommes, tant anciens que modernes. L'embrasement fut long. Quelques auteurs se sont vu brulés tout vivans, mais leurs cris ne nous ont point arrêtes; cependant nous avons trouvé au milieu des cendres quelques feuilles des oeuvres de P***, de De la H***, de l'Abbé A***, qui, vu leur extrême froideur, n'avoient jamais pu être consumées.

Ainsi nous avons renouvellé par un zêle éclairé ce qu'avoit exécuté jadis le zêle aveugle des barbares. Cependant comme nous ne sommes ni injustes ni semblables aux Sarrazins qui chauffoient leurs bains avec des chef-d'oeuvres, nous avons fait un choix: de bons esprits ont tiré la substance de mille volumes in folio, qu'ils ont fait passer tout entiére dans un petit in douze; à peu près comme ces habiles chymistes, qui expriment la vertu des plantes, le concentrent dans une phiole, et jettent le marc grossier [1].

1) Tout est revolution sur ce globe: l'esprit des hommes varie à l'infini le caractere national,

Nous avons fait des abregés de ce qu'il y avoit de plus important; on a réimprimé le meilleur: le tout a été corrigé d'après les vrais principes de la morale. Nos compilateurs ſont des gens eſtimables et chers à la nation; ils avoient du goût, et comme ils étoient en état de créer, ils ont ſçu choiſir l'excellent, et rejetter ce qui ne l'étoit pas. Nous avons remarqué (car il faut être juſte) qu'il n'appartenoit qu'à des ſiecles philoſophiques de compoſer très peu d'ouvrages; mais que dans le vôtre où les connoiſſances réelles et ſolides n'étoient pas ſuffiſamment établies, on ne pouvoit trop entaſſer

---

nal, change les livres et les rend méconnoiſſables. Eſt-il un ſeul auteur, s'il fait penſer, qui puiſſe ſe flater raiſonnablement de n'être point ſifflé chez la génération ſuivante? Ne nous moquons-nous pas de nos dévanciers? Savons-nous les progrès que feront nos enfans? Avons-nous une idée des ſecrets qui tout à coup peuvent ſortir du ſein de la nature? Connoiſſons-nous à fond la tête humaine? Où eſt l'ouvrage fondé ſur la connoiſſance réelle du coeur humain, ſur la nature des choſes, ſur la droite raiſon? Notre phyſique ne nous préſente-t-elle pas un océan dont à peine nous côtoyons les bords? Quel eſt donc ce viſible orgueil qui s'imagine follement avoir poſé les limites d'un art!

entaſſer les matériaux. Les manoeuvres doivent travailler avant les architectes.

Dans les commencemens chaque ſcience ſe traite par partie, chacun porte ſon attention ſur la portion qui lui eſt échue: rien n'echappe par ce moien; on obſerve les plus petits détails. Il étoit néceſſaire que vous fiſſiez une multitude innombrable de livres; c'étoit à nous de raſſembler ces parties diſperſées. Les hommes qui ont la tête vuide et des demi-lueurs, ſont d'éternels babillards: l'homme ſage et inſtruit parle peu, mais parle bien.

Vous voiez ce cabinet: il renferme les livres qui ont échappé aux flammes; ils ſont en petit nombre; mais ceux qui ſont reſtés ont merité l'approbation de notre ſiecle.

Curieux, je m'approchai, et conſultant la prémiere armoire, je vis qu'on avoit conſervé parmi les Grecs, Homére, Sophocle, Euripide, Demoſthene, Platon, et ſurtout notre ami Plutarque, mais on avoit brulé Herodote, Sapho, Anacréon et le vil Ariſtophane. Je voulus défendre un peu la cauſe du defunt Anacréon; mais on me donna les meilleures raiſons du monde, que je n'expoſerois point ici, parcequ'elles ne ſeroient point entendues de mon ſiécle.

Dans la deuxieme armoire, destinée aux auteurs latins je trouvai Virgile, Pline en entier, ainsi que Tite Live [2]); mais on avoit brulé Lucrece, à l'exception de quelques morceaux poétiques, parceque sa physique est fausse et que sa morale est dangereuse. On avoit supprimé les longs plaidoyers de Cicéron, habile Rheteur plutôt qu' homme éloquent; mais on avoit conservé ses ouvrages philosophiques, un de morceaux les plus précieux de l'antiquité. Sallustе étoit resté. Ovide et Horace [3]) avoient été purgés; les odes du dernier paroissoient bien inférieures à ses épitres. Séneque étoit reduit à un quart. Tacite avoit été conservé; mais

2) Je viens de relire cet historien et j'ai reconnu que la vertu des Romains consistoit à égorger le genre humain sur l'hôtel de la patrie; c'étoient de bons citoyens et des hommes affreux.

3) Cet écrivain a toute la délicatesse, toute la fleur d'esprit, toute l'urbanité possible, mais il a été trop admiré dans tous les siecles. Sa Muse inspire un repos voluptueux, un sommeil léthargique, une indifference douce et dangereuse; elle doit plaire aux courtisans et à toutes ces ames efféminées dont toute la morale se borne à ne voir que le présent et à ne chérir que des jouissances solitaires.

mais comme il regne dans ses écrits une teinte sombre qui montre l'humanité en noir, et qu'il faut n'avoir pas une mauvaise idée de la nature humaine, parceque ses tyrans ne sont pas elle, on ne permettoit la lecture de cet auteur profond qu'à des coeurs bienfaits. Catulle avoit disparu, ainsi que Patrone. Quintilien étoit d'un volume fort mince.

La troisiéme armoire contenoit les livres anglois. C'étoit celle qui renfermoit le plus de volumes. On y rencontroit tous les Philosophes qu'a produit cette isle guerriere, commerçante et politique. Milton, Shakespear, Pope, Young [4]), Richardson jouis-

4) M. le Tourneur a publié une traduction de ce Poëte qui a eu chez nous le succès le plus decidé, le plus grand, le plus soutenu: tout le monde a lu ce livre moral, tout le monde y a admiré ce langage sublime qui éleve l'ame, qui la nourrit et qui l'attache; parcequ'il est fondé sur de grandes verités qu'il n'offre que de grands objets, et qu'il tire toute sa dignité de leur réelle grandeur. Pour moi, je n'ai jamais rien lu de si original, de si neuf, même de si interessant. J'aime ce sentiment profond qui, toujours le même, se nuance et se diversifie à l'infini. C'est un fleuve

jouiſſoient encore de toute leur renommée. Leur genie créateur, ce génie que rien ne capti-

---

fleuve qui m'entraîne. Je goûte ces images fortes et vives dont la hardieſſe répond au ſujet qu'il embraſſe. On voit ailleurs de preuves plus méthodiques de l'immortalité de l'ame ; mais nulle part le ſentiment n'en eſt frappé comme ici. Le poëte bat le coeur, le ſoumet, le met hors d'état de raiſonner contre. Telle eſt donc la magie de l'expreſſion et la force de l'éloquence qui laiſſe l'aiguillon dans l'ame.

Young a raiſon, ſelon moi, contre la note que le cenſeur a exigée du traducteur, quand il veut que ſans la vue de l'éternité et des récompenſes la vertu ne ſoit qu'un nom, qu'une chimere : *aut virtus nomen inane eſt aut decus et pretium recte petit experiens vir.* Ne nous faiſons point de fantôme métaphyſique. Qu'eſt-ce qu'un bien dont il ne réſulte aucun bien, ni en ce monde ni en l'autre ? Quel bien réſulte en ce monde de la vertu pour le juſte infortuné ? Demandez-le à Brutus, à Caton, à Socrate mourant ; voilà le Stoicien à la derniere épreuve ; avec de la bonne foi il découvrira la vanité de ſa ſecte. Je me ſouviens et me ſouviendrai toujours d'un mot frappant que dit J. J. Rouſſeau à un de mes amis. Rouſſeau parloit d'une propoſition à lui faire de fortune ſous une condition honteuſe, mais de nature à être ſécrette : Monſieur, diſoit-il, *je ne ſuis point*

captivoit, tandisque nous étions obligés de mesurer tous nos mots; l'énergie feconde deces

---

point matérialiſte, Dieu merci; ſi je l'euſſe été, je n'aurois pas valu mieux qu'eux tous; je ne connois que la recompenſe qui attache à la vertu.

J'avoue que je ne vaux pas mieux que Rouſſeau, et plut à Dieu que je le valuſſe! Mais ſi je me croyois tout mortel, dès l'inſtant je me ferois mon Dieu, je rapporterois tout à ma divinité, c'eſt-à dire à ma perſonne: je ferois ce qu'on appelle vertu, quand j'y gagnerois pour mon plaiſir; ce qu'on appelle vice de même: je volerois aujourdhui pour donner à mon ami ou à ma maitreſſe; brouillé avec eux, demain je les volerois eux-mêmes pour mes menus plaiſirs: en tout cela je ferois très conſequent, puiſque je ferois toujours ce qui ſeroit agréable à ma divinité. Au lieu qu'aimant la vertu à cauſe de la recompenſe, et cette recompenſe n'étant pas attachée à des actions arbitraires, il faut que je me règle non plus ſur ma fantaiſie momentanée, mais ſur la regle inflexible qu'a propoſé le rémunerateur éternel qui eſt auſſi le legislateur. Ainſi il faut que ſouvent je faſſe ce que je dois, quoiqu'il ne me plaiſe pas trop; et ſi ma liberté ſe decide au bien, malgré l'attrait contraire, alors je fais ce que je veux et non ce qui me plait. Si Dieu n'eut voulu nous mener que par le goût du beau, il ne nous eut donné qu'une ame raiſonnable, ſans y mêler la ſenſibi-

li-

de ces ames libres faisoit l'admiration d'un siécle difficile. Le reproche futile que nous leur faisions de manquer de goût, étoit effacé devant des hommes qui, amoureux d'idées vraies et fortes se donnoient la peine de lire et savoient ensuite méditer sur leur lecture. On avoit rétranché cependant du nombre de philosophes ces sceptiques dangereux qui avoient voulu ébranler les fondemens de la morale. Ce peuple vertueux, conduit par le sentiment, avoit dédaigné ces vaines subtilités, et rien n'avoit pu lui persuader que la vertu fût une chimere.

La quatrieme armoire offroit les livres Italiens. La Jerusalem delivrée, le plus beau des poëmes connus, étoit à la tête. On avoit brulé une bibliotheque entiere de critiques faites contre ce poëme enchanteur. Le fameux traité de Délits et de Peines avoit reçu toute la perfection dont cet important ouvrage étoit susceptible. Je fus agréablement surpris en voyant un nombre d'ouvrages pensés et philosophiques sortis du

---

lité du coeur: il nous méne par l'attrait des récompenses, parcequ'il a fait de nous des êtres sensibles.

du sein de cette nation; elle avoit brisé le talismann qui sembloit devoir perpétuer chez elle la superstition et l'ignorance.

Enfin j'arrivai en face des ecrivains français. Je portai une main avide sur les trois prémiers volumes: c'étoient Descartes, Montaigne et Charron. Montaigne avoit souffert quelque retranchement; mais comme il est le philosophe qui a mieux connu la nature humaine on avoit conservé ses écrits, quoique toutes ses idées ne soient pas absolument irreprochables. On avoit brulé et Mallebranche le visionnaire, et le triste Nicole, et l'impitoyable Arnold et le cruel Bourdaloue. Tout ce qui concernoit les disputes scholastiques étoit tellement anéanti, que lorsque je parlai des lettres provinciales et de la destruction des Jesuites, le savant bibliothécaire fit un anachronisme des plus considérables: je le relevai poliment et il me remercia avec sincérité. Je ne pus jamais rencontrer ces lettres provinciales, ni l'histoire même plus moderne qui contenoit le détail de cette grande affaire: elle étoit alors bien petite! On parloit des Jésuites comme nous parlons aujourdhui des anciens Druides.

On avoit fait rentrer dans le néant dont elle n'auroit jamais dû sortir, cette foule de Théologiens dits *peres d'église*, les écrivains les plus sophistiques, les plus bizarres, les plus obscurs, les plus déraisonnables, qui furent jamais diamétralement opposés aux Loke, aux Clarke, ils sembloient (me dit le bibliothecaire) avoir posé les bornes de la démence humaine.

J'ouvrois, je feuilletois, je cherchois les écrivains de ma connoissance. Ciel, quelle destruction! que de gros livres évaporés en fumée! Où est donc ce fameux Bossuet, imprimé de mon tems en quatorze volumes in quarto? Tout a disparu me dit-on — Quoi! cet aigle, qui planoit dans la haute région des airs, ce génie.... En conscience, que pouvions nous conserver? Il avoit du génie, d'accord [5]) mais il en a fait un pitoyable usage. Nous avons

---

5) Quels services n'auroient pas pu rendre à la raison humaine des hommes tels que, Luther, Calvin, Melanchton, Erasme, Bossuet, Paschal, Arnaud, Nicole, &c. s'ils eussent employé leur génie à attaquer les erreurs de l'esprit humain, à perfectionner la morale, la legislation, la physique, au lieu de combattre ou d'établir quelques dogmes ridicules?

avons adopté la maxime de Montaigne: *Il ne faut pas s'enquérir quel eſt le plus ſavant, mais quel eſt le mieux ſavant.* L'hiſtoire univerſelle de ce Boſſuet n'étoit qu'un pauvre ſquelette chronologique [6]) ſans vie et ſans couleur; puis il avoit donné un tour ſi forcé, ſi extraordinaire aux longues réflexions qui accompagnoient cette maigre production que nous avons peine à croire qu'on ait lu cet ouvrage pendant plus de cinquante années. — Mais du moins ſes oraiſons funebres .... — Nous ont fort irrité contre lui. C'étoit bien là le miſérable langage de la ſervitude et de la flatterie. Qu'eſt-ce qu'un Miniſtre du Dieu de paix, du Dieu

6) Pour donner un air de verité à la chronologie, on a formé des époques, et c'eſt ſur ce fondement illuſoire qu'on a élévé l'édifice de cette ſcience imaginaire. Elle a été entiérement livrée au caprice. On ne ſait à quel tems rapporter les principales revolutions du globe et l'on veut aſſigner dans quel ſiécle tel roi a vécu. La ſomme des erreurs repoſe à ſon aiſe à l'aide même des calculs chronologiques; on part. par exemple, de la fondation de Rome, et cette fondation eſt appuyée ſur des probabilités ou plutôt ſur des ſuppoſitions.

Dieu de vérité, qui monte en chaire pour louer un politique ſombre, un miniſtre avare, une femme vulgaire, un héros meurtrier, et qui tout occupé, comme un poëte, d'une deſcription de bataille, ne laiſſe pas échapper un ſeul ſoupir ſur cet horrible fléau qui déſole la terre? En ce moment il ne penſoit point à ſoutenir les droits de l'humanité, à préſenter au Monarque ambitieux, par l'organe ſacré de la religion, des verités fortes et terribles; il ſongeoit plutôt à faire dire: *voilà un homme qui parle bien; il fait l'éloge des morts lorsque leurs cendres ſont encore tiedes, à plus forte raiſon donnera-t-il une bonne doſe d'encens aux rois qui ne ſont pas décédés.*

Nous ne ſommes point amis de ce Boſſuet; outre qu'il étoit un homme orgueilleux, dur, un courtiſan ſouple et ambitieux, c'eſt lui qui a accrédité ces oraiſons funebres qui depuis ſe ſont multipliées comme les flambeaux funeraires, et qui, comme eux, exhalent en paſſant une odeur empoiſonnée. Ce genre nous a paru le plus mauvais, le plus futile, le plus dangereux de tous, parcequ' il étoit tout à la fois faux, froid, menteur, fade, impudent;

ence

ene qu'il contrediſoit toujours le cri public qui alloit frapper les murailles où l'orateur, qui declamoit avec faſte, rioit lui-même tout bas des couleurs menſongéres dont il paroit ſon idole.

Voyez ſon rival, ſon vainqueur doux et modeſte, cet aimable, ce ſenſible Fénélon, auteur du Telemaque et de pluſieurs autres ouvrages que nous avons ſoigneuſement conſervés, parcequ'on y trouve l'accord rare et heureux de la raiſon et du ſentiment[7]). Avoir compoſé le Telemaque à la cour de Louis XIV, nous ſemble une vertu étonnante, admirable. Certainement le Monarque n'a pas compris le livre et c'eſt ce

7) L'Academie Françoiſe a propoſé ſon éloge pour le prochain prix d'éloquence. Mais ſi l'ouvrage eſt ce qu'il doit être, l'Académie ne pourra couronner le diſcours. Pourquoi donner des ſujets qu'on ne ſauroit traiter dans toute leur plénitude?

Au reſte, j'aime ce genre, où en diſcutant le génie d'un grand homme, on diſcute et on approfondit l'art auquel il s'eſt adonné. Nous avons eu d'excellens ouvrages en ce genre et ſurtout ceux de M. Thomas. C'eſt le livre le plus inſtructif que l'on puiſſe mettre entre les mains d'un jeune homme; il y puiſera à la fois, et d'utiles connoiſſances et un amour raiſonné de la gloire.

qu'on peut avancer de plus favorable en ſon honneur. Sans donte il manque à cet ouvrage des lumiéres plus vaſtes, des connoiſſances plus approfondies; mais que dans ſa ſimplicité il a de force, de nobleſſe et de vérité! Nous avons mis à côte de cet écrivain les oeuvres du bon Abbé de St. Pierre, dont la plume étoit foible, mais dont le coeur étoit ſublime. Sept ſiecles ont donné à ſes grandes et belles idées la maturité convenable. C'étoient ceux qui le railloient d'être viſionnaire, qui embraſſoient de pures chiméres. Ses rêves ſont devenus des réalités.

Parmi les poëtes François je revis Corneille, Racine, Moliere; mais on avoit brulé leurs commentaires [8]). Je fis au bibliothecaire la queſtion que l'on fera

8) Ils ſont l'ouvrage ou de l'envie ou de l'ignorance. Ces commentateurs me font pitié avec leur zêle pour les loix de la grammaire. Le plus cruel deſtin qui attend l'homme de génie de ſon vivant ou après ſa mort, eſt d'être jugé par le pédantiſme: il ne ſait rien voir, rien ſentir. Ces malheureux critiques qui marchent de mots en mots, reſſemblent à ces vues myopes qui, au lieu d'embraſſer un tableau de *le ſueur* on du *Pouſſin*, viſitent ſtupidement chaque trait, et n'apperçoivent jamais l'enſemble.

fera encore probablement pendant sept cent années : auquel donneriésvous la préférence des trois ? — Nous n'entendons plus gueres Moliere, me repondit-il; les moeurs qu'il a peintes ont passé. Nous persons qu'il a plus frappé le ridicule que le vice, et vous aviez plus de vices que de ridicules [9]). Pour les deux tragiques, dont les couleurs étoient plus durables, je ne sais comment un homme de votre âge peut faire une pareille question. Le peintre du coeur humain par excellence, celui qui éléve et agrandit le plus l'ame, celui qui a le mieux connu le choc des passions et la profondeur de la politique, avoit sans doute plus de gé-

9) Il est faux, comme on l'a avancé dans un éloge de Moliere, que la guérison du ridicule soit plus aisée que celle du vice; mais quand cela seroit, à quelle maladie du coeur humain doit-on apporter les premiers remedes? Le poëte deviendra-t-il complice de la perversité générale, en adoptant le prémier les misérables conventions qu'ont fait les méchans pour mieux déguiser leur scélérateſſe? Malheur à qui ne sent pas tout l'effet que peut produire une excellente piéce de théatre, et ce qu' a de sublime l'art qui de tous les coeurs ne fait qu'un coeur.

nie [10]) que son rival harmonieux, qui, avec un style plus pur, plus exact, est moins fort, moins serré, n'a eu ni sa vue perçante, ni son élévation, ni sa chaleur, ni sa logique, ni la diversité prodigieuse de ses caracteres. Ajoutez le but moral toujours marqué dans Corneille; il élance l'homme vers l'élément de toutes les vertus, vers la liberté. Racine, après avoir efféminé ses héros, efféminе ses spectateurs [11]). Le goût est l'art de relever les petites choses: en ce cas Corneille en avoit moins que Racine. Le tems, juge souverain, qui anéantit également et les éloges et les critiques, le tems a prononcé et a mis une grande distance entre ces deux écrivains: l'un

---

10) Corneille a souvent un air de franchise de liberté et de simplicité originale et même quelque chose de plus naturel que Racine.

11) Racine et Boileau étoient deux plats courtisans, qui approchoient du monarque avec l'étonnement de deux bourgeois de la rue St. Denis. Ce n'étoit pas ainsi qu' Horace fréquentoit Auguste. Rien de plus petit que les lettres de ces deux poëtes extatiés de se trouver à la cour. Il est difficile de concevoir de plus basses platitudes. Enfin Racine mourut de chagrin, parceque Louis XIV. l'avoit regardé de travers en traversant l'oeil de boeuf.

l'un eſt un génie du premier ordre; l'autre, à quelques traits près empruntés des Grecs n'eſt qu'un bel eſprit, comme on l'a apprécié dans ſon ſiécle même. Dans le vôtre, les hommes n'avoient plus la même énergie; on vouloit du fini, et le grand a toujours quelque choſe de rude et de groſſier; le ſtyle étoit devenu le mérite principal, comme il arrive chez toutes les nations affoiblies et corrompues.

Je retrouvai le terrible Crébillon qui a peint le crime ſous les couleurs effrayantes qui le caractériſent. Ce peuple le liſoit quelque fois, mais on ne pouvoit conſentir à le voir jouer.

On peut bien s'imaginer que je reconnus mon ami la Fontaine [12]) également chéri et toujours lu. C'eſt le premier des poëtes moraliſtes, et Moliere, juſte appréciateur, avoit preſſenti ſon immortalité. Il eſt vrai que la fable eſt le ton allégorique de l'eſclave qui n'oſe parler à ſon maître, mais comme elle tempere en même

12) C'eſt le confident de la Nature, c'eſt le poëte par excellence, et j'admire l'audace de ceux qui font des fables après lui avec la préſomption de l'imiter.

tems ce que la verité peut avoir de dur, elle doit être longtems précieuſe ſur un globe livré à toutes ſortes de tyrans. La ſatyre n'eſt peut-être que l'arme du déſeſpoir.

Que ce ſiécle avoit mis ce fabuliſte inimitable au deſſus de ce Boileau [13]) qui (comme dit l'Abbé Coſtard) faiſoit le dictateur au Parnaſſe, et qui, privé d'invention, de génie, de force, de grace et de ſentiment, n'avoit été qu'un verſificateur exact et froid. On avoit conſervé pluſieurs autres fables, entre autres quelques-unes de la Motte et celles de Nivernois [14]).

Le

---

13) Le critique qui, au lieu d'éclairer un auteur, ne veut que l'humilier, décele ſa vanité, ſon ignorance et ſa jalouſie; ſa malignité ne peut lui permettre d'appercevoir nettement le bon et le mauvais d'un ouvrage. La critique n'eſt permiſe qu'à celui en qui les lumiéres, le diſcernement et la probité ne ſont altérés par aucun interêt perſonnel. O critique! comprends-toi bien, et ſi tu veux juger ſainement de quelque choſe, juges que livré a tes ſeules lumiéres tu ne ſais juger de rien.

14) Dans ſept cents ans on ne ſe ſouviendra probablement point que ce charmant fabuliſte a été un duc, un cordon bleu, mais bien qu'il fut un philoſophe ingénieux.

Le Poëte Rouſſeau me parut bien chétif: on avoit gardé quelques odes et cantates; mais pour ſes triſtes épitres, ſes fatigantes et dures allégories, ſa Mandragore, ſes épigrammes, ouvrage d'un coeur depravé, on penſe bien que de telles ordures avoient ſubi le feu qu'elles meritoient depuis longtems. Je ne peux nombrer ici toutes les ſalutaires mutilations qui avoient été faites dans pluſieurs livres, d'ailleurs renommés. Je ne vis aucun de ces Poëtes frivoliſtes qui n'avoient flatté que le goût de leur ſiecle, qui avoient répandu ſur leurs objets les plus ſérieux ce vernis trompeur de l'eſprit qui abuſe la raiſon [15]): toutes ces ſaillies d'une imagination légére et emportée, reduites à leur juſte valeur, s'etoient évaporées, comme ces étincelles qui ne brillent avec plus de vivacité que pour s'éteindre plutôt. Tous ces Romanciers, ſoit hiſtoriques, ſoit moraux, ſoit politiques, chez qui les vérités iſolées ne s'etoient rencontrées que par hazard, qui n'avoient pas ſçu les lier en-

15) Lorsqu'Hercule vit dans le temple de Venus la ſtatue d'Adonis, ſon favori, il s'écria: *Il n'y a point de divinité en toi.* On peut appliquer ce mot à tant d'ouvrages polis, delicats, ingénieux, efféminés.

ſemble et les fortifier par leur liaiſon, et ceux qui n'avoient jamais vu un objet ſous toutes ſes faces et dans tous ſes rapports, et ceux enfin qui, égarés par l'eſprit de ſyſteme, n'avoient vu, n'avoient ſuivi que leurs propres idées; tous ces écrivains, dis-je, trompés par l'abſence ou la préſence du génie, étoient diſparu, ou avoient été ſoumis à la ſerpe d'une judicieuſe critique, laquelle n'etoit plus un inſtrument de dommage [16]).

La ſageſſe et l'amour de l'ordre avoient préſidé à cet utile abatis. Ainſi dans ces forêts épaiſſes où les branches entrelaſſées faiſoient diſparoitre les routes où regnoit une ombre éternelle et mal ſaine, ſi l'induſtrie de l'homme y porte le fer et la flamme, on voit naitre et les ſentiers fleuris et les doux rayons du ſoleil; il diſſipe les ténebres; la verdure plus animée recrée les yeux du voyageur qui peut traverſer les routes ſans crainte ni dégoût. J'apperçus dans

16) Un bon eſprit devroit indiquer un catalogue raiſonné et approfondi des meilleurs livres en tout genre et l'ordre et la maniére de les lire, donner les propres obſervations qu'il auroit faites et indiquer dans d'autres les morceaux les plus propres à faire penſer.

dans un coin un livre curieux et qui me parut bien fait; il avoit pour titre: *des Reputations usurpées;* il motivoit les raisons qui avoient décidé de l'extinction de plusieurs livres, et du mépris attaché à la plume de certains écrivains, admirés néanmoins de leur siécle. Le même livre redressoit les torts des contemporains des grands hommes, quand leurs adversaires avoient été injustes, jaloux ou aveugles par quelque autre passion[17]).

Je tombai sur un Voltaire. O ciel! m'écriai-je, qu'il a perdu de son embonpoint! Où sont ces vingt-six volumes *in-quarto*, emanés de sa plume brillante, intarissable? Si ce celébre écrivain revenoit au monde, qu'il seroit étonné! — Nous avons été obligés d'en brûler une bonne partie, me repondit-on. Vous savez que ce beau génie a payé un peu fort à la foi-

blesse

17) Il reste un beau livre à faire, quoique déja fait: *Des grands événémens par de petites causes.* Mais quel est l'homme qui saisira le véritable fil? J'en indiquerai un autre qui conviendroit fort à notre siecle: *des hommes en place qui se sont rendus persécuteurs pour servir la bassesse de ceux qu'ils mépriſoient.* Encore un autre: *les crimes des souverains.*

bleſſe humaine. Il précipitoit ſes idées et ne leur donnoit pas le tems de mûrir. Il préféroit tout ce qui avoit un caractére de hardieſſe à la lente diſcuſſion de la vérité. Rarement auſſi avoit-il de la profondeur. C'étoit une hirondelle rapide, qui friſoit avec grace et légéreté la ſurface d'un large fleuve, qui buvoit, qui humectoit en courant; il faiſoit du génie avec de l'eſprit. On ne peût lui refuſer la premiere, la plus grande des vertus, l'amour de l'humanité. Il a combatu avec chaleur pour les interêts de l'homme. Il a déteſté, il a flétri la perſécution, les tyrans de toute eſpéce. Il a mis ſur la ſcéne la morale raiſonnée et touchante. Il a peint l'héroïſme ſous ſes véritables traits. Il a été enfin le plus grand poëte des François. Nous avons conſervé ſon poëme, quoique le plan en ſoit mesquin; mais le nom de *Henri* IV. le rendra immortel. Nous ſommes ſurtout idolâtres de ſes belles tragédies, où regne un pinceau ſi facile, ſi varié, ſi vrai. Nous avons conſervé tous les morceaux de proſe où il n'eſt pas bouffon, dur ou mauvais plaiſant: c'eſt là qu'il eſt vraiment original [18]). Mais

18) Je chéris le peintre de la nature, qui laiſſe jouer ſon pinceau ſur la toile, qui préfére

Mais vous savés que vers les quinze dernieres années de sa vie, il ne lui restoit plus que quelques idées qu'il représentoit sous

---

fére une certaine liberté franche et hardie, qui vivifie les couleurs; à cette exactitude froide, à cette regularité, qui me rappelle sans cesse l'art et son mensonge. O! qu'il sera brillant, l'écrivain, livré tout entier à son génie, qui s'abandonne à des négligences volontaires, seme d'une main légére des traits heureux et mêlangés, daigne avoir des défauts, se plait dans un certain desordre et n'est jammais si intéressant que lorsqu'il se montre irrégulier. Voilà l'homme de goût par excellence: il sait que l'ennuyeuse simmétrie n'enchante que les sots, que toutes les imaginations vives aiment qu'on leur prête encore des ailes, que c'est à cette vivacité heureuse qui reveille l'ame, qu'on doit la foule des lecteurs; que comme le feu élémentaire, l'écrivain doit toujours être en action. Mais ce secret n'est que pour le petit nombre; le plus grand travaille, sue, fait mille efforts, aspire à une perfection glaçante. Celui qui est né pour écrire, vif, étincellant, rapide au dessus de regles, jette du même trait de plume et son idée et le plaisir dans l'ame du lecteur. Voilà Voltaire: c'est un cerf qui parcourt le champ de la litterature; et ses prétendus imitateurs, ses froids copistes, tels que la H*** et autres auteurs congelés, sont des tortues rampantes.

sous cent faces diverses. Il rabachoit perpétuellement la même chose. Il livroit le combat à des gens qu'il auroit du mépriser en silence. Il a eu le malheur d'écrire des injures plates et grossieres contre J. J. Rousseau, et une fureur jalouse l'égaroit tellement alors qu'il écrivoit sans esprit. Nous avons été obligés de brûlér ces miseres, qui l'eurent infailliblement deshonoré dans la postérité la plus reculée. Jaloux de sa gloire plus qu'il ne le fut, pour conserver le grand homme nous avons detruit la moitié de lui même.

Messieurs, je suis charmé, edifié, de trouver ici J. J. Rousseau tout entier. Quel livre que cet Emile [19]). Quelle ame sensible répandue dans ce beau Roman de la Nouvelle Héloïse! Que d'idées fortes, étendues et politiques dans ses lettres de la Montagne! Quelle fierté, quelle vigueur dans ses autres productions! Comme il pense, et comme il fait penser! Tout me paroit digne d'être lu — Nous en avons jugé ainsi, reprit le bibliothecaire. L'orgueil

19) Que de platitudes imprimées contre cet immortel ouvrage! Comment un homme ose-t-il écrire lors même qu'il ne sait pas lire!

gueil étoit bien petit et bien cruel dans votre siecle, ajouta-t il: vous ne l'avez pas entendu, en verité; la frivolité de votre esprit ne s' est pas donné la peine de le suivre: il avoit quelque raison de vous dédaigner. Vos philosophes eux-mêmes ont été peuples -- Mais je crois que nous sommes d'accord sur ce Philosophe, nous nous entendons, il est inutile d' en dire davantage.

En dérangeant les livres de la derniere armoire, je revis avec plaisir plusieurs ouvrages jadis chers à ma nation: L'esprit des loix, l'histoire naturelle, le livre de l'Esprit, commenté en quelques endroits[20]). On n'avoit pas oublié l'Ami des Hommes, le Bélisaire, les oeuvres de Linguet; ni les discours éloquens de Thomas[21]) de St. Servan, de Dupa-

20) L'araignée tire du poison de la même rose d'où l'abeille extrait un miel doux, ainsi un méchant trouve souvent de quoi nourrir sa perversité dans le même livre où un sage rencontre son plus grand contentement.

21) Il n'y a plus de tribune aux haranges; mais l'eloquence n'est point décédée: elle parle, elle tonne encore quelque fois, et si elle ne peut rallumer en nous les sentimens vertueux, du moins elle nous confond et nous fait rougir.

Dupaty, de le Tourneur, et les Entretiens de Phocion. Je reconnus les ouvrages nombreux et philosophiques que le siecle de Louis XV. avoit produit [22]). On avoit refait l'Enciclopédie sur un plan plus heureux. Au lieu de ce misérable goût de réduire tout en dictionnaire, c'est-à-dire, de hacher les sciences par morceaux, on avoit présenté chaque art en entier. On embrassoit d'un coup d'oeil leurs différentes parties; c'étoient des tableaux vastes et précis qui se succédoient avec ordre; ils étoient liés entre eux par le fil d'une methode intéressante et simple. Tout ce qu'on avoit écrit contre la religion chrétienne, avoit été brûlé comme livres devenus absolument inutiles.

Je demandai les historiens, et le bibliothécaire me dit; ce sont en partie nos peintres qui se sont chargés de cet emploi. Les faits ont une certitude physique, qui est du ressort de leur pinceau. Qu'est-ce que l'histoire? Ce n'est au fond que la science de

22) La philosophie qui s'occupe de la nature de l'homme, de la pollitique et des moeurs, s'empresse à répandre des lumieres utiles; ses détracteurs sont des sots, ou de mauvais citoyens.

des faits. Les réflexions, les raisonnemens sont de l'historien et non de la chose même; mais aussi les faits sont innombrables. Que de bruits populaires, de fables surannées! de détails sans fin. Les affaires de chaque siecle sont les plus intéressantes de toutes pour les contemporains, et dans tous les siecles ce sont les seules qu'ils n'ont pu approfondir.

On a écrit laborieusement des faits antiques, étrangers, tandisque l'on détournoit son attention des faits présens. L'esprit de conjecture brille aux depens de l'exactitude. Les hommes ont si peu connu leur foiblesse, que plusieurs ont osé entreprendre des histoires universelles; plus insensés que ces bons Indiens qui donnoient du moins quatre éléphans pour base au monde physique. Enfin l'histoire a été si défigurée, si hérissée de mensonges, de réflexions puériles, que le roman devant tout esprit sensé a paru trouver grace en comparaison de ces histoires, où, comme sur une mer sans rives, on naviguoit sans boussole [23]).

Nous

23) En réfléchissant sur la nature de l'esprit humain, on peut reconnoitre l'impossibilité

Nous avons fait un rapide extrait, peignant les siécles à grand traits et ne montrant que les personnages qui ont veritablement influé sur le destin des empires (24). Nous avons omis ces regnes où l'on ne voit que des batailles et des exemples de fureur. Il a fallu les taire, et ne présenter que ce qui pouvoit faire l'honneur de l'homme. Il est peut-être dangereux de tenir regiſtre de tous les excès où s'est porté le crime. Le nombre des coupables semble servir

---

d'une hiſtoire ancienne, véritable. La moderne choque moins le vraiſemblable ; mais du vraiſemblable à la vérité il y a toujours presque auſſi loin que de la vérité au menſonge. Auſſi n'apprenons-nous rien dans les hiſtoires modernes. Chaque hiſtorien accommode les faits à ſes idées, à peu près comme un cuiſinier apprête des viandes à ſa maniére : il faut diner au goût du marmiton ; il faut lire au gré de l'écrivain.

24) Je ne ſais pourquoi en écrivant l'hiſtoire on dit le regne des Charles VI, de Louis XIII ? C'eſt une maniére fautive de s'énoncer. Cela induit en erreur un lecteur qui n'eſt pas philoſophe. Un monarque qui le plus ſouvent n'a point influé ſur ſon ſiecle, doit rentrer dans la claſſe des hommes obſcurs, et l'on doit dire par exemple, après la mort de Henri IV, *nous allons peindre le ſiecle de Richelieu.*

ſervir d'excuſe ; et moins on voit d'attentats, moins on eſt tenté d'en commettre. Nous avons traité la nature humaine, comme ce fils reſpectueux qui craignit de faire rougir ſon pere et qui couvrit d'un voile les déſordres de l'yvreſſe.

Je m'approchai du bibliothécaire, et je lui demandai tout bas à l'oreille l'hiſtoire du ſiecle de Louis XV, pour ſervir de ſuite au ſiecle de Louis XIV. de Voltaire. Cette hiſtoire avoit été compoſée dans le vingtiême ſiecle. Je n'en lus jamais de plus curieuſe, de plus étonnante, de plus ſinguliere. L'hiſtorien, en faveur de la bizarrerie des circonſtances, n'avoit ſacrifié aucun détail. Ma curioſité, mon étonnement redoubloient à chaque page. J'appris à reformer pluſieurs de mes idées, et je compris que le ſiecle où l'on vit, eſt pour nous le ſiecle le plus reculé Je ris, j'admirai beaucoup, mais je pleurai pour le moins tout autant. ... Je n'en puis dire ici davantage : les événemens actuels ſont comme ces pâtés qui ne deviennent bons à manger que lorsqu'ils ſont refroidis [25]).

25) Tout ſe fait à la longue. Les ſecrets qu'on croyoit exactement renfermés, vont ſe ren-

CHAPITRE XXIX.

Les Gens de Lettres.

En sortant de la bibliotheque, un particulier qui ne m'avoit pas dit un mot depuis trois heures, m'arrêta, et nous liâmes conversation ensemble Elle tomba sur les gens de lettres. J'en ai peu connu de mon tems, lui dis-je; mais ceux que j'ai fréquentés, étoient doux, honnêtes, modestes, pleins de probité. Auroient-ils eu des défauts, ils les rachetoient par tant de qualités precieuses qu'il auroit fallu être incapable d'amitié pour ne point s'attacher à eux. L'envie, l'ignorance et la calomnie ont défiguré le caracteres des autres? Car tout homme public est exposé aux sots discours du valgaire; tout aveugle qu'il est, il prononce hardiment [1]). Les grands, privés pour la plupart de ta-

---

rendre au public, comme les riviéres vont à la mes: nos reveux sauront tout.

1) Tel homme incapable d'écrire une ligne, mais qui a le talent verbal de la Satyre, à force de fronder tous les livres, de dépriser tous les auteurs et de flatter ainsi la malignité, s'est enfin persuadé qu'il est lui-même un homme de goût et d'un tact fin; il se trompe, dans le jugement qu'il porte de soi, et dans le jugement qu'il porte des autres.

talens comme de vertus, étoient jaloux de ce qu'ils attachoient les regards de la nation, et feignoient de les mépriser [2]). Ces écrivains avoient encore à combattre le goût dédaigneux du public, qui d'autant

---

2) Ce n'eſt point aux plus puiſſans monarques, ni aux princes les plus riches: ni aux gouverneurs particuliers d'une nation, que la plupart des Etats doivent leur ſplendeur, leur force et leur gloire. Ce ſont de ſimples particuliers qui ont fait des progrès étonnans dans les arts, dans les ſciences, dans l'art même de gouverner. Qui a meſuré la terre? qui a decouvert le ſyſtême du ciel? qui a mis en jeu ces curieuſes manufactures qui habillent les nations? qui a écrit l'hiſtoire naturelle? qui a ſcruté les profondeurs de la chymie, de l'anatomie, de la botanique? Encore un coup ce ſont de ſimples particuliers. Ils doivent aux yeux du ſage eclipſer ces prétendus grands, nains orgueilleux, qui ne ſe nourriſſent que de leur propre vanité. Ce ne ſont pas en effet ces rois, ces miniſtres, ces gens conſtitués en autorité, qui ſont les véritables, maîtres du monde; ce ſont ces hommes ſupérieurs, dont la voix puiſſante a dit à leur ſiecle: *Bannis tel préjugé imbécille, penſe d'une maniere plus élevée, avilis ce que tu as follement reſpecté, et reſpecte ce que tu aviliſſois par ignorance; profite de tes ſottiſes paſſées pour mieux connoître les droits de l'homme; adopte toutes mes idées: ta route eſt tracée, marche, je te reponds du ſuccès.*

plus avare de louanges qu'il étoit riche de leurs travaux, abandonnoit quelques fois des chef-d'oeuvres pour aller s'extasier à quelques plates bouffonneries. Enfin ils avoient besoin du plus grand courage pour se soutenir dans une carriere où l'orgueil des hommes leur offroit mille dégoûts; mais ils ont bravé et l'insolent mépris des grands, et les propos imbécilles du vulgaire: la renommée juste, en flétrissant leurs adversaires, a couronné leurs nobles efforts.

Je les reconnois à ce portrait, me dit poliment mon interlocuteur. Les gens de lettres sont devenus les citoyens les plus respectables. Tous les hommes éprouvent le besoin d'être émus, attendris; c'est le plaisir le plus vif que l'ame puisse goûter. C'est à eux que l'Etat a confié le soin de développer ce principe des vertus. En peignant des tableaux majestueux, attendrissans, terribles, ils rendent les hommes plus susceptibles de tendresse, et les disposent en perfectionnant leur sensibilité à toutes les grandes qualités dont elle est l'origine. Nous trouvons, poursuivit-il, que les écrivains de votre siecle, du côté de la morale et des vues profondes et utiles, ont surpassé de beaucoup les écrivains du siecle

de

de Louis. XIV. Ils ont peint les fautes des rois, les malheurs des peuples, les ravages des passions, les efforts de la vertu, les succés même du crime. Fideles à leur vocation [3]) ils ont eu le courage d'insulter aux trophées sanglans que la servitude et l'erreur avoient consacrés à la tyrannie. Jamais la cause de l'humanité ne fut mieux plaidée; et quoi qu'ils l'aient perdue par une fatalité inconcevable, ces intrépides

3) Néron logeoit dans son palais la fameuse *Locusta*, savante dans l'art d'apprêter des poisons subtils. Il étoit si jaloux de conserver une femme aussi utile à ses desseins, qu'il lui donna des gardes. Ce fut elle qui composa le breuvage qui fit périr Britannicus. Comme l'effet du poison avoit noirci le visage de ce malheureux prince, Néron fit étendre dessus une couche de blanc qui n'offroit aux yeux que la pâleur d'une mort naturelle. Mais comme on le portoit au tombeau, une grosse pluye qui survint, lava le fard et mit en évidence ce que l'empereur vouloit déguiser. Je trouve dans ce fait une assez juste allégorie: les rois caressent avec complaisance des monstres fideles; soit aveuglement, soit mépris des loix, soit confiance en leur pouvoir, ils croient en impofer à l'oeil qui les contemple; mais bientôt l'histoire est la pluie abondante qui emporte la couche mensongere et rend au crime la couleur qui lui est propre.

avocats n'en ſont pas moins demeurés couverts de gloire.

Tous ces traits de lumiere échappés à ces ames fortes et courageuſes, ſe ſont conſervés et transmis d'âge en âge [4]). Tel un germe longtems foulé aux pieds, eſt tout à coup transporté par un vent favorable; s'il trouve un abri commode, il croît, s'éleve, forme un arbre, dont le feuillage épais devient à la fois un ornement et un aſyle.

Si plus éclairés ſur la véritable grandeur, nous mépriſons le faſte et l'oſtentation des puiſſances, ſi nous avons tourné nos regards vers des objets dignes de la recherche des hommes, c'eſt aux lettres que nous en ſommes redevables [5]). Nos écrivains ont encore

---

4) Le commun des eſprits, et ceux qui n'ont point approfondi juſqu'à un certain point les matieres du gouvernement, ſont bien éloignés d'appercevoir la liaiſon des ſpéculations des ſciences avec le bonheur et la richeſſe de l'Etat.

5) On peut avancer avec une eſpece de certitude, que les lumieres faiſant chaque jour de nouveaux progrès, deſcendant par degré dans preſque tous les états, anéantiront d'une maniere ſûre cette foule bizarre de loix, et y ſub-

core surpassé les vôtres en courage. Si quelque prince s'écartoit des loix, ils feroient revivre ce tribunal fameux à la Chine, ils graveroient son nom sur l'airain terrible où sa honte vivroit éternellement; l'histoire est entre leurs mains l'écueil de la fausse gloire, l'arrêt porté contre les illustres criminels, le creuset où le héros disparoît s'il n'a pas été homme.

Eh! que les maîtres du monde, qui se plaignent que tout ce qui les approche ressent la contrainte et la dissimulation, soient confondus; n'ont-ils pas toujours auprès d'eux ces orateurs muets, indépendans intrépides, qui peuvent les instruire sans les offenser, et qui n'ont auprès de leur trône ni faveurs à obtenir ni disgrace à craindre [6])?

---

substitueront des usages plus naturels, plus sensés. La raison publique aura une volonté puissante et sage qui changera la face des nations. Ce sera l'imprimerie qui rendra cet important service à l'humanité. Imprimons donc! et que tout le monde lise, femmes, enfans, valets; &c. mais en même tems, n'imprimons que des choses vraies, utiles, et méditons bien avant d'écrire.

6) J'ai lu une excellente tragédie d'Eschyle, c'est son Promethée: l'allégorie est belle

et

Nous devons rendre justice à ces nobles écrivains, c'est qu'il n'est point d'état parmi les hommes qui ait mieux rempli sa destination. Les uns ont foudroyé la superstition, les autres ont soutenu les droits des peuples; ceux-ci ont creusé la mine féconde de la morale, ceux-là ont montré la vertu sous les traits d'une indulgente sensibilité [7]).

Nous

---

et claire; c'est l'homme de génie qui accable un despote. Pour avoir éclairé les humains, pour leur avoir porté le feu céleste, il est attaché au sommet d'un rocher; brûlé lentement par les rayons du soleil, son corps change de couleur: les nymphes des bois, des campagnes, l'entourent en gémissant, le plaignent et ne peuvent le soulager. La furie lui met des fers aux pieds qui pénetrent jusques dans les chairs: mais au milieu de ses tourmens le remords d'avoir été vertueux ne peut entrer dans son coeur.

7) Quelle récompense pour un auteur, ami du bien et de la vérité, lorsqu'en lisant son livre on laisse tomber dessus une larme brûlante, losqu'il attire du fond du coeur un profond soupir, et que refermant le livre pour quelques momens on leve les yeux vers le ciel en formant des revolutions vertueuses! Voilà sans doute le plus beau salaire qu'il doive espérer. Que sont auprès de ce triomphe les bruits discordans d'une renommée aussi veine que passagere, aussi incertaine qu'enviée?

Nous avons oublié les foibleſſes particulieres qu'en qualité d'hommes ils ont pu avoir. Nous ne voyons que cette maſſe de lumiere qu'ils ont formée, agrandie; c'eſt un ſoleil moral qui ne s'éteindra plus qu'avec le lambeau de l'univers!

— Je voudrois bien jouir de la préſence de vos grands hommes, car j'ai toujours eu un attrait particulier pour les bons écrivains; j'aime à les voir et ſurtout à les entendre. — Vous tombez fort bien: on ouvre aujourd'hui les portes de l'académie; l'on doit y recevoir un homme de lettres. — A la place, ſans doute, d'un académicien décédé? — Que dites-vous? le mérite doit-il attendre que le glaive du trépas ait frappé une tête pour venir occuper ſa place? Le nombre des académiciens n'eſt point fixé: chaque talent trouve ſa couronne; il en eſt aſſez pour les recompenſer tous [8]).

CHA-

8) Un auteur qui ne fait pas une grande ſenſation, peut aiſement ſe conſoler en ſongeant que dans un ſiecle moins éclairé il eut été un écrivain illuſtre; s'il étoit plus ſenſible aux progrès des connoiſſances humaines qu'aux intérêts de ſa vanité, au lieu de s'affliger il ſe rejouiroit de ne pouvoir ſortir de ſon obſcurité.

CHAPITRE XXX.

L'Académie Françoiſe.

Nous nous acheminâmes vers l'Académie Françoiſe: elle avoit conſervé ſon nom; mais que ſa ſituation étoit différente! que le lieu où elle tenoit ſes aſſemblées étoit changé! Elle n'habitoit plus le palais des rois. O révolution étonnante des âges! un pape s'eſt aſſis à la place des céſars! L'ignorance et la ſuperſtition ont habité Athenes! Les beaux arts ont volé en Ruſſie! Auroit-on cru de mon tems que ce mont autrefois tant ridiculiſé pour avoir laiſſé remarquer ſur ſon ſommet quelques ânes paiſſant des chardons, étoit devenu la fidele image du Parnaſſe antique, le ſéjour du génie, la demeure des fameux écrivains? Auſſi avoit-on aboli le nom de *Montmartre*, mais par pure complaiſance pour les préjugés reçus.

Ce lieu auguſte, ombragé de toutes parts de bois vénérables, étoit conſacré a la ſolitude. Une loi expreſſe défendoit qu'on frappât l'air aux environs d'aucun bruit diſcordant. Les carrieres de plâtre étoient taries. La terre avoit enfanté de nouveaux lits de pierre pour ſervir de fondemens à ce

ce noble asyle. Cette montagne favorisée des plus doux regards du soleil, nourrissoit des arbres, dont les sommets élancés tantôt laissoient de distance en distance quelques points entr'ouverts par où l'oeil avide s'échappoit vers les cieux.

Je monte avec mon guide, j'apperçois çà et là de jolis hermitages, éloignés les uns des autres. Je demandai qui habitoit ces bosquets demi-sombres, demi-éclairés, dont l'aspect avoit quelque chose d'intéressant? Vous ne tarderez pas à le savoir, me dit-on; hâtez-vous, l'heure aproche. En effet je vis nn grand nombre de personnes qui arrivoient de côté et d'autre, non en carrosse, mais à pied: leur conversation sembloit plus vive et plus animée. Nous entrâmes dans un édifice assez vaste, mais très simplement décoré. Je n'apperçus aucun suisse, armé d'une lourde hellebarde, à la porte du paisible sanctuaire des Muses: rien ne m'empêcha de passer avec la foule des honnêtes gens [1]).

La

1) J'ai toujours été très curieux d'envisager un grand homme, et j'ai cru reconnoître que le port, l'action, l'air de tête, la contenance, le regard, tout le distinguoit du commun des hom-

La ſalle étoit fort ſonore, de maniere que la plus foible voix académique ſe faiſoit diſtinctement entendre dans les points les plus éloignés. L'ordre qui regnoit dans les places n'étoit pas moins remarquable; pluſieurs rangs de gradins tapiſſoient le contour de la ſalle; car ce peuple ſavoit que l'oreille doit être à ſon aiſe à l'académie, comme l'oeil au ſallon de peinture. Je conſidérai le tout à mon aiſe. Le nombre des ſieges académiques ne me parut pas ridiculement fixé; mais ce qu'il y avoit de particulier, c'eſt que chaque fauteuil étoit ſurmonté d'un drapeau flottant: deſſus on liſoit diſtinctement le titre des ouvrages de l'académicien dont il ombrageoit la tête. Chacun pouvoit s'aſſeoir dans un fauteuil, ſans autre formule, ſous la ſeule loi qu'il déployeroit le drapeau où ſeroient inſcrits ſes titres. On ſe doute bien que perſonne n'oſoit arborer le drapeau blanc, comme faiſoient dans mon ſiecle Evêques, Ducs, Maréchaux, Précepteurs [2]).

On

---

hommes. Il reſte une ſcience neuve à parcourir, l'étude de la phyſionomie.

2) On a vu ſur les boulevards un automate qui articuloit des ſons, et le peuple de courir

et

On osoit encore moins produire à l'oeil sévere du public le titre d'un ouvrage médiocre ou servilement imitateur; il falloit que ce fût un ouvrage qui marquât un nouveau pas dans la carriere des arts, et le public n'adoptoit aucun livre qui ne l'emportât sur le dernier qui traitoit de la même matiere [3]).

Mon guide me tira par la manche. — Vous avez un air bien étonné; mais voici de quoi l'être encore plus. Vous avez vu sur votre chemin plusieurs de ces retraites isolées et charmantes, qui ont attiré vos regards. Eh bien! c'est là que se retire l'homme frappé du pouvoir inconnu qui lui commande d'écrire. Nos académiciens sont

---

et d'admirer. Que d'automates à face humaine, à la cour, au barreau, dans les académies, doivent leurs accens au souffle invisible et caché qui délie leurs langues dès qu'il cesse, ils restent muets.

3) Il n'y a plus moyen de se distinguer, dit-on! Gens avides de fumée, il reste encore le sentier de la vertu; là vous ne rencontrerez pas beaucoup de concurrens. Mais ce n'est point de cette gloire-là que vous voulez: j'entends, vous voulez faire parler de vous; je gémis sur vous et sur le genre humain.

ſont des chartreux [4]). C'eſt dans la ſolitude que le génie s'étend, ſe fortifie, s'élance de la voie commune pour s'ouvrir de nouveaux ſentiers. Quand l'enthouſiasme vient-il à naître? C'eſt quand l'auteur deſcend en lui-même, qu'il creuſe ſon ame, cette mine profonde dont le poſſeſſeur ignore quelquefois toute la valeur. La retraite et l'amitié, quels dieux inſpirateurs [5])! Que faut-il de plus à des hommes qui cherchent la nature et la verité? Où ſont-elles entendre leur voix ſublime? Eſt-ce dans le tumulte des villes, parmi cette foule de petites paſſions qui, à notre inſçu, aſſiegent nos coeurs? Non: c'eſt à la campagne où l'ame ſe rajeunit; c'eſt-là qu'elle ſent la majeſté de l'univers, cette majeſté éloquente et paiſible: l'expreſſion part et s'enflamme, le ſentiment la frappe, la colore et l'image devient plus gran-

4) Que celui qui veut acquérir la force de l'ame, l'exerce par des fonctions aſſidues: l'homme le plus oiſif eſt le plus eſclave.

5) L'homme a plus longtems à vivre avec l'eſprit qu'avec les ſens: donc il ſera plus ſage de chercher les plaiſirs dans l'un plutôt que dans les autres.

grande, comme l'horizon qui nous environne.

De votre tems, les gens de lettres se répandoient dans les cercles pour y amuser des femmelettes et pour obtenir d'elles un sourire équivoque; ils sacrifioient des idées mâles et fortes à l'empire superstitieux de la mode; ils dénaturoient leur ame en voulant plaire à leur siecle: au lieu d'envisager l'auguste série des siecles à venir, ils se rendoient esclaves d'un goût momentané; ils couroient enfin après des mensonges ingénieux; ils etouffoient cette voix intérieure qui leur crioit: *sois sévere comme le tems qui fuit! sois inexorable comme la postérité!* [6]) D'ailleurs, ils jouissent ici de cette heureuse médiocrité qui, parmi nous, est la souveraine richesse. Nous n'allons point les interrompre pour nous distraire, ou pour épier les moindres mouvemens de leur ame, ou pour nous vanter seulement de les avoir vus: nous respectons leur tems, comme nous respectons le pain sacré de l'indigent; mais

6) Le grand homme est modeste; l'homme médiocre fait sonner ses moindres avantages: ainsi les fleuves majestueux roulent en silence leurs eaux, tandis qu'un petit ruisseau coule avec bruit à travers les cailloux.

mais attentifs à tous leurs besoins, au moindre signal ils se trouvent satisfaits. — S'il est ainsi, vous devez avoir beaucoup de presse. Ne se trouveroit-il pas des gens qui prendroient ce titre pour honorer leur paresse ou leur foiblesse réelle? — Non: c'est ici un sejour lumineux, où les moindres taches se font aisément reconnoître. Le fourbe et l'imposteur fuient ces lieux; ils ne peuvent regarder en face l'homme de génie dont rien n'abuse l'oeil pénétrant. Quant à celui que la présomption y [7]) conduiroit en raison inverse de son incapacité, il est des personnes charitables qui s'empresseroient à le guérir, à le dissuader d'un projet qui ne tourneroit pas à son honneur. Enfin la loi porte - - - Notre conversation fut interrompue par un silence général qui se fit tout à coup dans l'assemblée. Mon ame passa toute entiere dans mon oreille, lorsque je vis un des académiciens s'apprêter à lire un manuscrit qu'il tenoit

7) Il n'est point d'objet qui n'ait cent faces differentes: il n'est qu'un point pour saisir le côté vrai; pour peu qu'on s'écarte, le travail et le génie même deviennent inutiles.

tenoit en main, et d'assez bonne grace, ce qui n'est pas à dédaigner.

Trop ingrate mémoire, sois maudite! quel tour la perfide m'a joué! Oh! que ne puis-je me souvenir ici du discours éloquent que prononça cet académicien! La force, la méthode, l'arrangement du style me sont échappés; mais l'impression en est restée vivement empreinte dans mon ame. Non: jamais je ne me sentis si transporté. Le front de chaque assistant peignoit le sentiment dont j'étois moi-même pénétré: c'étoit une de jouissances les plus délicieuses que mon coeur ait éprouvées. Que de profondeur! d'images! de verités! Quelle flamme auguste! Quel ton sublime! L'orateur parloit contre l'envie [8], les sources de cette funeste passion, ses horribles

R 2 effets,

8) Que je plains les esprits envieux et jaloux! Ils gliſſent sur le beau de l'ouvrage, et ne savent point s'en nourrir; il ne cherchent que ce qui leur est analogue, le mauvais. L'homme de lettres, qui par l'exercice habituel de la raison et du goût fortifie l'un et l'autre; et se crée des jouissances sans cesse renouvellées, est le plus heureux des hommes, s'il sait se défendre de la jalousie ou d'une sensibilité outrée.

effets, l'infamie dont elle a souillé les lauriers qui couronnoient plusieurs grands hommes: tout ce qu'elle a de vil, d'injuste, de détestable, étoit si fortement exprimé, qu'en déplorant les malheureuses victimes de cette aveugle passion, on frémissoit en même tems de porter en soi-même un coeur infecté de ses poisons. Le miroir étoit si adroitement présenté devant chaque caractere particulier; leurs petitesses se montroient sous tant de faces ridicules et variées; le coeur humain étoit approfondi d'une maniere si neuve, si fine, si piquante, qu'il étoit impossible de ne pas s'y connoître ou de s'y reconnoître sans former le dessein d'abjurer cette misérable foiblesse. La peur qu'on avoit d'avoir quelque ressemblance avec le monstre affreux de l'envie, produisit un effet salutaire. Je vis, ô spectacle édifiant! ô moment inoui dans les annales de la litterature! je vis les personnes qui composoient l'assemblée, se considérer d'un oeil doux et caressant. Je vis les académiciens ouvrir mutuellement leurs bras, s'embrasser, pleurer de joie, le sein appuyé et palpitant l'un contre l'autre. Je vis (le croira-t-on?) les auteurs répandus dans la salle

imi

imiter leurs transports affectueux, convenir des talens de leurs confreres, se jurer une amitié éternelle, inaltérable. Je vis des larmes d'attendrissement et de bienveillance couler de tous les yeux. C'étoit un peuple de freres qui avoient substitué un applaudissement aussi honorable à nos stupides battemens de mains [9]).

Après qu'on eut bien savouré ces instans déliceux, après que chacun se fut rendu compte des sensations diverses qu'il avoit ressenties, que chacun eut cité les morceaux qui l'avoient le plus frappé, après qu'on se fut renouvellé cent fois le serment de s'aimer toujours, un autre membre de cette auguste societé se leva d'un air riant: un bruit flatteur se répandit dans toute la salle, car il passoit pour un railleur socratique [10]); il éleva le voix et dit:

9) Lorsqu'au spectacle, à l'académie, un trait touchant ou sublime vient saisir l'assemblée, et qu'au lieu de ce profond soupir de l'ame, de cette émotion silencieuse j'entends ces claquemens redoublés qui ébranlent le plafond, je me dis à moi-même: ces gens-là ont beau battre des mains, ils ne sentent rien; ce sont des hommes de bois qui font jouer deux planches.

10) Autant une raillerie mordante est le fruit

MESSIEURS,

Plusieurs raisons m'ont engagé à vous donner aujourd'hui un petit extrait assez curieux, je pense, de ce qu'étoit notre Académie dans son enfance, c'est-à-dire, vers le dix-huitieme siecle. Ce cardinal qui nous a fondés, et que nos prédécesseurs louoient à toute outrance, à qui on prêtoit dans notre établissement les vues les plus profondes, ne nous a jamais institués, (avouons-le) que parce qu'il faisoit lui-même de mauvais vers qu'il idolâtroit et qu'il vouloit qu'on admirât. Ce cardinal, dis-je, en invitant les écrivains à ne faire qu'un corps dévoila son génie despotique, et les assujettit à des regles qu'a toujours méconnu le génie. Ce fondateur avoit si peu l'idée d'une société pareille, qu'il crut ne devoir fonder que quarante places; ainsi, vu les circonstances, Corneille et Montesquieu auroient pu se trouver à la porte et y rester pendant toute leur vie. Ce cardinal s'imagina en même tems que le génie seroit obscur par lui-même, si les titres et les

---

fruit de l'iniquité, autant une plaisanterie ingénieuse est le fruit de la sagesse: l'enjouement et la gaieté furent les armes les plus triomphantes de Socrate.

les dignités ne venoient relever son néant. Lorsqu'il porta ce jugement étrange, sûrement il n'avoit en vue que des rimailleurs, tels que Colletet et ces autres poëtes qu'il alimentoit par pure vanité.

Il passa donc en coutume alors que ceux qui auroient de l'or en place de mérite, et des titres en place de génie, viendroient s'asseoir à côté de ceux dont la renommée publieroit les noms dans toute l'Europe. Il en donna l'exemple le premier, et il ne fut que trop suivi. Ces grands hommes qui attirerent l'attention de leur siecle, qui fixerent tous ses regards en attendant ceux de la postérité, ayant couvert de gloire le lieu où ils tenoient leurs assemblées, l'homme titré et doré vint assiéger la porte; il osa presque leur faire, entendre qu'il venoit faire rejaillir sur eux l'éclat de ses vains cordons, et il crut bonnement, ou parut croire, qu'il suffisoit de s'asseoir à leurs côtés pour leur ressembler!

On vit des maréchaux tant vainqueurs que battus, des têtes mîtrées qui n'avoient point fait leurs mandemens, des gens de robe, des précepteurs, des financiers vouloir passer pour beaux esprits, et n'étant tout au plus que la décoration du specta-

cle, ſe croire les véritables acteurs. A peine huit ou dix parmi les quarante figuroient par leur propre mérite; le reſte étoit d'emprunt.

Cependant il falloit la mort d'un académicien pour remplir une place qui, le plus ſouvent, n'en reſtoit pas moins vuide.

Quoi de plus riſible, que de voir cette académie dont la renommée alloit aux deux bouts de la capitale, tenir ſes aſſemblées dans une petite ſalle étroite et baſſe! Là, ſur pluſieurs fauteuils jadis rouges, paroiſſoient de tems à autre pluſieurs hommes ennuyés, non chalamment aſſis, peſant des ſyllabes, épluchaut gravement les mots d'une piéce de vers, ou d'un diſcours en proſe, pour couronner enſuite le plus froid de tous: mais, en revanche, (obſervez-le bien, Meſſieurs) ils ne ſe trompoient jamais dans le calcul des jettons qu'ils partagoient en profitant de l'abſence de leurs confreres. Croiriez-vous qu'ils donnoient au vainqueur une medaille d'or au lieu d'un rameau de chêne, et que cette médaille portoit pour deviſe cette inſcription viſible: *à l'immortalite?* Hélas! cette immortalité paſſoit le lendemain dans le creuſet d'un orfe-

orfevre, et c'étoit-là l'avantage le plus réel qui restât à l'athlete couronné.

Croiriez-vous que quelque fois ce petit vainqueur perdoit la tête [11]), tant son orgueil devenoit fol et ridicule; et que les juges ne faisoient guere d'autres fonctions que de distribuer ces prix inutiles, dont personne ne se soucioit même d'être informé?

Leur salle n'étoit ouverte qu'au peuple auteur, et ce peuple n'entroit que par billets. Le matin, l'opéra venoit chanter une messe en musique; puis un prêtre tremblant débitoit le panégyrique de Louis IX,

11) Après les prix de l'université qui font germer un sot orgueil dans des têtes enfantines, je ne connois rien de plus dangereux que les médailles de nos académies littéraires. Le vainqueur se croit réellement un personage, et le voilà gâté pour le reste de sa vie. Il dédaignera tous ceux qui n'auront pas été couronnés d'un laurier aussi illustre. Voyez dans le Mercure de France du mois de Septembre 1769, page 184, ligne 13, un exemple du plus ridicule égoïsme. Un très mince auteur rappelle au public qu'étant au college il faisoit son thême mieux que ses camarades; il s'en glorifie, et s'imagine tenir le même rang dans la république des lettres — *risum teneatis amici*...

(je ne sais trop pourquoi) le louoit pendant plus d'une heure, quoi qu'il eût été assurement un mauvais sire [12]); puis l'on attendoit l'orateur au morceau des croisades: ce qui allumoit grandement la bile de l'archevêque, qui interdisoit le prêtre Orateur pour avoir eu la témérité de montrer du bon sens. Le soir succédoit encore un autre éloge: mais comme celui-ci étoit profane, l'archevêque heureusement ne prononçoit pas sur la doctrine qui y étoit renfermée.

Il faut dire que le lieu où l'on faisoit de l'esprit, étoit défendu par des fusiliers et par de gros suisses qu'n'entendoient pas le françois. Rien n'étoit plus plaisant que de voir la maigre encolure d'un savant contraster à leur rencontre avec leur stature énorme et repoussante. On appelloit ces jours-là *Assemblées publiques*. Le public, il est vrai, s'y rendoit, mais pour rester à la porte; ce qui n'étoit guere reconnoître la complaisance qu'on avoit de venir les entendre.

Cepen-

12) Le premier édit pénal contre des sentimens ou opinions particulieres fut rendu par Louis IX, vulgairement dit St. Louis.

Cependant la seule liberté qui restoit à la nation, étoit de prononcer souverainement sur la prose et sur les vers, de siffler tel auteur, d'en applaudir tel autre, et par fois de se moquer d'eux tous.

La rage académique s'emparoit néanmoins de toutes les cervelles: tout le monde vouloit être censeur royal [13]), puis académicien. On comptoit les jours de tous les membres qui composoient l'académie; on calculoit le degré de vigueur que leur estomach conservoit à table: au gré des aspirans, la mortalité ne descendoit pas assez promptement sur leur têtes. Ils sont *immortels !* disoit-on. L'un marmotoit tout-bas, en voyant un élu: ah! quand pourrai-je faire ton éloge au bout de la grande table, le chapeau sur la tête, et te declarer un grand homme conjointement avec Louis XIV. et le Chancelier Segujer, lorsque déjà oublié tu dormiras dans un cercueil à epitaphe.

Enfin

---

13) Censeur Royal! Je n'ai jamais pu entendre ce mot sans pouffer de rire. Nous ignorons nous autres françois combien nous sommes ridicules, et les droits que nous donnons à la posterité de nous regarder en pitie.

Enfin les riches comploterent si bien dans un siecle où l'or tenoit lieu de tout le reste, qu'ils chasserent les gens de lettres; de sorte qu'à la génération suivante Mrs. les fermiers-généraux se trouverent possesseurs absolus des quarante fauteuils; où ils ronflerent tout aussi à leur aise que leur dévanciers et ils furent encore plus habile qu'eux dans le partage des jettons.

Alors naquit l'ancien proverbe: *on ne peut entrer à l'Académie sans équipage.*

Les gens de lettres désespérés et ne sachant comment rentrer dans leur domaine usurpé, conspirerent en forme: ils se servirent de leurs armes ordinaires, épigrammes, chansons, vaudevilles [14]); épuiserent toutes les fleches du carquois de la satyre: mais, hélas! tous leurs traits devinrent impuissans. Le calus étoit tellement formé sur les coeurs, qu'ils n'étoient plus sensibles, même aux traits perçans du ridicule. Mrs. les auteurs auroient perdu leurs bons mots, sans le secours d'une grave indigestion qui surprit un jour les académiciens rassemblés à un festin splendide. Apollon, Plutus,

14) Pauvres armes! qu'on leur interdit encore, et que l'insolent orgueil des grands tout à la fois appelle et redoute. . .

Plutus, et le dieu qui fait digérer, ſont trois divinités brouillées enſemble. L'indigeſtion les accablant au double titre de financiers et d'académiciens, ils en moururent presque tous. Les gens de lettres rentrerent dans leur ancien domaine et l'Académie fut ſauvée. ---

Il s'éleva dans l'aſſemblée un éclat de rire uuiverſel. Quelqu'un vint me demander à l'oreille ſi la relation étoit éxacte? Oui, lui dis-je, à peu de choſe près. Mais quand du ſommet de ſept cents années on plonge ſes regards dans le paſſé, il eſt aiſé ſans doute de donner des ridicules aux morts. Au reſte, l'Académie convenoit même de mon tems que chaque membre qui la compoſoit, valoit beaucoup mieux qu'elle. Il n'y a rien à ajouter à cet aveu. Le malheur eſt que, dès que les hommes s'aſſemblent, leurs têtes ſe rétréciſſent, comme l'a dit Monteſquieu, qui devoit le ſavoir.

Je paſſai dans la ſalle où ſe trouvoient les portraits des académiciens tant anciens que modernes. Je contemplai les portraits de ceux qui doivent ſuccéder aux académiciens actuellement vivans; mais pour ne chagriner perſonne, je me garderai bien de les nommer:

Helas!

Hélas! la vérité ſi ſouvent eſt cruelle,
On l'aime, et les humains ſont malheureux
per elle.

VOLT.

Mais je ne puis me refuſer à rapporter un fait qui cauſera ſûrement beaucoup de plaiſir aux ames honnêtes; aimant la juſtice et déteſtant la tyrannie; c'eſt que le portrait de l'abbé de St. Pierre avoit été réhabilité et remis dans ſon rang avec tous les honneurs dûs à ſa rare vertu. On avoit effacé la baſſeſſe dont l'académie s'étoit rendue lâchement coupable, lorsqu'elle ploya ſous le joug d'une ſervitude qui devoit lui être étrangere. On avoit placé ce digne et vertueux écrivain entre Fenelon et Montesquieu. Je donnai des louanges à cette noble équité Je ne vis plus ni le portrait de Richelieu, ni le portrait de Chriſtine, ni le portrait de --- ni le portrait de- ni le portrait de --- qui, quoi qu'en peinture, toient ſouverainement déplacés.

Je déſcendis de cette montagne, en reportant pluſieurs fois la vue ſur ces bosquets couverts où réſidoient ces beaux génies, qui dans le ſilence et la contemplation de la nature travailloient à former le coeur

de

de leurs concitoyens à la vertu; à l'amour du beau et du vrai, et je dis en moi-même: *je voudrois bien me rendre digne de cette Académie-là?*

CHAPITRE XXXI.

Le Cabinet du Roi.

NON-LOIN de ce séjour enchanté j'apperçus un temple vaste qui me remplit d'admiration, et de respect. Sur son frontispice étoit écrit: *Abbrégé de l'Univers.* Vous voyez, me dit-on, *le Cabinet du Roi.* Ce n'est pas que cet édifice lui appartienne; il est à l'Etat: mais nous lui donnons ce titre comme une marque d'estime que nous avons pour sa personne; d'ailleurs, à l'exemple des anciens rois, notre souverain exerce la médecine, la chirurgie et les arts. Il est revenu ce tems heureux où les hommes puissans qui ont en main les fonds nécessaires aux expériences, flattés de la gloire de faire des découvertes importantes au genre humain, se hâtent de porter les sciences à ce degré de perfection qui attendoit leurs regards et leur zele. Les plus considérables de la nation font servir leur opulence à arracher à la nature ses se-

secrets; et l'or, autrefois germe du crime et gage de l'oisiveté, sert l'humanité et ennoblit ses travaux.

J'entre, et je fus saisi d'une douce surprise! Ce temple étoit le palais animé de la nature: toutes les productions qu'elle enfante y étoit rassemblées avec une profusion qui n'excluoit point l'ordre. Ce temple formoit quatre aîles d'une immense étendue: il étoit surmonté du dôme le plus vaste qui ait jamais frappé mes regards.

De côté et d'autre se présentoient des figures de marbre, avec cette inscription: *A l'inventeur de la scie; à l'inventeur du rabot; à l'inventeur de la machine à bas, à l'inventeur du tour, du cabestan, de la poulie, de la grue, &c. &c.*

Toutes les sortes d'animaux, de végétaux et de minéraux étoient placés sous ces quatre grandes aîles, et apperçus d'un coup d'oeil. Quel immense et merveilleux assemblage!

Sous la premiere aîle, on voyoit depuis le cedre jusqu'à l'hysope.

Sous la seconde, depuis l'aigle jusqu'à la mouche.

Sous la troisieme, depuis l'éléphant jusqu'au ciron.

Sous la derniere, depuis la baleine jusqu'au goujon.

Au

Au milieu du dôme étoient les jeux de la nature, les monstres de toute espece, les productions bizarres, inconnues, uniques en leur genre: car la nature, au moment où elle abandonne ses loix ordinaires, marque une intelligence encore plus profonde que lors qu'elle ne s'écarte point de sa route.

Sur les côtés, des morceaux entiers arrachés des mines présentoient les laboratoires secrets où la nature travaille ces métaux que l'homme a rendus tour-à-tour utiles et dangereux. De longues couches de sable savamment enlevées et artistemment placées, offroient l'intérieur de la terre et l'ordre qu'elle observe dans les différens lits de pierre [1]), d'argille, de plâtre, qu'elle arrange.

De

---

1) Voici ce qu'un de mes amis m'écrit. *J'ai plus que jamais le goût des carrieres. Je pense qu'il me rendra habitant des minéraux et pétrifications, et qu'il me prepare peut-être un tombeau dans les entrailles de la terre. Je suis descendu à près de neuf cents pieds dans son enveloppe, près* ***, *tres-fâché de ne pouvoir aller plus avant. J'aurois voulu imprimer mes pas sur son noyau et de là l'interroger sur les nations diverses qui ont passé sur sa surface, lui demander si dans le nombre infini de ses enfans*

De quel étonnement je fus frappé, lorsqu'au lieu de quelques os desséchés, j'apperçus l'immense baleine en personne, le monstrueux hippopotame, le terrible crocodile,

---

quelqu'un l'a remerciée de ses bienfaits; si à l'endroit où je médite, loin de la clarté du jour, elle auroit produit des fruits nourriciers; si là étoit un peuple ou un trône, et combien de couches formées des débris du genre humain elle recele du fond de cet abîme jusqu'au dernier point de son diametre? Je l'aurois sollicitée à me laisser lire toutes les catastrophes qu'elle a essuyées: et je l'aurois trempée de mes larmes en apprenant tous les désastres dont elle n'a pu garantir sa nombreuse famille: désastres gravés sur des médailles inconteſtables, mais dont le souvenir est entiérement effacé: désastres qui renaîtront quand elle devorera dans ses flancs la génération présente, qui, à son tour, sera foulée par des générations sans nombre qui n'auront peut-être d'autre ressemblance avec celle-ci que le partage des mêmes infortunes. C'est alors qu'au milieu de ma douleur, aussi juste qu'humain, j'aurois formé des voeux cruels et charitables, j'aurois souhaité qu'elle engloutît dans son sein jusqu'au dernier être animé, qu'elle dérobât tout animal né sensible aux rayons de ce soleil, dont toutes les faveurs sont insuffisantes à la dédommager de l'oppression des tyrans, qui se la partagent et la consument.

Je

codile, &c. On avoit observé dans l'arrangement les dégradations et les variétés que la nature a mises dans ses productions. Ainsi l'oeil suivoit sans effort la marche des

S 2 êtres;

Il rouleroit ce globe qui porte tant de malheureux, il rouleroit alors dans un vaste et fortuné silence; il n'offriroit aux rayons du soleil aucun infortuné forcé de le maudire. Aucun cri plaintif ne s'éleveroit de cette planete, qui marcheroit dans les cieux avec une majesté tranquille. Ses enfans endormis dans le même tombeau la laisseroient obéir aux loix de la création sans être les victimes de ces loix écrasantes qui frappent sur l'homme comme sur la plus vile portion d'argille: et la mort environnant ce double hemisphere de son ombre paisible donneroit peut-être un spectacle plus touchant, que le regne bruyant de cette vie orgueilleuse, qui traîne après elle l'enchaînement des crimes, le débordement des malheurs et l'effroi même de leur fin.

J'ai répondu à cet ami que je ne formois pas avec lui ce dernier souhait; que les maux physiques étoient les plus supportables de tous, qu'ils étoient passagers, et qu'étant d'ailleurs inévitables, il n'y avoit qu'à se soumettre; mais qu'il étoit au pouvoir de l'homme de s'exempter des passions malheureuses qui le trompent et l'aviliſſent. Je lui ai répondu conformément aux principes suffisamment répandus dans cet ouvrage; mais je n'ai pas moins cru devoir conserver ce morceau rempli d'une sensibilité forte.

êtres, depuis le plus grand jusqu'au plus petit: on voyoit le lion, le tigre, la panthere, dans l'attitude fiere qui les caractérise. Les animaux voraces étoient figurés s'élançant sur leur proie: on leur avoit presque conservé l'énergie de leurs mouvemens, et ce souffle créateur qui les animoit. Les animaux plus doux, ou plus ingénieux, n'avoient rien perdu de leur phisionomie: ruse, industrie, patience, l'art avoit tout rendu. L'histoire naturelle de chaque animal étoit gravé à côté de lui, et des hommes expliquoient verbalement ce qu'il eût été trop long de mettre par écrit.

L'échelle des êtres, si combattue de nos jours, et que plusieurs philosophes avoient judicieusement soupçonnée, avoit alors reçu le trait de l'évidence. On voyoit distinctement que les especes se touchent, se fondent, pour ainsi dire, l'une dans l'autre; que par des passages delicats et sensibles, depuis la pierre brute jusqu'à l'animal, et depuis l'animal jusqu'à l'homme rien n'étoit interrompu, que les mêmes causes enfin d'accroissement, de durée et de destruction leur étoient communes. On avoit remarqué que la nature dans toutes ses opérations

rations tendoit avec énergie à former l'homme, et qu'élaborant patiemment et même de loin cet important ouvrage, elle s' essayoit à plusieurs reprises pour arriver à ce terme graduel de sa perfection ; lequel semble le dernier effort qui lui soit réservé.

Ce cabinet n' étoit point un cahos, un amas indigeste, où les objets épars ou entassés ne donnoient aucune idée nette ou précise. La gradation étoit savamment ménagée et suivie. Mais ce qui surtout favorisoit l' ordre, c' est qu' on avoit découvert une préparation qui préservoit les pieces conservées des insectes nés de la corruption.

Je me sentis opprimé du poids de tant de miracles. Non oeil embrassoit tout le luxe de la nature. Comme en ce moment j' admirois son auteur ! Comme je rendois hommage à son intelligence, à sa sagesse, à sa bonté, plus précieuse encore ! Que l' homme étoit grand ! en se promenant au milieu de tant de merveilles rassemblées par ses mains, et qui sembloient créés pour lui ; puisque lui seul a l' avantage de les sentir et de les appercevoir. Cette file proportionelle, ces nuances observées, ces lacunes apparentes et toujours remplies, cet ordre gradué, ce plan qui n' admettoit point

d'intermédiaire; après la vue des cieux, quel spectacle plus magnifique sur cette terre qui, elle-même, n'est cependant qu'un atôme [2])!

Par

---

2) Il faut avouer que l'histoire de la physique n'est que celle de notre foiblesse. Le peu que nous savons nous révele l'étendue de notre ignorance. La physique est pour nous, comme pour les anciens, une science occulte. On ne peut lui contester quelques parties, on peut lui nier le tout. Quel est l'axiome qui lui soit particulier? Le projet d'une histoire naturelle est très digne d'éloges; mais il est un peu fastueux. Tel homme a consumé sa vie a poursuivre la plus petite propriété d'un minéral, et il est mort avant d'avoir épuisé la matiere. Cette immensité d'objets, animaux, arbres, plantes, doit effrayer l'intelligence d'un seul homme. Mais doit-il se décourager? Non: c'est ici que l'audace est vertu, l'opiniâtreté sagesse, la présomption chose utile. Il faut tant epier la nature, qu'à la fin elle laisse échapper son secret: la deviner ne paroît pas impossible à l'esprit humain, pourvu que la chaîne des observations ne soit pas interrompue, et que chaque physicien se montre plus jaloux de la perfection de la science que de sa propre gloire; sacrifice rare, mais nécessaire, et qui fera distinguer le véritable ami des hommes.

Par quel courage étonnant a-t-on exécuté de si grandes choses, demandai-je?

C'est l'ouvrage de plusieurs rois, me répondit-on: tous jaloux d'honorer le titre d'être intelligent, la curiosité de déchirer les voiles qui couvrent le sein de la nature, cette passion sublime et généreuse, les a enflammés d'un feu toujours entretenu avec le même soin. Au lieu de compter des batailles gagnées, des villes prises d'assaut, des conquêtes injustes et sanguinaires, on dit de nos rois: *il a fait telle découverte dans l'océan des choses, il a accompli tel projet favorable à l'humanité.* On ne dépense plus cent millions pour faire égorger des hommes pendant une campagne; on les employe à augmenter les véritables richesses, à faire servir le génie et l'industrie, à doubler leurs forces, à compléter leur bonheur.

De tout tems il y a eu des secrets découverts par les hommes les plus grossiers en apparence; on en a perdu plusieurs qui n'ont brillé que comme l'éclair: mais nous avons senti qu'il n'y a rien de perdu que ce qu'on veut bien qu'il le soit Tout repose dans le sein de la nature; il ne faut que chercher: il est vaste, il présente mille ref-

ſources pour une. Rien ne s'anéantit dans l'ordre des êtres. En agitant perpétuellement la maſſe des idées, les rencontres les plus éloignées peuvent renaître [3]). Intime-

3) A voir le point d'où les hommes ſont partis en phyſique, et le point où ils s'arrêtent aujourd'hui, il faut avouer qu'avec toutes nos machines nous ne faiſons point un uſage auſſi étendu de notre ſagacité et de notre pénétration. L'homme livré à lui-même ſembloit plus fort qu'avec tous ces leviers étrangers. Plus nous avons acquis, plus nous ſommes devenus pareſſeux. Ce nombre infini d'expériences n'a guere ſervi qu'à conſacrer l'erreur. Content de voir on a cru toucher le but; on a dédaigné d'aller plus loin. Nos phyſiciens gliſſent ſur mille objets importans, dont ils paroîtroient devoir donner la ſolution. La phyſique expérimentale eſt devenue un ſpectacle ou plutôt une eſpece de charlatanerie publique. Le démonſtrateur aide ſouvent du doigt l'expérience qu'il a annoncée, ſi elle eſt pareſſeuſe ou désobéiſſante. Que voit-on aujourd'hui? Des découvertes iſolées, inutiles; des phyſiciens dogmatiques, immolant tout à un ſyſtême; des diſeurs de mots, éblouiſſant le vulgaire et faiſant pitié à l'homme qui ſouleve l'écorce polie de ces vaines paroles. Les Mémoires de l'Académie des Sciences préſentent une multitude de faits; on y rencontre des obſervations étonnantes: mais toutes ces ob-

mement convaincus de la poſſibilité des plus étonnantes découvertes, nous n'avons point tardé à les faire.

Nous n'avons rien remis au hazard, c'eſt un vieux mot dépourvu de ſens, et entiérement banni de notre langue. Le hazard n'eſt que le ſynonyme d'ignorance. Le travail, la ſagacité, la patience, voilà les inſtrumens qui forcent la nature à decouvrir ſes tréſors les plus cachés. L'homme a ſçu tirer tout le parti poſſible des dons qu'il a reçu. En appercevant le point où il pouvoit monter, il a mis ſa gloire à s'élancer dans la carriere infinie qui lui étoit ouverte. La vie d'un ſeul homme eſt, diſoit-on, trop bornée. Eh bien! qu'avons-nous fait? Nous avons réuni les forces de chaque individu. Elles ont eu un empire prodigieux. L'un acheve ce que l'autre

obſervations reſſemblent à l'hiſtoire de ces peuples inconnus où un ſeul homme s'eſt trouvé et chez leſquels perſonne ne ſauroit aborder de nouveau. Il faut croire le voyageur et le phyſicien; il faut les croire même s'ils ſe ſont trompés: on ne peut tirer aucune utilité de leurs diſcours, vu la diſtance des lieux et la difficulté d'appliquer leur récit à quelque objet réel.

a commencé. La chaîne n'eſt jamais interrompue; chaque anneau s'unit fortement à l'anneau voiſin: c'eſt ainſi qu'elle plonge dans l'étendue de pluſieurs ſiecles; et cette chaîne d'idées et de travaux ſucceſſifs doit un jour environner, embraſſer l'univers. Ce n'eſt plus le ſeul intérêt d'une gloire perſonnelle, c'eſt l'intérêt du genre humain, à peine connu de vos jours, qui ſeconde les plus difficiles entrepriſes.

Nous ne nous égarons plus dans de vains ſyſtêmes [4]): graces à Dieu, (et à votre folie) ils ſont tous épuiſés et détruits. Nous ne marchons qu'au flambeau de l'expérience. Notre but eſt de connoître les mouvemens ſecrets des choſes, et d'étendre la domination de l'homme, en lui donnant le moyen d'exécuter tous les travaux qui peuvent agrandir ſon être.

Nous

4) Que les faiſeurs de ſyſtêmes phyſiques ou métaphyſiques, m'expliquent ceci: Le pere Mabillon étoit fort borné dans ſa jeuneſſe. A vingt-ſix ans il fit une chûte; ſa tête porta contre l'angle d'un eſcalier en pierre. On trepana mon imbécile. Il ſortit de cette opération avec un entendement lumineux, une mémoire étonnante, un zele exceſſif pour l'étude. Le trepan en agiſſant ſur ſa cervelle, en fit un homme nouveau.

Nous avons certains hermites (les seuls que nous connoissions) qui vivent dans les forêts: mais c'est pour herboriser. Ils y vivent par choix, par amour: ils se rendent ici à certains jours marqués, afin de nous enseigner plusieurs découvertes précieuses.

Nous avons élevé des tours situées sur le sommet des montagnes; c'est de-là qu'on fait des observations continuelles qui se croisent et se correspondent.

Nous avons formé des torrens et des cataractes artificiels, afin d'avoir une force suffisante pour produire les plus grands effets du mouvement [5]).

Nous avons établi des bains aromatiques pour rétablir les corps séchés par l'âge, pour renouveller les forces et la substance: car Dieu

---

5) Les plus brillans et les plus coûteux monumens ne sont pas les plus admirables quand ils ne sont élevés que pour un faste inutile. La machine qui fait mouvoir les eaux qui vont baigner Marli, aux yeux du sage, n'a pas tant de valeur que la simple roue que fait tourner un petit ruisseau pour moudre le pain de plusieurs villages, ou soulager les travaux du laborieux manufacturier. Le génie peut être puissant, mais il n'est grand que lorsqu'il sert l'humanité.

Dieu n'a créé tant de plantes salutaires, et n'a donné à l'homme l'intelligence de les connoître, que pour confier à son industrie le soin de conserver sa santé et la trame fragile et précieuse de ses jours.

Nos promenades mêmes, qui chez vous ne sembloient faites que pour l'agrément, nous paient un tribut utile. Ce sont des arbres fruitiers qui réjouissent la vue, qui embaument l'odorat, et qui remplacent le tilleul, le steril maronier et l'orme rabougri. Nous entons et nous greffons nos arbres sauvages, afin que nos travaux répondent à l'heureuse libéralité de la nature, qui n'attend que la main du maître à qui le créateur l'a, pour ainsi dire, soumise.

Nous avons de vastes ménageries pour toutes sortes d'animaux. Nous avons rencontré dans le fond des déserts des especes qui vous étoient absolument inconnues. Nous mêlangeons les races pour en voir les différens résultats. Nous avons fait des découvertes extraordinaires et très utiles, et l'espece est devenue plus grosse et plus grande du double: nous avons enfin remarqué que les peines que l'on se donne avec la nature sont rarement infructueuses.

Ausi

Auſſi avons-nous retrouvé pluſieurs ſecrets qui étoient perdus pour vous, parce que vous ne vous donniez pas même la peine de les chercher; vous étiez plus amoureux d'entaſſer des mots dans des livres que de reſſusciter à force de main d'oeuvre des inventions merveilleuſes. Nous poſſédons aujourd'hui, comme les anciens, le verre malléable, les pierres ſpéculaires, la pourpre tyrrhienne qui teignoit les vêtemens des empéreurs, le miroir d'Archimede, l'art des embaumemens des Egyptiens, les machines qui dreſſerent leurs obeliſques, la matiere du linceul où les corps ſe conſumoient en cendre ſur le bucher, l'art de fondre les pierres, les lampes inextinguibles et juſqu'à la ſauce appienne.

Promenez-vous dans ces jardins, où la botanique a reçu toute la perfection dont elle étoit ſuſceptible [6]). Vos aveugles philo-

6) Toi, qui traverſes les campagnes en ſongeant peut-être au vaiſſeau qui porte tes tréſors et ſillonne les mers: arrête imprudent! tu foule aux pieds une herbe obſcure et ſalutaire qui feroit germer dans ton coeur la joie et la ſanté. C'eſt un plus riche tréſor que tous ceux dont ton navire peut être chargé: après avoir

losophes se plaignoient de ce que la terre étoit couverte de poisons: nous avons découvert que c'étoient les remedes les plus actifs que l'on pût employer: la providence a été justifiée, et elle le seroit en tout point si nos connoissances n'étoient pas si foibles et nous si bornés. On n'entend plus des plaintes sur ce globe. Une voix lamentable ne s'écrie plus: *tout est mal!* On dit sous l'oeil d'un Dieu: *tout est bien!* Les effets mêmes des poisons ont été apperçus et décrits, et nous nous jouons avec eux.

— Nous avons extrait le suc des plantes avec tant de succès que nous en avons formé de liqueurs pénétrantes et non moins douces, qui s'insinuent dans les pores, se mêlent aux fluides, rétablissent les tempéramens, et rendent le corps plus ferme, plus souple et plus robuste. — Nous avons trouvé le secret de dissoudre la pierre dans le corps humain, sans brûler les entrailles. Nous guérissons la phthisie, la pulmonie, toutes ces maladies autrefois ju-

---

avoir poursuivi mille chimeres, finis, comme J. J. Rousseau, par herboriser.

jugées mortelles [7]). Mais le plus beau de nos exploits eſt d'avoir exterminé cette hydre épouvantable, ce fléau honteux et cruel qui attaquoit les ſources de la vie et celles du plaiſir: / le genre humain touchoit à ſa ruine; nous avons découvert le ſpécifique heureux qui devoit le rendre à la vie, et au plaiſir plus précieux encore [8]).

Chemin faiſant le Buffon de ce ſiecle joignoit la demonſtration aux paroles, et me montroit les objets phyſiques, en y joignant

---

7) Il eſt honteux à un homme d'annoncer qu'il a un ſecret utile à l'humanité et de le conſerver pour lui et pour ſa famille. Eh! quelle récompenſe attend-il? Malheureux! tu peux te promener au milieu de tes freres et te dire à toi-même: *ces êtres qui marchent, me doivent une partie de leur ſanté et de leur facilité!* Et tu ne ſens point ce noble orgueil, et tu n'es pas ému de cette idée attendriſſante! Prends de l'or, miſérable, et ferme ton ame à cette jouiſſance; tu te rends juſtice, tu te punis toi-même.

8) Je ſuis triſte lorsque j'entends plaiſanter ſur ce fléau douloureux: on ne doit parler de cette horrible maladie que la larme à l'oeil, et en cela ne point imiter le bouffon Voltaire.

nant ſes propres réflexions. Mais ce qui me ſurprit davantage, ce fut un cabinet d'optique où l'on avoit ſçu réunir tous les accidens de la lumiere. C'étoit une magie perpétuelle. On fit paſſer ſous mes yeux des points de vue, des palais, des arcs-en-ciel, des météores, des chiffres lumineux, des mers qui n'exiſtoient point, et qui me firent une illuſion plus frappante que la vérité même. C'étoit un ſéjour d'enchantement. Le ſpectacle de la création qui naquit dans un clin d'oeil ne m'auroit pas procuré une ſenſation plus vive et plus exquiſe.

On me préſenta des microſcopes, au moyen desquels j'aperçus de nouveaux êtres échappés à la vue perçante de nos modernes obſervateurs. L'oeil n'étoit point fatigué, tant l'art étoit ſimple et merveilleux. Chaque pas que l'on faiſoit dans ce ſéjour ſatisfaiſoit la curioſité la plus ardente. Plus elle paroiſſoit inépuiſable, plus elle trouvoit d'alimens à dévorer. Oh! que l'homme eſt grand ici, m'écriai-je pluſieurs fois, et que ceux qu'on appelloit de mon ſiecle de grands hommes étoient petits en comparaiſon [9]).

L'acou-

9) On pourroit faire un ouvrage volumineux des différentes queſtions, tant phyſiques, morales

L'acouſtique n'étoit pas moins miraculeuſe. On avoit ſçu imiter tous les ſons articulés de la voix humaine, du cri des animaux, du chant varié des oiſeaux : on faiſoit jouer certains reſſorts, et l'on ſe croyoit tout-à-coup tranſporté dans une forêt ſauvage. On entendoit le rugiſſement des lions, des tigres et des ours, qui ſembloient ſe dévorer entre eux. L'oreille étoit déchirée : on eut dit que l'écho, plus formidable encore, répétoit au loin ces ſons diſcordans et barbares. Mais, voici, que le chant des roſſignols ſuccédoit à ces tons diſcordans. Sous leurs goſiers harmonieux chaque particule d'air devenoit mélodieuſe; l'oreille ſaiſiſſoit juſqu'aux frémiſſemens

---

rales et métaphyſiques, qui ſe préſentent en foule à l'eſprit et ſur leſquelles les hommes de génie ſont auſſi ignorans que les ſots, et l'on pourroit répondre en un ſeul mot à toutes ces queſtions phyſiques, morales et metaphyſiques : Mais ce mot eſt celui du profond logogryphe qui nous environne. Je ne déſeſpere pas qu'on le trouve un jour; j'attends tout de l'eſprit humain quand il connoitra ſes forces, quand ils les unira, quand il regardera ſon intelligence comme devant pénétrer ce qui eſt, et ſommettre ce qu'il touche.

ſemens de leurs aîles amoureuſes, et ces ſons flattés et doux que le goſier de l'homme n'a jamais pu imiter qu'imparfaitement. A l'ivreſſe du plaiſir ſe joignoit la douce ſurpriſe; et la volupté qui naiſſoit de ce mêlange heureux deſcendoit dans tous les coeurs.

Ce peuple, qui avoit toujours un but moral dans les prodiges mêmes d'un art curieux, avoit ſçu tirer parti de ſa profonde invention. Dès qu'un jeune prince parloit de combats ou inclinoit à quelque paſſion belliqueuſe [10]), on le conduiſoit dans une ſalle qu'on avoit juſtement nommée *l'enfer:* auſſitôt un machiniſte mettoit en jeu les reſſorts accoutumés, et l'on produiſoit à ſon oreille toutes les horreurs d'une mêlée

10) Puiſſans potentats, qui vous partagez ce globe, vous avez des canons, des mortiers, des armées nombreuſes, qui développent des files éblouiſſantes de ſoldats: d'un mot vous les envoyez exterminer un royaume ou conquérir une province. Je ne ſais pourquoi au milieu de vos enſeignes flottantes, vous me paroiſſez miſérables et petits. Les Romains, dans leurs jeux, faiſoient combattre des pigmées; ils ſourioient des coups qu'ils ſe portoient, ils ne ſoupçonnoient pas qu'ils étoient eux-mêmes devant l'oeil du ſage ce que ces nains paroiſſoient à leurs yeux.

mêlée, et les cris de la rage, et ceux de la douleur, et les clameurs plaintives des mourans, et les sons de la terreur, et les mugissemens de cet affreux tonnerre, signal de la destruction, voix exécrable de la mort. Si la nature ne se soulevoit pas alors dans son ame, s'il ne jettoit pas un cri d'horreur, si son front demeuroit calme et immobile, on l'enfermoit dans cette salle pour le reste de ses jours; mais chaque matin on avoit soin de lui répéter ce morceau de musique, afin qu'il se contentât du moins sans que l'humanité en souffrit.

L'intendant de ce cabinet me joua un tour; il fit raisonner tout-à-coup son infernal opéra, sans m'avoir prévenu. Ciel! Ciel! grace! grace! m'écriai-je de toutes mes forces et en me bouchant les oreilles: Epargnez-moi, épargnez-moi! Il fit cesser. — Comment, me dit-il, ceci ne vous plaît point? — Il faut être un démon, lui répondis-je, pour se plaire, à cet horrible tapage. — C'étoit cependant de votre tems un divertissement fort commun, que les rois et les princes prenoient tout comme celui de la chasse [11]), (laquelle, on l'a fort

11) Dans les calamités actuelles qui désolent l'Europe, ce que je trouve de plus avantageux

bien dit, étoit la fidele image de la guerre)[11]. Enſuite les poëtes venoient les féliciter

---

tageux eſt la dépopulation. Du moins, puiſque les hommes doivent être ſi malheureux, il y aura moins d'infortunés. Si cette réflexion eſt barbare, que le blâme en retombe ſur ſes auteurs.

12) Singuliere et déplorable conſtitution de notre monde politique! Huit à dix têtes couronnées tiennent l'eſpece humaine à la chaîne, ſe correſpondent, ſi prêtent des ſecours mutuels, pour la maintenir entre leurs mains royales, pour la ſerrer à leur gré juſqu'à produire des mouvemens convulſifs. La conſpiration n'eſt point cachée dans l'ombre; elle eſt publique, elle eſt ouverte, elle ſe traite par ambaſſadeurs. Nos plaintes n'arrivent plus juſqu'à leurs ſuperbes oreilles. Jettons un coup d'oeil ſur l'Europe; elle n'eſt plus qu'un vaſte arſenal où des milliers de barils de poudre n'attendent pour prendre feu qu'une légere étincelle. Souvent c'eſt la main d'un miniſtre étourdi qui cauſe l'exploſion. Elle embraſe à la fois le Midi, le Nord, les deux bouts de la terre. Combien de pieces de canons, de bombes, de fuſils, de boulets, de balles, d'épées, de baïonettes, etc. de marionettes meurtrieres, obéiſſantes au fouet de la diſcipline, attendent l'ordre émané d'un cabinet pour jouer leurs parades ſanglantes? La géométrie elle-même a profané ſes divins attributs! elle favo-

liciter d'avoir effrayé les oiseaux du ciel à dix lieues à la ronde, et d'avoir sagement

favorise les fureurs tour-à-tour ambitieuses, tour-à-tour extravagantes des souverains. Avec quelle précision on sait détruire une armée, foudroyer un camp, assiéger une place, incendier une ville! J'ai vu des académiciens combiner de sang-froid la charge d'un canon. Eh! Messieurs, attendez que vous ayez seulement une principauté. Que vous importe quel nom doit regner dans tel pays? Votre patriotisme est une vertu fausse et dangereuse à l'humanité. Car examinons un peu ce que signifie ce mot *patriotisme*. Pour être attaché à un Etat, il faut être membre de l'Etat. Excepté deux ou trois Républiques, il n'y a plus de patrie proprement dite. Pourquoi l'Anglois seroit-il mon ennemi? Je suis lié avec lui par le commerce, par les arts; par tous les noeuds possibles: il n'existe entre nous aucune antipathie naturelle. Pourquoi voulez-vous donc que passé telle borne je sépare ma cause de celle des autres hommes? Le patriotisme est un fanatisme inventé par les rois, et funeste à l'univers. Car si ma nation étoit trois fois plus petite, j'aurois à haïr trois fois plus de gens; mes affections dépendroient des limites changeantes des Etats: dans la même année il faudroit aller porter la flamme chez mon voisin, et me réconcilier avec celui que j'aurois égorgé la veille. Je ne soutiendrois donc au fond

que

pourvu à la curée des corbeaux: surtout ces poëtes se plaisoient fort à décrire une bataille. — Ah! je vous prie, ne me parlez plus de cette maladie épidémique qui attaquoit la pauvre espece humaine. Hélas! elle avoit tous les symptômes de la rage et de la folie. Des rois poltrons, du haut de leur trône, l'envoyoient mourir: et le troupeau obéissant, sous la garde d'un seul chien, alloit joyeusement à la boucherie. Comment la guérir dans ces tems d'illusion? Comment briser le talisman magique? Un petit bâton: un cordonnet rouge ou bleu, une petite croix d'émail répandoit par-tout l'esprit de vertige et de fureur. D'autres devenoient enragés seulement à l'aspect d'une cocarde ou de quelques oboles. La guérison a dû être longue: mais j'avois presque deviné que tôt ou

---

que les droits capricieux d'un maître qui voudroit commander à mon ame. Non: l'Europe ne doit plus former à mes yeux qu'un vaste Etat: et le souhait que j'ose faire, c'est qu'elle se réunisse sous une seule et même domination. Tout vu, tout considéré, ce seroit-là un grand avantage; alors je pourrois être patriote. Mais aujourd'hui, qu'est-ce que la liberté moderne? Elle n'est autre chose (dit un écrivain,) que l'héroïsme de l'esclavage.

ou tard le baume calmant de la philoſophie cicatriſeroit ces playes honteuſes [13]).

On me fit entrer dans le cabinet de Mathématiques: il me parut très riche, et on ne peut pas mieux ordonné. On avoit banni de cette ſcience tout ce qui reſſembloit à des jeux d'enfans, tout ce qui n'étoit que ſpéculation ſeche, oiſive, ou qui paſſoit les bornes de notre pouvoir. Je vis des machines de toute eſpece faites pour ſoulager les bras de l'homme, douées de puiſſances beaucoup plus fortes que celles que nous connoiſſions. Elles produiſoient toutes ſortes de mouvemens. On ſe jouoit ainſi des plus peſans fardeaux. — Vous voyez, me dit-on, ces obeliſques, ces arcs de triomphe, ces palais, ces hardis monumens dont l'oeil eſt étonné: ils ne ſont

13) Quel ſpectacle! deux cents mille hommes répandus dans de vaſtes campagnes, et qui n'attendent que le ſignal pour s'égorger. Ils ſe maſſacrent à la face du ſoleil, ſur les fleurs du printems. Ce n'eſt point la haine qui les anime: ce ſont des rois qui leur ordonnent de mourir. Si ce cruel événement arrivoit pour la premiere fois, ceux qui n'en ont pas été témoins ne ſeroient-ils pas en droit de le revoquer en doute? *Cette penſée appartient à M. Gaillard.*

point l'ouvrage de la force, du nombre et de la dextérité; les instrumens, les leviers plus perfectionnés, voilà ce qui a tout fait. Je trouvai en effet et dans le plus grand détail, les instrumens les plus exacts, soit pour la géométrie, soit pour l'astronomie, &c.

Tous ceux qui avoient tenté des expériences d'un genre neuf, hardi, étonnant, eussent-ils même échoué? (car on ne s'instruit pas moins en ne réussissant pas,) avoient leurs bustes en marbre environnés des attributs convenables.

Mais l'on me dit tout bas à l'oreille, que plusieurs secrets singuliers, merveilleux, n'étoient remis qu'entre les mains d'un petit nombre de sages; qu'il étoit des choses bonnes par elles-mêmes, mais dont on pourroit abuser par la suite: [14]) l'esprit humain, selon eux, n'étoit pas encore au terme où il devoit monter, pour faire

14) Le roi Ezechias (dit la Bible) fit supprimer un livre qui traitoit de la vertu des plantes, crainte qu'on n'en fît usage mal-à-propos et que cela même n'engendrât des maladies. Ce fait est curieux et donne beaucoup à penser.

faire usage sans risque des plus rares ou des plus puissantes découvertes [15]).

CHAPITRE XXXII.

Le Sallon.

COMME les Arts parmi ce peuple se tenoient par la main, au figuré comme au moral, je n'eus que quelques pas à faire, et je me trouvai à l'académie de peinture. J'entrai dans de vastes sallons garnis des tableaux des plus grands maîtres. Chacun donnoit l'équivalent d'un livre moral et instructif. On ne voyoit plus dans cette collection le refrein de cette éternelle mythologie, mille et mille fois recopiée. Ingé-

15) Quel jour horrible et funeste au genre humain que celui où un moine trouva dans le salpêtre une poudre meurtriere! L'Arioste dit que le diable ayant imaginé une carabine, emu de pitié, la jetta au fond d'un fleuve. Hélas! il n'est plus d'asyle sur la terre: il n'est plus besoin de courage, il est inutile: le citoyen valeureux n'a rien à attendre de son bras. Le canon est remis entre les mains d'un petit nombre d'hommes; le canon les rend propriétaires absolus de notre existence: et si par malheur ils venoient à s'entendre, que deviendrions-nous tous?

nieuſe dans le commencement de l'art, elle avoit bien acquis le droit de paroître faſtidieuſe. Les plus belles choſes à la longue deviennent communes: le refrein eſt la langue des ſots. Il en étoit ainſi de toutes les flatteries groſſieres de ces peintres adulateurs qui avoient déifié Louis XIX. Le tems, ſemblable à la vérité, avoit dévoré cette toile menſongere; ainſi qu'il avoit mis à leur véritable place les vers de Boileau et les prologues de Quinaut. Il étoit défendu aux arts de mentir [1]). Il n'exiſtoit plus auſſi de ces hommes épais qu'on nommoit *ama-*

1) Quand je vois dans la galerie de Verſailles Louis XIV. une foudre à la main, aſſis ſur des nuages azurés, peint en Dieu tonnant, la pitié dédaigneuſe que je reſſens pour le pinceau de le Brun réjaillit presque ſur l'art; mais cette peinture ſurvit au Dieu foudroyant, à l'artiſte qui lui fit préſent du tonnerre: cette reflexion me calme, et je ſouris.

La premiere fois que Louis XIV. vit des Tenieres, il détourna la tête avec un air de dégoût et les fit ôter de ſes appartemens. Si ce monarque n'a pu ſouffri la peinture de ces bonnes gens qui trinquent et danſent avec gaieté; s'il leur a préféré ces hommes bleus, qui courent à cheval à travers la fumée et la pouſſiere d'un camp; l'ame de Louis XIV. eſt jugée.

amateurs, et qui commandoient au génie de l'artiſte, un lingot d'or en main. Le génie étoit libre, ne ſuivoit que ſes propres loix, et ne s'aviliſſoit plus.

Dans ces ſallons moraux on ne voyoit plus de ſanglantes batailles, ni les débauches honteuſes des dieux de la fable, et encore moins des ſouverains environnés des vertus qui préciſément leur manquerent: on n'expoſoit que des ſujets propres à inſpirer des ſentimens de grandeur et de vertu. Toutes ces divinités payennes, auſſi abſurdes que ſcandaleuſes, n'occupoient plus des pinceaux précieux, déſormais deſtinés au ſoin de transmettre à l'avenir les faits les plus importans: on entendoit par ce mot ceux qui donnoient une plus noble idée de l'homme, comme la clémence, la généroſité, le dévouement, le courage, le mépris de la moleſſe.

Je vis qu'on avoit traité tous les beaux ſujets qui meritoient de paſſer à la poſtérité: la grandeur d'ame des ſouverains étoit ſurtout immortaliſée. J'apperçus Saladin faiſant promener un linceul; Henri IV. nourriſſant la ville qu'il aſſiégeoit; Sulli comptant avec lenteur une ſomme d'argent que ſon maître deſtinoit à ſes plaiſirs; Lo-

ui;

uis XIV. au lit de la mort, disant: *j'ai trop aimé la guerre;* Trajan déchirant ses vêtemens pour bander les playes d'un infortuné; Marc-Aurele descendant de cheval dans une expédition pressée pour prendre le placet d'une pauvre femme; Titus faisant distribuer du pain et des remedes; saint Hilaire, le bras emporté, et montrant à son fils qui pleuroit, Turenne couché sur la poussiere; le généreux Fabre prenant la chaîne des forçats à la place de son pere, etc. On ne trouvoit point ces sujets sombres ou attristans. Il n'étoit plus de vils courtisans qui disoient d'un air moqueur: *jusqu'aux peintres se mêlent de prêcher!* On leur savoit bon gré d'avoir rassemblé les plus sublimes traits de la nature humaine: c'étoient de grands tableaux tirés d'après l'histoire. Ils avoient sagement pensé que rien ne seroit plus utile. Tous les arts avoient fait, pour ainsi dire, une admirable conspiration en faveur de l'humanité. Cette heureuse correspondance avoit jetté un jour plus lumineux sur l'effigie sacrée de la vertu: elle en étoit devenue plus adorable, et ses traits toujours embellis formoient une instruction publique, aussi sûre que touchante. Eh! comment résister à

la

la voix des beaux arts, qui d'une voix unanime encenſent et couronnent le citoyen libre et généreux?

Tous ces tableaux attachoient l'oeil, et par le ſujet et par l' exécution. Les peintres avoient ſçu réunir le trait italien au coloris flamand, ou plutôt ils les avoient ſurpaſſés par une étude approfondie. L'honneur, ſeule monoie faite pour les grands hommes, en animant leurs travaux les récompenſoit d'avance. La nature ſembloit rendue comme dans un miroir. L'ami de la vertu ne pouvoit contempler ces belles peintures ſans ſoupirer de plaiſir. L'homme coupable n'oſoit les regarder; il auroit craint que ces figures inanimées n'euſſent tout-à-coup pris la parole pour l'accuſer et le confondre.

On me dit que ces tableaux étoient propoſés au concours. Les étrangers y étoient admis: car on ne connoiſſoit pas cette petite tyrannie qui proſcrivoit tout ce qui paſſoit les limites d'une province. On donnoit quatre ſujets par année, afin que chaque artiſte eût le tems de conduire ſon tableau à la perfection. Le plus parfait avoit bientôt la voix du peuple. On faiſoit attention à ce cri général, qui ordinairement

rement eſt la voix de l'équité même. Les autres n'en recevoient pas moins le degré de louanges qui leur étoit dû. On n'avoit point l'injuſtice de dégoûter les éleves. Les maîtres en place ne connoiſſoient point cette indigne et baſſe jalouſie, qui exila le Gouſſin loin de ſa patrie et fit périr le Sueur au printems de ſes jours. Ils s'étoient corrigés de cet entêtement dangereux et funeſte, qui, de mon tems, ne permettoit pas à leurs diſciples de ſuivre une autre maniere que la leur. Ils ne faiſoient point de froids copiſtes de ceux qui auroient pu s'élever fort haut, livrés à eux-mêmes et dirigés ſeulement par quelques conſeils. L'éleve enfin n'étoit plus courbé ſous un ſceptre qui le rendoit timide: il ne ſe traînoit point en tremblant ſur les pas d'un chef capricieux, qu'il étoit encore obligé de flatter: il le dévançoit; s'il avoit du génie, et ſon guide étoit le premier à s'enorgueillir de la perfection de l'art.

Il y avoit pluſieurs académies de deſſin, de peinture, de ſculpture, de géométrie pratique. Autant ces arts étoient dangereux dans mon ſiecle parce qu'ils favoriſoient le luxe, le faſte, la cupidité et la débauche, autant ils étoient devenus utiles,

par-

parce qu'ils n'étoient employés qu'à inſpirer des leçons de vertu, et à donner à la ville cette majeſté, ces agrémens, ce goût ſimple et noble qui, par des rapports ſecrets, éleve l'ame des citoyens.

Ces écoles étoient ouvertes au public. Les éleves y travailloient ſous ſes regards. Il étoit libre à chacun d'y venir dire ſon avis. Cela n'empêchoit point que les maîtres penſionnés ne vinſſent faire leur ronde: mais aucun apprentif n'étoit l'éleve titré de Monſieur un tel, mais de tous les habiles maîtres en général. C'étoit en évitant l'ombre même d'eſclavage, ſi funeſte à la trempe mâle et indépendante du génie, qu'on étoit parvenu à faire des hommes qui s'étoient élevés au-deſſus des chef-d'oeuvres de l'antiquité; de ſorte que leurs tableaux étoient ſi achevés, ſi finis, que les reſtes de Raphaël et de Rubens n'étoient plus recherchés que par quelques antiquaires, gens de nature opiniâtre et toujours entêtés.

Je n'ai pas beſoin de dire que tous les arts, que toutes les profeſſions étoient également libres. Ce n'eſt que dans un ſiecle barbare, tyrannique, imbécille, qu'on a donné des fers à l'induſtrie, qu'on a exigé une ſomme d'argent de celui qui vouloit

loit travailler, au lieu de lui accorder une récompenſe. Tous ces petits corps burlesques ne raſſembloient les hommes que pour faire fermenter leurs paſſions à un dégré plus violent: une foule d'affaires interminables naiſſoit de leur captivité, et les rendoit néceſſairement ennemis de leurs voiſins. C'eſt ainſi que dans les priſons, les hommes accablés des mêmes chaînes ſe communiquent leurs fureurs et leurs vices. En voulant ſéparer leur intérêt, on l'avoit rendu plus actif, et c'étoit tout le contraire de ce qu'une ſage légiſtation ſembloit demander. La ſource de mille déſordres provenoit de cette gêne perpétuelle où ſe trouvoit chaque homme de ſuivre ſon talent. De-là naiſſoient l'oiſiveté et la friponnerie. Le miſérable étoit dans l'impuiſſance réelle de ſortir d'un état déplorable, parce qu'un bras d'airain lui fermoit tous les paſſages, et que l'or ſeul faiſoit tomber les barrieres. Le monarque, pour jouir d'un léger tribut, avoit détruit la liberté la plus ſacrée, et avoit étouffé tous les reſſorts du courage et de l'induſtrie.

Parmi ce peuple qui étoit éclairé ſur les premieres notions du droit des gens, chacun ſuivoit l'emploi où l'appelloit ſon goût

goût particulier, gage assuré du succès. Ceux qui ne marquoient aucune disposition pour les beaux arts, embrassoient des états plus faciles; car le médiocre n'étoit point souffert dans tout ce qui avoit rapport au génie: la gloire de la nation sembloit attachée à ces talens qui distinguent non moins l'homme que les Empires.

CHAPITRE XXXIII.

Tableaux Emblématiques.

J'entrai dans une salle particuliere où l'on avoit représenté les siecles. On avoit conservé à chaque, outre sa physionomie, les traits qui l'avoient distingué de ses freres. Les siecles d'ignorance étoient revêtus d'une robe noire et lugubre. Le personnage, l'oeil rouge et sombre, tenoit en main une torche, et dans le fond découvroit un bucher, des prêtres revêtus d'une étole, et des malheureux un bandeau sur le front qui se dévouoient, les uns les autres, aux supplices des flammes.

Plus loin, un enthousiaste fanatique, sans autre vertu qu'une imagination ardente, frappoit celle de ses concitoyens, non moins inflammable, et tonnant au nom de Dieu

il entraînoit une foule d'hommes, comme un troupeau docile se précipite au cri du pasteur. Les rois ont quitté leurs trônes, ont abandonné leurs Etats dépeuplés, et croyant entendre la voix du ciel, ils courent se perdre, eux, leur couronne et leur sujets, dans de vastes déserts. On voyoit dans le fond du tableau le fanatisme marchant sur la tête des hommes, secouant ses flambeaux homicides: géant monstrueux! ses pieds touchoient les deux bouts de la terre, et son bras tenant la palme du martyre s' élevoit jusqu' aux nues.

Celui-ci, moins ardent, plus contemplatif, livré au mystere et à l'allégorie, se précipitoit dans le merveilleux. Toujours environné d'énigmes, il prenoit soin d'épaissir les ténebres qui l'environnoient. On voyoit les anneaux des Patoniciens, les nombres des Pythagoriciens, les vers des Sibylles, les formules toutes-puissantes de la magie, et les prestiges tour-à tour ingénieux et stupides qu'a crée l'esprit humain.

Un autre tenoit un astrolabe, consultoit attentivement un calendrier, et calculoit les jours heureux ou infortunés. Une gravité froide et taciturne étoit empreinte sur sa physionomie allongée: il pâlissoit de la

con-

conjonction de deux aſtres : le préſent n'exiſtoit pas pour lui, et l'avenir étoit ſon bourreau : il avoit même tranſporté ſon culte dans la ridicule ſcience de l'aſtrologie, et il embraſſoit ce fantôme comme une colonne inébranlable.

Celui-là, tout couvert de fer, enſeveliſſoit ſa tête dans un caſque d'airain : revêtu d'une cotte de mailles, armé d une longue lance, il ne reſpiroit que les combats particuliers. L'ame de ſes héros étoit plus dure que l'acier qui les couvroit. C'étoit le fer qui décidoit les droits, les opinions, la juſtice, la vérité. Dans le fond on diſtinguoit un champ clos des juges et des hérauts, relevant le vaincu ou plutôt le coupable.

Tel autre perſonnage paroiſſoit d'une bizarrerie extrême : architecte barbare, il bâtiſſoit des colonnes, ſans proportion avec la maſſe qu'elles ſoutenoient, et chargées d'ornemens ridicules ; il prenoit tout cela pour une délicateſſe de travail inconnu aux Grecs et aux Romains. Le même déſordre regnoit dans la logique ; c'étoient des chicanes perpétuelles, des idées abſtraites. On avoit répréſenté dans le fond des eſpeces de ſomnambules, qui parloient, agiſ-

ſoient, les yeux ouverts, et qui, plongés dans un long rêve, ne devoient la liaiſon de deux idées qu'au pur hazard.

Je repaſſai ainſi tous les ſiecles en revue; mais le détail en ſeroit ici trop long. Je m'arrêtai un peu plus longtems devant le XVIII, lequel avoit été jadis de ma connoiſſance. Le peintre l'avoit repréſenté ſous la figure d'une femme. Les ornemens les plus recherchés fatiguoient ſa tête ſuperbe et délicate. Son cou, ſes bras, ſa gorge étoient couverts de perles et de diamants: ſes yeux étoient vifs et brillans; mais un ſourire un peu forcé faiſoit grimacer ſa bouche: ſes joues étoient enluminées. L'art ſembloit devoir percer dans ſes paroles, comme dans ſon regard: il étoit ſéduiſant, mais il n'étoit pas vrai. Elle avoit à chaque main deux longs rubans couleur de roſe, qui ſembloient un ornement; mais ces rubans cachoient deux chaines de fer auxquelles elle étoit fortement attachée. Elle avoit cependant les mouvemens aſſez libres pour geſticuler, ſauter et gambader. Elle en uſoit avec excès, afin de déguiſer (à ce qu'il me ſembloit) ſon eſclavage, ou du moins pour le rendre facile et riant. J'examinai cette

figure

figure en détail et suivant de l'oeil la draperie de ses vêtemens, je m'apperçus que cette robe si magnifique étoit toute déchirée par le bas et couverte de boue. Ses pieds nuds plongeoient dans une espece de bourbier; et elle étoit aussi hideuse par les extrêmités, qu'elle étoit brillante par le sommet: elle ne ressembloit pas mal dans cet équipage à une courtisanne qui se promene dans la rue, à l'entrée de la nuit. Je decouvris derriere elle plusieurs enfans au teint maigre et livide, qui crioient à leur mere et dévoroient un morceau de pain noir: elle vouloit les cacher sous sa robe, mais à travers les trous on distinguoit ces petits malheureux. Dans l'enfoncement du tableau on discernoit des châteaux superbes, des palais de marbre, des parterres savamment dessinés, de vastes forêts peuplées de cerfs et de daims, où le cor résonnoit au loin. Mais la campagne à demi-cultivée étoit remplie de payſans infortunés, qui, harassés de fatigue, tomboient sur leurs javelles: ensuite venoient des hommes, qui enrôloient les uns de force, et emportoient le lit et la marmite des autres [1]).

1) La tyrannie est un arbre dangereux qu'il

Le caractere des nations étoit auſſi fidelement exprimé.

Aux couleurs variées de mille nuances, à la fonte inſenſible du coloris, au viſage triſte mélancolique, on reconnoiſſoit l'Italien jaloux, vindicatif. Dans le même tableau ſon viſage ſérieux diſparoiſſoit au milieu d'un concert, et le peintre avoit ſaiſi merveilleuſement cette facilité de ſe transformer avec ſou-

---

qu'il faut ſe hâter de déraciner dans ſa naiſſance. L'éclat de cet arbre eſt trompeur. C'eſt d'abord un jeune arbriſſeau qui ſe couronne de fleurs et de lauriers, mais qui boit ſecretement le ſang qui l'arroſe. Bientôt il croit, s'agrandit, leve une tête altiere. Ses branches s'étendent avec orgueil. Il couvre, tout ce qui l'environne, d'une ombre ſuperbe et funeſte. La fleur. le fruit voiſin tombent, privés des raïons bienfaiſans du ſoleil qu'il intercepte. Il force la terre à ne nourrir que lui. Enfin il devient ſemblable à cet arbre venimeux dont les fruits doux ſont des poiſons, qui change en eau corroſive les gouttes de pluie que ſes feuilles diſtillent, et qui au défaut des tourmens procure au voyageur fatigué le ſommeil et la mort. Cependant ſon tronc eſt noueux: les principes de ſa ſeve ſont couverts d'un bois dur: ſes racines d'airain s'étendent; et la hache de la liberté s'émouſſe et ne peut plus y mordre.

ſoupleſſe, et comme dans un coup d'oeil. Le fond du tableau repréſentoit des pantomimes, faiſant des grimaces et autres geſtes comiques.

L'Anglois, dans une attitude plutôt fiere que majeſtueuſe, placé ſur la pointe d'un rocher, dominoit l'océan et faiſoit ſigne à un vaiſſeau de s'élancer au nouveau monde et de lui en rapporter les tréſors. On liſoit dans ſes regards hardis que la liberté civile égaloit chez lui la liberté politique. Les flots oppoſés, grondant ſous les coups de la tempête, étoient une harmonie douce à ſon oreille. Son bras étoit toujours prêt à ſaiſir le glaive de la guerre civile: il regardoit en ſouriant un échafaud d'où tomboit une tête et une couronne.

L'Allemand, ſous un ciel étincelant d'éclairs, étoit ſourd aux cris des élémens. On ne ſavoit s'il bravoit l'orage ou s'il y étoit inſenſible. Des aigles ſe dechiroient avec furie à ſes côtés: ce n'étoit pour lui qu'un ſpectacle: renfermé en lui-même, il portoit ſur ſes propres deſtins un oeil indifférent ou philoſophique.

Le François, plein de graces nobles et élevées, préſentoit des traits finis. Sa figure n'étoit pas originale, mais ſa maniere

étoit grande. L'imagination et l'eſprit ſe peignoient dans ſes regards: il ſourioit avec une fineſſe qui approchoit de la ruſe. Il regnoit dans l'enſemble de ſa figure beaucoup d'uniformité. Ses couleurs étoient douces; mais on n'y remarquoit pas ce coloris vigoureux ni ces beaux effets de lumiere qu'on admiroit dans les autres tableaux. La vue étoit fatiguée par une multiplicité de petits détails, qui ſe nuiſoient réciproquement. Une foule innombrable portoit de petits tambourins et s'agitoit beaucoup pour faire du bruit: elle croyoit imiter le fracas du canon: c'étoit une chaleur auſſi pétulante, auſſi active, que foible et paſſagere.

CHAPITRE XXXIV.

Sculpture et Gravure.

La Sculpture, non moins belle que ſa ſoeur aînée, étaloit à ſon côté les merveilles de ſon ciſeau. Il n'étoit plus proſtitué à ces Créſus impudens, qui aviliſſoient l'art en l'occupant à tailler leur vénale figure ou autres ſujets auſſi mépriſables qu'eux. Les artiſtes penſionnés par le gouvernement conſacroient leurs talens au mérite et à la ver-

vertu. On ne voyoit plus, comme dans nos ſallons, à côté du buſte de nos rois et ſur la même ligne, le vil publicain qui les vole et les trompe, offrir ſans pudeur ſa baſſe phyſionomie. Un homme digne des regards de la poſtérité, s'étoit-il avancé dans une carriere ſemée de faits mémorables? un autre avoit-il fait une action grande et courageuſe? alors l'artiſte échauffé ſe chargeoit de la reconnoiſſance publique, il modeloit en ſecret un des plus beaux traits de ſa vie: (ſans y ajouter le portrait de l'auteur.) il préſentoit tout-à-coup ſon ouvrage, et obtenoit la permiſſion de s'immortaliſer avec le grand homme. Ce travail frappoit tous les yeux, et n'avoit pas beſoin d'un froid commentaire.

Il étoit expreſſément défendu de ſculpter des ſujets qui ne diſoient rien à l'ame; par conſéquent on ne gâtoit point de beaux marbres ou d'autres matieres auſſi précieuſes.

Tous ces ſujets licencieux qui bordent nos cheminées, étoient ſévérement bannis. Les honnêtes gens ne concevoient rien à notre législation, lorſqu'ils liſoient dans notre hiſtoire que dans un ſiecle où l'on prononçoit ſi fréquemment le nom de reli-

gion et de moeurs, des peres de famille étaloient des scenes de débauche aux yeux de leurs enfans, sous prétexte que c'étoient des chef-d'oeuvres; ouvrages capables d'allumer l'imagination la plus tranquille, et de précipiter dans le désordre des ames neuves, ouvertes à toutes les impressions: ils gémissoient sur cet usage public et criminel de dépraver les coeurs avant qu'ils fussent formés [1].

Un

---

1) Entre autres abus publics qu'on se propose de relever, on peut ranger ces parades licencieuses qui outragent les moeurs honnêtes et le bon sens, tout aussi respectable qu'elles. On a oublié à l'article des spectacles de parler des sauteurs, des danseurs de corde; mais peu importe l'ordre dans un ouvrage, pourvu que l'auteur y fasse entrer toutes ses idées. Je ferai comme Montaigne, je me raccrocherai à la moindre occasion: je brave la censure des critiques; je me flatte du moins de ne point ennuyer comme eux. Pour revenir donc à ces sauteurs, à ces danseurs de corde, si communs et si révoltans; des magistrats humains devroient-ils les tolérer? Après avoir employé tout leur tems à des exercices aussi étonnans qu'inutiles, ils risquent leur vie en public et apprennent à mille spectateurs que la mort d'un homme n'est que fort peu de chose.

Un artiſte avec lequel je m'inſtruiſis, eut ſoin de m'informer de tous ces grands changemens. Il me dit que dans le dix-neuvieme ſiecle il ſe trouva une diſette de marbre de ſorte qu'on eut récours à cette multitude ignoble de buſtes de financiers, de traitans, de commis: c'étoient autant de blocs tout préparés; on les tailla beaucoup plus avantageuſement et l'on ſçut en tirer des têtes plus heureuſes.

Je paſſai dans la derniere galerie, non moins curieuſe que les autres par la multiplicité des ouvrages qu'elle préſentoit Là étoit raſſemblée la collection univerſelle de deſſins et gravures. Malgré la perfection de ce dernier art, on avoit conſervé les ouvrages des ſiecles précédens: car il n'en eſt pas d'une eſtampe comme d'un livre: un

---

choſe. Les attitudes de ces voltigeurs ſont indécentes et bleſſent l'oeil et le coeur: ils accoutument peut-être des ames non encore formées à ne voir le plaiſir que dans ce qui approche du péril, et à penſer que l'eſpece humaine peut entrer dans la matiere de nos divertiſſemens. On dira que c'eſt refléchir ſur bien peu de choſe: mais j'ai remarqué que ces triſtes ſpectacles influent beaucoup plus ſur la multitude que tous les arts qui ont quelque apparence de raiſon.

un livre qui n'eſt pas bon, par-là-même eſt mauvais; au lieu qu'une eſtampe qui ſe voit d'un coup d'oeil, ſert toujours d'objet de comparaiſon

Cette galerie qui devoit ſon origine au ſiecle de Louis XV, étoit bien différemment arrangée. Ce n'étoit plus un petit cabinet, au milieu duquel une petite table pouvoit à peine contenir une douzaine d'amateurs, où l'on venoit dix fois inutilement pour trouver une place; encore ce petit cabinet ne s'ouvroit-il que certains jours, c'eſt-à-dire, le dixieme de l'année tout au plus, qu'on rognoit encore ſur le moindre prétexte et à la moindre fantaiſie du directeur. Ces galeries étoient ouvertes chaque jour, et confiées à des commis affables et polis, qu'on payoit exactement, afin que le public fût ſervi de même. Dans cette ſalle ſpacieuſe on trouvoit à coup ſûr la traduction de chaque tableau ou morceau de ſculpture renfermé dans les autres galeries: elle contenoit l'abrégé de ces chef-d'oeuvres qu'on avoit pris ſoin d'immortaliſer et de répandre autant qu'il étoit poſſible.

La gravure eſt auſſi féconde et auſſi heureuſe que la typographie, elle a l'avantage de multiplier ſes épreuves, comme l'impri-

primerie ſes exemplaires; et par ſon moyen chaque particulier, chaque étranger peut ſe procurer une copie rivale du tableau. Tous les citoyens décoroient ſans jalouſie leurs murailles de ces ſujets intereſſans qui préſentoient des exemples de vertus et d'héroïſme. On ne voyoit plus de ces prétendus amateurs, non moins vétilleux qu'ignorans, pourſuivre une perfection imaginaire aux dépens de leur repos et de leur bourſe, et toujours dupés, et ſurtout être bien faits pour l'être.

Je parcourus avec avidité ces livres volumineux où le burin décrivoit avec tant de facilité et de préciſion les contours et même les couleurs de la nature. Tous les tableaux étoient parfaitement ſaiſis; mais on avoit donné encore plus de ſoin à tous les objets relatifs aux arts et aux ſciences. Les planches de l'Encyclopédie avoient été refaites entiérement, et l'on avoit veillé avec plus d'attention à l'exactitude rigoureuſe qui devient alors le ſuprême mérite, parce que la moindre erreur eſt d'une conſéquence extrême. J'apperçus un magnifique Cours de Phyſique traité dans ce goût: et comme cette ſcience porte ſur-tout aux ſens, c'eſt aux images qu'il appartient, peut-

être,

être de la faire concevoir dans toutes ses parties. On savoit estimer l'art qui reproduit tant d'images utiles; on lui donnoit de nouvelles preuves de considération.

Je remarquai que tout se faisoit dans le vrai goût, qu'on suivoit la maniere des Gerard, Audran; qu'elle étoit même approfondie, perfectionnée. Les vignettes des livres ne s'appelloient plus que des cochins: tel étoit le mot que l'on avoit substitué à tant de mots misérables, tels que culs de lampes, etc.[2]). Les graveurs avoient enfin abandonné cette funeste loupe qui leur perdoit la vue de toute façon. Les amateurs de ce siecle n'étoient plus admirateurs de ces petits points ronds qui faisoient tout le mérite des gravures modernes; ils donnoient la préférence à un travail large, précis, aisé, et disant tout avec quelques traits justes et noblement dessinés. Les graveurs consultoient docilement les peintres, et ceux-ci à leur tour se gardoient bien d'affecter les caprices d'un maître. Ils s'estimoient, ils se voyoient comme

2) M. de Voltaire doit être satisfait d'avance, lui qui a plaidé si longtems pour cette réforme importante.

me égaux et comme amis, et se donnoient bien de garde de rejetter l'un sur l'autre les défauts de l'ouvrage. D'ailleurs la gravure étoit devenue très utile à l'Etat par le cmmerce d' estampes qu'on faisoit dans les pays étrangers; et c'étoit de ces artistes qu'on pouvoit dire: *sous leurs heureuses mains le cuivre devient or.*

CHAPITRE XXXV.

Salle du Trône.

Je ne quittai ces riches galeries qu'avec le plus vif regret, mais dans mon insatiable curiosité, jaloux de tout voir, je rentrai dans le centre de la ville. Je vis une multitude de personnes de tout sexe et de tout âge, qui se portoit avec précipitation vers un portique majestueusement décoré. J'entendois de côté et d'autre: *hâtons nos pas! notre bon roi est peut-être deja monté sur son trône; nous ne le verrions pas d'aujourd'hui!* Je suivis la foule: mais ce qui m'étonnoit fort, c'est que des gardes farouches n'opposoient aucune barriere aux empressemnes du peuple, J'arrivai dans une salle immense, soutenue par plusieurs colonnes. J'avançai et je parvins à voir le trô-

trône du monarque. Non : il eſt impoſſible de concevoir une idée plus belle, plus noble, plus auguſte, plus conſolante, de la majeſté royale. Je fus attendri juſqu'aux larmes. Je ne vis ni Jupiter tonnant, ni appareil terrible, ni inſtrument de vengeance. Quatre figures de marbre blanc, repréſentant la force, la tempérance, la juſtice et la clémence, portoient un ſimple fauteuil d'ivoire blanc, élevé ſeulement pour faciliter la portée de la voix. Ce ſiege étoit couronné d'un dais ſuſpendu par une main dont le bras ſembloit ſortir de la voûte. A chaque côté du trône étoient deux tablettes; ſur l'une deſquelles étoient gravées les loix de l'Etat et les bornes du pouvoir royal, et ſur l'autre les devoirs des rois et ceux des ſujets. En face étoit une femme qui allaitoit un enfant, emblême fidelle de la royauté. La premiere marche, qui ſervoit de degré pour monter au trône, étoit en forme de tombe. Deſſus étoit écrit en gros caracteres : L'ETERNITÉ. C'étoit ſous cette premiere marche que repoſoit le corps embaumé du monarque prédéceſſeur, en attendant que ſon fils vînt le déplacer. C'eſt de-là qu'il crioit à ſes héritiers qu'ils étoient tous mortels, que

que le ſonge de la royauté étoit prêt à finir, qu'ils reſteroient alors ſeuls avec leur renommée! Ce lieu vaſte étoit déja rempli de monde, lorsque je vis paroître le monarque revêtu d'un manteau bleu qui flottoit avec grace. Son front étoit ceint d'une branche d'olivier; c'étoit ſon diadème: il ne marchoit jamais en public ſans ce reſpectable ornement qui en impoſoit aux autres et à lui-même. Il ſe fit des acclamations lorsqu'il monta ſur ſon trône. Il ne paroiſſoit pas indifférent à ces cris de joie. Mais à peine fut-il aſſis qu'un ſilence reſpectueux s'étendit ſur cette nombreuſe aſſemblée. Je prêtai une oreille attentive. Ses miniſtres lui lurent à haute voix tout ce qui s'étoit paſſé de remarquable depuis la derniere ſéance. Si la vérité eut été deguiſée; le peuple étoit-là pour confondre le calomniateur On n'oublioit point ſes demandes. On rendoit compte de l'exécution des ordres ci-devant donnés, et cette lecture étoit toujours terminée par le prix journalier des vivres et des denrées. Le monarque écoutoit, et d'un ſigne de tête approuvoit ou remettoit les choſes à un plus ample examen. Mais ſi du fond de la ſalle il s'éle-

voit une voix plaignante et condamnant quelques articles, fut-ce un homme de la derniere classe, on le faisoit avancer dans un petit cercle pratiqué au pied du trône. Là il expliquoit ses idées [1]), et s'il se trouroit avoir raison, alors il étoit écouté, applaudi, remercié, le souverain lui jettoit un regard favorable: si, au contraire, il ne disoit rien que d'absurde, ou grossiérement fondé sur un intérêt particulier, alors on le chassoit avec ignominie, et les huées des assistans l'accompagnoient jusqu'à la porte. Chacun pouvoit se présenter sans autre crainte que celle d'attirer la dérision publique si ses vues étoient fausses ou bornées.

Deux

1) Un des plus grands malheurs qui soit en France, c'est que toute la police et l'administration des affaires sont entre les mains des magistrats, ou des gens revêtus d'une charge et d'un titre, sans qu'on daigne jamais consulter (du moins de la part du public) les personnes privées en qui la science et la sagesse se trouvent souvent dans un degré éminent. Le meilleur citoyen, le plus éclairé, ne peut développer ses talens utiles ou la grandeur de son ame; s'il ne porte la robe d'un homme en charge, il doit immoler ses bons desseins, être témoin des plus grands abus, et se taire.

Deux grands officiers de la couronne accompagnoient le monarque dans toutes les cérémonies publiques, et marchoient à ſes côtés. L'un portoit au haut d'une pique une gerbe de bled [2]) et l'autre un cep de vigne: c'étoit afin qu'il n'oubliât jamais que c'étoient là les deux ſoutiens de l'Etat et du trône. Derriere lui le panetier de la couronne, ayant une corbeille remplie de pains, en donnoit un à chaque indigent qui réclamoit ſon aſſiſtance. Cette corbeille étoit le ſûr thermometre de la miſere publique; et lorſque le panier ſe trouvoit vuide, alors les miniſtres étoient chaſſés et punis: mais la corbeille demeuroit pleine et atteſtoit l'abondance publique.

Cette auguſte ſéance ſe tenoit une fois par ſemaine, et duroit trois heures. Je ſortis de cette ſalle, le coeur pénétré, et auſſi rempli de reſpect pour ce roi que pour la Divinité même; l'aimant comme un Dieu protecteur.

2) L'empereur Taiſung ſe promenant en campagne avec le prince ſon fils, et lui montrant les laboureurs occupés à leur travail: *voyez*, lui diſoit-il, *la peine que ces pauvres gens prennent tout le long de l'année pour nous ſoutenir; ſans leurs travaux et ſans leur ſueur, ni vous ni moi, nous n'aurions pas d'empire.*

Je converſai avec pluſieurs perſonnes de tout ce que je venois de voir et d'entendre: ils étoient ſurpris de mon étonnement; toutes ces choſes leur ſembloint ſimples et naturelles. „Pourquoi, me dit l'un d'eux, avez vous la fureur de comparer ce tems préſent à un vieux ſiecle bizarre, extravagant, où l'on avoit de fauſſes idées ſur les matieres les plus ſimples, où l'orgueil jouoit la grandeur, où le faſte et la repréſentation étoient tout, et le reſte rien, où la vertu enfin n'étoit regardée que comme un fantôme, pur ouvrage de quelques philoſophes rêveurs [3])."

CHA-

3) Il faut reſpecter les préjugés populaires! tel eſt le langage de ces génies étroits, puſillanimes, pour leſquels il ſuffit qu'une loi ſubſiſte pour paroître ſacrée. L'homme vertueux à qui ſeul il appartient d'aimer et de haïr, connoît-il cette modération criminelle? Non; il ſe charge de la vindicte publique; ſes droits ſont fondés ſur ſon génie, et la juſtice de ſa cauſe ſur la reconnoiſſance de la poſtérité.

CHAPITRE XXXVI.

Forme du Gouvernement.

OSEROIS-JE VOUS demander quelle eſt la forme préſente de votre gouvernement? Eſt-il monarchique, démocratique, ariſtocratique? [1]) — Il n' eſt ni monarchique, ni démocratique, ni ariſtocratique, il eſt raiſonnable et fait pour des hommes. La monarchie n'eſt plus. Les Etats monarchiques, comme vous le ſaviez, mais ſi infructueuſement, vont ſe perdre dans le deſpotisme, comme les fleuves vont ſe perdre dans le ſein de la mer; et le deſpotisme bientôt croule ſur lui-même [2]). Tout

1) Le génie d'une nation ne dépend point de l'athmoſphere qui l'environne; le climat n'eſt point la cauſe phyſique de ſa grandeur ou de ſon aviliſſement. La force et le courage appartiennent à tous les peuples de la terre: mais les cauſes qui les mettent en action et les ſoutiennent, dérivant de certaines circonſtances, qui tantôt ſont promptes, tantôt lentes à ſe développer; mais qui tôt ou tard ne manquent jamais d'arriver. Heureux le peuple qui par lumiere ou par inſtinct ſaiſit l'inſtant!

2) Voulez-vous connoître quels ſont les principes généraux qui regnent habituellement dans

cela s'eſt accompli à la lettre, et il n'y eut jamais de prophétie plus certaine.

En proportion des lumieres acquiſes, ſans doute, qu'il eut été honteux pour notre eſpece d'avoir meſuré la diſtance de la terre au ſoleil, d'avoir peſé tous les globes,

---

dans le conſeil d'un monarque? Voici à peu près le reſultat de ce qui s'y dit. ou plutôt de ce qui s'y fait. „ Il faut multiplier les impôts de toutes ſortes, parce que le prince ne ſauroit jamais être aſſez riche, attendu qu'il eſt obligé d'entretenir des armées, et les officiers de ſa maiſon qui doit être abſolument très magnifique. Si le peuple ſurchargé éleve des plaintes, le peuple aura tort, et il faudra le réprimer. On ne ſauroit être injuſte envers lui, parce que dans le fond il ne poſſede rien que ſous la bonne volonté du prince qui peut lui redemander en tems et lieu ce qu'il a eu la bonté de lui laiſſer, ſurtout lorsqu'il en a beſoin pour l'intérêt ou la ſplendeur de ſa couronne. D'ailleurs il eſt notoire qu'un peuple qu'on abandonne à l'aiſance eſt moins laborieux et peut devenir inſolent. Il faut retrancher à ſon bonheur pour ajouter à ſa ſoumiſſion. La pauvreté des ſujets ſera toujours le plus fort rempart du monarque; et moins les particuliers auront de richeſſes, plus la nation ſera obéiſſante: une fois pliée au devoir, elle le ſuivra par habitude, ce qui eſt la maniere la

bes, et de n'avoir pu découvrir les loix simples et fécondes qui doivent diriger des êtres raisonnables. Il est vrai que l'orgueil, la cupidité, l'intérêt présentoient mille obstracles: mais quel plus beau triomphe que de trouver le noeud qui devoit

---

la plus sûre d'être obéi. Ce n'est point assez d'être soumise, elle doit croire qu'ici réside l'esprit de sagesse en toute sa plénitude; et se soumettre par conséquent, sans oser raisonner, à nos décrets émanés de notre certaine science.„

Si un philosophe ayant accès auprès du prince, s'avançoit au milieu du conseil et disoit au monarque: „ Gardez-vous de croire ces sinistres conseillers; vous êtes environné des ennemis de votre famille. Votre grandeur, votre sûreté sont moins fondées sur vótre puissance absolue que sur l'amour de votre peuple. S'il est malheureux, il souhaitera plus ardemment une révolution, et il ébranlera votre trône ou celui de vos enfans. Le peuple est immortel, et vous devez passer. La majesté du trône réside plus dans une tendresse vraiment paternelle que dans un pouvoir illimité. Ce pouvoir est violent, et contre la nature des choses. Plus modéré, vous serez plus puissant. Donnez l'exemple de la justice et croyez que les princes qui ont une morale sont plus forts et plus respectés.„ Assurément on prendroit ce philosophe pour un visionnaire, et on ne daigneroit peut-être pas le punir de sa vertu.

faire servir ces passions particulieres au bien général! Un vaisseau qui sillonne les mers, commande aux élémens au moment même où il obéit à leur empire: soumis à une double impulsion, sans cesse il réagit contre eux. Voilà peut-être l'image la plus fidelle d'un Etat: porté sur des passions orageuses, il reçoit d'elles le mouvement, et doit résister aux tempêtes. *L'art du Pilote est tout.* Vos lumieres politiques n'étoient qu'un crépuscule; et vous accusiez imbécillement l'auteur de la nature, tandis qu'il vous avoit donné l'intelligence et le courage pour vous gouverner. Il n'a fallu qu'une voix forte pour réveiller la multitude d'un sommeil d'engourdissement. Si l'oppression tonnoit sur vos têtes, vous ne deviez en accuser que votre foiblesse. La liberté et le bonheur appartiennent à qui osent les saisir. Tout est révolution dans ce monde: la plus heureuse de toutes a eu son point de maturité, et nous en recueillons les fruits [3]).

Sortis

3) A certains Etats il est une époque qui devient nécessaire; époque terrible, sanglante, mais signal de la liberté. C'est de la guerre civile dont je parle. C'est là que s'élevent tous les

Sortis de l'oppreſſion, nous n'avons eu garde de remettre toutes les forces et tous les reſſorts du gouvernement, tous les droits et l'attribut de la puiſſance dans les mains d'un ſeul homme †): inſtruits par

---

les grands hommes, les uns attaquant, les autres défendant la liberté. La guerre civile déploye les talens les plus cachés. Des hommes extraordinaires s'élevent et paroiſſent dignes de commander à des hommes. C'eſt un remede affreux! mais après la ſtupeur de l'Etat, après l'engourdiſſement des ames il devient néceſſaire.

4) Le gouvernement deſpotique n'eſt qu'une ligue du ſouverain avec un petit nombre de ſujets favoriſés pour tromper, et dépouiller tous les autres. Alors le ſouverain ou celui qui le repréſente, éclipſe la ſociété, la diviſe, devient un être unique et central, qui allume toutes les paſſions à ſon gré, et qui les met en feu pour ſon intérêt perſonnel: il crée le juſte et l'injuſte; ſon caprice devient loi, et ſa faveur eſt la meſure de l'eſtime publique, Ce ſyſtême eſt trop violent pour être durable. Mais la juſtice eſt une barriere qui protege également le ſujet et le prince. La liberté peut ſeule former des citoyens généreux: la vérité en fait des êtres raiſonnables. Un roi n'eſt puiſſant qu'à la tête d'une nation généreuſe et contente. La nation une fois avilie, les trône s'affaiſſe.

les malheurs des siecles passés, nous n'avons pas été si imprudens. Socrate et Marc-Aurele seroient revenus au monde, que nous ne leur aurions pas confié le pouvoir arbitraire, non par défiance, mais dans la crainte d'avilir le caractere sacré d'homme libre. La loi n'est-elle pas l'expression de la volonté générale; et comment confier à un seul homme un dépôt aussi important? N'aura-t-il pas des momens de foiblesse, et quand il en seroit exempt, les hommes renonceront-ils à cette liberté qui est leur plus bel appanage [5])?

Nous avons éprouvé combien la souveraineté absolue étoit opposée aux véritables

5) La liberté enfante des miracles: elle triomphe de la nature, elle fait croître les moissons sur les rochers, elle donne un air riant aux régions les plus tristes, elle éclaire des pâtres et les rend plus pénétrans que les superbes esclaves des cours les plus ingénieuses. D'autres climats, qui sont la gloire et le chef d'oeuvre de la création, livrés à la servitude, n'étalent que des terres abandonnées, des visages pâles, des regards contraints qui n'osent se lever vers la voûte du ciel. Homme! choisis donc d'être heureux ou misérable, si tu peux encore choisir; crains la tyrannie, déteste l'esclavage, arme ton bras, meurs ou vis libre.

bles intérêts d'une nation. L'art de lever des tributs rafinés, toutes les forces de ce terible cabeſtan progreſſivement multipliées, les loix embrouillées, oppoſées l'une à l'autre, la chicane dévorant les poſſeſſions particulieres, les villes remplies de tyrans privilégiés, la vénalité des offices, des miniſtres et des intendans traitant les différentes parties du Royaume comme des pays de conquête, une ſubtile dureté de coeur qui raiſonnoit l'inhumanité, des officiers royaux qui ne répondoient de rien au peuple et qui inſultoient plutôt qu'ils ne déferoient à ſes plaintes: tel étoit l'effet de ce deſpotiſme vigilant, qui raſſembloit toutes les lumieres pour en abuſer, à peu près comme ces verres ardens, qui ne s'échauffent que pour embraſer! On parcouroit la France, ce beau royaume que la nature avoit favoriſé de ſes regards propices: et qu'y voyoit-on? Des cantons déſolés par les maltôtiers, les villes devenues bourgs, les bourgs villages, les villages hameaux; leurs habitans hâves, défigurés; des mendians, enfin, au lieu d'habitans. On connoiſſoit tous ces maux: on fuyoit des principes évidens pour embraſſer le ſyſtéme de la cupidité;

té; [6]) et les ombres qu'elle faiſoit naître autoriſoient la déprédation générale.

Le croiriez-vous? La révolution s'eſt opérée ſans efforts, et par l'héroïsme d'un grand homme. Un roi philoſophe, digne du trône puisqu'il le dédaignoit, plus jaloux du bonheur des hommes que de ce fantôme de pouvoir, redoutant ſa poſtérité et ſe redoutant lui-même, offrit de remettre les Etats en poſſeſſion de leurs anciennes prérogatives: il ſentit qu'un royaume étendu avoit beſoin de la réunion des différentes provinces pour être gouverné ſagement. Comme dans le corps humain, outre la circulation générale, chaque partie a ſa circulation particuliere, ainſi chaque province, en obéiſſant aux loix générales, modifie ſes loix particulieres d'après ſon ſol, ſa poſition, ſon commerce, ſes intérêts reſpectifs. Par-là tout vit, tout fleurit.

Les

---

6) Un intendant voulant donner à la **** qui paſſoit à Soiſſons, une image de l'abondance qui regnoit en France, fit arracher les arbres fruitiers d'alentour, et les fit planter dans les rues de la ville qu'on dépava, les arbres étoient entrelacés de guirlandes de papier doré. Cet intendant étoit *ſans le ſavoir*, un très grand peintre.

Les provinces ne ſont plus pour ſervir la cour, et pour orner la capitale [7]). Un ordre

---

7) L'erreur et l'ignorance ſont la ſource de tous les maux qui accablent l'humanité. L'homme n'eſt méchant que parce qu'il ſe trompe ſur ſes véritables intérêts. Cependant on peut errer en phyſique ſpéculative, en aſtronomie, en mathématiques, ſans un inconvenient bien réel: mais la politique ne ſouffre pas la moindre erreur. Il eſt des vices d'adminiſtration plus déſolans que les fléaux phyſiques. Une faute en ce genre dépeuple et appauvrit un Royaume. Si la ſpéculation la plus ſévere, la plus approfondie, eſt abſolument néceſſaire, c'eſt dans ces cas publics et problématiques où des raiſons d'une force égale tiennent l'eſprit comme en équilibre. Rien de plus dangereux que la routine? elle produit des malheurs inconcevables, et l'Etat n'eſt éclairé qu'au moment de ſa ruine. On ne ſauroit donc trop multiplier les lumieres ſur l'art compliqué du gouvernement; parce que le moindre écart eſt une ligne qui s'allonge en fuyant, et cauſe une erreur immenſe. Les loix n'ont été juſqu'ici que des palliatifs qu'on a érigés en remedes généraux; elles ſont (comme on l'a fort bien dit) nées du beſoin, et non de la philoſophie: c'eſt à cette derniere à corriger ce qu'elles ont de défectueux. Mais quel courage, quel zele, quel amour de l'humanité fraudra-t-il à celui qui de ce cahos informe fera

ordre aveugle, émané du trône, ne vient point porter le trouble dans des lieux où l'oeil du souverain n'a jamais pu pénétrer. Chaque province se trouve dépositaire de sa sûreté et de son bonheur: son principe de vie n'est pas éloigné d'elle; il est dans son propre sein, toujours prêt à féconder l'ensemble, à remédier aux maux qui pourroient arriver. Le secours présent est remis à des mains intéressées qui ne se réjouiront pas des coups qui peuvent affoiblir la patrie.

La souveraineté absolue fut donc abolie. Le chef conserva le nom de roi; mais il n'entreprit pas follement de porter tout le fardeau qui accabloit ses ancêtres. Les Etats assemblés du royaume eurent seuls la puissance législatrice. L'administration des affaires, tant politiques que civiles, est confiée au sénat; et le monarque armé du glaive veille à l'exécution des loix. Il propose tous les établissemens utiles. Les sénat est

---

fera sortir un édifice régulier? Mais aussi quel génie deviendra plus cher au genre humain! Qu'il songe que c'est l'objet le plus important, qu'il intéresse particuliérement le bonheur de l'homme, et que par une suite nécessaire il doit influer sur ses vertus!

eſt reſponſable au roi, et le roi et le ſénat ſont reſponſables aux Etats qui s'aſſemblent tous les deux ans. Tout s'y décide à la pluralité des voix. Loix nouvelles, charges vacantes, griefs à redreſſer, voilà ce qui eſt de ſon reſſort. Les cas particuliers ou imprévus ſont abandonnés à la ſageſſe du monarque.

Il eſt heureux [8]), et ſon trône eſt affermi ſur une baſe d'autant plus ſolide

8) M. d'Alembert a dit qu'un roi qui fait ſon devoir eſt le plus miſérable de tous les hommes, et que celui qui ne le fait pas eſt le plus à plaindre. Pourquoi le roi qui fait ſon devoir ſeroit-il le plus miſérable de tous les hommes? Seroit-ce à cauſe de la multiplicité de ſes travaux? Mais un travail heureux eſt une vraie jouiſſance. Comptera-t-il pour rien cette ſatisfaction intime qui naît de l'idée d'avoir fait le bonheur des hommes? Croira-t-il que la vertu ne porte pas avec elle ſa récompenſe? Univerſellement aimé, et ſeulement haï des méchans, pourquoi ſon coeur demeureroit-il fermé aux plaiſirs? Qui n'a pas éprouvé le contentement d'avoir accompli le bien? Le roi qui ne remplit pas ſes devoirs, eſt le plus à plaindre. Rien de plus juſte, ſi toutefois il eſt ſenſible aux remords et à l'opprobre: s'il ne l'eſt pas, il eſt encore plus à plaindre. Rien de mieux vu que cette derniere propoſition.

de que la liberté de la nation garantit sa couronne [9]). Des ames qui n'auroient été que communes, doivent leurs vertus à ce ressort éternel des grandes choses. Le citoyen n'est point séparé de l'Etat; il fait corps avec lui [10]): aussi faut-il voir avec quel zele il se porte à tout ce qui peut intéresser sa splendeur.

Chaque arrêt émané du sénat est motivé, et le sénat explique en peu de mots ses motifs et son intention. Nous ne concevons pas comment dans votre siecle, (soi-disant éclairé) vos magistrats osoient dans leur mor-

---

9) Il est bon à tout Etat, fut-il républicain, d'avoir un chef, en limitant toutefois son pouvoir. C'est un simulacre qui en impose à l'ambitieux qui étouffe tout projet dans son coeur. Alors la royauté est comme cet épouvantail qu'on place dans un jardin, il écarte les moineaux qui viendroient pour manger le grain.

10) Ceux qui ont dit que dans les monarchies les rois sont dépositaires des volontés de la nation, ont dit une absurdité. Est-il en effet rien de plus ridicule, que des êtres intelligens comme les hommes, disent à un ou à plusieurs: *veuillez pour nous*, Les peuples ont toujours dit aux monarques: *agissez pour nous, d'après nos volontés clairement connues.*

morgue orgueilleuſe vous propoſer des arrêts dogmatiques, ſemblables aux décrets des théologiens, comme ſi la loi n'étoit pas la raiſon publique, comme s'il ne falloit pas que le peuple fût inſtruit pour ſe porter plus rapidement à l'obéiſſance. Ces Meſſieurs à triple mortier, qui ſe diſoient les peres de la patrie, ignoroient donc le grand art de la perſuaſion, cet art qui agit ſans efforts et ſi puiſſamment; ou plutôt n'ayant ni point de vue fixe, ni marche aſſurée, tour-à-tour brouillons, ſéditieux, eſclaves rampans, ils encenſoient et fatiguoient le trône, tantôt ſe cabrant pour des minuties, tantôt vendant le peuple à beaux deniers comptans.

Vous penſez bien que nous avons réformé ces magiſtrats, accoutumés de jeuneſſe à toute l'inſenſibilité néceſſaire pour diſpoſer froidement de la vie, des biens et de l'honneur des citoyens; hardis pour la défenſe de leurs minces privileges, lâches dès qu'il s'agiſſoit de l'intérêt public: on s'épargnoit dans les derniers tems juſqu'à la peine de les corrompre; ils étoient tombés dans une indolence perpétuelle. Nos magiſtrats ſont bien différens: le nom de peres du peuple dont nous les honorons, eſt

un titre qu'ils méritent dans toute l'étendue du terme.

Aujourd'hui les rênes du gouvernement ſont confiées à des mains fermes et ſages qui ſuivent un plan. Les loix regnent, et aucun homme n'eſt au-deſſus d'elles; ce qui étoit un inconvénient affreux dans vos gouvernemens gothiques. Le bonheur général de la patrie eſt fondé ſur la ſûreté de chaque ſujet en particulier: il ne craint point les hommes, mais les loix; et le ſouverain lui-même les apperçoit au-deſſus de ſa tête [11]). Sa vigilance rend les ſénateurs plus

11) Tout gouvernement où un ſeul homme eſt au-deſſus de la loi et peut la violer impunement, eſt un gouvernement malheureux et inique. En vain un homme de génie a-t-il employé tous ſes talens pour nous faire goûter les principes des gouvernemens aſiatiques; ils ſont trop outrageans à la nature humaine. Voyez ce ſuperbe vaiſſeau qui maîtriſe les élémens; il ne faut qu'une fente imperceptible pour y faire entrer l'onde amere et cauſer ſa deſtruction. Ainſi un ſeul homme au-deſſus des loix, fera entrer dans le corps politique toutes les injuſtices, les iniquités, qui par un effet inévitable hâteront ſa ruine. Qu'importe de périr par pluſieurs ou par un ſeul? Le malheur

plus attentifs à leur charge et à leur devoir; sa confiance en eux soulage leurs peines, et son autorité donne la force et la vigueur nécessaires à leurs décisions. Ainsi le sceptre, dont la pesanteur opprimoit vos rois, est léger dans les mains de notre monarque. Ce n'est plus une victime pompeusement parée, incessamment sacrifiée aux besoins de l'Etat: il ne porte que le fardeau que lui permet la force limitée qu'il a reçue de la nature.

Nous possédons un prince craignant Dieu, pieux et juste, qui porte dans son coeur l'Eternel et la patrie, qui redoute la vengean-

---

heur est égal. Qu'importe que la tyrannie ait cent bras, si un seul se porte d'un bout de l'empire à l'autre, s'il pese sur tous les individus, s'il se régénere à l'instant même où il est coupé? D'ailleurs, ce n'est pas le despotisme qui effraye, qui épouvante; c'est sa propagation. Les visirs, les pachas, etc. imitent le maître, ils égorgent en attendant qu'ils soient égorgés. Dans les gouvernemens d'Europe, la réaction simultanée de tous les corps, leurs chocs entretiennent des momens d'équilibre pendant lesquels le peuple respire: les limites de leur pouvoir respectif, perpetuellement dérangées, tiennent lieu de liberté, et le fantôme console au moins de ne pouvoir atteindre à la réalité.

geance divine et le blâme de la postérité, et qui regarde une bonne conscience et une gloire sans tâche comme le plus haut degré de félicité. Ce sont moins de grands talens du côté de l'esprit, des connoissances étendues, qui font le bien, que le desir sincere d'un coeur droit qui le chérit et qui aime à l'accomplir. Souvent le génie vanté d'un monarque, loin d'avancer le bonheur du royaume, se tourne contre la liberté du pays.

Nous avons concilié, ce qui paroissoit presque impraticable à accorder, le bien de l'Etat avec le bien des particuliers. On prétendoit même que le bonheur public d'un Etat étoit nécessairement distinctif du bonheur de quelques-uns de ses membres. Nous n'avons point épousé cette politique barbare, fondée sur l'ignorance des véritables loix ou sur le mépris des hommes les plus pauvres et les plus utiles. Il étoit des loix abominables et cruelles, qui supposoient les hommes méchans: mais nous sommes très disposés à croire qu'ils ne le sont devenus que depuis l'institution de ces mêmes loix. Le despotisme a fatigué le coeur humain, et en l'irritant l'a desséché et corrompu.

Notre

Notre roi a tout le pouvoir et l'autorité néceſſaires pour faire le bien, et les bras liés pour faire le mal. On lui expoſe la nation ſous un jour toujours favorable: on préſente ſa valeur, ſa fidélité envers le prince, ſon horreur pour tout joug étranger.

Il eſt des cenſeurs qui ont droit de chaſſer d'auprès du prince tous ceux qui incline-roient à l'irréligion, au libertinage, au menſonge, à l'art plus funeſte, de couvrir la vertu de ridicule [12]). On ne connoît plus auſſi parmi nous cette claſſe d'hommes, qui ſous le titre de nobleſſe (qui pour comble de ridicule étoit vénale) accouroit ramper autour du trône, ne vouloit ſuivre que le métier des armes ou celui de courtiſan, vivoit dans l'oiſiveté, raſſaſioit ſon orgueil de vieux parchemins, et préſentoit le déplorable ſpectacle d une vanité égale à ſa miſere. Vos grenadiers verſoient leur ſang avec autant d'intrépidité que le plus noble d'entre eux, et ne le mettoient pas à ſi haut

12) Je ſuis fort porté à croire que les ſouverains ſont preſque toujours les plus honnêtes gens de leur cour. Narciſſe avoit l'ame encore plus noire que celle de Néron.

prix. D'ailleurs, une telle dénomination dans notre république auroit offensé les autres ordres de l'Etat. Les citoyens sont égaux: la seule distinction est celle que mettent naturellement entre les hommes la vertu, le génie et le travail [13]).

Malgré tant de remparts, de barrieres, de précautions, afin que le monarque n'oublie point, en cas de calamités publiques, ce

13) Pourquoi les François ne pourroient-ils soutenir le gouvernement républicain. Qui est-ce qui ignore en ce royaume les prééminences de la noblesse fondées sur l'institution même, confirmées par l'usage de plusieurs siecles? Dès que sous le regne de Jean, le Tiers-Etat eut sorti de son avilissement, il prit séance aux assemblées de la nation, et cette noblesse fiere et barbare le vit, sans se soulever, associé aux ordres du royaume, quoi que les tems fussent encore tout remplis des préjugés de la police des fiefs et de la profession des armes. L'honneur françois, principe toujours agissant, supérieur aux plus sages institutions, pourra donc devenir un jour l'ame d'une république, surtout lorsque le goût de la philosophie, la connoissance des loix politiques, l'expérience de tant de maux auront détruit cette légéreté, cette indiscrétion, qui dénaturent ces brillantes qualités qui feroient des François le premier peuple de l'univers, s'il savoit mesurer, mûrir et soutenir ses projets.

ce qu'il doit aux pauvres, il observe chaque année un jeûne solemnel, qui dure trois jours. Pendant ce tems notre roi souffre la faim, endure la soif, est couché sur un grabat: et ce jeûne terrible et salutaire lui imprime dans le coeur une commisération plus tendre envers les nécessiteux. Notre souverain n'a pas besoin, il est vrai, d'être averti par cette sensation physique: mais c'est une loi de l'Etat, une loi sacrée, jusqu'ici suivie et respectée. A l'exemple du monarque, tout ministre, tout homme qui touche aux rênes du gouvernement, se fait un devoir de sentir par lui-même ce que c'est que le besoin et la douleur qui en résulte; il en est plus disposé dans la suite à soulager ceux qui se trouveroient soumis à l'impérieuse et dure loi de l'extrême nécessité [14]).

14) En face de la cabane d'un philosophe, se trouvoit une haute et riche montagne favorisée des plus doux regards du soleil. Elle étoit couverte de beaux pâturages, d'épis dorés, de cedres et de plantes aromatiques. Les oiseaux les plus agréables à la vue, les plus délicieux au goût, en bandes pressées fendoient l'air de leurs ailes, et le remplissoient

— Mais, lui dis-je, de tels changemens ont dû être longs, pénibles, difficultueux. Que

---

ſoient de leurs ramages harmonieux. Les daims, les chevreuils bondiſſans peuploient les bois. Quelques lacs nourriſſoient dans leurs eaux argentées la truite, le merlan et le brochet. Trois cents familles répandues ſur le dos de cette montagne la partageoient et y vivoient heureuſes dans la paix, dans l'abondance, au ſein des vertus qu'elles enfantent; elles béniſſoient le ciel au lever et au coucher du ſoleil. Mais voici que l'indolent, le voluptueux, le diſſipateur Oſman monta ſur le trône, et ces trois cents familles furent bientôt ruinées, chaſſées, errantes et vagabondes. La belle montagne paſſa toute entiere entre les mains de ſon viſir, noble brigand, qui fit ſervir les dépouilles des malheureux à taiter magnifiquement ſes chiens, ſes concubines et ſes flatteurs. Un jour Oſman s'égara à la chaſſe; il fit rencontre du philoſophe dont la cabane écartée avoit échappé au torrent qui avoit tout englouti. Le philoſophe le reconnut, ſans que le monarque s'en doutât. Le philoſophe fit noblement ſon devoir. On parla du tems „préſent. „Hélas! dit le ſage vieillard: on „connoiſſoit encore la gaieté, il y a dix ans; „mais aujourd'hui les plus grands beſoins „exténuent le pauvre, attriſtent ſon ame, et „l'extrême miſere qu'il combat chaque jour „avec courage le mene lentement au tombeau.

„Tout

Que d'efforts il vous a fallu faire! — Le ſage, ſouriant avec douceur, répondit: le bien n'eſt pas plus difficile que le mal. Les paſſions humaines ſont de terribles obſtacles. Mais dès que les eſprits ſont éclairés ſur leurs véritables intérêts, ils deviennent juſtes et droits. Il me ſemble qu'un ſeul homme pourroit gouverner le monde, ſi les coeurs étoient diſpoſés à la tolérance et à l'équité. Malgré l'inconſéquence ordinaire aux gens de votre ſiecle, on avoit ſçu prévoir que la raiſon feroit un jour de grands progrès; les effets en ſont devenus ſenſibles, et les principes heureux d'un ſage gouvernement ont été le premier fruit de la réforme.

CHAPITRE XXXVII.

De l'Héritier du Trône.

Plus interrogant que ne le fut jamais le bailli du Huron [1]), je continuai à exercer

„Tout ſouffre . . . Le monarque reprit: „dites-moi, je vous prie, qu'eſt-ce que miſere?„ Le philoſophe ſoupira, ſe tut, et le remit dans le chemin de ſon palais.

1) Le Huron ou l'Ingénu, Roman de Voltaire,

la patience de mes voisins. — J'ai bien vu le monarque assis sur son trône; mais j'ai oublié, Messieurs, de vous demander où étoit le fils du roi, de mon tems appellé Dauphin! — Le plus poli prit la parole et me dit:

Convaincus que nous sommes que c'est de l'éducation des grands que dépend le bonheur des peuples, et que la vertu s'apprend comme le vice se communique, nous veillons avec le plus grand soin sur les jeunes années des princes. L'héritier du trône n'est point à la cour, où quelques flatteurs oseroient peut-être lui persuader qu'il est plus que les autres hommes, et que ceux-ci sont moins que des insectes; on lui cache soigneusement ses hautes destinées. Dès qu'il est né, on lui a imprimé sur l'épaule une empreinte royale qui servira à le faire reconnoître. On l'a remis entre les mains de gens dont la fidélité discrete n'a pas moins été éprouvé que la probité. Ils font serment devant l'Etre Suprême de ne jamais révéler au prince qu'il doit être roi: ser-

---

taire, un des mieux faits qui soient sortis de sa plume. Le Huron enfermé à la bastille avec un Janséniste est la chose du monde la plus ingénieusement imaginée.

ſerment redoutable, et qu'ils n'oſent jamais enfreindre.

Auſſitôt qu'il eſt ſorti des mains des femmes, on le promene, on le fait voyager, on diſpoſe ſon éducation phyſique qui doit toujours précéder l'éducation morale. Il eſt vêtu comme le fils d'un payſan. On l'accoutume aux mets les plus ordinaires: on lui enſeigne de bonne heure la ſobriété; il connoîtra mieux un jour que ſa propre économie doit ſervir d'exemple, et qu'une fauſſe prodigalité ruine un Etat et deshonore l'extravagant diſſipateur. Il viſite ſucceſſivement toutes les provinces. On lui fait connoître tous les travaux de la campagne, les ouvrages des manufactures, les productions des divers terrains. Il voit tout de ſes propres yeux: il entre dans la cabane des laboureurs, mange à leur table, s'aſſocie à leurs travaux, apprend à les reſpecter. Il converſe familiérément avec tous les hommes qu'il rencontre. On permet à ſon caractere de ſe déployer librement, et il ſe croit auſſi éloigné du trône qu'il en eſt près.

Beaucoup de rois ſont devenus tyrans, non parce qu'ils avoient un mauvais coeur, mais parce que l'état des pauvres de leur

païs

païs n'avoit jamais pu parvenir juſqu'à eux [2]). Si l'on abandonnoit ce jeune prince aux idées flatteuſes d'un pouvoir aſſuré, peut-être, même avec une ame droite, vu la pente infortunée du coeur humain, chercheroit-il dans la ſuite à étendre les limites de ſon autorité [3]). C'eſt en cela que pluſieurs ſouverains: faiſoient malheureuſement conſiſter la grandeur royale, et par conſéquent leur intérêt étoit toujours oppoſé à celui de la nation.

Dès

---

2) Le préjugé eſt toujours à la droite du trône, prêt à couler ſes erreurs dans l'oreille des rois. La vérité timide doute de la victoire qu'elle peut remporter ſur eux et attend qu'on lui faſſe ſigne pour approcher; mais ſa bouche parle un langage ſi étrange qu'on revient au fantôme trompeur qui poſſede à fond la langue du pays. Rois! apprenez l'idiome ſévere et philoſophique de la vérité! C'eſt en vain que vous la chérirez, ſi vous ne ſavez pas l'entendre.

3) Les hommes ont une diſpoſition naturelle au deſpotiſme, parce que rien n'eſt plus commode que de remuer le bout de la langue pour être obéi. On connoît ce ſultan qui vouloit qu'on lui récitoit des hiſtoires amuſantes, ſous peine d'être étranglé. D'autres tiennent à peu près le même langage, et diſent à leurs peuples: divertiſſez-moi, et mourez de faim.

Dès que le jeune prince a atteint l'âge de vingt ans, plutôt même, si son ame est formée de meilleure heure, on le conduit dans la salle du trône. Il est caché dans la foule comme un simple spectateur. Tous les ordres de l'Etat sont assemblés ce jour-là et tous ont reçu le mot. Tout-à-coup le monarque se leve, appelle par trois fois le jeune homme. Les flots de la foule s'ouvrent. Etonné, il avance d'un pas timide vers le trône; il y monte en tremblant. Le roi l'embrasse, et déclare aux yeux de tous les citoyens qu'il est son fils. *Le ciel*, dit-il d'une voix touchante et majestueuse, *le ciel vous a destiné à porter le fardeau de la royauté: on a travaillé vingt ans à vous en rendre digne; ne trompez pas l'espoir de ce grand peuple qui vous voit. Mon fils! j'attends de vous le même zele que j'ai eu pour l'Etat.* Quel moment! quelle foule d'idées entrent dans son ame! Le monarque alors lui montre la tombe où repose le monarque prédécesseur, cette tombe où est gravé en gros caracteres: L'ETERNITÉ. Il continue d'une voix non moins imposante: *Mon fils, on a tout fait pour ce moment. Vous êtes sur la cendre de votre ayeul; vous devez le faire renaître: faites le*

ser-

ſerment d'être juſte comme lui. Je vais bientôt deſcendre pour occuper ſa place; ſongez que je vous accuſerois du fond de cette tombe, ſi vouz abuſiez de votre pouvoir. Ah! mon cher fils, l'Etre Suprême et le royaume ont les yeux ouverts ſur vous; aucune de vos penſées ne leur échappera. Si quelque mouvement d'ambition ou d'orgueil regnoit en ce moment au fond de votre ame, il eſt encore tems de le ſubjuguer; abdiquez le diadême, deſcendez de ce trône, rentrez dans la foule: vouz ſerez plus grand, plus reſpecté, citoyen obſcur, que monarque vain ou ſans courage. Que ce ne ſoit point la chimere de l'autorité qui flatte votre jeune coeur, mais l'idée douce et grande de pouvoir faire un bien réel aux hommes. Je vous promets pour récompenſe l'amour de ce peuple qui nous écoute, ma tendreſſe, l'eſtime du monde, et l'aſſiſtance du monarque de l'univers. C'eſt lui qui eſt roi, mon fils: nous ne ſommes que des ſimulacres qui paſſons ſur la terre pour accomplir ſes auguſtes deſſeins [4]).

Le

4) Garnier fait dire à Nabuchodonoſor, enflé de ſa puiſſance et de ſes victoires: Qu'eſt-il, ce Dieu, qui commande à la pluie, aux vents, aux tempêtes? Sur qui regne-t-il? Sur des mers, ſur des rochers, etc.

In-

Le jeune prince ému, attendri, le front couvert d'une modeſte pudeur, n'oſe lever les yeux ſur cette grande aſſemblée dont les regards l'environnent et le preſſent. Il répand des larmes, il pleure en enviſageant l'étendue de ſes devoirs; mais bientôt il agit en héros: on lui a enſeigné que le grand homme doit ſe ſacrifier pour ſes ſemblables, et que ſi la nature n'a pas préparé aux hommes un bonheur ſans mêlange, c'eſt au pouvoir heureux dont la nation le rend dépoſitaire, à faire plus que la nature n'avoit ſçu faire en leur faveur. Cette noble idée le pénetre, l'enflamme; il prête le ſerment entre les mains de ſon pere; il atteſte la cendre ſacrée de ſon ayeul; il baiſe le ſceptre qu'il doit reſpecter le premier; il adore l'Etre ſuprême: on le couronne. Les ordres de l'Etat le ſaluent; et le peuple, dans les tranſports de ſa joie, lui crie: *ô toi! qui ſors du milieu de nous, qui nous a vus ſi tongtems et de ſi près, que les preſtiges de la grandeur ne te faſſent point oublier qui tu es, et qui nous ſommes* [5]).

Il

Inſenſibles ſujets, moi je commande aux hommes.

Je ſuis l'unique Dieu de la terre où nous ſommes.

5) Les Grecs et les Romains ont éprouvé des

Il ne peut monter sur le trône qu'à l'âge de vingt-deux ans, parce qu'il est contre le bon sens d'être soumis à un roi-enfant. De même, le souverain dépose le sceptre à l'âge de soixante-dix ans, parce que l'art de regner demande une souplesse d'organes, et je ne sais quelle sensibilité qui s'éteint malheureusement dans l'ame avec les années [6]). D'ailleurs, on craint que l'habitude du pouvoir ne fasse naître en son ame cette ambition concentrée qu'on nomme avarice et qui est la derniere et la plus triste

---

des sensations beaucoup plus vives que les nôtres. Une religion toute sensible, des affaires fréquentes qui tenoient au grand intérêt de la république, un appareil imposant, sans être fastueux, les acclamations du peuple, les assemblées de la nation, les harangues publiques, quelle source intarissable de plaisirs! Il semble, auprès de ces gens-là, que nous ne faisions que languir et presque que nous ne vivions pas.

6) Qu'il sera doux quand les ans auront blanchi nos cheveux, de pouvoir nous reposer en nous rappellant des actions d'humanité et de bienfaisance, semées dans le cours de notre vie! Tous, tant que nous sommes, il ne nous restera alors que le sentiment d'avoir été vertueux, ou la honte et le tourment du vice.

triſte paſſion que l'homme ait à combattre [7]). L'héritage demeure à la ligne directe; et le monarque ſeptuagénaire ſert encore l'Etat par ſes conſeils ou par l'exemple de ſes vertus paſſées. Le tems qui s'écoule entre cette reconnoiſſance publique et le jour de ſa majorité, eſt encore ſoumis à quelques nouvelles épreuves. On lui parle toujours par des images fortes et ſenſibles. Veut-on lui prouver que les rois ne ſont pas faits d'une autre maniere que le reſte des hommes, qu'ils n'ont pas un cheveu de plus ſur la tête, qu'ils leur ſont égaux en foibleſſe dès leur entrée dans ce monde, égaux aux yeux de Dieu, que le choix du peuple eſt la ſeule baſe de leur grandeur; on fait venir par maniere de divertiſſement un jeune porte-faix de ſa taille et de ſon âge; on les fait lutter enſemble. Le fils du roi a beau être vigoureux, il eſt ordinairement terraſſé; le porte-faix le preſſe juſqu'à ce qu'il avoue ſa défaite. Alors on

7) La prodigalité eſt également à redouter. Un jeune prince refuſe quelque fois parce qu'il a en lui la valeur de ſes refus: mais le vieillard accorde toujours, car il n'a pas de quoi remplir le vuide de ſes graces.

on releve le jeune prince; on lui dit: „vous voyez qu'aucun homme par la loi de nature n'eſt ſoumis à un autre homme, qu'aucun ne naît eſclave, que les rois naiſſent hommes, et non pas rois, qu'en un mot le genre humain ni a pas été créé pour faire les plaiſirs de quelques familles. Le Tout-puiſſant même, ſelon la loi naturelle, ne veut point gouverner avec violence, mais ſur des volontés libres. Vouloir rendre les hommes eſclaves, c'eſt donc commettre une témérité envers l'Etre Suprême, et exercer une tyrannie ſur les hommes.„ Alors le porte-faix qui l'a vaincu, s'incline en ſa préſence, et lui dit: „je puis être plus fort que vous, et il n'y a ni droit ni gloire en cela; la véritable force eſt l'équité, la vraie gloire eſt la grandeur d'ame. Je vous rends hommage comme à mon ſouverain, dépoſitaire de toutes les forces particulieres: lorſque quelqu'un voudra me tyranniſer, c'eſt vous qui devrez voler à mon ſecours; je vous appellerai alors, et vous me ſauverez de l'homme injuſte et puiſſant. . . . .

Le jeune prince commet-il quelque faute, quelqu'imprudence caractériſée, le lendemain il voit cette faute à jamais gravée

dans

dans les nouvelles publiques [8]). Il s'étonne quelque fois, il s'indigne. On lui répond froidement; „il eſt un tribunal integre et vigilant qui écrit chaque jour toutes les actions des princes. La poſtérité ſaura et jugera tout ce que vous aurez dit et fait: il ne tient qu'à vous de la faire parler d'une maniere honorable.„ Si le jeune prince rentre en lui-même et répare ſa faute, alors les nouvelles du lendemain annoncent ce trait d'un heureux caractere, et donnent à cette action noble tous les éloges qu'elle mérite [9]),

Mais ce qu'on lui recommande plus fortement, ce qu'on lui imprime ſous des images plus multipliées, c'eſt cette horreur du faſte, qui n'eſt bon à rien et qui a perdu

8) Je voudrois qu'un prince fût quelquefois curieux de ſavoir quelle eſt l'idée du public ſur ſon compte, il apprendroit dans un quart-d'heure de quoi méditer le reſte de ſa vie.

9) Tu dis: „je ne redoute point l'épée des hommes, je ſuis brave.„ Tu te trompes. Pour l'être en effet, il faut encore ne craindre, ni leur langue, ni leur plume. Mais en ce ſens les plus grands rois de la terre ont été de tout tems les plus grands poltrons. Le gazetier d'Amſterdam empêchoit Louis XIV. de ſommeiller.

tant d'Etats et déshonore tant de souverains [10]). Ces palais dorés, lui dit-on, sont comme ces décorations théâtrales où du carton paroît de l'or massif. L'enfant croit voïr un palais réel. Ne soyez pas un enfant. La pompe et la représentation ont été des abus introduits par l'orgueil et la politique. On faisoit parade de ce faste pour inspirer plus de respect et de crainte. Par ce moyen les sujets contractoient un génie servile, et se sont accoutumés au joug. Mais un roi s'est-il jamais avili en se mettant au niveau de ses sujets? Que sont des représentations vaines et journalieres auprès de cet air ouvert et affable qui les attire vers sa personne! Les besoins du monarque ne sont pas plus étendus que ceux du dernier de ses sujets. „Il n'a qu'un estomach, comme un bouvier, disoit J. J. Rousseau:„ S'il veut goûter la plus pure de toutes les jouissances, qu'il goûte le plaisir d'être aimé, et qu'il s'en rende digne [11]).

Enfin

---

10) Le luxe, qui est la cause de la destruction des Etats et qui fait fouler aux pieds toutes les vertus, prend sa source dans des cours corrompues, dont chacun vient prendre le ton.

11) Le duc *** premier du nom de Wirtem-

Enfin il ne se passe pas un seul jour qu'on ne lui rappelle l'existence d'un être suprême, son oeil ouvert sur le monde, la crainte de ce Dieu, le respect pour sa providence, la confiance en sa sagesse infinie. Le plus abominable des êtres est sans contredit un roi athée. J'aimerois mieux être dans un vaisseau battu par la tempête et avoir affaire à un pilote ivre: le hazard pourroit du moins me sauver.

Ce n'est qu'à l'âge de vingt-deux ans qu'il lui est permis de se marier. Il fait monter sur le trône une citoyenne. Il ne va pas chercher une femme étrangere, qui souvent apporte à la patrie un caractere qui, trop éloigné des moeurs du pays, dénature le sang des François, et fait qu'ils sont gou-

 vernés

temberg, étant à dîner chez un prince souverain son voisin, avec quelques autres petits potentats, chacun vint à parler de ses forces et de sa puissance. Après les avoir laissé parler tous, le duc leur dit: „Je n'envie à aucun de vous cette puissance que Dieu vous à donnée; mais une chose dont je puis me vanter, c'est que dans mon petit Etat, à toute heure du jour je puis marcher seul et en sûreté. Je m'enfonce quelquefois dans un bois; je m'endors sous un arbre; et tranquille, au milieu de mon peuple, je ne redoute ni le fer d'un assassin ni le glaive d'un vengeur.„

vernés plutôt par des Eſpagnols et des Italiens que par les deſcendans de nos braves ancêtres.

Le roi ne fait pas l'outrage à une nation entiere de penſer que la beauté et la vertu ne naiſſent que ſur un ſol étranger. Celle qui dans le cours de ſes voyages a frappé le coeur du prince, qui l'aimé ſans ſceptre et ſans couronne, monte ſur le trône avec ſon amant, et devient chere et reſpectable à la nation, tant par ſa tendreſſe que pour avoir ſçu plaire à un héros. Outre l'avantage d'inſpirer à toutes les jeunes filles l'amour de la ſageſſe et des vertus, en leur offrant pour perſpective une récompenſe digne de leurs efforts, nous évitons toutes ces guerres de famille qui, abſolument étrangeres au bien de l'Etat, ont tant de fois déſolé l'Europe [12]).

Le jour de ſon mariage, au lieu de prodiguer follement l'or en feſtins ſuperbement ennuyeux, en fêtes inſenſées et brillantes, en feux d'artifice et autres dépenſes auſſi extravagantes qu'épouvantables, le prince

12) La plupart de nos guerres ne viennent, comme on ſait, que de ces alliances prétendues politiques. Si du moins une bonne fois l'Europe et l'Afrique pouvoient épouſer l'Aſie et l'Amérique, à la bonne heure.

prince fait dreſſer un monument public, comme un pont, un aqueduc, un chemin, un canal, une ſalle de ſpectacle. Le monument porte le nom du prince. On ſe ſouvient du bienfait, tandis qu'on oublioit ces profuſions déraiſonnables, qui ne laiſſoient que des traces de malheurs et d'accidens affreux [13]). Le peuple, ſatisfait de la généroſité du prince, eſt diſpenſé de répéter tout bas cette fable antique dans laquelle une pauvre grenouille ſe lamente au fond de ſon marais en voyant les nôces du ſoleil [14]).

13) Dois-je rappeller ici la nuit horrible du 30 mars 1770? Elle accuſera éternellement notre police, qui favoriſe uniquement les riches, qui protege le luxe barbare des voitures. Ce ſont elles qui ont occaſionné cet affreux déſaſtre. Mais s'il ne ſort pas de cet accident épouvantable une ordonnance ſévere qui rende au citoyen l'uſage du pavé ſans encombre, qu'eſpérer d'autres maux plus enracinés et plus difficiles à guérir? Près de huit cent perſonnes ſont mortes des ſuites de cette preſſe effroyable; et ſix ſemaines après on n'en a plus parlé!

14) J'ai lu dans une piece de vers ceux-ci:

Ces rois enorgueillis de leur grandeur ſuprême,
Ce ſont des mendians que couvre un diadême.

En

CHAPITRE XXXVIII.

Des Femmes.

L'HOMME affable et complaisant qui daignoit m'instruire, continua sur le même ton de franchise. — Vous saurez que les femmes n'ont d'autre dot que leurs charmes. Elles ont donc été intéressées à perfectionner les qualités morales. Ainsi par ce trait de législation nous avons abattu l'hydre de la coquetterie, si féconde en travers, en vices et en ridicules. — Quoi, point de dot! Les femmes n'ont rien en propre, et qui peut les épouser? — Les femmes n'ont point de dot, parce qu'elles sont par nature dépendantes du sexe qui fait leur force et leur gloire, et que rien ne doit les soustraire à cet empire légitime, qui est toujours moins terrible que le joug qu'elles se donnent à elles-mêmes dans leur funeste liberté. D'ailleurs cela revient au même: un homme qui épouse une femme, ne

---

En effet ils demandent sans cesse, et c'est le peuple qui paye la robe de l'auguste mariée, le festin, le feu d'artifice, la broderie du lit nuptial; et dès que le poupon royal sera né, chacun de ses cris se métamorphosera en nouveaux édits.

ne recevant rien d'elle trouve à pourvoir ses filles sans bourse délier. On ne voit point une fille orgueilleuse de sa dot sembler accorder une grace à l'époux qu'elle accepte [1]). Tout homme nourrit la femme qu'il féconde, et celle-ci tenant tout de la main de son mari est plus disposée à la fidélité et à l'obéissance: la loi étant universelle, aucune n'en sent le poids. Les femmes n'ont d'autre distinction que celle que leur époux fait réjaillir sur elles. Toutes, soumises aux devoirs que leur sexe leur impose, leur honneur est de suivre ses loix austeres, mais qui seules assurent leur bonheur.

Tout citoyen qui n'est pas diffamé, fût-il dans le dernier emploi, peut prétendre à la fille du plus haut rang, pourvu que la consentement de celle qu'il recherche y réponde, et qu'il n'y ait point séduction ou disproportion d'âge. Tous les citoyens, sans marcher sur la même ligne, reprennent l'égalité primitive de la nature, lorsqu'il s'agit de signer un contrat aussi pur, aussi libre, aussi nécessaire au bonheur,

1) Une femme d'Athenes demandoit à une Lacédémonienne, ce qu'elle avoit apporté en dot à son mari? — La chasteté, répondit-elle.

que celui de l'hymen. Là finit la borne du pouvoir paternel [2]) et celle de l'autorité civile. Nos mariages ſont fortunés, parceque l'intérêt qui corrompt tout, ne ſouille point leurs noeuds aimables. Vous ne ſauriez croire combien une loi ſi ſimple a banni de vices et de frivolités, tels que la médiſance, la jalouſie, l'oiſiveté, l'orgueil de l'emporter ſur une rivale, les petiteſſes, les miſeres de tout eſpece [3]). Les fem-

---

2) Quelle indécence, quelle monſtruoſité que de voir un pere fatiguer vingt tribunaux, animé par l'orgueil barbare de ne point céder ſa fille a un homme, parce qu'il la deſtinoit ſecrétement à un autre; oſer alors citer des ordonnances civiles, tandis qu'il oublie les loix les plus ſacrées de la nature qui lui défendent d'accabler une fille infortunée ſur laquelle il n'a d'autre autorité légitime que celle de l'accabler de bienfaits. Une choſe triſtement remarquable dans ce malheureux ſiecle, c'eſt que les mauvais pères ont ſurpaſſé le nombre des enfans dénaturés. Où eſt la ſource du mal? Hélas, dans nos loix!

3) La nature a deſtiné les femmes aux fonctions intérieures de la maiſon, et à des ſoins par-tout d'une même eſpece. Elle a ſemé beaucoup moins de variété dans leur caractere que dans celui des hommes. Presque toutes

femmes, au lieu de perfectionner leur vanité, ont cultivé leur esprit; et au défaut de richesses, elles ont fait provision de douceur, de modestie et de patience. La musique et la danse ne forment plus leur mérite principal: elles ont daigné apprendre l'économie, l'art de plaire à leurs maris, et d'élever leurs enfans. L'extrême inégalité des rangs et des fortunes (le vice le plus destructeur de toutes les sociétés politiques) disparoît ici. Le dernier citoyen n'a point à rougir devant la patrie; il s'allie au premier qui n'en conçoit point de honte. La loi a uni les hommes autant qu'elle a pu: au lieu de créer ces distinctions injurieuses qui n'ont jamais enfanté que l'orgueil d'un côté et la haine de l'autre, elle a mieux aimé rompre tout ce qui pouvoit diviser les enfans d'une même mere.

Nos femmes sont ce qu'elles étoient chez les anciens Gaulois, des objets aimables et vrais, que nous respectons, que nous consultons dans toutes nos affaires. Elles

---

tes les femmes se ressemblent: elles n'ont qu'un but et il se manifeste dans tous les pays par des effets semblables.

Elles n'affectent point ce misérable jargon du bel-esprit [4]), si fort en vogue parmi vous. Elles ne se mêlent point d'assigner le rang aux différens génies. Elles se contentent d'avoir du bon sens, qualité bien préférable à ces éclairs artificiels, frivoles amusemens de l'oisiveté. L'amour, ce principe fécond des plus rares vertus, préside et veille aux intérêts de la patrie. Plus on goûte de bonheur dans son sein, plus elle devient chere. Jugez de nôtre attachement pour elle. Les femmes y ont sans doute gagné. Au lieu de ces vains et fastidieux plaisirs qu'elles poursuivoient par vanité, elles ont toute notre tendresse, elles jouissent de notre estime, elles goûtent une félicité plus solide et plus pure dans la possession de nos coeurs que dans ces voluptés

4) Une femme est bien mal-habile de vouloir montrer de l'esprit à tout propos. Elle devroit, au contraire, mettre tout son art à le cacher. En effet, que cherchons-nous, nous autres hommes? De l'innocence, de l'ingénuité, une ame neuve, simple, franche, une intéressante timidité. Une femme qui fait briller son savoir, semble donc vous dire: „Messieurs, attachez-vous à moi; j'ai de l'esprit; je serai plus perfide, plus fausse, plus artificieuse qu'une autre."

tés paſſageres dont la triſte pourſuite les fatiguoit. Chargées du ſoin de conduire les premieres années de nos enfans, ils n'ont plus d'autres précepteurs qu'elles; parce que plus vigilantes, plus inſtruites qu'elles ne l'étoient dans votre ſiecle, elles connoiſſent mieux le plaiſir délicieux d'être meres dans toute l'étendue du terme.

Mais (m'écriai-je!) malgré toute la perfection dont vous êtes remplis, l'homme eſt toujours homme; il a ſes foibleſſes, ſes fantaiſies, ſes dégoûts. Si le flambeau de la diſcorde prenoit la place du flambeau de l'hymen, comment faites-vous alors? Le divorce eſt-il permis [5])? Sans doute, lors-

5) Nicolas I. s'érigeant en réformateur des loix divines, naturelles et civiles, abrogea le divorce dans le neuvieme ſiecle. Il étoit en vogue chez tous les peuples de la terre, autoriſé parmi les Juifs et les Chrétiens. Quel eſt le ſort du genre humain! Un ſeul homme lui ravit une liberté précieuſe; d'un lien civil fait une chaîne indiſſoluble et ſacrée, fomente à jamais les diſcordes domeſtiqnes. Pluſieurs ſiecles donnent à cette loi inepte et bizarre une ſanction inviolable; et les guerres inteſtines qui troublent l'intérieur des maiſons et la dépopulation des Etats, ſont les fruits du caprice d'un pontife. Il eſt évident que le divorce étant per-

lorsqu'il est fondé sur des raisons légitimes: par exemple, lorsque les deux conjoints le sollicitent à la fois, l'incompatibilité d'humeurs suffit pour rompre ces noeuds. On ne se marie que pour être heureux: c'est un contrat dont la paix et les soins mutuels doivent être le but. Nous ne sommes pas assez insensés pour retenir de force deux coeurs qui s'éloignent, et pour renouveller le

---

permis, les mariages seroient plus heureux. On redouteroit moins de contracter un lien qui ne nous enchaîneroit point au malheur. La femme seroit plus attentive, plus soumise. Le lien n'étant durable que par la volonté des conjoints, auroit un tissu plus fort. D'ailleurs, la population étant fort au-dessous de son véritable terme, c'est à l'indissolubilité du mariage qu'on doit attribuer la cause secrette qui mine sourdement les monarchies Catholiques. Si elles tolerent encore quelque tems, et le célibat qui domine parmi nous, (fruit de la plus triste administration) et le célibat ecclesiastique qui semble de droit divin, elles n'auront plus que des troupes énervées à opposer aux armées nombreuses, saines et robustes des peuples chez lesquels le divorce est permis. Moins il y aura de célibataires, plus les mariages seront chastes, heureux et féconds. La diminution de l'espece humaine conduit nécessairement un Empire à sa ruine totale.

le ſupplice du cruel Mezence qui attachoit un corps vivant ſur un cadavre. Le divorce eſt le ſeul remede convenable, parce qu'il rend du moins à la ſociété deux hommes perdus l'un pour l'autre. Mais le croirez-vous? Plus la facilité eſt grande, plus on tremble d'en profiter, parce qu'il y a une eſpece de déshonneur à ne pouvoir ſupporter enſemble les miſeres d'une vie paſſagere. Nos femmes, vertueuſes par principes, ſe complaiſent dans les plaiſirs domeſtiques: ils ſont toujours rians lorſque le devoir ſe confond avec le ſentiment; rien n'eſt difficile alors, et tout prend une empreinte touchante.

— Oh! que je ſuis déſeſpéré d'être ſi vieux, m'écriai-je! j'épouſerois tout à l'heure une de ces femmes aimables. Les moeurs des nôtres étoient ſi hautaines, ſi altieres! Elles étoient pour la plupart ſi fauſſes, ſi mal élevées, que ſe marier paſſoit pour une inſigne folie. La coquetterie et le goût immodéré des plaiſirs, avec une profonde indifférence pour tout ce qui n'étoit pas elles-mêmes, voilà ce qui compoſoit le caractere de nos femmes. Elles jouoient la ſenſibilité; elles n'étoient guere humaines qu'envers leurs amans. Tout

autre

autre goût que celui de la volupté étoit presque étranger à leur ame. Je ne parle point ici de la pudeur; elle étoit un ridicule. Aussi tout homme sage, ayant à choisir de deux maux, préféroit le célibat comme le moindre. La difficulté d'élever des enfans étoit encore une raison non moins forte; on évitoit de donner des enfans à un Etat qui devoit les accabler de rigueurs. Ainsi l'éléphant généreux, une fois captif, se dompte lui-même, refuse de se livrer au plus doux instinct, afin de ne point rendre esclave sa postérité. Les maris eux-mêmes veilloient dans leurs transports à écarter un enfant de leur maison, comme on cherche à éloigner de chez soi un être vorace. L'homme fuyoit l'homme, parce que leur union ne pouvoit que redoubler leur misere! De pauvres filles fixées au sol où elles naissoient, languissoient comme ces fleurs qui, brûlées du soleil, pâlissent et tombent sur leurs tiges. Le plus grand nombre traînoit jusqu'au tombeau le désir d'être mariées: l'ennui et le chagrin filoient tous les instans de leur vie; elles ne se dédommageoient de cette privation que par le risque de leur honneur et la perte de leur santé. Enfin le nombre des célibataires

étoit

étoit monté à un point effrayant, et pour comble de malheurs la raiſon ſembloit juſtifier cet attentat contre l'humanité [6]). Achevez du moins, pour me conſoler, de me préſenter le tableau attendriſſant de vos moeurs. Comment avez-vous pu effacer des fléaux qui paroiſſoient devoir engloutir l'eſpece humaine?

Mon guide prit un ton de voix plus élevé, et s'animant avec nobleſſe et dignité, dit en levant les yeux vers le ciel: „ô Dieu! ſi l'homme eſt malheureux, c'eſt par ſa faute, c'eſt qu'il s'iſole, c'eſt qu'il ſe concentre en lui-même. Notre activité ſe con-

6) Le goût du célibat commence à regner lorsque le gouvernement devient auſſi mauvais qu'il eſt poſſible qu'il ſe ſoit. Le citoyen bientôt détaché du lien le plus doux, ſe détache inſenſiblement de l'amour de la vie. Le ſuicide devient fréquent. L'art de vivre eſt un art ſi pénible, que l'exiſtence devient un fardeau. On auroit ſupporté tous les fléaux phyſiques raſſemblés; mais les maux politiques ſont cent fois plus affreux, parce que rien ne les néceſſite. L'homme maudit la ſociété qui devoit alléger ſes peines, et briſe ſes fers. On compte à Paris, en l'an 1769, cent quarante-ſept perſonnes qui ſe ſont donné volontairement la mort.

consume sur des objets futiles, et néglige ceux qui pourroient nous enrichir. En destinant l'homme à la société, la Providence a mis à côté de nos maux les secours destinés à les soulager. Quelle plus étroite obligation que celle de nous secourir mutuellement! N'est-ce pas là le voeu général du genre humain? Pourquoi fut-il si fréquemment trompé!

Je vous le répete: nos femmes sont épouses et meres, et de ces deux vertus dérivent toutes les autres. Nos femmes se déshonoreroient si elles se barbouilloient le visage de rouge, si elles prenoient du tabac, si elles buvoient des liqueurs, si elles veilloient, si elles avoient en bouche des chansons licencieuses, si elles hazardoient la moindre familiarité avec les hommes. Elles ont des armes plus sûres: la douceur, la modestie, les graces simples, et cette décence noble qui est leur partage et leur véritable gloire [7]).

Elles

7) Tant que les femmes domineront en France, y donneront le ton, jugeront du mérite et du génie des hommes, les François n'auront ni cette fermeté d'ame, ni cette sage économie, ni cette gravité, ni ce mâle caractere qui doivent convenir à des hommes libres.

Elles allaitent leurs enfans, ſans croire faire un grand effort, et comme ce n'eſt point une grimace, leur lait eſt abondant et pur. On fortifie de bonne heure le corps de l'enfant: on lui enſeigne à nager, à ſoulever des fardeaux, à lancer au loin avec juſteſſe. L'éducation phyſique nous paroît importante. Nous formons ſon tempérament avant de rien graver dans ſa tête: elle ne doit pas être celle d'un perroquet, mais celle d'un homme.

La mere ſaiſit l'aurore de ſes jeunes penſées; et dès que ſes organes peuvent obéir à ſa volonté, elle réfléchit de quelle maniere elle doit former ſon ame à la vertu. Comme elle doit tourner ſon caractere ſenſible en humanité, ſon orgueil en grandeur d'ame, ſa curioſité en connoiſſance de vérités ſublimes; elle ſonge aux fables touchantes dont elle doit ſe ſervir, non pour voiler la vérité, mais pour la rendre plus aimable, afin que ſon éclat éblouiſſant ne bleſſe point la foibleſſe de ſon ame encore inexpérimentée. Elle veille ſur tous les geſtes, comme ſur tous les mots qu'on prononce en ſa préſence, afin qu'aucuns d'eux ne puiſſent faire une triſte impreſſion ſur ſon coeur. C'eſt ainſi qu'elle le

préſerve du ſouffle du vice, qui ternit ſi précipitamment la fleur de l'innocence.

L'éducation differe parmi nous ſuivant l'emploi que l'enfant doit occuper un jour dans la ſociété; car, quoi que nous ſoyons délivrés du joug des pédans, il ſeroit ridicule de lui faire apprendre ce qu'il doit oublier dans la ſuite. Chaque art a ſa profondeur, et pour y exceller il faut s'y adonner tout entier. L'eſprit de l'homme, malgré tous les ſecours récemment découverts, et les prodiges à part, ne peut embraſſer qu'un objet. C'eſt aſſez qu'il s'y attache fortement, ſans lui préſcrire des incurſions qui ne peuvent que le détourner. Ce n'étoit qu'un ridicule dans votre ſiecle, de vouloir être univerſel; c'eſt parmi nous une folie.

Dans un âge plus avancé, lorſque ſon coeur ſentira les rapports qui l'uniſſent aux autres hommes, alors, au lieu de ces futiles connoiſſances qu'on entaſſoit ſans choix dans la tête d'un jeune homme, la mere, avec cette éloquence douce et naturelle qui appartient aux femmes, lui apprendra ce que c'eſt que moeurs, décence, vertu. Elle attendra le moment où la nature parée de tout ſon éclat parle au coeur le plus in-

ſen-

ſenſible, et lorſque le ſouffle libéral du printems aura rendu leurs ornemens aux vallons, aux forêts, aux campagnes: „mon fils, dira-t-elle en le preſſant ſur le ſein maternel, [8]) vois ces vertes prairies, ces arbres couronnés de ſuperbes feuillages; il n'y a pas longtems qu'ils étoient comme morts, que dépouillés de leur brillante chevelure ils étoient pétrifiés du froid qui reſſerroit les entrailles de la terre: mais il eſt un Etre bon, qui eſt notre pere commun, il n'abandonne point ſes enfans, il demeure dans les cieux, et de-là il jette un regard paternel ſur toutes ſes créatures. A l'inſtant qu'il ſourit, le ſoleil darde ſes flammes, les arbres fleuriſſent, la terre ſe couronne de préſens, l'herbe naît pour la nourriture des beſtiaux dont nous buvons le lait. Et pourquoi aimons-nous tant le Seigneur, ô mon cher enfant! Ecoute, c'eſt qu'il eſt puiſſant et bon. Tout ce que tu vois eſt l'oeuvre de ſes mains, et tu ne vois

 rien

8) Cebé nous repréſente l'impoſture comme aſſiſe à la porte qui conduit à la vie, et faiſant boire à tous ceux qui s'y préſentent la coupe de l'erreur. Cette coupe, c'eſt la ſuperſtition. Heureux qui n'a fait que goûter, et qui a jetté le vaſe!

rien encore au prix de ce qui t'eſt caché. L'éternité, pour la quelle ton ame immortelle a été créée, ſera pour toi une chaîne infinie de ſurpriſe et de joie. Ses bienfaits et ſa grandeur n'ont point de bornes. Il nous chérit, parce qu'il eſt notre pere. De jour en jour il nous fera plus de bien, ſi nous ſommes vertueux, c'eſt-à-dire, ſi nous ſuivons ſes loix. Eh! mon fils, comment pourrions-nous nous défendre de l'adorer et de le bénir?" A ces mots la mere et l'enfant ſe proſternent, et leurs voeux confondus montent enſemble au trône de l'Eternel.

C'eſt ainſi qu'elle l'environne de l'idée d'un Dieu, qu'elle nourrit ſon ame du lait de la vérité, et qu'elle ſe dit: „je remplirai les deſſeins du Créateur qui me l'a confié. Je ſerai ſévere contre les paſſions funeſtes qui pourroient nuire à ſon bonheur. A la tendreſſe d'une mere j'unirai la vigilance inflexible d'une amie."

Vous avez vu à quel âge il eſt initié à la communion des deux infinis. Telle eſt notre éducation; elle eſt toute en ſentimens, comme vous le voyez. Nous abhorrons ce bel eſprit ricaneur qui étoit le plus terribles fléau de votre ſiecle: il deſſéchoit, il brû-

brûloit tout ce qu'il touchoit; ſes gentilleſſes étoient les germes de tous les vices. Mais ſi le ton frivole eſt dangereux, qu'eſt la raiſon elle-même ſans le ſentiment? Un corps décharné, ſans coloris, ſans graces, et preſque ſans vie. Que ſont des idées neuves et même profondes, ſi elles n'ont rien de ſenſible et de vivant? Qu'ai-je beſoin d'une vérité froide qui me glace? Elle perd ſa force et ſon pouvoir. C'eſt dans le coeur que la vérité va prendre ſes charmes et ſon tonnerre. Nous chériſſons cette éloquence qui abonde en peintures vives et frappantes. C'eſt elle qui donne à la penſée des aîles de feu. Elle a vu et frappé l'objet; elle s'y attache, parce que le plaiſir d'être ému s'eſt joint à celui d'être éclairé 9).

9) Nous comptons plus ſur les moeurs extérieures, c'eſt-à-dire ſur la coutume, que ſur toute autre choſe. Voilà pourquoi nous négligeons l'éducation. Les anciens traitoient les choſes d'une maniere toute ſenſible, et jettoient ſur l'étude des ſciences je ne ſais quel agrément dont on a perdu le ſecret. Le génie des modernes peche toujours par le défaut de ſentiment: ils ont deſſéché, ſous la férule du pédantiſme, les talens les plus heureux. Eſt-il

Ainſi notre philoſophie n'eſt point ſévere; et pourquoi le ſeroit-elle? pourquoi ne pas la couronner de fleurs? Des idées bizarres ou lugubres honoreroient-elles plus la vertu, que des idées riantes et ſalutaires? Nous penſons que le plaiſir émané d'une main bienfaiſante n'eſt pas deſcendu ſur la terre pour qu'on recule à ſon aſpect. Le plaiſir n'eſt point un monſtre: le plaiſir, comme l'a dit Young, c'eſt la vertu ſous un nom plus gai. Loin de ſonger à détruire les paſſions, moteurs inviſibles de notre être, nous les regardons comme un don precieux qu'il faut économiſer avec ſoin. Heureuſe l'ame qui poſſede des paſſions fortes! elles ſont ſa gloire, ſa grandeur et ſon opulence. Un ſage parmi nous cultive ſon eſprit, rejette les préjugés, acquiert les ſciences utiles et agréables. Tous

---

il au monde une inſtitution plus ridicule que celle de nos colleges, lorsqu'on vient à comparer nos maximes ſeches et mortes avec l'éducation publique que la Grece donnoit aux jeunes gens, ornant la ſageſſe de tous les attraits qui charment cet âge tendre? Nos inſtituteurs ne paroiſſent que des maîtres farouches, et l'on ne s'étonne plus ſi leurs diſciples ſont les premiers à les fuir et à les abandonner.

Tous les arts, qui peuvent étendre ſon eſprit et le rendre plus juſte, ont perfectionné ſon ame: cette tâche finie, il n'écoute plus que la nature ſoumiſe aux loix de la raiſon, et la raiſon lui preſcrit le bonheur [10]).

10) Le feu des paſſions n'eſt pas la cauſe de nos déſordres: ce courſier fougueux, indompté, qui s'emporte ſous la main d'un mauvais écuyer, qui le renverſe et le foule aux pieds, auroit obéi au frein ſous la baguette d'un maître intelligent; on l'eut vu remporter le prix d'une courſe glorieuſe. La foibleſſe des paſſions indique notre indigence. Qu'eſt-ce en effet que ce citoyen peſant, taciturne, dont l'ame inſipide n'a de goût pour rien, qui eſt paiſible, parce qu'il eſt inactif, qui végete, conduit facilement par le magiſtrat, parce qu'il ne ſent aucun deſir? Eſt-il homme ou ſtatue? Mettez auprès de lui un homme tout plein de ſentimens vifs: il ſe livrera à l'impétuoſité de ſes paſſions et il déchirera le voile des ſciences; il fera des fautes, et il aura du génie. Ennemi du repos, avide des connoiſſances, il puiſera dans le choc du monde cet eſprit élevé et lumineux qui ſervira la patrie; il donnera peut-être priſe à la cenſure, mais il aura déployé toute l'énergie de ſon ame: les taches qui la couvroient, diſparoîtront, parce qu'il aura été grand et utile.

CHAPITRE XXXIX.

Les Impôts [1]).

DITES-MOI, je vous prie, comment se levent les impositions publiques; car votre lé-

---

1) Mes amis, écoutez cet apologue. Devers l'origine du monde il étoit une vaste forêt de citronniers, qui portoient les fruits les plus beaux, les plus pleins, les plus vermeils que l'on ait vus depuis. Les branches plioient sous le fardeau, et l'air étoit embaumé au loin de l'odeur agréable qui s'exhaloit. Cependant quelques vents impétueux abattirent plusieurs citrons et briserent même plusieurs branches. Quelques voyageurs altérés cueillirent des fruits pour étancher leur soif, et les foulerent aux pieds après en avoir exprimé le jus. Ces accidens engagerent la gent citronniere à se créer des gardiens, qui éloignassent les passans, et qui environnassent la forêt de hautes murailles, le tout pour rompre la fureur des vents. Ces gardiens se montrerent d'abord fideles et désintéressés; mais ils ne tarderent pas à exposer que de si rudes travaux avoient fait naître dans leur sein une soif ardente, et ils firent cette priere aux citrons: „Messieurs, nous mourons de soif en vous servant; permettez que nous fassions à chacun de vous une légere incision; nous ne vous demandons qu'une goutte de limonade pour re-

législation a beau être perfectionée, il faut toujours payer des impôts, je pense? — Pour

---

refraîchir notre palais altéré: vous n'en ferez pas plus maigres, et nous et nos enfans nous puiserons de nouvelles forces pour avoir l'honneur de vous servir."

Les crédules citrons ne trouverent pas la requête incivile: ils se laisserent faire l'imperceptible saignée. Mais qu'arriva-t-il? Dès que la piquure fut faite une fois, la main de Messieurs les défenseurs les pressura d'abord poliment, mais de jour en jour d'une maniere plus énergique. Ils en vinrent jusqu'à ne pouvoir plus se passer de jus de citron: il leur en falloit à tous leurs repas et dans toutes leurs sauces. Messieurs les régens s'apperçurent que plus on pressoit les citrons, plus ils rendoient. Ceux-là se voyant saignées abondamment, crurent devoir rappeller les primitives conventions: mais ceux-ci, devenus plus forts, malgré leurs plaintes les mirent dans le pressoir et les foulerent outre mesure; il ne leur restoit plus enfin que la peau que l'on soumettoit encore aux forces mouvantes du terrible cabestan: bref, ils finirent par se baigner dans le sang des citrons. Cette belle forêt fut bientôt dépeuplée. La race des limons s'anéantit: et leurs tyrans accoutumés à cette boisson rafraîchissante, à force de l'avoir prodiguée, s'en trouverent privés; ils tomberent malades, et moururent tous de la fievre putride. Ainsi soit-il!

Pour toute réponſe, l'honnête homme qui me conduiſoit, me prit par la main, et me mena dans un carrefour large et ſpacieux. Là j'apperçus un coffre-fort de la hauteur de douze pieds. Ce coffre étoit ſoutenu ſur quatre roues roulantes: les ſommet préſentoit une ouverture en forme de tronc, que couvroit contre la pluie un avant-toît élevé à quelque diſtance. Sur ce tronc étoit écrit: *Tribut dû au Roi repréſentant l'Etat.* Tout à côté, un autre tronc, d'une grandeur plus médiocre, offroit ces mots: *Don Gratuit.* Je vis pluſieurs perſonnes qui d'un air libre, aiſé, content, jettoient dans le tronc pluſieurs paquets cachetés; ainſi que de nos jours on met des lettres à la grand' poſte. Comme j'admirois cette maniere facile de payer l'impôt, et que je faiſois à ce ſujet mille interrogations ridicules, on me regardoit comme un pauvre vieillard qui revient de fort loin; et l'indulgence affable de ce bon peuple ne me laiſſoit jamais attendre une réponſe. J'avoue qu'il faut rêver pour rencontrer des gens auſſi complaiſans: ô le peuple loyal!

Ce grand coffre-fort que vous voyez, me dit-on, eſt notre receveur-général des finances. C'eſt-là que chaque citoyen vient

vient dépofer l'argent qu'il doit pour le ſoutien de l'Etat. Dans l'un nous ſommes obligés de mettre annuellement le cinquantieme de notre revenu. Le mercénaire qui n'a point de bien, ou celui qui n'a que ſa ſubſiſtance juſte, eſt diſpenſé de l'impôt [2]); car;

2) Voici ce que le cultivateur, les habitans de la campagne, le peuple, enfin, pourroient dire aux ſouverains: „Nous vous avons élevés au-deſſus de nos têtes; nous avons engagé nos biens et notre vie à la ſplendeur de votre trône et à la ſûreté de votre perſonne. Vous nous aviez promis en échange de nous procurer l'abondance, de nous faire couler des jours ſans allarmes. Qui l'auroit cru, que ſous votre gouvernement la joie eût diſparu de nos cantons, que nos fêtes ſe fuſſent tournées en deuil, que la crainte et l'effroi euſſent ſuccédé à la douce confiance! Autrefois nos campagnes verdoyantes fourioient à nos yeux; nos champs nous promettoient de payer nos travaux. Aujourd'hui le fruit de nos ſueurs paſſe dans des mains étrangeres; nos hameaux que nous nous plaiſions à embellir, tombent en ruine; nos vieillards, nos enfans ne ſavent plus où repoſer leurs têtes: nos plaintes ſe perdent dans les airs, et chaque jour une pauvreté plus extême ſuccede à celle ſous laquelle nous gémiſſions la veille. A peine nous reſte-t-il quelque trait de la figure humaine; et les ani-

car, comment pourroit-on rogner le pain du malheureux à qui il faut un jour entier pour

---

animaux qui broutent l'herbe, ſont, ſans doute, moins malheureux que nous.

Des coups plus ſenſibles ſont venus fondre ſur notre tête. L'homme puiſſant nous mépriſe et ne nous attribue aucun ſentiment d'honneur; il vient nous troubler ſous le chaume, il ſéduit l'innocence de nos filles, il les enleve; elles deviennent la proie de l'impudence. Envain implorons-nous le bras qui tient le glaive des loix: il ſe détourne, il ſe refuſe à notre douleur; il ne ſe prête qu'à ceux qui nous oppriment.

L'aſpect du faſte qui inſulte à notre miſere, rend notre état plus inſupportable. On boit notre ſang, et on nous défend la plainte! L'homme dur, environné d'un luxe inſolent, s'enorgueillit des ouvrages qu'ont fabriqué nos mains: il oublie notre propre induſtrie, tandis qu'il n'a en partage que la ſoif vile de l'or; il nous croit ſes eſclaves, parce que nous ne ſommes ni furieux ni ſanguinaires.

Les beſoins renaiſſans qui nous tourmentent, ont altéré la douceur de nos moeurs; la mauvaiſe foi et la rapine ſe ſont gliſſées parmi nous, parce que la néceſſité de vivre l'emporte ordinairement ſur la vertu. Mais qui nous a donné l'exemple de la rapine? Qui a éteint dans nos coeurs ce fond de candeur qui nous lioit tous dans une parfaite concorde? Qui a fait

pour la gagner? Dans cet autre coffre sont les offrandes volontaires, destinées à d'utiles

---

fait notre infortune, mere de nos vices? Plusieurs de nos concitoyens ont refusé de mettre au jour des enfans que la famine viendroit saisir au berceau. D'autres, dans leur désespoir, ont blasphêmé contre la Providence. Quels sont les vrais auteurs de ces crimes?

Que nos justes plaintes percent l'athmosphere qui environne les trônes! Que les rois se réveillent et se souviennent qu'ils pouvoient naître à notre place, et que leurs enfans pourront y descendre! Attachés au sol de la patrie, ou plutôt en formant la partie essentielle, nous ne pouvons point nous dispenser de fournir à ses besoins. Ce que nous demandons, c'est un homme équitable qui s'applique à connoître la mesure de nos forces, et qui ne nous écrase pas sous le fardeau que dans une plus juste proportion nous aurions porté avec joie. Alors tranquilles et riches de notre économie, contens de notre sort, nous verrons le bonheur des autres sans nulle inquiétude sur le nôtre.

La moitié de notre carriere est plus que remplie. Notre coeur est à moitié livré à la douleur. Nous n'avons que peu d'instans à vivre. Les voeux que nous formons sont plus pour la patrie que pour nous-mêmes. Nous sommes ses soutiens. Mais si l'oppression va toujours en croissant, nous succumberons, et la

les fondations, comme pour l'exécution des projets proposés, et qui ont l'agrément du public. Quelquefois il est plus riche que l'autre; car nous aimons à être libres dans nos dons, et notre générosité ne veut d'autre motif que la raison et l'amour de l'Etat. Sitôt que notre roi a donné un édit utile et qui mérite l'approbation publique, alors on nous voit courir en foule et porter dans ce tronc quelque marque de reconnoissance. Nous récompensons de même toutes les actions vigilantes du monarque: il n'a qu'à proposer, et nous lui fournissons les moyens de consommer ses grands projets. Il y a un pareil tronc dans chaque quartier. Chaque ville de province a un pareil coffre qui reçoit les tributs du peuple de la campagne,

---

la patrie se renversera: en tombant elle écrasera nos tyrans. Nous ne demandons point cette vaine et triste vengeance. Que nous importeroit dans la tombe le malheur d'autrui? Nous parlons aux souverains, s'ils sont encore hommes: mais si leur coeur est totalement endurci, ils apprendront que nous savons mourir, et que la mort qui bientôt nous enveloppera tous, sera un jour bien plus affreuse pour eux qu'elle ne le sera pour nous.

Cette note est en partie tirée d'un livre intitulé; *les Hommes.*

pagne, c'eſt-à-dire, du fermier aiſé: car le manouvrier a ſes bras en propriété, et ſa tête ne doit rien à perſonne. Les boeufs et les porcs ſont même exempts de ce droit odieux qu'on impoſa la prémiere fois ſur la tête des Juifs, et que vous avez payé ſans en ſentir l'aviliſſement.

— Mais, répondis-je: quoi! on laiſſe à la bonne foi du peuple le tribut qu'il doit payer? Il doit y en avoir beaucoup qui s'en exemptent, ſans même que l'on s'en apperçoive? — Point du tout: vos frayeurs ſont vaines. D'abord ce que nous donnons, eſt de bon coeur: notre tribut n'eſt pas forcé; il eſt fondé ſur l'équité ainſi que ſur la droite raiſon. Il n'en eſt pas un entre nous qui ne ſe faſſe un point d'honneur de payer exactement la dette la plus ſacrée et la plus légitime. D'ailleurs, ſi un homme en état de payer oſoit s'y ſouſtraire, voyez-vous ce tableau où ſont gravés les noms de tous les chefs de famille, on découvriroit bientôt qu'il n'a point verſé ſon paquet cacheté où doit être ſa ſignature; il ſe couvriroit d'un opprobre éternel, et ſeroit regardé du même oeil qu'on regarde un voleur: le titre de mauvais citoyen ne le quitteroit qu'à la mort.

Ces exemples ſont très rares, puiſque les dons gratuits montent ordinairement plus

haut que le tribut. Le citoyen ſait qu'en donnant une partie de ſon revenu à l'Etat, c'eſt à lui-même qu'il ſe rend utile; et que s'il veut jouir des certaines commodités, il faut qu'il en faſſe les avances. Mais que ſont les paroles, lorsque l'exemple peut être mis ſous vos yeux? Vous allez voir mieux que je ne puis vous dire C'eſt aujourd'hui qu'arrive de tout côté, le juſte tribut d'un peuple fidelle envers un roi bienfaiſant: il reconnoît n'être que le depoſitaire des dons qui lui ſont offerts.

Venez vous rendre au palais du roi. Les députés de chaque province arrivent aujourd'hui. — En effet ayant fait quelques pas, je vis des hommes qui traînoient de petits chariots, ſur leſquels étoient des troncs couronnés de lauriers. On briſoit les cachets de ces eſpeces de coffres: on les ſoulevoit par un juſte balancier: et ce balancier montroit tout de ſuite le poids de l'argent qu'ils contenoient, en déduiſant la peſanteur du coffre qui étoit connue. Toutes les ſommes ne ſe payoient qu'en argent, et l'on ſavoit au juſte le produit général: il étoit annoncé publiquement au bruit des trompettes et des fanfares. Après cette revue générale, on affichoit le total, et l'on

con-

connoiſſoit les revenus de l'Etat: ils étoient dépoſés dans le tréſor royal ſous la garde du contrôleur des finances.

Ce jour étoit un jour de réjouiſſances. On ſe couronnoit de fleurs; on crioit *Vive le Roi:* on alloit ſur les routes au devant de chaque tribut. Elles étoient convertes de tables champêtres. Les députés des diverſes provinces ſe ſaluoient et ſe faiſoient des préſents. On buvoit à la ſanté du monarque, au bruit du canon; et celui de la capitale répondoit comme interprête des remercimens du ſouverain. C'eſt alors que le peuple ne paroiſſoit qu'une ſeule et même famille. Le roi s'avançoit au milieu de ce peuple joyeux: il répondoit aux acclamations de ſes ſujets par ce régard tendre et affable qui inſpire la confiance et rend amour pour amour; il ignoroit cet art de traiter politiquement avec un peuple dont il ſe regardoit comme le pere.

Ses viſites ne ruinoient point le corps de ville, d'autant plus qu'il n'en coûtoit au peuple que des cris de joie [3]); reception

3) Je vis un jour un prince faire ſon entrée dans une ville étrangere. Les canons commen-

plus brillante et plus flatteuſe. On ne quittoit point les travaux publis : au contraire,

---

mencerent à tonner. Le prince étoit habillé magnifiquement et traîné dans un char doré, ſurchargé de pages et de laquais. Les chevaux ſautoient en henniſſant, comme s'ils conduiſoient le bonheur. Les toîts étoient couverts de monde, toutes les fenêtres étoient levées, chaque pavé portoit ſon homme; les cavaliers faiſoient briller leurs ſabres, les ſoldats agitoient leurs fuſils. L'air frémiſſoit de l'écho des trompettes. Le poëte accordoit ſa lyre, et l'orateur attendoit qu'il mit pied à terre. Le prince arrive, il eſt conduit au palais, et ſon aſpect inſpire une joie reſpectueuſe. J'étois à une fenêtre, et je conſidérois toutes ces choſes en faiſant des réflexions particulieres. Quelques jours après je marchois dans les rues, et je fus fort étonné d'y rencontrer le même prince, ſans ſuite, à pied et déguiſé! Je ne ſais trop pourquoi, perſonne ne faiſoit attention à lui; au contraire, il ſe trouvoit heurté à chaque pas. Au même inſtant arrive un charlatan, aſſis ſur une eſpece de petit char attelé de pluſieurs gros chiens et ayant un ſinge pour poſtillon. Les fenêtres de s'ouvrir, les cris de s'élever, tous les regards de ſe confondre ſur le charlatan. Le prince lui-même entraîné par la foule devient un de ſes admirateurs. Je le conſidérois alors, et il me ſembloit lui entendre dire:

Fumée

traire, chaque citoyen se faisoit honneur de de se présenter aux yeux de son Roi dans le genre d'occupation qu'il avoit embrassé.

Un intendant, rêvetu de toutes les marques de pouvoir, parcourt les provinces, reçoit les placets, porte directement au pied du trône les plaintes des sujets, examine par lui-même les abus. Il se transporte indistinctement dans chaque ville, et à chaque abus détruit on élève une pyramide qui constate l'hydre abbatue. Quelle histoire plus instructive que ces monumens moraux qui attestent que le Souverain s'occupe veritablement de l'art de regner! Ces intendans partent, arrivent *incognito*, font des informations secrettes, sont perpétuellement déguisés: ce sont des espions, mais ils agissent en faveur de la patrie [4])

Fumée des acclamations de la multitude, n'obscurcissez jamais mon esprit d'un fol orgueil. Ce n'est point cet homme qui fait courir le peuple, c'est son étrange équipage. Ce n'étoit pas moi qui attirois les regards de la ville: c'étoient mes valets, mes chevaux, le brillant de mes habits et la dorure de mes carosses.

4) En Turquie et aujourd'hui en France un gouverneur est aussi maître que le Roi le plus absolu: C'est ce qui fait la misere des peuples. Voilà la forme la plus malheureuse de l'administration civile.

Mais votre contrôleur des finances [5]) eſt donc un homme bien integre? Vous ſavez l'hiſtoire de la fable: ce chien ſi fidelle qui, eſcorté de la tempérance, portoit le diné de ſon maître ſans jamais y toucher, a fini par en manger ſa part, dès qu'il s'y eſt vu invité par l'exemple. Votre homme auroit-il la double vertu de le défendre ſans ceſſe, et de n'oſer y toucher? — Aſſurément, il ne fait bâtir ni Palais ni châteaux. Il n'a point la rage de faire monter aux premieres places ſes arrieres-petits-couſins, ou ſes anciens valets. Il ne prodigue point l'or, comme s'il avoit en propre tous les revenus du royaume [6]).

Dail-

5) Fouquet diſoit: „J'ai tout l'argent du royaume, et le tarif de toutes les vertus."

6) Après que les monopoleurs, les adminiſtrateurs, les receveurs des fonds publics ont ſacrifié la réputation de probité au deſir de s'enrichir; après qu'ils ont conſenti à être odieux, ils ne s'aviſent point de faire de leurs richeſſes un bon uſage: ils couvrent ſous le faſte leur naiſſance et leur fortune; ils s'étourdiſſent dans les plaiſirs, pour perdre le ſouvenir de ce qu'ils ont fait et de ce qu'ils ont été. Mais ce n'eſt point là encore le plus grand mal; leurs grandes richeſſes corrompent davantage ceux qui les envient.

Dailleurs tous ceux entre les mains de qui on confie les dépôts publics, ne peuvent faire aucun usage de l'argent, sous quelque prétexte que ce soit. Ce seroit un crime de haute trahison de recevoir d'eux une seule piece monnoyée. Ils payent quelques fraix particuliers en billets signés de la propre main du Souverain. L'Etat fournit à toutes leurs dépenses: mais ils n'ont pas un sol en propriété. 7) Ils ne peuvent ni vendre, ni acheter, ni construire. Nourris, entretenus, logés, divertis, tous les ordres de l'Etat concourent unanimement à les traiter *gratis*. Ils entrent chez un marchand de drap prennent des étoffes, et s'en vont? Le marchand met sur son livre: *livré un tel jour au dépositaire des revenus de l'Etat, tant ...*

7) Les vices intérieurs qui préparent la ruine de l'Etat, sont, cette énorme dissipation des deniers publics, ces dons immodérés versés sur des sujets sans mérite, ces prodigalités fastueuses, méconnues des usurpateurs les plus effrénés. On peut observer dans l'histoire, que les plus subtils tyrans ont précisément été les plus prodigues. J'ai lu quelque part qu'Auguste, maitre du monde, avoit 40 legions armées, et les entretenoit pour 12 Millions par an. Voilà assurément de quoi réfléchir.

L'Etat paye. Il en eſt ainſi de toutes les autres profeſſions. Vous ſentez bien que pour peu que le contrôleur de finances ait quelque pudeur, il uſe modérement de ce droit; et quand il en abuſeroit, vu la dépenſe que ces Meſſieurs vous coûtoient, nous y gagnerions encore. On a ſupprimé les regiſtres, qui ne ſervoient qu'à voiler les vols faits à la nation et à les conſacrer d'une maniere pour ainſi dire légitime.

— Et quel eſt vôtre premier miniſtre? Pouvez-vous le demander? Le Roi lui-même. Eſt-ce que la royauté ſe communique [8])? Le guerrierr, le juge, le négociant n'ont donc qu'à agir par leurs répréſentans. En cas de maladie ou de voyage, ou dans quelques opérations particulieres, ſi le monarque charge quelqu'un de l'accompliſſement de ſes ordres, ce ne peut être que ſon ami. Il n'y a que ce ſentiment qui puiſſe obliger un homme à ſe charger volontairement d'un

8) L'hiſtoire générale des guérres pourroit être intitulée: *Hiſtoires des paſſions particulieres des miniſtres.* Tel, par ſes négociations inſidieuſes, ſouleve un Empire éloigné et tranquille, qui n'agit que pour venger un amour-propre légérement offenſé.

d'un tel fardeau; et notre eſtime lui donne ſeule cette puiſſance momontanée. Recompenſé, animé par l'amitié, il ſait comme les Sully et les d'Amboiſe, dire la verité à ſon maître, et pour mieux le ſervir, l'irriter quelquefois. Il combat ſes paſſions. Il chérit en lui l'homme autant qu'il a à coeur la gloire du monarque [9]): en partageant ſes travaux, il partage la vénération de la patrie, l'héritage le plus honorable, ſans doute, qu'il puiſſe laiſſer à ſes deſcendans, et le ſeul dont il ſoit galoux.

En vous parlant des impôts, j'ai oublié de vous demander ſi vous avez toujours parmi vous de ces lotteries périodiques où, de mon tems, le pauvre peuple mettoit tout ſon argent? — Non, certes, nous n'abuſons point ainſi de l'eſpérance crédule des hommes. Nous ne levons pas ſur

9) La fidélité n'eſt pas cet attachement ſervile aux volontés d'un autre. On lui donne pour ſymbole un chien qui ſuit par-tout, flatte à chaque inſtant; et court aveuglement à tous les ordres d'un maitre injuſte ou barbare. Je crois que la vraie fidélité eſt une exacte obſervance des loix, de la raiſon et de la juſtice, plutôt qu'un ſervile esclavage. Que Sully paroît fidele quand il dechire la promeſſe de Mariage qu'avoit fait Henri IV!

la partie indigente des citoyens un impôt auſſi cruellement ingénieux. Le miſérable qui, fatigué du préſent, ne pouvoit vivre que dans l'avenir, portoit le prix de ſes veilles dans cette roue fatale d'où il attendoit toujours que la fortune devoit ſortir. La main de cette cruelle déeſſe trompoit chaque fois ſa miſere Le déſir vif du bien-être l'empêchoit de raiſonner, et quoique la fripponnerie fût palpable, comme le coeur eſt mort à la vie avant que de mourir à l'eſpérence, chacun s'imaginoit devoir être à la fin traité en favori. C'étoit l'épargne du peuple indigent qui avoit bâti ces ſuperbes édifices où il venoit mendier ſa vie. Le luxe des autels étoit ſon ouvrage: à peine y étoit-il admis. Toujours étranger, toujours repouſſé, le pauvre ne pouvoit s'aſſeoir ſur cette même pierre qu'il avoit fait tailler: des prêtres richement gagés habitoient l'arche qui devoit, du moins dans l'équité, lui appartenir et lui ſervir d'aſyle.

CHAPITRE XL.

Du Commerce.

Il me ſemble par ce que vous m'avez dit que les François n'ont plus de colonies dans

dans le nouveau monde, et que chaque partie de l'Amérique forme un royaume ſéparé, quoique réuni ſous un même eſprit de legislation? — Nous ſerions bien extravagans de vouloir porter nos chers compatriotes à deux mille lieues de nous. Pourquoi nous ſéparer ainſi de nos freres? Notre climat vaut bien celui de l'Amérique. Toutes les productions néceſſaires y ſont communes, et de nature excellente. Les colonies étoient à la France ce qu'une maiſon de campagne étoit à un particulier; la maiſon de champs ruinoit tôt ou tard celle de la ville.

Nous connoiſſons un commerce; mais ce n'eſt pas l'échange des choſes ſuperflues. Nous avons ſagement banni trois poiſons phyſiques dont vous faiſiez un perpétuel uſage: le tabac, le caffé, et le thé. Vous mettiez une vilaine poudre dans vôtre nez, laquelle vous ôtoit la mémoire, à vous autres François, qui n'en aviez preſque point. Vous brûliez vôtre eſtomach avec des liqueurs qui le détruiſoient, en hâtant ſon action. Vos maladies de nerfs, ſi communes, étoient dues à ce lavage efféminé qui emportoit le ſuc nourricier de la vie animale. Nous ne pratiquons plus que le commerce intérieur,

et

et nous nous en trouvons bien: fondé principalement sur l'agriculture, il est le distributeur des alimens les plus nécessaires; il satisfait les besoins de l'homme, et non son orgueil.

Personne ne rougit de faire valoir son champ par lui-même, de porter la culture des terres au plus haut degré de perfection. Le Monarque lui-même a plusieurs arpens qu'il fait cultiver sous ses yeux: et l'on ne connoit point cette classe de gens titrés dont l'oisiveté étoit l'unique emploi.

Le trafic étranger fut le vrai pere de ce luxe destructeur, qui produisit à son tour l'épouvantable inégalité des fortunes, et qui fit passer dans les mains d'un petit nombre tout l'or de la nation. C'étoit parcequ'une femme devoit porter à ses oreilles le patrimoine de dix familles, que le paysan opprimé cessoit d'être propriétaire, vendoit le champ de ses peres, et fuyoit en pleurant le sol où il ne trouvoit plus que la misére et l'opprobre: car les monstres insatiables, qui accumuloient jusqu'à mépriser les malheureux qu'ils avoient depouillés [1]). Nous avons com-

1) Je ris de pitié en voyant donner tant de

commencé par détruire ces groſſes compagnies qui abſorboient toutes les fortunes parti-

---

de beaux projets de politique ſur l'agriculture et la population, tandis que les impôts les plus énormes que jamais achevent d'enlever au peuple le prix de ſa ſueur, et que les grains ſont augmentés par le monopole de ceux qui ont entre leurs mains tout l'argent du royaume. Faut-il encore crier à ces oreilles ſuperbes et endurcies: Liberté entiere, abſolue du commerce et de la navigation, dimunition d'impôts; voilà les ſeuls moyens qui pourront nourrir le peuple et empêcher la plus prompte dépopulation dont nous voyons déja les commencemens. Mais, hélas! le patriotiſme eſt une vertu de contrebande. L'homme qui ne vit que pour ſoi, qui ne penſe qu'à ſoi, qui ſe tait et détourne les yeux, de peur de frémir, voilà le bon citoyen: on loue même ſa prudence et ſa modération. Pour moi, je ne puis me taire, je dirai ce que j'ai vu c'eſt dans la plupart des provinces de la France qu'il faut venir pour voir des peuples au comble de l'infortune. Voici en 1770 le troiſième hiver de ſuite où le pain eſt cher. Dès l'an paſſé la moitié des payſans avoit beſoin de la charité publique, et cet hiver y mettra le comble, parceque ceux qui ont vécu juſqu'ici en vendant leurs effets, n'ont plus actuellement rien à vendre. Ce pauvre peuple a une patience qui me fait admirer la force des loix et de l'éducation.

particuliéres, anéantiſſoient l'audace généreuſe d'une nation, et portoient un coup auſſi funeſte aux moeurs qu'à l'Etat.

Il pouvoit être très agréable de prendre du chocolat, de ſavourer des épices de manger du ſucre et des ananas, de boire la crême des Barbades, de vêtir les étoffes brillantes des Indes: mais, en verité, ces ſenſations étoient-elles aſſez voluptueuſes pour nous fermer les yeux ſur l'aſſemblage des maux inouïs que notre moleſſe éveilleroit dans les deux hémiſpheres? Vous alliez briſer les noeuds ſacrés du ſang et de la nature ſur la côte de Guinée. Vous armiez le pere contre le fils et vous prétendiez au nom de Chrétiens, au nom d'hommes. Aveugles et barbares! Vous ne l'avez que trop apris, par une fatale expérience. La ſoif de l'or, exaltée dans tous les coeurs; l'avidité, faiſant diſparoître l'aimable modération; la juſtice et la vertu miſes au rang des chimeres; l'avarice pâle, inquiete, ſillonnant les déſerts de l'océan, peuplant de cadavres le vaſte fond des mers; une race entiére d'hommes vendus, achétés, traités comme les animaux de la plus vile eſpece; des rois devenus marchands, enſanglantant le globe pour le drapeau d'une frégate; l'or, enfin,

ſortant

ſortant des mines du Pérou comme un fleuve brûlant, coulant en Europe pour deſſécher partout ſur ſon paſſage les racines du bonheur, et après avoir tourmenté, épuiſé la race humaine, aller s' engloutir pour jamais dans les Indes, où la ſuperſtition enfouit d' un côté dans les entrailles de la terre ce que l' avarice en arrache de l' autre avec effort: Voilà le tableau fidelle des avantages que le commerce extérieur a produits au monde.

Nos vaiſſeaux ne font plus le tour du globe pour rapporter de la cochenille et de l' indigo. Savez-vous quelles ſont nos mines? Quel eſt nôtre Pérou? C' eſt le travail et l' induſtrie. Tout ce qui ſert à la commodité, à l' aiſance, aux intentions directes de la nature, eſt encouragé avec le plus grand ſoin. Tout ce qui tient au faſte, à l' oſtentation, à la vanité, à ce deſir puéril de poſſeder excluſivement une choſe de pure fantaiſie; eſt ſévérement proſcrit. On jette à la mer ces diamans perfides, ces perles dangereuſes, et toutes ces pierres bigarrées qui rendent les coeurs durs comme elles. Vous penſiez être très ingenieux dans les rafinemens de votre moleſſe: mais ſachez que vous n' avez donné que le dans ſuperflu,

perflu, dans l'ombre de la grandeur; que vous n'étiez pas même voluptueux. Vos inventions futiles et miſérables ſe bornoient à la jouiſſance d'un ſeul jour. Vous n'étiez que des enfans amoureux d objets brillantés, incapables de ſatisfaire à vos vrais beſoins, ignorant l'art d'être heureux, vous tourmentant loin du but, et prenant à chaque pas l'image pour la réalité.

Si nos vaiſſeaux ſortent de nos ports, ils ne promenent point le tonnerre pour ſaiſir, ſur la vaſte étendue des eaux, une proie fugitive et qui forme à peine un point perceptible à la vue. L'écho des mers ne porte point au ciel les cris lamentables des furieux inſenſés qui ſe diſputent la vie et le paſſage ſur des plaines immenſes et déſertes. Nous viſitons les nations éloignées: nais au lieu des productions de leurs terres, nous ſaiſiſſons des découvertes plus utiles, dans leur législation dans leur vie phyſique, dans leurs moeurs. Nos vaiſſeaux ſervent à lier nos connoiſſances aſtronomiques. Plus de trois cent obſervatoires dreſſés ſur notre globe, vont ſaiſir le moindre changement qui arrive dans les cieux. La terre eſt la guérite où la ſentinelle du firmament veille, et ne s'endort jamais. L'aſtronomie eſt devenue une ſcience importante et utile par ce qu'elle

le publie d'une voix magnifique la gloire du Créateur et la dignité de l'être pensant échappé de ses mains .... Mais puisque nous parlons de commerce, n'oublions pas le plus singulier qui se soit jamais fait. Vous devez être fort riche, me dit-on, car dans votre jeunesse vous avez dû sûrement placer votre argent à rente viagere, et surtout en tontine, comme faisoit la moitié de Paris. C'étoit une chose bien ingénieusement imaginée que cette espece de lotterie, où l'on jouoit à la vie et à la mort, et ces accroissemens qui déscendoint sur les têtes chauves! Vous devez avoir de bonnes rentes. On renonçoit à pere, mere, freres, soeur, cousins, amis, pour doupler son revenu. On faisoit le roi son héritier, et l'on s'endormoit ensuite dans une oisiveté profonde, en ne vivant que pour soi. — Ah! de quoi me parlez-vous? Ces tristes édits qui acheverent de nous corrompre, et qui trancherent des noeuds jusqu'alors respectés; ce rafinement barbare qui consacra publiquement l'égoïsme, qui isola les citoyens, qui fit de chacun d'eux un être mort et solitaire, n'a fait de que m'arracher des larmes sur le sort de l'Etat. Je voyois les fortunes particulieres fondre, se dissoudre; et la masse de l'o-

pulence s'enfler de leurs débris. Mais je souffrois encore plus du coup fatal porté aux moeurs. Plus de liens entre les coeurs qui devoient s'aimer. On avoit armé l'intérêt d'un glaive plus tranchant, l'intérêt déja si redoutable par lui-même! L'autorité souveraine avoit soumis les barrieres qu'il n'auroit jamais osé renverser par lui-même. — Bon vieillard, reprit mon guide; vous avez bien fait de dormir, car vous eussiez vu les rentiers et l'Etat punis de leur mutuelle imprudence. Depuis, la politique, plus éclairée n'a point fait de pareilles bévues; elle unit, enrichit les citoyens, au lieu de les ruiner.

CHAPITRE XLI.

L'Avant-Soupé.

Le soleil baissoit: mon guide me sollicita d'entrer dans la maison d'un de ses amis où il devoit souper. Je ne me fis pas prier. Je n'avois pas encore vu l'intérieur des maisons, et selon moi, c'est ce qu'il y a de plus intéressant dans une ville. Lorsque je lis l'histoire, je saute bien des pages, mais je cherche toujours très curieusement les détails de la vie domestique quand je les tiens une fois, je n'ai pas besoin de savoir le reste; je le devine.

D'abord,

D' abord, je ne trouvois plus de ces petits appartemens qui ſemblent des loges de fous, dont les murailles ont à peine ſix pouces d' épaiſſeur, et où on eſt gélé l' hiver et brûlé l' été. C' étoient de grandes ſalles vaſtes, ſonnores, où l' on pouvoit ſe promener; et les toîts munis d' une bonne charpente défioient les traits piquans de la froidure et les rayons du ſoleil: les maiſons, enfin, ne vieilliſſoient plus avec ceux qui les avoient fait bâtir.

J' entrai dans le ſallon, et je diſtinguai à l' inſtant le maître du logis. Il vint à moi ſans grimace et ſans fadeur [1]). Sa femme, ſes enfans avoient en ſa préſence une contenance libre, mais reſpectueuſe; et le *Monſieur*, où le fils de la maiſon, ne commença point par perſiffler ſon pere pour me donner un échantillon de ſon eſprit: ſa mére

1) Que notre politeſſe eſt fauſſe et minutieuſe! que celle dont ſe parent les grands eſt odieuſe et inſultante! C' eſt un masque plus hideux que le viſage le plus difforme. Toutes ces révérences, ces affectations, ces geſtes outrés ſont inſupportables à l' homme vrai. La brillante fauſſeté de nos manières eſt plus déteſtable que la groſſiéreté des hommes les plus ruſtiques n' eſt rebutante.

re et même sa grand'mere n'auroient point applaudi à des telles gentillesses [2]).

Ses sœurs n'étoient point maniérées ni muettes; elles saluèrent avec grace, et se remirent à leurs occupations, l'oreille au guet; elles ne regardoient point en dessous les moindres gestes que je faisois: mon grand âge et ma voix cassée ne les firent pas même sourire. On ne me fit point de ces vaines simagrées, qui sont le contraire de la vraie politesse.

L'appartement de compagnie ne brilloit pas de vingt colifichets fragiles [3]) ou de mauvais goût: point de vernis, point de porcelaines, point de magots, point des tristes dorures. En récompense, une tapisserie riante et amie de l'oeil, une propreté singulière, quelques estampes achevées, composoient un sallon dont le ton de couleur étoit très gai.

On

2) Il est un libertinage d'esprit plus dangereux qui celui des sens: c'est aujourd'hui le principal vice qui infecte la jeunesse de la capitale.

3) Quel misérable luxe que celui des porcelaines. Un chat, d'un coup de patte, peut faire un dégât pire que le ravage de vingt arpens de terre.

On lia la converſation, mais perſonne ne fit aſſaut d'idées 4). Le maudit eſprit,

4) La converſation anime le choc des idées, leur donne un jeu nouveau, developpe les tréſors de l'entendement, et c'eſt un des plus grands plaiſirs de la vie: c'eſt auſſi celui que je goûte le plus vivement. Mais dans le monde, j'ai remarqué que la converſation, au lieu de fortifier l'ame, de la nourrir, de l'élever, l'affoiblit, l'énerve. On a tout mis en problême. L'eſprit, dont on abuſe, détruit presque l'évidence des choſes. On rencontre des panegyriſtes, des plus énormes abus. On juſtifie tout. On épouſe à ſon inſçu mille idées puériles et étrangeres. On dénature ſon ame par le frottement des opinions diverſes. Il y a, je ne ſais quel poiſon qui s'inſinue, qui monte à la tête, qui offuſque vos idées primitives, qui ſont ordinairement les plus ſaines. L'avare, l'ambitieux, le libertin, ont une logique ſi ingénieuſe, que vous les haïſſez quelquefois moins après les avoir entendus: chacun prouve, pour ainſi dire, qu'il n'a pas tort. Il faut vîte ſe renfermer dans la ſolitude pour reprendre une haleine vigoureuſe contre le vice. Le monde vous familiariſe avec des défauts qu'il préconiſe; Il vous gliſſe ſon eſprit illuſoire. En frequentant trop les hommes, on devient moins homme, on reçoit d'eux un jour qui égare. C'eſt en fermant ſa porte qu'on ſe retrouve, qu'on aperçoit le jour pur

de

ce fléau de mon siècle, ne donnoit pas des couleurs mensongéres à ce qui étoit si simple de sa nature. L'un ne prit pas justement le contrepied de ce que soutenoit l'autre, le tout pour briller et satisfaire un amour propre babillard [5]). Ceux qui parloient, avoient des principes, et dans le même quart d'heure ne se dementoient pas vingt fois. L'esprit de cette assemblée ne voltigeoit pas comme l'oiseau sur la branche; et, sans être diffus et pésant, il ne passoit pas sans aucune transition et sur le même ton des couches d'une princesse à l'histoire d'un noyé.

Les jeunes gens n'affectoient point des manières enfantines, un langage traînant ou étourdi, un air froidement supérieur. Ils ne se jettoient point sur des sieges, renversés, la tête haute et le regard insolent ou ironique [6]). Je n'entendis aucun propos li-

---

de la verité, qui ne luit point parmi la foule et la multitude.

5) Les arrêts de la pareſſe ſont auſſi injuſtes que ceux de la vanité.

6) Un joli homme en France doit être mince, fluet, et n'avoir pas douce onces de chair ſur les os; Il doit avoir auſſi une poitrine foible,

licentieux; on ne declamoit pas triſtement, longuement, péſamment, contre ces vérités conſolantes qui ſont l'appui et le charme des ames ſenſibles [7]). Les femmes n'avoient plus ce ton tour-à-tour impératif et langoureux. Décentes, réſervées, modeſtes, occupées d'un travail leger et commode, l'oiſeveté n'étoit pas en recommandation parmi elles: Elles ne coupoient pas la journée par la moitié pour ne rien faire le ſoir. Je fus extrémement ſatisfait d'elles, car elles ne m'offrirent point un jeu de cartes: cet inſipide amuſement, inventé pour occuper un monarque imbécile, et conſtamment cher à la troupe nombreuſe des ſots qui, avec ſon ſecours, cachent leur profonde inſuffiſance, avoit diſparu de chez un peuple qui ſavoit trop embellir les inſtans de la vie pour tuer le tems d'une manière auſſi triſte, auſſi faſtidieuſe. Je ne vis point de ces tables vertes qui ſont une

ble, une ſanté équivoque. Un homme fort et bien nourri paroît hideux. Il n'apartient qu'aux Suiſſes et aux cochers d'avoir une haute ſtature et une radieuſe ſanté.

7) Le Pyrrhoniſme ſuppoſe quelquefois plus de préjugés qu'un penchant naturel à recevoir les apparences de la vérité.

arène où l'on s'égorge impitoyablement. L'avarice ne venoit pas fatiguer ces honnêtes citoyens jusques dans les momens consacrés au loisir. Ils ne se faisoient pas un tourment de ce qui ne doit être qu'un simple delassement [8]). S'ils jouoient, c'étoit aux dames, aux échecs, à ces jeux antiques et profonds, qui offrent à la pensée une foule de combinaisons infinies et variées: Ils avoient encore d'autres jeux qu'on pouvoit appeller des recréations mathématiques, avec lesquels les enfans mêmes étoient familiarisés.

Je m'aperçus que chacun suivoit son goût, sans que personne n'y prêtât trop d'attention. Point de ces espions femmelles qui se vengent par l'épiloguerie de la mauvaise hu-

8) Je redoute l'approche de l'hiver, non à cause de l'aprêté de la saison, mais parcequ'il ramène la triste fureur du jeu. Cette saison est la plus fatale aux moeurs, et la plus insuportable au philosophe. C'est alors que naissent ces bruyantes et insipides assemblées où toutes les passions futiles exercent leur ridicule empire. Le goût de la frivolité dicte les arrêts de la mode. Tous les hommes, metamorphosés en esclaves efféminés, sont subordonnés aux caprices des femmes, sans avoir pour elles ni passion ni estime.

humeur qui les ronge, et qu'elles doivent tant à leur laideur, qu'à leur propre sottise. L'un converſoit, celui-ci deployoit des eſtampes, examinoit des tableaux, tel autre liſoit dans un coin. On ne formoit point un cercle pour ſe communiquer un bâillement qui paſſoit à la ronde, dans la ſalle voiſine on entendoit un concert. C'étoient des flûtes douces mariées au ſon de la voix. L'aigre clavecin, le monotone violon le cédoit à l'organe enchanteur d'une belle femme. Quel inſtrument a plus de pouvoir ſur les coeurs! Cependant *l'harmonica* perfectionnée ſembloit le lui diſputer. Elle donnoit les ſons les plus pleins, les plus purs, les plus mélodieux qui puiſſent flatter l'oreille. C'étoit une muſique raviſſante et céleſte, qui ne reſſembloit en rien au charivari de nos opéras, où l'homme de goût, où l'homme ſenſible cherche la conſonnance de l'unité, et ne la rencontre jamais.

J'étois enchanté. On ne demeuroit pas continuellement aſſis, cloués en la même poſture dans des fauteuils, et toujours obligés de ſoutenir une converſation éternelle ſur des riens pour leſquels on ſe livroit

de graves disputes [9]). Les personnages les plus physiques qui soient au monde, les femmes ne métaphysiquoient pas à tout propos; et si elles parloient de vers, de tragédies, d'auteurs, c'étoit en avouant que les arts qui tiennent au génie (quel que soit leur esprit) sont fort au dessus d'elles [10]).

On me pria de passer dans un sallon voisin pour y souper. Tout étonné je regardai à la pendule: il n'étoit que sept heures. Venez, me dit le maître de la maison en me prenant par la main, nous ne passons pas les nuits à la lueur échauffante des bougies. Nous trouvons le soleil si beau, que chacun de nous se fait un plaisir de la voir dardant ses premiers feux sur l'horison. Nous ne nous couchons pas l'éstomac chargé, afin d'avoir un sommeil laborieux, coupé de rêves bizarres.

Nous

---

9) Dans les conversations ordinaires on éprouve deux sortes d'accidens également fâcheux; n'avoir rien à dire et être forcé de parler, ou avoir encore quelque chose à dire quand la conversation est finie.

10) Les femmes ne pensent jamais fortement que d'après les leçons d'un amant favorisé; et que d'hommes qui sont femmes!

Nous veillons sur notre santé, parce que la gaieté de l'ame en dépend [11]). Pour se lever matin, il faut se coucher de bonne heure; et de plus, nous aimons les songes légers et gracieux [12]).

Il se fit un moment de silence. Le père de famille bénit les mets qui couvroient la table. Cette coutume auguste et sainte s'étoit renouvellée, et je la crois importante, parce qu'elle rappelle sans cesse la reconnoissance que nous devons au Dieu qui

---

11) La santé est au bonheur ce que la rosée est aux fruits de la terre.

12) Heureux celui qui sait goûter le sentiment de la santé, cette paisible assiette du corps; cet équilibre, ce mêlange parfait des humeurs, cette heureuse disposition des organes qui entretient leur force et leur souplesse. Cette santé entière, complette, est une grande volupté. Elle n'est pas sensuelle, d'accord: Mais comme elle surpasse seule toutes les autres voluptés! Elle donne à l'ame ce contentement, ce calme intime et delectable qui fait chérir l'existence, admirer le spectacle de la nature, et rendre graces à l'auteur de la vie! N'être point malade, cela seul est un doux plaisir! J'appellerois volontiers philosophe, celui qui, connoissant les dangers des excès et les avantages de la moderation, sauroit réfréner ses appétits et jouir sans douleur: ô quel secret!

qui fait croître les légumes. Je songeois plus à examiner la table qu'à manger. Je ne parlerai point de l'éclat et de la propreté: Les domestiques étoient au bout de la table et mangeoient avec leurs maîtres: Ils les en aimoient davantage; ils recevoient en leur société des leçons d'honnêteté qui fructifioient dans leur coeur; ils s'instruisoient des bonnes choses qu'on disoit; aussi n'étoient-ils pas insolens et grossiers, parce qu'ils n'étoient plus avilis. La liberté, la gaieté, une familiarité décente dilatoit les ames et embellissoit le front de chaque convive. Chacun se servoit et avoit sa portion vis-à-vis de soi. On ne gênoit point son compagnon; on ne convoitoit point inutilement un plat éloigné. Celui-là eut passé pour gourmand qui auroit été au-de là de sa portion: elle étoit suffisante. Plusieurs personnes mangent extrêmement, plutôt par pure habitude que par un besoin réel [13]). On avoit su prévenir ce défaut sans recourir à une loi somptuaire.

Tous

13) L'anatomie démontre que les organes de nos plaisirs sont tous parsemés de petites éminences pyramidales: moins elles sont émoussées par l'usage fréquent des sensations, plus

Tous les mets dont je goûtois n'avoient presque point d'assaisonnement, et je n'en fus pas fâché; je leur reconnus une saveur, un sel qui étoit celui qne leur donna la natu-

---

plus elles sont sensibles, élastiques, promptes à se reparer. La nature, mère attentive et tendre, les a construites de façon qu'elles conservent encore de leur ressort dans un âge avancé, lorsqu'on n'a pas détruit cette finesse requise, ce doux velouté qui les accompagne. Il ne tiendroit donc qu'à l'homme de se ménager des plaisirs pour tous les âges. Mais que fait l'intempérant? Il dénature cette organisation précieuse; il flétrit ce tact délicieux, il le rend obtus et dur: d'être presque céleste et devoué à des voluptés qui n'appartiennent qu'à lui, il se rabaisse au rang d'automate douloureux. Eh! quel animal, en fait de jouissances, a été plus favorisé que l'homme? Quel autre que lui admire le firmament et tout grand spectacle, distingue le coloris et la forme agréable des corps, sent les fleurs, respire les parfums, connoit les différentes inflexions de la voix, s'émeut au son de la musique, est profondément touché des moindres nuances de la poésie, de l'éloquence, de la peinture, suit les calculs de l'algèbre et s'enfonce délicieusement dans les profondeurs de la géométrie, etc.? Celui qui a dit que l'homme est un abrégé de l'univers, a dit une grande et belle chose. L'homme paroit lié à tout ce qui existe.

nature, et qui me parut delicieux: Je ne trouvai point de ces alimens rafinés qui ont paſſé par les mains de pluſieurs teinturiers; de ces ragoûts, de ces jus, de ces coulis, de ces ſucs échauffans qui, raréfiés dans de petits plats fort couteux, hâtoient la deſtruction de l'éſpèce animale, en même tems qu'ils brûloient les entrailles humaines. Ce peuple n'étoit pas un peuple carnaſſier, qui ſe ruinoit pour la table et devoroit plus que la magnificence de la nature ne pouvoit produire avec toutes ſes facultés génératives. Si tout luxe étoit odieux, celui de la table paroiſſoit un crime revoltant: car ſi un riche abuſant de ſon opulence [14]) gaſpille les biens mourriciers de la terre, il faut néceſſairement que le pauvre les achète chèrement et, de plus, ſe retranche un repas.

Les légumes, les fruits étoient tous de la ſaiſon, et l'on avoit perdu le ſecret de faire croître dans le coeur de l'hiver des céríſes déteſtables. On n'étoit pas jaloux des primeurs, on laiſſoit faire la nature: le palais en étoit plus flatté et l'eſtomac s'en trou-

14) Le mal-honnête homme eſt à coup ſûr celui qu'on qualifie d'honnête homme dans le grand monde.

trouvoit mieux. On servit au dessert des fruits excellens et l'on but d'un vin vieux: mais point de ces liqueurs colorées, destillées à l'ésprit de vin et si à la mode dans mon siecle. Elles étoient aussi sévèrement défendues que l'arsénic. On avoit decouvert qu'il n'y avoit point de sensualité à se procurer une mort lente et cruelle.

Le maître de la maison me dit en souriant: „avouez que voilà un dessert bien mesquin. Vous ne voyés ni arbres, in châteaux, ni moulins à vent, ni figures en sucre [15]). Cette extravagance prodigue, qui ne produisoient même aucune sorte de volupté, étoit jadis celle de grands enfans tombés en démence. Vos magistrats, qui devoient donner du moins l'exemple de la frugalité et ne point autoriser par leur consen-

15) O France! ô ma patrie! veux-tu connoître quelle est aujourdhui ta véritable gloire, l'avantage réel que tu as sur les autres nations? Ecoute: Tu excelles dans ton industrie pour les modes; Elles sont adoptées jusqu'aux extremités du nord dans toutes les cours d'Allemagne dans l'interieur même du Sérail, enfin dans les quatre parties du monde: tes cuisiniers, tes confiseurs sont les premiers de l'univers, et tes danseurs donnent le ton à toute l'Europe.

ſentement un luxe inſolent et petit; vos Magiſtrats, dit-on, à la rentrée de chaque Parlement, s'extaſioient en peres du peuple à voir ſur une table des marmouſets de ſucre: et jugez de l'émulation des autres états à l'emporter encore ſur des gens de robe." — „Vous n'y êtes pas, lui répondis-je: admirez votre ſavante induſtrie; on a exécuté, de mon tems, ſur une table, large de dix pieds, un opéra avec toutes ſes machines, décorations, acteurs, danſeurs, orcheſtre; tout étoit de ſucre, et les changemens ſe ſont exécutés comme ſur le théâtre du palais royal. Pendant ce tems tout un peuple aſſiégeoit la porte, pour avoir le rare bonheur de jetter un rapide coup d'oeil ſur ce ſuperbe deſſert dont il payoit aſſurément tous les fraix. Le peuple admiroit la magnificence des princes, et ſe croyoit très-petit devant eux. . ." Chacun ſe prit à rire. On ſe leva de table avec gaieté: on rendit graces à Dieu, et perſonne n'eut de vapeurs ni d'indigeſtion.

CHA-

CHAPITRE XLII.

Les Gazettes.

Rentré dans le premier ſallon, je vis ſur la table de larges feuilles de papier, deux fois plus longues que les gazettes angloiſes. Je me jettai précipitamment ſur ces feuilles imprimées. Je reconnus qu'elles portoient pour titre: Nouvelles publiques et particulieres. Comme à chaque page rien n'égaloit ma ſurpriſe et mon étonnement, tout décidé que j'étois à ne plus m'étonner, je vais tranſcrire les articles qui m'ont le plus frappé, ſelon que ma mémoire pourra toutefois me les repréſenter.

De Pekin le...

On a donné devant l'Empereur la première repréſentation de *Cinna*, tragédie françoiſe. La clémence d'Auguſte, la beauté, la fierté des caractères, ont fait une grande impreſſion ſur toute l'Aſſemblée.

Oh! dis-je à mon voiſin: Voilà un gazetier bien impudent, bien menteur! Liſez... Mais, me répondit-il avec ſang froid, rien n'eſt plus certain. J'ai bien vu jouer à Pekin *l'Orphelin de la Chine*. Apprenez

que je ſuis Mandarin et que j'aime les lettres, autant que la juſtice. J'ai traverſé le Canal Royal [1]). Je ſuis arrivé ici en près de quatre mois ; encore me ſuis je amuſé en route. J'étois curieux de voir ce fameux Paris dont on parloit tant, afin de m'inſtruire de mille choſes qu'il faut abſolument voir ſur les lieux pour les bien apprécier. La langue françoiſe eſt commune à Pekin depuis deux cens ans, et à mon retour j'emporterai pluſieurs bons livres que je traduirai. — Monſieur le Mandarin! Vous n'avez donc plus votre langue hiéroglyphique, et vous avez abrogé

1) Le canal Royal coupe la Chine du midi au ſeptention dans un eſpace de ſix cens lieues. Il ſe joint à des lacs, à des rivières etc. cet Empire eſt rempli de ces canaux utiles, dont pluſieurs ont dix lieues en droite ligne: ils ſervent à l'approviſionnement de la plupart des villes et bourgs. Les ponts ont une hardieſſe et une magnificence ſupérieures à tout ce que l'Europe offre de merveilleux en ce genre. Et nous, petits, foibles et meſquins dans tous nos monumens publics, nous n'employons notre induſtrie, nos inſtrumens et nos rares connoiſſances, qu'à orner des choſes de pure vanité et à dreſſer de magnifiques bagatelles. Presque tous les chef-d'oeuvres de nos arts ne ſont que des jouets d'enfans.

gé cette loi singulière qui defendoit à chacun de vous de mettre le pied hors de l'Empire? — Il a bien fallu changer notre langue et adopter des caractères plus semples, dèsque nous avons voulu faire connoissance avec vous. Cela n'étoit pas plus difficile que d'aprendre l'Algèbre et les Mathématiques. Notre Empereur à cassé cette loi antique, parce qu'il a jugé fort raisonnablement que vous ne ressembliez pas tous à ces Prêtres que nous avions nommés des *Demi-Diables*, à cause qu'ils vouloient allumer jusques parmi nous le flambeau de leur discorde. Si l'époque m'est présente, une connoissance plus étroite et plus intime s'est faite à l'occasion de plusieurs planches de cuivre que vous avez gravées. Cet art étoit nouveau pour nous, et il fut singuliérement admiré. Depuis nous vous avons presque égalés. — Ah! j'y suis. Les dessins de ces planches répréfentoient des batailles? ils nous furent envoyés par cet Empereur-Poëte auquel Voltaire adressa nne jolie épitre; et notre Roi ayant chargé de leur exécution ses meilleurs artristes, en a fait présent au Roi *charmant de la Chine.* — Justement: eh bien: depuis ce temps la communication

s'eſt établie, et de proche en proche les ſciences ont volé d'un pays à un autre, comme des lettres de change. Les opinions d'un ſeul homme ſont devenues celles de l'univers. C'eſt l'Imprimerie, cette auguſte invention, qui a propagé la lumière. Les tyrans de la raiſon humaine, avec leurs cent bras, n'ont pû arrêter ſon cours invincible. Rien n'a été plus rapide que cette commotion ſalutaire, donnée au monde moral par le ſoleil des arts: il a tout inondé d'un éclat vif, pur et durable.

Le Bâton ne règne plus à la Chine; et les Mandarins ne ſont plus des eſpeces de préfets de college. Le petit peuple n'eſt plus lâche et fripon, parce qu'on a tout fait pour lui élever l'ame: de honteux châtimens ne le courbent plus dans l'aviliſſement; il a reçu des notions d'honneur. Nous vénérons toujours Confutzée, presque contemporain de votre Socrate; qui, comme lui, ne ſubtiliſa pas ſur le Principe des Etres, mais ſe contenta de publier que rien ne lui eſt caché, et qu'il punira le vice, comme il recompenſera la vertu: Notre Confutzée eut même un avantage ſur le Sage de la Grèce. Il n'abattit point avec audace ces prejugés religieux qui, faute d'ap-

d'appuis plus nobles, ſervent de baſe à la morale des peuples. Il attendit patiemment que, ſans bruit et ſans effort, la vérité ſe fît jour par elle-même. Enfin, c'eſt lui qui a prouvé qu'un Monarque devoit neceſſairement être un Philoſophe pour bien régir ſes Etats. Notre Empereur conduit toujours la charrue, mais ce n'eſt point une vaine cérémonie ou un acte d'oſtentation puérile...

Combattu par le deſir de lire et d'écouter tout à la fois, je prêtois l'oreille d'un côté, et mon oeil, non moins avide, parcouroit de l'autre les pages de cette étonnante Gazette. Mon ame étoit comme partagée en deux fonctions contraires... Voici ce que je liſois.

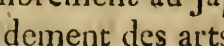
* *

De Jedo, Capitale du Japon le...

Le deſcendant du grand Taïco qui a fait du Daïri une idole impuiſſante et reverée, vient de faire traduire *l'Eſprit des Loix*, et le *Traité des delits et des peines!*

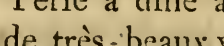
On a promené dans toutes les rues le vénérable Amida, mais perſonne ne s'eſt fait écraſer ſous les roues de ſon char.

On entre librement au Japon, et chacun y profite avidement des arts étrangers. Le ſuicide n'eſt plus une vertu parmi ce peuple; il a remarqué que c'étoit l'ouvrage du déſeſpoir ou d'une inſenſibilité folle et coupable.



De Perſe, le...

Le Roi de Perſe a dîné avec ſes frères, leſquels ont de très-beaux yeux. Ils l'aident dans le gouvernement de l'Empire. Leur principale fonction eſt de lui lire les dépêches. Les livres ſacrés de Zoroaſtre et le Sadder ſont toujours lus et reſpectés; mais il n'eſt plus queſtion ni d'Omar ni d'Ali.



Du Mexique.

De la ville de Mexico, le. . . .

Cette ville acheve de reprendre ſon ancienne ſplendeur ſous l'Auguſte domination des Princes deſcendans du Fameux Montézume. Notre Empereur, à ſon avènement au trône, a fait reconſtruire le palais, tel qu'il étoit du temps de ſes pères. Les Indiens ne vont plus ſans linge et nuds pieds

pieds. On a dreſſé au milieu de la principale place une Statue de Gatimotzin étendu ſur des charbons ardens; au bas ſont écrits ces mots: *Et moi, ſuis-je ſur un lit de roſes!*

„Expliquez-moi ceci, dis-je au Mandarin. Comment! eſt-il defendu de nommer cet Empire la Nouvelle Eſpagne? Le Mandarin me répondit:

Lorsque le vengeur du Nouveau Monde eût chaſſé les tyrans, (Mahomet et Céſar fondus enſemble n'auroient point encore approché de cet homme étonnant.) Ce vengeur formidable ſe contenta d'être Législateur. Il dépoſa le glaive pour montrer aux nations le code ſacré des loix. Vous n'avez point l'idée d'un pareil génie. Sa voix éloquente ſembloit celle d'un Dieu, deſcendu ſur la terre, L'Amérique fut partagée en deux Empires. L'Empereur de l'Amérique ſeptentrionale réunit le Mexique, le Canada, les Antilles, la Jamaïque, St. Domingue. L'Empereur de l'Amérique Meridoionale eut le Perou, le Paraguay, le Chili, la terre Magellanique, le Pays des Amazones. Mais chacun de ces Royaumes eut un Monarque particulier, ſoumis lui-même à une loi générale; à

peu près comme de votre tems on voyoit le floriſſant Empire d'Allemagne diviſé en pluſieurs ſouverainetés, qui toute fois ne faiſoient qu un corps ſous un ſeul chef.

Ainſi le ſang de Montézume, longtems obſcur et caché, eſt remonté ſur le trône. Tous ces monarques ſont des rois patriotes, qui n'ont pour objet que de maintenir la liberté publique. Ce grand homme, ce fameux Légiſlateur, ce Negre en qui la nature epuiſa ſon génie, leur a ſoufflé à tous ſon ame grande et vertueuſe. Ces vaſtes Etats repoſent et fructifient dans une concorde parfaite, ouvrage tardif, mais infaillible de la raiſon. Les fureurs de l'ancien Monde, ces guerres puériles et cruelles, l'inutilité de tant de ſang répandu, la honte de l'avoir verſé, enfin, les ſottiſes des ambitieux pleinement démontrées, ont ſuffiſamment inſtruit le nouveau continent à faire de la paix l'auguſte Dieu de leurs contrées. Aujourdhui la guerre déshonoreroit un Etat comme le vol déshonore un particulier..... Je continuois d'écouter et de lire...

Du Paraguay.

De la ville de l'Assomption, le. . .

On a donné une grande fête en mémoire de l'abolition de l'esclavage honteux où étoit reduit la nation sous l'Empire despotique des Jesuites; et depuis six siecles l'on regarde comme un bienfait de la Providence d'avoir détruit ces loups-renards dans leur dernier asyle. Mais en même tems la nation qui n'est point ingrate, avoue qu'elle a été arrachée à la misere, formée à l'agriculture et aux arts par ces mêmes Jesuites. Heureux s'ils se fussent bornés à nous instruire et à nous donner les loix saintes de la morale!

De Philadelphie, Capitale de Pensilvanie.

Ce coin de la terre, où l'humanité, la foi, la liberté, la concorde, l'égalité se sont réfugiées depuis huit cent années, est couvert des cités les plus belles, les plus florissantes La vertu a fait ici plus que le courage n'a opéré chez les autres peu-

ples; et ces généreux Quakers [2]) les plus vertueux des hommes, en offrant au monde le spectacle d'un peuple de freres, ont servi de modèle aux coeurs qu'ils ont attendris. On sait qu'ils sont en possession depuis leur origine de donner à l'univers mille exemples de générosité et de bienfaisance. On sait qu'ils furent les premiers qui refusèrent de verser le sang des hommes et qui ayent regardé la guerre comme une extravagance imbécile et barbare. Ce sont eux qui ont detrompé les nations, victimes misérables des débats de leurs rois. On publiera incessamment ce recueil annuel où sont consignées les vertus pratiques

2) Comment les Princes du Nord refuseroient-ils de se couvrir d'une gloire immortelle en abolissant dans leurs contrées l'esclavage, en rendant au cultivateur du moins sa liberté personnelle? Comment n'entendent-ils pas le cri de l'humanité qui les invite à cet acte glorieux de bienfaisance? Et de quel droit retiendroient-ils dans une servitude odieuse et contraire à leurs vrais interêts, la partie la plus laborieuse de leurs sujets, lorsqu'ils ont devant les yeux l'exemple de ces Quakers qui ont donné la liberté à tous leurs esclaves Negres? Comment ne sentent-ils pas que leurs sujets seront plus fidèles, en étant plus libres, et qu'ils doivent cesser d'être esclaves pour devenir des hommes?

ques qui mettent à leurs loix le ſceau de la perfection.

De Maroc, le. . . .

On a decouvert une comète qui s'avance vers le ſoleil. C'eſt la trois cent cinquante-unieme qu'on obſerve depuis que cet obſervatoire eſt fondé. Les obſervations faites dans l'intérieur de l'Afrique correſpondent parfaitement aux nôtres.

On a puni de mort un habitant qui avoit frappé un François, conformément à l'ordonnance du Souverain, qui veut que tout étranger ſoit régardé comme un frere qui vient viſiter ſes meilleurs amis.

De Siam, le. . .

Notre narigation fait les plus étonnans progrès. On a lancé en mer ſix vaiſſeaux à trois ponts: ils ſont deſtinés pour des courſes lointaines.

Notre Roi ſe fait voir à tous ceux qui deſirent enviſager ſon auguſte phyſionomie : Il n'eſt point de monarque plus affable, ſurtout lorsqu'il ſe rend à la pagode du grand Sommona-codom.

L'Elé-

L'Eléphant blanc eſt à la ménagerie, et n'eſt plus qu'un objet de curioſité, parce qu'il eſt parfaitement dreſſé au manège.

⁂ ⁂

De la côte de Malabar, le. . . .

La veuve de ***, belle, jeune et dans tout l'éclat de ſon âge, a pleuré ſincèrement la mort de ſon mari qu'on a brûlé tout ſeul; et après avoir porté le deuil encore plus dans le coeur que ſur ſes habits, elle s'eſt remariée à un jeune homme qu'elle a aimé tout auſſi tendrement. Ce nouveau lien la rend plus chère et plus reſpectable à ſes concitoyens.

⁂ ⁂

De la terre Magellanique, le. . . .

Les vingt Isles fortunées qui vivoient ſans ſe connoître dans toute l'innocence, et le bonheur du premier âge, viennent de ſe réunir. Elles forment maintenaut une aſſociation vraiment fraternelle et réciproquement utile.

⁂ ⁂

De la Terre de Papous, [3] *le. . .*

En avançant dans cette cinquieme partie du

3) La Terre de Papous eſt ſituée à 4000 lieues de Paris.

du monde, les decouvertes de jour en jour deviennent plus vaſtes, plus intereſſantes: On eſt ſurpris à chaque pas de ſa richeſſe, de ſa fertilité, des peuples nombreux qui y vivent en paix. Ils peuvent dédaigner nos arts. Le moral y eſt encore plus étonnant que le phyſique. Le ſoleil, en éclairant ces terres immenſes, plus grandes que l'Aſie et l'Afrique, n'y apperçoit pas un ſeul infortuné; tandisque notre Europe, ſi petite, ſi chétive, et toujours diviſée, a presque durci ſon ſol d'oſſemens humains.

De l'Isle de Taïti, dans la Mer du Sud, le...

Lorsque Mr. de Bougainville decouvrit cette Isle Fortunée, où regnoient les moeurs de l'âge d'or, il ne manqua pas de prendre poſſeſſion de cette Isle au nom de ſon maître. Il s'embarqua enſuite et ramena un Taïtien, qui en 1770. fixa pendant huit jours la curioſité de Paris. On ne ſavoit pas alors qu'un François, émû de la beauté du climat, de la candeur de ſes habitans, et plus encore des malheurs qui attendoient ce peuple innocent, s'étoit caché pendant que ſes camarades s'embarquoient. A peine

les

les vaisseaux furent-ils éloignés qu'il se présenta à la nation; il l'assembla dans une vaste plaine et lui tint ce langage.

„C'est parmi vous que je veux rester pour „pour mon bonheur et le vôtre. Recevez-moi „comme un de vos freres. Vous allez voir que „je le suis, car je prétends vous sauver du plus „affreux desastre O peuple heureux, qui vi- „vez dans la simplicité de la nature. Savez- „vous quels malheurs vous menacent? Ces étrangers si polis que vous avez reçus, que vous avez comblés de présens et de caresses, que je trahis en ce moment, si c'est les trahir que de prévenir la ruine d'un peuple vertueux; ces étrangers mes compatriotes, vont bientôt revenir et améneront avec eux tous les fléaux qui affligent les autres contrées. Ils vous feront connoître des poissons et des maux que vous ignorez. Ils vous aporteront des fers, et dans leur cruel raisonnement ils voudront vous prouver encore, que c'est pour votre plus grand bien. Voyez cette pyramide élevée, elle atteste déja que cette terre est dans leur dependance, comme marquée dans l'empire d'un souverain que vous me connoissez pas même de nom. Vous êtes tous designés pour recevoir des loix nouvelles. On fouillera votre sol; on

dépo-

dépouillera vos arbres fruitiers, on saisira vos personnes. Cette égalité precieuse qui regne parmi vous, sera détruite. Peut-être le sang humain arrosera ces fleurs qui se courbent sous le poids de vos innocentes caresses. L'Amour est le dieu de cette Isle. Elle est consacrée, pour ainsi dire, à son culte. La haine et la vengeance prendront sa place. Vous ignorez jusqu'à l'usage des armes; on vous apprendra ce que c'est que la guerre, le meurtre et l'esclavage ...

A ces morts ce peuple pâlit et demeura consterné. C'est ainsi qu'une troupe d'enfans, qu'on interrompt dans leurs aimables jeux, palpitent d'effroi, lorsqu'une voix sevére leur annonce la fin du monde et fait entrer dans leur jeune cerveau l'idée des calamités qu'ils ne soupçonnoient pas.

L'orateur reprit: "Peuples, que j'aime et qui m'avez attendri! Il est un moyen de vous conserver heureux et libre. Que tout étranger qui debarquera sur cette rive fortunée soit immolé au bonheur du pays. L'arrêt est cruel: Mais l'amour de vos enfans et de votre postérité doit vous faire chérir cette barbarie. Vous frémiriez bien plus si je vous annonçois les horreurs que les Européens ont exercées contre des peuples qui, comme vous, avoient la foiblesse

et

et l'innocence pour partage. Garantissez-vous de l'air contagieux qui sort de leur bouche. Tout, jusqu'à leur sourire, est le signal des infortunes dont ils meditent de vous accabler."

Les chefs de la nation s'assemblérent et d'une voix unanime decernérent l'autorité à ce François qui se rendoit le bienfaiteur de toute la nation, en la préservant des plus horribles calamités. La loi de mort contre tout étrange, fut portée et éxécutée avec une rigueur vertueuse et patriotique, comme elle fut éxécutée jadis dans la Tauride, peut-être chez un peuple, selon les apparences, aussi innocent, mais jaloux de rompre toute communication avec des peuples ingenieux, mais en même tems tyranniques et cruels.

On apprend que cette loi vient d'être abolie, parce que plusieurs expériences réitérées ont prouvé que l'Europe n'est plus l'ennemie des quatre autres parties du monde; qu'elle n'attente point à la liberté paisible des nations qui sont loin d'elle; qu'elle n'est plus jalouse à l'excès du despotisme honteux de ses souverains; qu'elle ambitionne des amis, et non des esclaves; que ses vaisseaux vont chercher des exemples de

moeurs

moeurs ſimples et vraies, et non de viles richeſſes, &c. &c. &c.

De Petersbourg, le . . .

Le plus beau de tous les titres eſt celui de Législateur. Un Souverain eſt preſque un Dieu pour une nation lorsqu'il lui donne des loix ſages et conſtantes. On répéte encore avec tranſport le nom de l'Auguſte Catherine II: On ne s'entretient plus de ſes conquêtes et de ſes triomphes; on parle de ſes Loix. Son ambition fut de diſſiper les ténébres de l'ignorance, de ſubſtituer à des contumes barbares des loix dictées par l'humanité. Plus heureuſe, plus grande que Pierre le Grand, parcequ'elle s'appliqua, malgré tant d'exemples contraires, à faire de ſon peuple un peuple heureux et floriſſant. Il le fut, malgré les orages publics et domeſtiques qui battirent ſon trône et l'ébranlerent. Son courage a ſçu raffermir une couronne que l'univers ſe plaiſoit à voir ſur ſon front. Il faut remonter dans l'antiquité la plus reculée, pour rencontrer un législateur qui ait eu autant de dignité et de profondeur. — Les fers qui chargeoient le laboureur ont

été briſés; il a levé la tête et s'eſt vu avec joie au rang des hommes. L'artiſan du luxe a ceſſé de voir ſa profeſſion plus lucrative et plus honorable. Le génie de l'humanité a dit à tout le Nord: *Hommes! Soyez libres; et ſouvenez vous, races futures, que c'eſt à une Femme que vous devez ce que vous êtes.*

Selon le dernier denombrement des habitans de toutes lds Ruſſies, le relevé monte a quarante-cinq millions d'hommes. On n'en comptoit que quatorze en 1769. Mais la ſageſſe du legislateur, ſon Code humain, le trône de ſes ſucceſſeurs ſolidement affermi, parce qu'ils furent généreux et populaires, tout a rendu la population égale à l'étendue de cet Empire, plus vaſte que celui des Romains, que celui d'Alexandre. La conſtitution du gouvernement n'eſt cependant plus militaire. Le Souverain ne ſe dit plus *Autocrate;* et l'univers, en général, eſt trop éclairé pour admettre cette forme odieuſe [4]).

De

4) Qui eût dit, il y a quatre-vingts ans, qu'on porteroit à Petersbourg nos modes, nos perruques, nos brochures, nos opéra-comiques, auroit paſſé à coup ſûr pour un extravagant.

De Varſovie, le . . .

L'Anarchie la plus abſurde, la plus outrageante aux droits de l'homme né libre, la plus accablante pour le peuple, ne trouble plus la Pologne. L'auguſte Catherine II. a jadis merveilleuſement influé ſur les affaires de ce Royaume ; et l'on ſe ſouvient avec reconnoiſſance, que c'eſt elle qui a rendu au Payſan ſa liberté perſonnelle et la propriété de ſes biens.

Le roi de Pologne eſt décédé à ſix heures du ſoir, et ſon fils eſt paiſiblement monté ſur le trône le même jour ; il a reçu a cet effet l'hommage de tous les nobles palatins.

De Conſtantinople, le . . .

Ce fut un grand bonheur pour le monde, lorſque le Turc, au XVIII ſiecle, fut chaſſé de l'Europe. Tout ami du genre humain a applaudi à la chûte de cet empire funeſte, où le monſtre du deſpotiſme étoit

gant. Il faut conſentir paiſiblement à paſſer pour fol, lorsqu'on a quelque idée qui ſurpaſſe l'horiſon des idées vulgaires. Tout en Europe tend à une revolution ſoudaine.

careſſé par d'infâmes Bachas, qui ne ſe proſternoient devant lui que pour le ſurpaſſer dans ſes épouvantables vexations. Le fils, longtems exilé, rentra dans l'héritage de ſes peres, non humilié, mais triomphant, mais robuſte et en état de le cultiver. Les uſurpateurs du trône des Conſtantins diſparurent dans la boue de leurs antiques marais; et ces barrieres que la ſuperſtition, et la tyrannie, ſon inſéparable et affreux collegue, avoient miſes aux arts et à la raiſon, depuis les rives de la Save et du Danube juſques ſur les bords de l'ancien Tanaïs, furent briſées par un peuple du Nord avec la main de fer qui les ſoutenoit. La philoſophie reparut dans ſon premier ſanctuaire; et la patrie des Themiſtocles et des Miltiades embraſſa de nouveau la ſtatue de la liberté. Elle s'éleva auſſi fiere et auſſi grande que ſous les beaux jours où elle brilloit avec tant d'éclat. Elle s'étendit dans ſon ancien domaine; et l'on ne vit plus un Sardanapale, dormant du ſommeil de la barbarie entre un Viſir et un cordeau, tandis que ſes vaſtes Etats languiſſans et dépouillés étoient plongés dans le ſommeil de la mort.

Le souffle vivifiant de la liberté les anime aujourd'hui. C'est un éſprit créateur, qui opère des prodiges inconnus aux nations eſclaves. Les Etats du grand Seigneur furent d'abord le partage de ſes voiſins; mais deux ſiecles après ils ont formé une république que le commerce rend floriſſante et formidable.

On a donné un bal masqué où étoit jadis le Sérail. On y a ſervi les vins les plus exquis et toutes ſortes de rafraichiſſemens, avec une profuſion qui ne déroboit rien à l'extrême delicateſſe. Le lendemain on a repreſenté la tragédie de *Mahomet* dans la ſalle de ſpectacle, bâtie ſur les débris de l'ancienne mosquée dite Ste. Sophie.

De Rome, [5]) *le . . .*

L'Empereur d'Italie a reçu au capitole la viſite de l'Evêque de Rome, qui lui a porté

5) Que le nom de Rome, eſt éxécrable à mon oreille! que cette ville à été funeſte à l'univers! Que depuis ſa fondation, dûe à une poignée de Brigands, elle à été fidèle à ſes premiers inſtituteurs! Où trouver une ambition

très-respectueusement les voeux qu'il addref-

---

bition plus ardente, plus profonde, plus inhumaine? Elle a étendu les chaines de l'oppression sur l'univers connu. Ni la force, ni la valeur, ni les vertus les plus héroïques n'ont préservé les nations de l'esclavage. Quel démon présidoit à ses conquêtes et précipitoit le vol de ses aigles! O funeste République! Quel monstrueux despotisme eut de si detestables effets! O Rome! que je te hais! Quel peuple, que celui qui alloit par le monde détruisant la liberté de l'homme et qui a fini par abattre la sienne! Quel peuple, que celui qui, environné de tous les arts, goûtoit le spectacle des gladiateurs, fixoit un oeil curieux sur un infortuné dont le sang s'échappoit en bouillonnant; qui exigeoit encore que cette victime, en repoussant la terreur de la mort, mentît à la nature à son dernier moment, en paroissant flatté des applaudissemens que formoient un million de mains barbares! Quel peuple, que celui qui, après avoir été injuste dominateur de l'univers, souffrit, sans murmurer, que tant d'empereurs tournassent le couteau dans ses propres flancs, et qui manifesta une servitude aussi lâche que sa tyrannie avoit été orgueilleuse! c'étoit peu: la superstition la plus absurde, la plus ridicule devoit s'asseoir à son tour sur le trône de ces despotes; elle devoit avoir pour ministres l'ignorance et la barbarie. Après avoir égorgé au nom de la patrie, on égorgea

dreſſe au ciel pour la conſervation de ſes

égorgea au nom de Dieu. Pour la prémiere fois le ſang coula pour les intérêts chimériques du ciel: choſe inouie et dont le monde n'avoit point encore eu d'exemples. Rome fût le gouffre empeſté, d'où s'exhalèrent ces fatales opinions qui diviſerent les hommes et les armèrent l'un contre l'autre pour des fantômes. Bientôt elle engendra ſous le nom de Pontifes qui ſe diſent vicaires de Dieu, les monſtres les plus odieux. Comparés à ces tigres qui portoient les chefs et la tiare, les Caligulas, les Nérons, les Domitiens ne ſont plus que des méchans ordinaires. Les peuples comme frappés d'une maſſue pétrifique, végètent mille ans ſous une théocratie deſpotique. L'Empire Sacerdotal couvre tout, éteint tout dans ſes ténebres. L'eſprit humain ne marque ſon exiſtence que pour obéir aux décrets d'un homme déifié. Il parle: et ſa voix eſt une tonnerre qui conſume. On voit les Croiſades, un tribunal d'Inquiſiteurs, des proſcriptions, des anathêmes, des excommunications, foudres inviſibles, qui vont frapper au bout du monde. Le Chrétien, la foi et la rage dans le coeur, n'eſt point raſſaſſié de meurtres. Un monde nouveau, un monde entier eſt néceſſaire pour aſſouvir ſa fureur: il veut par la force faire adopter à autrui ſa croyance. C'eſt l'image du Chriſt qui eſt le ſignal de ces horribles devaſtations. Partout où elle paroit, le ſang

coule

jours et la prospérité de son Empire [6]). Ensuite l'Evèque s'est retiré à pied, avec toute l'humilité d'un vrai serviteur de Dieu.

Tous les beaux monumens antiques qu'on a fouillés dans le Tibre, où ils étoient ensevelis depuis tant d'années, viennent d'être placés dans les différens quartiers de Rome:

---

coule par torrens; et encore aujourd'hui, cette même Réligion legitime l'esclavage des malheureux qui arrachent des entrailles de la terre cet or dont Rome est la plus impudente idolâtre! O toi, ville aux sept montagnes! Quel essain de calamités est sorti de ton sein infernal! Qu'ès-tu? Pourquoi influes-tu si puissamment sur ce globe infortuné? Le malfaisant Arimane a-t-il son siege sous tes murailles? Touchent-elles aux voûtes des enfers? Es-tu la porte par où entre le malheur? Quand sera-t-il brisé, ce talisman fatal qui a perdu, il est vrai, de sa force, mais à qui il en reste encore assés pour nuire au monde? O Rome, que je te hais! Que du moins la mémoire de tes iniquités vive! Qu'elle fasse ton opprobre! Qu'elle ne s'efface jamais, et que tous les coeurs embrasés d'une juste haine ressentent la même horreur que j'ai pour ton nom!

6) Le trône du Despotisme s'appuie sur l'Autel, qui ne le soutient que pour l'engloutir.

Rome: On a ſçu les retirer ſans élever dans l'air aucune, exhalaiſon dangereuſe.

L'Evêque de Rome s'occupe toujours à donner un code de morale raiſonnée et touchante. Il publie le catéchiſme de la raiſon humaine. Il s'applique ſur tout à fournir un nouveau degré d'evidence aux verités vraiment importantes à l'homme. Il tient regiſtre de toutes les actions généreuſes, illuſtres, charitables: il les publie en caractériſant chaque eſpece de vertu. Juge des Rois et des nations par ſon ardent amour pour l'humanité, il regne par l'empire invincible que donne l'éſprit de ſageſſe, de juſtice et de verité. Il concilie les différends des peuples; Il les appaiſe. Ses bulles écrites en toutes ſortes de langues n'annoncent point des dogmes obſcurs, inutiles, ſentences de diviſions éternelles; mais parlent d'un Dieu, de ſa préſence univerſelle, d'une vie à venir, de la ſublimité de la vertu. Le Chinois, le Japonnois, l'habitant de Surinam, du Kamtſchaka les liſent avec fruit.

De Naples, le . . .

L'académie des belles-lettres de Naple a adjugé le prix au nommé * * *. Les sujet étoit de determiner au juste ce qu'étoient les Cardinaux dans le dix-huitieme siecle; les moeurs et les idées de ces singuliers personnages; ce qu'ils disoient, ce qu'ils faisoient dans la prison du conclave; et le moment précis où ils sont redevenus ce qu'ils étoient lors de l'enfance du Christianisme. L'auteur couronné a satisfait pleinement aux vues de l'Académie. Il a donné jusqu'à la description de labarette et du chapeau rouge. Cette dissertation n'est pas moins divertissante que profonde.

On a représenté sur le théâtre de la foire la farce de St. Janvier, autrefois si serieuse. On sait que le miracle de la liquéfaction de son sang se renouvelloit chaque année. On a parodié cette risible extravagance avec un sel qui a réjoui toute la nation.

Les trésors de notre Dame de Lorette [7]), qui a servi à nourrir et habiller les pauvres, vien-

7) Depuis quinze siecles nous ne voyons dans toute l'Europe d'autres monumens que des

viennent d'être appliqués à la conſtruction d'un aqueduc, attendu qu'il n'y a plus de néceſſiteux. On doit faire le même emploi des richeſſes de l'ancienne cathédrale de Tolede, détruite en dix-huit cent ſoixante-ſept. Voyez à ce ſujet les diſſertations ſavantes de * * * imprimées en 1999.

De Madrid, le . . .

Ordonnance que perſonne n'ait à ſe nommer Dominique, attenduque c'eſt ce barbare qui a jadis établi l'Inquiſition [8]). Ordon-

---

des égliſes de mauvais goût avec de hauts clochers pointus. Les tableaux qu'on y voit n'offrent pour la plupart que des peintures hideuſes et dégoûtantes. Que de monaſtères richement dotés! Que d'univerſités opulentes! Que de chapitres! Que d'aſyles ouverts à la fainéantiſe et au jargon théologique. C'eſt, cependant dans les tems où les peuples furent les plus pauvres qu'on trouva le ſecret d'élever des Cathedrales et des temples très-coûteux. Combien les nations ſeroient-elles floriſſantes, ſi elles euſſent employé en aqueducs, en canaux, les ſommes immenſes inutilement depenſées à enrichir des prêtres et des moines!

8) Toute ame en qui le fanatiſme réligieux n'a

donnance que le nom de Philippe II. ſera rayé de la liſte des rois d'Eſpagne.

L'eſprit laborieux de la nation ſe manifeſte de jour en jour par des decouvertes utiles dans tous les arts, et l'Académie des Sciences vient de donner un nouveau ſiſtême de l'Electricité, fondé ſur plus de vingt mille éxpériences particulières.

De Londres, le . . .

Cette ville eſt trois fois plus grande qu'elle ne l'étoit au dix-huitieme ſiecle, et comme toute la force d'Angleterre peut réſider, ſans danger, dans ſa capitale, parce que le commerce en eſt l'ame, et que le commerce d'un

---

n'a point éteint les ſentimens d'humanité, eſt brûlée d'indignation et dechirée de pitié à la vûe des barbaries, des tourmens recherchés que la fureur réligieuſe a fait inventer aux hommes. L'hiſtoire des Cannibales et des Anthropophages eſt moins horrible que la nôtre. Torquemada, inquiſiteur d'Eſpagne, ſe vantoit d'avoir fait périr par le fer et le feu plus de cinquante mille hérétiques; et partout nous trouvons les traces enſanglantées de la ferocité religieuſe. Eſt-ce là cette loi divine qui ſe dit l'appui de la politique et de la morale ?

d'un Peuple Républicain n'entraine pas après lui les atteintes funeſtes qu'il porte aux Monarchies, l'Angleterre a toujours ſuivi ſon ancien ſyſtême. Il eſt bon, parce que ce n'eſt point le Monarque qui s'enrichit, mais les particuliers: de là naît l'égalité qui empêche l'exceſſive opulence et l'exceſſive miſere.

L'Anglois eſt toujours le prémier peuple de l'Europe: Il jouit de l'ancienne gloire d'avoir montré à ſes voiſins le gouvernement qui convenoit à des hommes jaloux de leurs droits et de leur bonheur.

On ne fait plus de proceſſions pour la mémoire de Charles I.; l'on voit mieux en politique.

On vient d'ériger la nouvelle ſtatue du Protecteur Cromwel. On ne ſauroit dire ſi le marbre dont elle eſt compoſée eſt blanc ou noir, tant il eſt mêlangé. Les aſſemblées du peuple ſe tiendront dorenavant en préſence de cette ſtatue, parce que le grand homme qu'elle repréſente eſt le veritable auteur de l'heureuſe et immuable Conſtitution [9]).

Les

9) J. J. Rouſſeau attribue la force, la ſplendeur et la liberté de l'Angleterre à la déſtruction

Les Ecoſſois et les Irlandois ont préſenté requête au parlement, afin qu'il eût à abolir les noms d'Ecoſſe et d'Irlande, et qu'ils ne fiſſent plus qu'un corps d'eſprit et de nom avec l'Angleterre, comme ils n'en font qu'un par le patriotiſme qui les anime.

De Vienne, le . . .

L'Autriche, qui de tout tems eſt en poſſeſſion de donner des Princeſſes charmantes à toute l'Europe, annonce qu'elle a ſept beautés nubiles. Elles épouſeront les Princes de la terre qui donneront le plus beau temoignage de la tendreſſe de leurs peuples.

De la Haye, le . . .

Ce peuple laborieux, qui a fait un jardin du terrein le plus ingrat et le plus marécageux, qui a porté tous les tréſors épars ſur la terre dans un lieu, où il ne croît pas un caillou, exerce conſtamment ſon éton-

---

ction des loups dont elle étoit jadis infeſtée. Heureuſe nation! Elle a chaſſé des loups mille fois plus dangereux, qui devaſtent encore les autres climats.

étonnante induſtrie, et montre à l'univers ce que peuvent le courage, la patience et l'emploi du tems. Cet amour extrême de l'or n'eſt plus ſi vif. Cette République a ſçu devenir plus puiſſante en decouvrant les pièges qui préparoient ſourdement ſa ruine. Elle a reconnu qu'il étoit plus facile de donner des digues à l'Océan irrité que de réſiſter à un métal corrupteur; et aujourd'hui elle ſe défend auſſi courageuſement contre les atteintes du luxe que contre les aſſauts de la mer.

De Paris, le . . .

Douze navires de ſix cent tonneaux ſont arrivés en cette capitale, et y ont entretenu l'abondance. On y mange du poiſſon qu'on n'achete point dix fois ſa valeur. Le nouveau lit de la Seine creuſé de Rouen à cette ville, exige quelques reparations. On a affecté à cette dépenſe un million et demi tiré du treſor national. Cette ſomme ſuffira, parce qu'on ne ſe ſervira ni de régiſſeurs ni d'entrepreneurs.

Le luxe devorateur, le luxe inſolent, le luxe puéril, le luxe capricieux, le luxe extravagant ne regnent plus ſur les bords de la

la Seine; mais bien le luxe d'induſtrie, le luxe qui crée de nouvelles commodités, qui ajoute à l'aiſance, ce luxe utile et néceſſaire, ſi facile à diſtinguer, et qu'il ne faut pas confondre avec ce luxe d'oſtentation et d'orgueil qui inſulte aux fortunes particulières,[10]), en même tems qu'il acheve de les diſſoudre et par l'effet et par l'exemple.

On a reblanchi la Statue du célèbre Voltaire. C'eſt celle-là-même que les gens de

---

10) Quand ne verra-t-on plus cette inégalité prodigieuſe de fortunes, cette opulence exceſſive, qui multiplie les indigences extrêmes, qui fait naître tous les crimes! Quand ne verra-t-on plus un pauvre ouvrier ne pouvant ſortir par le travail d'une miſere où le retiennent les propres loix de ſon pays! Tel autre tendant une main défaillante, redoutant à la fois et l'oeil et le refus de ſon ſemblable! Quand ne verra-t-on plus de ces monſtres qui, d'un oeil diſtrait, lui refuſent un morceau de pain! Quand ces mêmes hommes ceſſeront-ils d'affamer une ville où les denrées ſe vendent comme dans un fort aſſiégé! Mais les finances ſont epuiſées, le commerce eſt généralement tombé, le peuple eſt haraſſé de ſes infortunes: tout ſouffre, et les moeurs éprouvent, par conſéquent, un relâchement affreux. Hélas! hélas! hélas!

de lettres les plus distingués par leurs talens et leur équité lui ont érigée de son vivant. Son pied droit, comme on sait, foule la face ignoble de F * * *; mais comme le mépris public a beaucoup defiguré la face de ce Zoïle, on voudroit réparer ce monument qui doit attester à tous les sots critiques la honte qui les attend. Comme on n'a point conservé le portrait du barbouilleur qui écrivoit un ouvrage périodique pour vivre, on demande quelle tête d'animal lâche, envieux et malfaisant, on pourroit substituer à la sienne?

Le Parisien a des notions distinctes sur le droit naturel, politique et civil. Il ne s'imagine plus bêtement avoir donné en propriété à un autre homme sa personne et ses biens. Il sait toujours proférer des bons mots, composer des chansons et des vaudevilles; Mais il a appris en même tems à donner à ses plaisanteries un corps solide.

Je tournois, je retournois ma feuille volante. Je voulois y lire encore quelque-curieux articles. J'y cherchois celui de Versailles, et mes yeux avides ne le découvroient point. Le maitre de la maison

s'apperçut de mon embarras et me demanda ce que je cherchois? Ce qu'il y a de plus intéreſſant dans le monde, lui répondis-je; les nouvelles du lieu où ſiège ordinairement la cour, l'article *Verſailles*, enfin ſi détaillé, ſi varié, ſi amuſant dans la gazette de France [11]). Il ſe mit à ſourire et me dit: „je ne ſais ce qu'eſt devenu la gazette de France. La nôtre eſt celle de la vérité, et l'on n'y commet jamais le péché d'omiſſion. Le Monarque reſide au ſein de la capitale. Il eſt-là ſous les regards de la multitude. Son oreille eſt toujours prête pour entendre ſes cris. Il ne ſe cache point dans une eſpece de deſert, environné d'une foule d'eſclaves dorés. Il demeure au centre de ſes Etats, comme le ſoleil reſide au milieu de l'univers. C'eſt un frein de plus qui le retient dans les bornes du devoir. Il n'a point d'autre organe

11) Que l'Imprimerie eſt un cruel fléau lorsqu'elle ſert à annoncer à une nation entière que tel homme a été tel jour jouer le rôle d'eſclave à la cour; que tel autre s'eſt deshonoré avec toute la pompe imaginable; que celui-ci a enfin obtenu le fruit de ſes baſſeſſes! Quel recueil de platitudes! Quel ſtyle lâche et rampant!

ne pour apprendre ce qu'il doit ſavoir que cette voix univerſelle qui perce directement jusqu'à ſon trône. Gêner cette voix, ſeroit aller contre nos loix; car le monarque eſt l'homme du peuple, et le peuple ne lui appartient pas.

CHAPITRE XLIII.

Oraiſon funebre d'un Payſan.

CURIEUX de voir ce qu'étoit devenu ce Verſailles, où j'avois vu d'un côté la ſplendeur des Rois étaler le plus haut degré de l'opulence, et de l'autre une race de commis, ſcribes inſolens, pouſſer l'impertinente pareſſe auſſi loin qu'elle pouvoit monter, je rêvai, comme Joſué, que j'arrêtois le cour du ſoleil: il penchoit vers ſon declin, il s'arrêta à ma prière comme au tems de ce Général juif, et mon intention, je penſe, étoit meilleure que la ſienne.

J'étois déja dans la campagne, porté dans une voiture, laquelle n'étoit pas un pot-de-chambre [1]). Il fallut faire un dé-

1) C'eſt le nom des carroſſes qui conduiſent à la cour. Ils ſont ordinairement à l'uſage du peuple

tour, parce que la grande route étoit changée.

En paſſant par un village je vis une troupe de payſans, les yeux baiſſés et humides de larmes, qui entroient dans un temple. Ce ſpectacle me frappa. Je fis arrêter ma voiture et je les ſuivis. Je vis au milieu de la nef un vieillard decédé en habit de payſan; et dont les cheveux blancs pendoient jusqu' à terre. Le paſteur du lieu monta ſur une petite eſtrade; et dit à la troupe aſſemblée:

CITOYENS,

„L'homme que vous voyez, a été pendant quatre-vingt-dix ans le bienfaiteur des hommes. Il eſt né fils de Laboureur, et dès l'enfance ſes mains foibles ont eſſayé de ſoulever le ſoc de la charrue Il ſuivoit ſon pere dans les ſillons, lorsqu' à peine ſon pied pouvoit les franchir. Désque l'âge lui eut donné les forces après lesquelles il ſoupiroit, il a dit à ſon pere, repoſez-vous; et depuis, chaque ſoleil l'a vu labou-

peuple de valets qui pullule dans Verſailles; et en ce ſens ils voiturent en effet ce qu'il y a de plus vil en France.

labourer, semer, planter, recueillir. Il a défriché plus de deux mille arpens de terre. Il a planté la vigne dans tous ces environs, et vous lui devez les arbres fruitiers qui nourrissent ce hameau, et l'ombrage qui le couronne. Ce n'étoit point l'avarice qui le rendoit infatigable : c'étoit l'amour du travail pour lequel il disoit que l'homme étoit né, et l'idée sainte et grande que Dieu le regardoit cultivant la terre pour nourrir ses enfans.„

„Il s'est marié, et il a eu vingt-cinq enfans. Il les a tous formés au travail et à la vertu, et tous ses enfans sont d'honnêtes-gens. Il leur a donné de jeunes épouses qu'il a conduites lui-même en souriant à l'autel du bonheur. Tous ses petits enfans ont été élevés dans sa maison; et vous savez quelle joie pure, inaltérable, habitoit sur leur front. Tous ces freres s'aiment entre eux, parce qu'il aimoit lui-même, et qu'il leur a fait sentir qu'il étoit doux de s'aimer.„

„Aux jours de Fêtes, il étoit le premier à faire raisonner les instrumens champêtres; et son regard, sa voix, son geste; vous le savez, étoient le signal de l'allegresse universelle. Vous n'avez pas oublié sa i ga-

eté; vive emanation d'une ame pure et ſes paroles pleines de ſens et de ſel: ayant le don d'exercer une raillerie ingénieuſe, il n'a jamais offenſé. A qui a-t-il refuſé de rendre quelque ſervice? En quelle occaſion s'eſt-il jamais montré inſenſible au malheur public ou particulier? Quand a-t-il été indifférent lorsqu'il s'agiſſoit de la patrie? Son coeur étoit à elle: ſon image étoit l'ame de ſes entretiens; il ne parloit que pour ſa proſpérité, il chériſſoit l'ordre par le ſentiment intime qu'il avoit de la vertu.„

„Vous l'avez vu, lorsque l'âge avoit courbé ſon corps, et que ſes jambes étoient déja chancellantes; vous l'avez vû monter au ſommet des montagnes et diſtribuer les leçons d'éxpérience aux jeunes agriculteurs. Sa mémoire, étoit le ſûr dépôt des obſervations faites pendant quatre-vingts années conſécutives ſur la variété des diverſes ſaiſons. Tel arbre planté de ſes mains, dans telle ou telle année, lui rappelloit la faveur ou le courroux du ciel. Il ſavoit par coeur ce que les hommes oublient; les morts, les recoltes abondantes, les legs faits aux pauvres. Il étoit doué comme d'un éſprit prophétique, et lors qu'il méditoit au clair de la lune, il ſavoit de

quelle

quelle ſemence il devoit enrichir le jardin potager. La veille de ſa mort il a dit: mes enfans, j'aproche de l'Etre, auteur de tout bien, que j'ai toujours adoré et en qui j'éſpère: emondez demain vos poiriers, et qu'au coucher du ſoleil on m'enterre à la tête de mon champ.„

„Vous allez l'y placer, enfans, qui devez l'imiter; mais avant d'enſévelir ces cheveux blancs qui de loin imprimoient le reſpet et attiroient la jeuneſſe, voyez ſes mains honorables, chargées de durillons; voilà l'auguſte empreinte de ſes longs travaux!„

Alors l'orateur prit une de ſes mains glacées et l'éleva. Elle avoit aquis un double volume ſous l'exercice journalier de la bêche, et ſembloit avoir été invulnerable au piquant des ronces et au tranchant des cailloux.

L'orateur baiſa reſpectueuſement cette main vénérable, et chacun ſuivit ſon exemple.

Ses enfans le porterent ſur trois javelles de bled, l'enterrerent, comme il l'avoit deſiré, et mirent ſur ſa tombe, ſa ſerpe, ſa beche, et le ſoc d'une charrue.

Ah! m'écriai-je, ſi les hommes célébrés par Boſſuet, Fléchier, Maſcaron, Neuville,

ville, avoient eu la centieme partie des vertus de cet Agriculteur, je leur pardonnerois leur éloquence pompeuse et futile.

CHAPITRE XLIV. ET DERNIER.

Versailles.

J'arrive, je cherche des yeux ce palais superbe d'où partoient les destinées de plusieurs nations. Quelle surprise! Je n'aperçus que des débris, des murs entr'ouverts, des statues mutilées; quelques portiques à moitié renversés laissoient entrevoir une idée confuse de son antique magnificence: Je marchois sur ces ruines, lorsque je fis rencontre d'un vieillard assis sur le chapiteau d'une colonne. „Oh! lui dis-je, qu'est devenu ce vaste palais. — Il est tombé! — Comment?— Il s'est écroulé sur lui-même. Un homme dans son orgueil impatient a voulu forcer ici la nature; il a précipité édifices sur édifices; avide de jouir dans sa volonté capricieuse, il a fatigué ses sujets. Ici est venu s'engloutir tout l'argent du Royaume. Ici a coulé un fleuve de larmes pour composer ces bassins dont il ne reste aucuns vestiges. Voilà ce qui subsiste de ce colosse qu'un million de mains ont élevé avec tant d'efforts douloureux. Ce palais

pêchoit

pêchoit par ſes fondemens; Il étoit l'image de la grandeur de celui qui l'a bâti [1]). Les rois, ſes ſucceſſeurs, ont été obligés de fuir, de peur d'être écraſés. Puiſſent ces ruines crier à tous les Souverains, qne ceux qui abuſent d'une puiſſance momentanée ne font que de voiler leur foibleſſe à la génération ſuivante... A ces mots il verſoit un torrent de larmes, et regardoit le ciel d'un air contrit. — Pourquoi pleurez-vous, lui dis-je? Tout le monde eſt heureux, et ces débris n'annoncent rien moins que la miſére publique? ".. Il éleva ſa voix et dit: Ah!

---

1) On loue ces magnifiques ſpectacles donnés au peuple Romain. On veut inférer de-là la grandeur de ce peuple. Il fut malheureux dès qu'il commença à voir ces fêtes faſtueuſes où étoit prodigué le fruit de ſes victoires. Qui bâtit les cirques, les théâtres, les thermes? Qui creuſa ces lacs artificiels où toute une flotte manoeuvroit comme en pleine mer. Ce furent ces monſtres couronnés, dont le tyrannique orgueil écraſoit la moitié du peuple pour rejouir les yeux de l'autre. Ces énormes pyramides dont ſe vante l'Egypte, ſont les monumens du deſpotiſme. Les Républicains conſtruiſent des aqueducs, des canaux, des chemins, des places publiques, des marchés; Mais chaque palais qu'élève un monarque, eſt le germe d'une prochaine calamité.

Ah! malheureux! sachez que je suis ce Louis XIV. qui a bâti ce triste palais. La Justice Divine a rallumé le flambeau de mes jours pour me faire contempler de plus prés mon deplorable ouvrage... Que les monumens de l'orgueil sont fragiles! ... Je pleure et je pleurerai toujours... Ah! que n'ai-je sçu [2])...„ J'allois l'interroger lui-même, lorsqu'une des couleuvres dont ce séjour étoit encore rempli, s'élançant du tronçon d'une colonne autour de la quelle elle étoit repliée, me piqua au col, et je m'éveillois.

---

2) Placé au milieu de l'Europe, dominant sur l'océan, et par la longue étendue et les détours de ses côtes sur les mers de Flandres d'Espagne, d'Allemagne; tenant à la Mediterranée, &c. Quel Royaume que la France! et quel peuple sembleroit avoir plus de droits au bonheur!

SCHOOL OF RELIGION LIBRARY
DUE TWO WEEKS FROM LAST DATE

DUKE UNIVERSITY

LIBRARY

The Glenn Negley Collection
of Utopian Literature